AUTHOR:

EGGER, MAXIMILIEN FELIX

TITLE:

DENYS D'HALICARNASSE ...

PLACE:

PARIS

DATE:

1902

Master Negative #

92-81091-3

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

Egger, Maximilien ~~Félix~~ 1861-1919.

Denys d'Halicarnasse; essai sur la critique littéraire et la rhétorique chez les Grecs au siècle d'Auguste, par Max. Egger ... Paris, A. Picard et fils, 1902.

xiii, 306 p. 23cm.

With bibliographical notes in the preface.

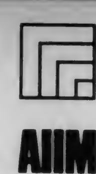
8-12440

Library of Congress, no.

Restrictions on Use:

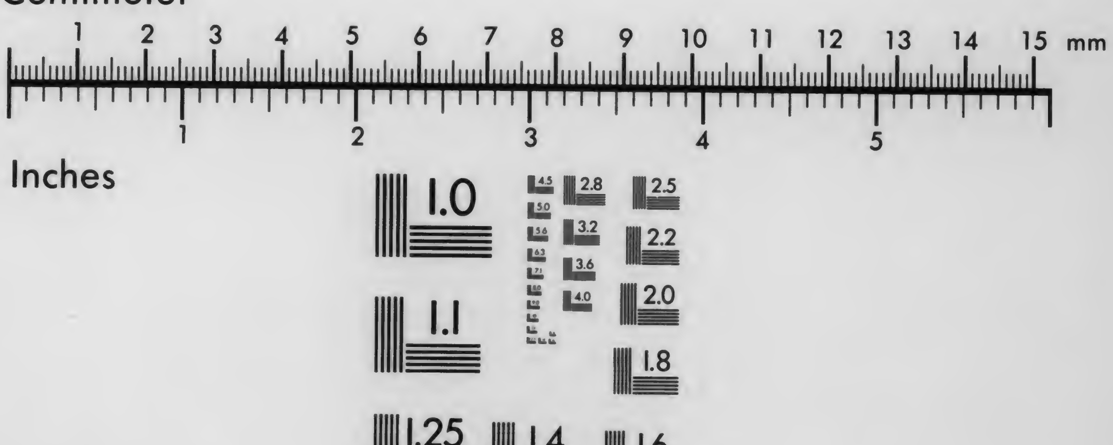
TECHNICAL MICROFORM DATA

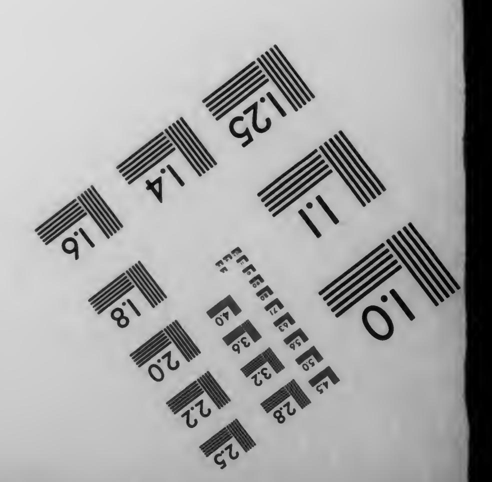
FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 2-9-93 INITIALS JAMES
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



AIIM




Centimeter
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 mm
1 2 3 4 5
Inches
1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0






88D64 DE
cop.1
Columbia University
in the City of New York
Library
Special Fund
Given anonymously
DENYS D'HALICARNASSE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

DENYS D'HALICARNASSE

ESSAI SUR LA CRITIQUE LITTÉRAIRE ET LA RHÉTORIQUE CHEZ LES GRECS AU SIÈCLE D'AUGUSTE

PAR

MAX. EGGER

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
PROFESSEUR AU LYCÉE HENRI IV



PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS
LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES
82, RUE BONAPARTE, 82

1902

A LA

MÉMOIRE DE MON PÈRE

ÉMILE EGGER

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

1813-1885

PRÉFACE

« Nous avons perdu Ménandre et nous jouissons de Denys d'Halicarnasse. Car, ne cherchons pas à nous dissimuler cette infortune : nous possédons Denys d'Halicarnasse [1]. » Lorsque je lus ces lignes d'un de nos plus spirituels critiques, je regrettai, je l'avoue, qu'aucune découverte récente ne me permît d'entreprendre un travail sur Ménandre, et je fus même heureux de voir maltraiter un auteur dont j'avais quelque peine à reconnaître le mérite.

Cependant, tout en continuant à regretter avec Mr Faguet la perte de Ménandre, je ne tardai pas à pardonner beaucoup aux copistes qui nous ont conservé l'œuvre critique et historique de Denys : je m'aperçus que Racine recommandait à Boileau le traité *Sur l'arrangement des mots,* « tout ce traité de Denys

1. Émile Faguet, feuilleton du *Journal des Débats* du 22 décembre 1893.

d'Halicarnasse, lui disait-il, que je relus hier tout entier avec un grand plaisir [1] »; et peu à peu je vis que, sans aller jusqu'à glorifier outre mesure un écrivain de deuxième ou troisième ordre, il était intéressant de marquer sa place avec précision. Or, si l'on songe que jamais le génie grec n'a été aussi affaissé qu'au temps de César, on peut affirmer que, sous le règne d'Auguste, l'on assiste avec Denys d'Halicarnasse aux débuts de la renaissance de l'atticisme, et alors on rend justice, sinon toujours à son talent, du moins à ses intentions.

Des deux parties qui composent son œuvre, c'est la moins longue, la partie critique ou littéraire, que j'ai étudiée de plus près : c'est elle qui mérite le plus d'attention, car elle est la plus originale. Pour étudier Denys à fond comme historien, il faudrait une compétence spéciale que je suis loin d'avoir; je ne me suis donc occupé de son *Archéologie romaine* ou *Histoire primitive de Rome* que pour montrer l'influence de ses études de littérature ou de rhétorique sur sa conception de l'histoire.

Tel est le but et telles sont les limites de ce travail. En le poursuivant au milieu des occupations du professorat, j'ai été encouragé par le souvenir de mon

1. Racine, *Lettre à Boileau*, année 1693 ; n° 125, t. VII, p. 117 et suiv. de l'édition Paul Mesnard (Hachette).

père. Lorsqu'il mourut, le 30 août 1885, il venait d'achever la révision de son *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs* [1], et, les pages qu'il y consacrait à Denys m'ayant paru de nature à être le point de départ d'un livre, je lui avais demandé et j'avais reçu de lui à cet effet quelques conseils. Mener à terme un projet ainsi ébauché devenait un devoir filial : puisse le résultat ne pas paraître indigne de la mémoire et du nom d'Émile Egger ! A ce nom, je joins avec une particulière reconnaissance celui de Mr Maurice Croiset : ses leçons du Collège de France, en 1893-1894, consacrées à la littérature grecque au temps d'Auguste, m'ont éclairé sur des points obscurs; elles m'ont fait voir suivant quelle méthode il fallait ordonner, reprendre ou continuer une étude parfois ingrate et peu facile. Je n'oublie pas non plus l'aide que m'a fournie Mr A.-M. Desrousseaux : nous avions collaboré en 1890 pour éditer et traduire le *Jugement sur Lysias*; plus tard, il m'a donné son avis sur quelques difficultés de métrique et de rythmique rencontrées dans le traité *Sur l'arrangement des mots*, et je lui en garde une vive gratitude. Je remercie aussi Mr Victor Mortet, bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Université : son inépuisable obligeance et sa grande érudition bibliographique m'ont été fort précieuses.

1. Deuxième édition, Paris, Pedone, 1886.

Voici maintenant les secours que m'ont fournis les travaux antérieurs.

Outre les pages de mon père que j'ai rappelées plus haut, je mentionnerai celles qui ont été consacrées à Denys par Wilhelm Christ (*Geschichte der griechischen Litteratur*), par MM. Alfred et Maurice Croiset (*Histoire de la Littérature grecque*, t. V), par Daunou (*Cours d'études historiques*, t. XIII), par Madvig (*Der römische Staat*, t. V de la traduction française de C. Morel); puis les ouvrages de Fr. Blass, sa *Griechische Beredsamkeit in dem Zeitraum von Alexander bis auf Augustus*, dont le 6e chapitre traite de Denys et de Cécilius, et son *Attische Beredsamkeit*, où il parle souvent des jugements de Denys sur les orateurs attiques. Enfin, j'ai consulté avec profit la récente et si curieuse étude d'Eduard Norden, *Die antike Kunstprosa* (Leipzig, 1898, 2 vol. in-8). Quant aux dissertations spéciales relatives à Denys d'Halicarnasse, on les trouvera citées dans les notes, en tête ou dans le cours des chapitres de ce livre, et je ne mentionne ici que les deux plus importantes, celle de G. Ammon, *De Dionysii Halicarnassensis librorum rhetoricorum fontibus* (Münich, 1889), et celle de E. Baudat, *Étude sur Denys d'Halicarnasse et le traité de la disposition des mots* (Paris, 1879).

Pour le texte, je n'ai pas négligé l'édition complète de Reiske (Leipzig, 1774-1777) qui marquait un grand progrès sur celles de Sylburg (Francfort, 1586) et de Hudson (Oxford, 1704). Par contre, l'édition stéréotype de la collection Tauchnitz (Leipzig, 6 vol. in-16), maintes fois réimprimée depuis 1823, et commode par son format, ne fait que reproduire le texte de l'édition Reiske. L'une et l'autre sont aujourd'hui dépassées. H. Usener et L. Radermacher ont publié en 1899 à Leipzig (collection Teubner) le tome I d'une édition magistrale des œuvres littéraires [1] : ce volume ne contient que les écrits relatifs aux orateurs et à Thucydide; mais, comme H. Usener a déjà publié (Bonn, Cohen, 1889), la *Lettre à Pompée* et les fragments du traité *Sur l'imitation*, nous avons de toutes les œuvres littéraires, le traité *Sur l'arrangement des mots* excepté, un texte critique bien établi, et c'est ce texte que j'ai suivi dans mes citations ou traductions [2]. En outre, W. Rhys Roberts, sous le titre de *Dionysius of Hali-*

1. Cf. Henri Weil, *Revue des Études grecques*, t. XII (1899), p. 312-320.

2. Éditions diverses entre Reiske et Usener : du traité *Sur l'arrangement des mots* par Schæfer (1808) et Gœller (1815); de la *Lettre à Pompée*, du traité *Sur Thucydide* et de la *Deuxième lettre à Ammée* par Krüger sous le titre d'*Historiographica* (Halis Saxonum, 1823); de toutes les œuvres littéraires, moins le traité *Sur l'arrangement des mots*, par E. Gros, sous le titre d'*Examen critique des plus célèbres écrivains de la Grèce par Denys d'Halicarnasse* (Paris, 1826-1827, 3 vol.) ; de la *Lettre à Pompée* et des deux *Lettres à Ammée* par H. van Herwerden (Groningue, 1861); des *Fragments* par Rœssler (Leipzig, 1873); de la *Première lettre à Ammée* par Henri Weil (Paris, Hachette, 1878) et par Alfred Croiset (Paris, Delagrave, 1879); du *Jugement sur Lysias* par A.-M. Desrousseaux et Max. Egger (Paris, Hachette, 1890).

carnassus, the three literary letters, vient de publier (Cambridge, 1901) les deux *Lettres à Ammée* et la *Lettre à Pompée* : cette excellente édition, précédée d'une Introduction sur Denys considéré comme critique littéraire, est accompagnée d'une traduction anglaise, et suivie de notes, d'un glossaire des termes de rhétorique et de grammaire, et surtout d'une Bibliographie si exacte et si riche que j'ai jugé inutile d'offrir un travail analogue à mes lecteurs. Quant à l'*Histoire primitive de Rome*, elle a été éditée, depuis Reiske, par Kiessling (Leipzig, Teubner, 1860-1870), par Kiessling et Prou dans la collection Didot (Paris, 1886), et en partie par Jacoby (Leipzig, Teubner, 1885-1891), dont le travail demeure inachevé : j'ai suivi Jacoby pour la partie éditée par lui (livres I-IX) et Kiessling pour le reste.

J'ai traduit moi-même les passages que j'avais à citer, sans rien emprunter à mes devanciers, sauf pour la *Première lettre à Ammée*, qui a trouvé en Mr Henri Weil un excellent interprète. Pour presque tout le reste, une traduction sérieuse reste à faire : c'est de ce travail que j'ai donné un essai en regard du texte du *Jugement sur Lysias* publié en 1890 par Mr A.-M Desrousseaux [1]. Pour les références des textes cités ou tra-

1. J'ai lu avec fruit la très consciencieuse traduction de la *Deuxième lettre à Ammée* donnée par Mr Médéric Dufour dans le *Bulletin des Facultés de Lille* (no 31, année 1894). Mais on ne peut citer que pour

duits j'ai presque toujours ajouté à l'indication du livre ou du chapitre celle de la page correspondante dans l'édition de Reiske; cette pagination, reproduite aux marges de l'édition Usener-Radermacher et de quelques autres, rend les recherches plus faciles partout où des chapitres un peu longs n'ont pas été, comme dans l'édition de l'*Histoire primitive de Rome* par Jacoby divisés en paragraphes.

J'aurais pu grossir cet ouvrage de discussions minutieuses; mais il m'a paru préférable de me borner à l'essentiel et d'écarter le plus possible les problèmes secondaires qui pullulent dans le domaine philologique. Je fais connaître un auteur qu'on ne lit guère parce qu'il a la réputation, assez souvent justifiée, d'être ennuyeux : j'ai donc tâché, selon une expression de Mr Maurice Croiset, que j'aime à citer en finissant cette Préface, de « concilier ce qui est dû à la science avec ce qui convient à la majorité des lecteurs [1] ».

MAX. EGGER.

Paris, novembre 1901.

mémoire la traduction du traité *Sur l'arrangement des mots* par l'abbé Batteux (Paris, 1788), celle qui a été jointe par E. Gros aux textes publiés par lui en 1826-1827 (cf. la note précédente), celles de l'*Histoire primitive de Rome* par le P. Le Jai (1722) et par Bellanger (1723, réimprimée en 1800).

1. Maurice Croiset, *Essai sur la vie et sur les œuvres de Lucien*, Avant-propos, p. IV.

DENYS D'HALICARNASSE

ESSAI SUR LA CRITIQUE LITTÉRAIRE ET LA RHÉTORIQUE CHEZ LES GRECS AU SIÈCLE D'AUGUSTE

CHAPITRE I

Denys d'Halicarnasse : sa vie, son caractère.

Denys d'Halicarnasse, l'historien prolixe des premiers siècles de Rome, si minutieusement informé sur Énée et sur Romulus, n'a point d'histoire : il ne nous parle presque pas de sa personne ; et, sur lui, ses contemporains ou ses successeurs ont observé la même réserve. Nous regrettons cette indigence : des renseignements sur sa famille, sur ses études, éclaireraient son caractère et son œuvre. On voudrait le mieux suivre à Rome, où il passa une grande partie de sa vie : là, quels Grecs et quels Romains fréquentait-il, et quelle était la nature de son enseignement? — autant de problèmes dont la solution complète nous aiderait à le mieux juger [1].

1. Les questions de dates relatives à la vie de Denys ont été étudiées par Henri Dodwell dans sa dissertation *De ætate Dionysii Halicarnassei*, imprimée à la fin du t. II de l'édition de Hudson (1704) et réimprimée par Reiske en tête du t. I de son édition (1774). Le travail de Dodwell est savant, mais confus, et je crois être arrivé à des conclusions plus nettes et plus exactes que les siennes. — Sur la vie, le milieu, le caractère de Denys, cf. W. Busse, *De Dionysii Halicar-*

I

VIE DE DENYS

Il nous apprend les noms de son père et de sa patrie : « L'auteur de cette histoire, c'est moi, Denys, fils d'Alexandre, né à Halicarnasse [1]. » Nul ne sait quel fut cet Alexandre. Mais Halicarnasse, ancienne capitale de la Carie, était célèbre : elle avait donné naissance à Hérodote et à son parent le poète Panyasis ; et Strabon [2], parmi les hommes illustres qui en étaient originaires, cite, entre Hérodote et Denys, un certain Héraclite, poète élégiaque et ami de Callimaque. Elle avait beaucoup décliné depuis la conquête d'Alexandre. Cependant on y admirait encore les restes du monument élevé par Artémise à la mémoire de Mausole [3], et depuis quelques années elle brillait d'un nouvel éclat : « Des cités détruites et presque abandonnées, écrivait Cicéron à son frère, entre autres les deux ornements de l'Ionie et de la Carie, Samos et Halicarnasse, ont reçu de vous une seconde existence [4]. » C'est là que

nassensis vita et ingenio, Berlin, 1841 ; F. Blass, *Die griechische Beredsamkeit in dem Zeitraum von Alexander bis auf Augustus*, ch. VI, Berlin, 1865 ; E. Baudat, *Étude sur Denys d'Halicarnasse et le traité de la Disposition des mots*, etc., Paris, 1879 ; W. Rhys Roberts, *The literary circle of D. H.*, dans la *Classical Review*, t. XIV (1900), p. 439-442.

1. *Histoire primitive de Rome*, I, 8, 4, p. 24.
2. Strabon, XIV, 2, 16. Cf. Diogène Laërce, IX, 1, 13.
3. Strabon, *ibid.* Sur le Mausolée, cf. Vitruve, II, 8, 10 et suiv.
4. Cicéron, *ad Quintum*, I, 1, 8, 25. — Ni les auteurs ni les inscriptions ne nous fournissent de renseignements précis sur l'état intellectuel d'Halicarnasse à la fin du Ier siècle avant J.-C. Toutefois, deux décrets de cette ville, attribués au IIe siècle (mais qui peuvent valoir pour le Ier), permettent de dire que le théâtre et le gymnase y tenaient dans la vie une place importante. Cf. Am. Hauvette et Marcel Dubois, *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. V (1881), p. 211, et Paton, *Classical review*, t. VIII (1894), p. 217 ; ces décrets ont été réédités

Denys puisa sans doute le goût des études libérales qui, à la faveur de la paix romaine, l'amena dans la capitale du monde civilisé, plus favorable au développement de son talent.

Quant à la date de sa naissance, on ne peut que la renfermer entre certaines limites : il dit lui-même qu'il vint en Italie « au moment où la guerre civile fut terminée par César Auguste, au milieu de la 187e Olympiade [1] », c'est-à-dire en 723, aussitôt après la bataille d'Actium, et il ajoute qu'à partir de ce moment il vécut à Rome, occupé à réunir les matériaux de son *Histoire primitive*. Dès l'an 723 il était donc assez mûr pour concevoir le plan d'un long ouvrage : or il mentionne l'expédition de l'an 700, menée par Crassus contre les Parthes, comme ayant eu lieu « de son temps [2] » ; il naquit donc avant l'an 700, et commençait au moins sa vingt-cinquième année quand il vint en Italie. Peut-être même était-il un peu plus âgé. En effet, il dit ailleurs que le temple du Capitole, après l'incendie de l'an 671, fut reconstruit « au temps de ses pères [3] », expression qui paraît signifier qu'il n'était pas né lors de la reconstruction. Or on sait d'autre part qu'en 691 le nouveau Capitole n'était pas tout à fait achevé [4] ; on peut ainsi reculer la naissance de Denys au delà de l'an 700 jusqu'à l'an 694 environ, 691 au plus, et il serait arrivé en Italie entre sa vingt-cinquième et sa trente-troisième année.

par Charles Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, Paris, Leroux, 1900, nos 455 et 456.

1. *Hist. prim. de R.*, I, 7, 2, p. 20 : Ἐγὼ καταπλεύσας κ. τ. λ.
2. *Hist. prim. de R.*, II, 6, 4, p. 249 : κατὰ τὴν ἐμὴν ἡλικίαν.
3. *Hist. prim. de R.*, IV, 61, 4, p. 788 : ὁ μετὰ τὴν ἔμπρησιν οἰκοδομηθεὶς κατὰ τοὺς πατέρας ἡμῶν.
4. Dion Cassius, XXXVII, 44. Cf. E. Saglio, article *Capitolium* dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*.

La date de sa mort n'est pas moins inconnue. Il nous dit lui-même que depuis la fin des guerres civiles il a consacré vingt-deux ans à préparer et à composer son *Histoire primitive de Rome*[1]. Celle-ci n'a donc pu être publiée avant 746; et si l'on ajoute qu'il écrivit un *Abrégé* de son travail[2], nous ne pouvons guère placer sa mort avant 749. Mais il paraît difficile qu'il ait vécu plus longtemps. Nous verrons, en effet, que ses traités de rhétorique et de critique furent sans doute contemporains de l'*Histoire primitive*, et que son activité était grande : il faudrait donc admettre, contre la vraisemblance, qu'il resta longtemps sans écrire après la publication de l'*Abrégé*; différents indices et son propre aveu montrent d'ailleurs qu'il était d'une mauvaise santé[3]. Il semble, en outre, qu'il finît sa vie à Rome : du moins aucun témoignage ne permet de croire qu'il retourna dans sa patrie.

Concluons donc que Denys, né à Halicarnasse entre 694 et 700, vint à Rome en 723 et mourut probablement dans cette ville, quelques années avant l'ère chrétienne, âgé d'un peu plus de cinquante ans.

1. *Hist. prim. de R.*, I, 7, 2, p. 21 : ...καὶ τὸν ἐξ ἐκείνου χρόνον ἐτῶν δύο καὶ εἴκοσι μέχρι τοῦ παρόντος γενόμενον κ. τ. λ.
2. Photius, cod. 84.
3. Daunou, *Cours d'études historiques*, t. XIII, p. 49, semble abuser du texte de Strabon, XIV, 2, 16, qui appelle Denys un « historien de son temps » (καθ' ἡμᾶς Διονύσιος ὁ συγγραφεύς), quand il va jusqu'à « supposer que Denys est mort de l'an 1er à l'an 14 de l'ère vulgaire ou même un peu plus tard ». Sans doute Strabon n'est mort qu'entre 20 et 25 après J.-C., mais il était né vers 63 ou 60 avant J.-C. et venu à Rome presque en même temps que Denys : pour qu'il appelle Denys un « historien de son temps », il n'est donc pas nécessaire que celui-ci ait vécu aussi tard que lui.

II

ROME ET LA SOCIÉTÉ LETTRÉE AU TEMPS DE DENYS

Dans cet espace d'un demi-siècle, Rome fut sa seconde patrie. Elle exerçait alors une vive séduction, et les esprits cultivés comme Denys étaient frappés de son caractère de grandeur :

> Elle commande à toute la terre, non pas aux contrées inabordables, mais aux pays habités par des hommes ; elle est maîtresse sur toutes les mers, non seulement sur celle qui s'étend en deçà des colonnes d'Hercule, mais encore sur toutes les parties de l'Océan accessibles aux navigateurs, et elle est ainsi la première et la seule, parmi les villes dont l'histoire conserve le souvenir, qui ait étendu jusqu'à l'Orient et au Couchant les limites de son empire ; et puis la durée de sa puissance, loin d'être courte, surpasse celle de toutes les autres républiques et monarchies[1].

L'impression de grandeur s'associait à une impression de charme très vif : Denys l'appelle le « rendez-vous commun et aimable de tous les hommes[2] ». Sa population représentait, en effet, toutes les nations du monde ; et, pour ne parler que des grammairiens et des rhéteurs, ils y venaient des pays les plus divers[3]. Ces savants y trouvaient les ressources intellectuelles et une excitation salutaire pour leurs travaux. Ils disposaient de trois bibliothèques publiques, récemment créées, la première par Pollion, en 714, dans l'*atrium* de la Liberté, et les deux autres, celles du portique d'Octavie et du Palatin,

1. *Hist. prim. de R.*, I, 3, 3, pp. 10-11.
2. *Hist. prim. de R.*, I, 89, 1, p. 230 : κοινοτάτην τε πόλεων καὶ φιλανθρωποτάτην.
3. Strabon, XIV, 5, 15, fin. Cf. Suétone, *De grammaticis et rhetoribus*, passim.

par Auguste lui-même [1]. Puis ils fréquentaient la société romaine, et gagnaient à son contact l'ouverture d'esprit qui souvent leur manquait. On comprend par là que Rome ait retenu Denys, et qu'il l'ait considérée comme son institutrice.

> Ce n'est pas par flatterie que j'ai entrepris ce travail, mais par égard pour la vérité et la justice;... et puis je témoigne ainsi, dans la mesure de mes forces, de ma reconnaissance envers la ville de Rome, n'oubliant pas que je lui dois mon éducation et tous les autres biens dont j'ai joui pendant mon séjour en ses murs [2].

Cette facilité de vie offerte alors aux hommes d'étude est en partie l'œuvre d'Auguste; et, pour continuer à peindre le milieu où s'exerce Denys, il convient de rappeler la protection que ce prince accordait aux lettres. Au moment où notre auteur arrive en Italie, l'heure approche où Octave devenant Auguste va se montrer le digne neveu de l'auteur du *De analogia* en favorisant les grammairiens. Encourager et honorer de son amitié Horace et Virgile, ou même Nicolas de Damas, poète, philosophe et historien, c'était chose aisée; plus tard, confier ses petits-fils à Verrius Flaccus et suivre les arrêts de ce grammairien, voilà qui dénote une intelligence accessible aux détails de la science. D'ailleurs il ne lui déplaisait pas que le goût des lettres se propageât : l'établissement du pouvoir personnel supprimant la politique active, il fallait la remplacer par une autre occupation, et par une occupation pacifique, car on était las des guerres civiles. Le goût littéraire se modifiait aussi : assurément Cicéron s'était

1. Cf. E. Saglio, article *Bibliotheca* dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, et Dziatzko, article *Bibliotheken* dans la *Real Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* de Pauly-Wissowa.
2. *Hist. prim. de R.*, I, 6, 5, pp. 19-20.

montré habile imitateur des Grecs et avait donné à l'éloquence une forme d'une majesté inconnue; mais sous Auguste le calme politique porta les esprits à donner des œuvres où le culte de la forme fut souvent la préoccupation dominante. Dès lors l'imitation des Grecs s'imposa encore plus, et dès lors aussi les maîtres grecs se trouvèrent plus que jamais à Rome dans une ville où l'on sut le prix de leurs leçons et de leur savoir.

Quand Denys vint à Rome, les lettres grecques et latines y avaient déjà leurs professeurs spéciaux, *grammaticus græcus*, vêtu du pallium, et *grammaticus latinus*, vêtu de la toge, maîtres à la fois de grammaire et de littérature, préparant à l'enseignement pratique du rhéteur, et ayant chacun leur école [1]. Rarement un même maître enseignait les deux littératures, et cela explique en partie pourquoi Denys ne mentionne jamais un auteur latin. Il fut donc un grammairien, ce qui ne l'empêcha pas d'empiéter un peu sur les travaux du rhéteur [2]. Pourtant on ne peut affirmer qu'il tint une école, soit de littérature, soit d'éloquence : ses œuvres n'en portent pas trace; et Sénèque le Père, qui cite bon nombre de sophistes grecs, ne le nomme pas, ce qui semble prouver qu'il ne fut point un déclamateur, ou tout au moins qu'il ne brilla jamais dans cet emploi. Au contraire, il est un maître privé, il donne ce que nous appelons des « leçons particulières », *grammairien* encore une fois, c'est-à-dire maître de littérature, qui s'occupe peu de l'enseignement pratique de l'éloquence. C'est ainsi qu'il paraît avoir été le précepteur de

1. Cf. E. Pottier, article *Educatio* (partie romaine) dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*.
2. Il en était souvent ainsi, et plus tard Quintilien, II, 1, 1-4, se plaignit de l'invasion des grammairiens sur un terrain réservé aux seuls rhéteurs.

Mélitius Rufus : il lisait avec son élève les prosateurs et les poètes en énonçant des doctrines critiques et en justifiant son dire par des exemples [1], et il a rédigé une leçon de ce genre dans la *Seconde lettre à Ammée*, sur le style de Thucydide. Mais en dehors de ces fonctions, il poursuivait le travail de l'*Histoire primitive* et se livrait à des discussions parlées ou écrites que l'on comprendra mieux si l'on connaît le cercle de lettrés où il vécut.

A ce cercle appartiennent des Romains et des Grecs.

Parmi les Romains brille au premier rang, par la naissance et le talent, Q. Ælius Tubero. Son père Lucius avait été lieutenant de Q. Cicéron en Asie, et là, pendant ses loisirs de garnison, il avait composé des *Annales* : Denys en appelle l'auteur « homme habile et historien scrupuleux [2]. » Le fils, après avoir suivi le parti de Pompée, finit par se rallier à celui de César ; élève et ami de Cicéron, il n'en plaida pas moins contre son maître, lorsque celui-ci implora pour Ligarius la clémence du dictateur ; enfin, après la mort de César, il se fit jurisconsulte [3]. Il est probable que Denys fut mis en rapport avec lui par la communauté d'études, et Tubéron doit être un de ces « savants » dont il estimait la société et qu'il consultait sur ses travaux historiques [4]. A son tour Tubéron le consulta sur la *Guerre du Péloponnèse*, et il répondit par le traité *Sur Thucydide*.

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 20, p. 144 : ....ταῦτ' ἐν ταῖς καθ' ἡμέραν γυμνασίαις προϋποθήσομαί σοι, καὶ πολλῶν καὶ ἀγαθῶν ποιητῶν τε καὶ συγγραφέων καὶ ῥητόρων μαρτυρίαις χρήσομαι.
2. *Hist. prim. de R.*, I, 80, 1, p. 207 : Τουβέρων Αἴλιος, δεινὸς ἀνὴρ καὶ περὶ τὴν συναγωγὴν τῆς ἱστορίας ἐπιμελής. Cf. Cicéron, *ad Quintum*, I, 1, 3, 10 et Aulu-Gelle, VI, 3 et 4.
3. Cf. Cucheval, *Histoire de l'éloquence romaine depuis la mort de Cicéron*, t. I, pp. 114-116, Paris, Hachette, 1893.
4. *Hist. prim. de R.*, I, 7, 3, p. 21 : καὶ τὰ μὲν παρὰ τῶν λογιωτάτων ἀνδρῶν οἷς εἰς ὁμιλίαν ἦλθον διδαχῇ παραλαβών.

Nous avons déjà nommé Mélitius Rufus. Il semble avoir appartenu, comme Tubéron, à une bonne famille de Rome. Denys appelle son père « un homme excellent et le plus précieux de ses amis [1] » ; il a pour le fils une vive affection de maître à disciple, et il lui envoie le traité *Sur l'arrangement des mots*, à titre de cadeau pour l'anniversaire de sa naissance [2].

Pompée, ou, plus exactement, Cnæus Pompeius Geminus, est un autre de ses amis, peut-être Grec d'origine, mais devenu Romain, comme son nom l'indique clairement. Sur un ton familier, Denys le remercie d'une de ses lettres, et il en rapporte un extrait qui le montre occupé de questions de critique comme Denys et les traitant avec plus de largeur d'esprit [3]. C'était probablement un grammairien, et son nom permet de le regarder comme un affranchi du grand Pompée qui donna de même la liberté au grammairien Lenæus, un de ses esclaves [4].

Quant à Ammée, à qui sont adressées deux lettres littéraires et le traité *Sur les anciens orateurs*, ce fut aussi un des plus chers amis de Denys [5] ; mais nous ne sommes

1. *Sur l'arr. des mots*, ch. 1, p. 3 : ὦ Ῥοῦφε Μελίτιε πατρὸς ἀγαθοῦ κἀμοὶ τιμιωτάτου φίλων.
2. *Sur l'arr. des mots*, ch. 1, le début, p. 1-3.
3. *Lettre à Pompée*, ch. 1, p. 750, et ch. 2, p. 765. — Cf. J. Denis, *Bulletin de la Faculté des Lettres de Caen*, année scolaire 1889-90, p. 214. Je ne crois pas, comme J. Denis, que Cn. Pompée paraisse être celui qui fut consul et dont il est question plus d'une fois dans les *Pontiques* d'Ovide : on voit, en effet, par un de ces passages des *Pontiques* (IV, 1, vers 1 et 2) que ce consul avait pour prénom Sextus, et non Gnæus.
4. Suétone, *De grammaticis*, ch. 15.
5. Il l'appelle ὦ κράτιστε Ἀμμαῖε (*Sur les anciens orateurs*, préface, p. 445, et *Sur le style de Démosthène*, 58, p. 1128), et ailleurs βέλτιστε Ἀμμαῖε (*Première Lettre à Ammée*, ch. 2, p. 722). Il le qualifie de

pas autrement renseignés sur son compte, et il est difficile de spécifier s'il était romain, car on ne lui connaît aucun homonyme, et Denys ne lui donne que ce seul nom d'Ammée, tandis que Q. Ælius Tubero, Mélitius Rufus, Cn. Pompée, sont désignés d'une manière plus complète [1].

Voilà pour le côté romain.

Le côté grec est représenté d'abord par Zénon : c'était un ami de Denys et de Pompée ; il communiqua à l'affranchi les œuvres du critique et mit ainsi l'un et l'autre en relations [2]. Puis voici Démétrios, un inconnu auquel Denys dédia le traité *Sur l'imitation* [3].

Enfin il y a Cécilius, son « très cher Cécilius [4] », plus jeune que lui et originaire de Calé-Acté en Sicile. Cécilius étudia l'éloquence athénienne dans un livre *Sur le caractère des dix orateurs* et composa un traité *Sur le Sublime* qui fut l'origine du traité du Pseudo-Longin sur le même sujet. Comme Denys, c'est un attique intraitable, un admirateur zélé de Lysias et de Démosthène. Nous ne pouvons le juger que sur de trop rares fragments : mais ceux-ci font vivement regretter la perte de ses nombreux

φίλτατος dans l'adresse de chacune des deux *Lettres* : Διονύσιος Ἀμμαίῳ τῷ φιλτάτῳ πλεῖστα (ce dernier mot ne se trouve pas dans la seconde lettre) χαίρειν.

1. Cette remarque est de Blass, *De Dionysii Halicarnassensis scriptis rhetoricis*, Bonn, 1863, p. 11. Quant à croire aussi, avec Blass, qu'il ne vivait pas au même lieu que Denys, en se fondant sur l'existence des deux *Lettres*, c'est peut-être forcer les textes ou présenter la chose d'une manière trop absolue.

2. *Lettre à Pompée*, ch. 1, p. 750 : τὰς συντάξεις τὰς ἐμὰς ἐπιχορηγοῦντός σοι Ζήνωνος τοῦ κοινοῦ φίλου.

3. *Lettre à Pompée*, ch. 3, p. 766 : Πεποίηκα καὶ τοῦτο οἷς πρὸς Δημήτριον ὑπεμνημάτισμαι περὶ μιμήσεως.

4. *Lettre à Pompée*, ch. 3, p. 777 : τῷ φιλτάτῳ Καικιλίῳ. C'est le seul passage où Denys parle de Cécilius.

ouvrages, et il semble même qu'il ait surpassé Denys par la hardiesse et la variété de ses aperçus [1].

III

L'HOMME ET LE CRITIQUE : SON CARACTÈRE, SES IDÉES PRINCIPALES

Tels sont les personnages que nous connaissons par les œuvres de Denys : des Grecs et des Romains, gens de métier, hommes du monde passionnés pour les lettres, jeunes gens dont il dirige l'éducation. Il est l'ami des uns, le maître des autres ; il est partagé entre ses travaux personnels et l'enseignement privé ; c'est un savant, ce n'est pas un homme de vie publique. Cependant, comme il vivait à une époque de renouvellement dans l'État romain, nous pouvons nous demander quelles furent ses idées politiques.

A dire vrai, elles sont difficiles à démêler, et, dans son esprit même, elles ne devaient pas être nettes. Un homme tranquille, comme il paraît l'avoir été, un hôte des Romains sous un prince, « rusé tyran qui les menait doucement à la servitude [2] », devait tenir à la sûreté de sa situation ; dans ses œuvres, il devait être prudent, tenir la balance égale entre les temps anciens et le nouvel ordre de choses, se borner à des lieux communs sur le passé, se taire sur les guerres civiles, et saisir quelque occasion pour se montrer discrètement satisfait (on sait qu'Auguste n'aimait pas les louanges directes) d'un régime qui lui permettait

1. Sur Cécilius, cf. Alfred et Maurice Croiset, *Histoire de la Littérature grecque*, t. V, pp. 374-378, et l'article de Brzoska dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa.

2. Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, ch. 13.

d'étudier à Rome heureux et estimé. A propos de l'institution du Sénat par Romulus, écrire cette phrase, à laquelle le contexte donne l'allure d'une critique des temps présents : « Le gouvernement des anciens rois n'avait pas comme de nos jours un caractère personnel, et les décisions n'y dépendaient pas d'une volonté unique [1] »; vanter la modestie des vieux généraux, différente de l'arrogance tyrannique que ceux de son temps ont rarement évitée [2]; appeler le partage des terres et l'abrogation des dettes « les préliminaires habituels de toute tyrannie » [3]; dire que ses contemporains ne rappellent pas du tout ce qu'étaient les chefs de l'ancienne république, et qu'ils se conduisent d'une manière tout à fait opposée, sauf un petit nombre qui montrent encore l'ancienne dignité romaine [4], autant de traits qui ne décèlent pas un partisan convaincu du régime impérial. Le nom d'Auguste lui-même n'est prononcé qu'une fois, et en passant [5]. Mais à ces témoignages on opposera que Denys accepte l'étymologie flatteuse qui identifiait le nom de famille d'Auguste, *Julius, gens Julia,* avec le nom d'Iulus, l'aîné des fils d'Ascagne; et à ce propos, sans toutefois parler d'Auguste, il dit que cette famille fut, à sa connaissance, « la plus grande et la plus illustre de toutes [6] ». On opposera aussi les raisons par lesquelles il explique la ruine de l'éloquence asiatique :

La cause, le principe de ce grand changement, ce fut, selon moi, la ville maîtresse du monde, Rome, qui fixe sur elle les regards de tous

1. *Hist. prim. de R.*, II, 12, 4, pp. 261-262.
2. *Hist. prim. de R.*, V, 60, 2, p. 989.
3. *Hist. prim. de R.*, VII, 8, 1, p. 1328.
4. *Hist. prim. de R.*, X, 17, p. 2033.
5. *Hist. prim. de R.*, I, 7, 2, p. 21.
6. *Hist. prim. de R.*, I, 70, 4, p. 177.

les États; ce furent aussi ses chefs, vertueux et hommes d'honneur dans le gouvernement, très instruits et pleins de goût dans leurs jugements, qui par leur exemple ont fait faire encore plus de progrès à la partie intelligente de la cité et ont même soumis les esprits grossiers aux lois du bon sens [1].

Ne peut-on pas voir là une flatterie adressée aux Romains en la personne de leur maître? Enfin, jamais Denys ne parle de Cicéron, et il ne le compare même pas à Démosthène, soit qu'il n'ose pas nommer la plus illustre victime des proscriptions triumvirales, soit qu'il se confine dans son métier de *grammaticus græcus*.

Au fond, il est donc probable qu'il n'avait pas d'opinions politiques bien arrêtées, et il suffit de constater les circonstances où ses écrits laissent entrevoir sa pensée, sans chercher à tirer des textes une conclusion précise.

Serons-nous plus heureux si nous étudions les sentiments de l'homme privé, le caractère? Là encore, Denys se livre peu : discret sur sa vie et sur ses idées politiques, il le fut sur ses idées morales et religieuses; et, quand ces idées se présentent à son esprit, l'expression en reste assez froide :

J'admire encore chez Romulus ce qui suit. Il a vu sur quels principes repose le bonheur des cités, principes dont tous les hommes politiques parlent sans cesse, mais que bien peu mettent en pratique : d'abord la protection divine, cause de tout progrès dans les affaires humaines, puis la modération et la justice, grâce auxquelles les hommes se nuisent moins les uns aux autres, pour le plus grand profit de la concorde, et cherchent le bonheur non plus dans les plaisirs honteux, mais dans la vertu; enfin le courage militaire, qui fait que les autres vertus portent tous leurs fruits. Il estima que tous ces biens ne pouvaient être l'effet du hasard, et il comprit que des lois sérieuses et l'émulation dans le bien rendraient la cité pieuse, tempérante, juste et brave à la guerre [2].

1. *Sur les anciens orateurs*, préface, ch. 3, p. 448.
2. *Hist. prim. de R.*, II, 18, 1 et 2, pp. 271-272.

La même préoccupation religieuse se retrouve en maints passages de l'*Histoire primitive de Rome* qui montrent la foi de Denys en une providence divine (θεία τις πρόνοια), son respect pour les prodiges ou pour toutes les cérémonies du culte romain, mais aussi son indécision devant le problème de l'immortalité de l'âme.

Après cela, vouloir définir sa philosophie semble être peine inutile : il n'a pas de goût pour la spéculation, et à ses yeux la « véritable philosophie » est celle qui « loin de se contenter de la théorie veut y joindre la pratique [1] ». Nulle part il ne semble attaché à une secte; il y en a même une, l'Épicurisme, pour laquelle il témoigne une véritable aversion [2], et la philosophie n'est point son domaine : c'est un polythéiste traditionnel, et un honnête homme, mais en dehors d'un système précis et original.

Une telle philosophie ne nous sert pas pour apprécier sa critique. Il y a plus : celle-ci ne procède point de principes philosophiques. Il ne se défie pas des jugements superficiels, il ne descend pas au fond des questions, il ne cherche point les causes et la hiérarchie des idées d'un auteur; il ne sait ni tirer des faits particuliers les idées générales, ni comparer rigoureusement, ni conclure de même : or, tout cela c'est proprement l'esprit philosophique. De là découle un autre défaut de son caractère, la timidité. Il est troublé par tout ce qui dépasse la mesure commune : il apprécie bien la délicatesse un peu maigre de Lysias, mais il reste embarrassé devant l'originalité puissante de Thucydide ou de Platon; Démosthène est le seul dont la hardiesse ne l'ait pas effrayé.

1. *Sur Isocrate*, ch. 4, pp. 543-544.
2. Cf. le passage du traité *Sur l'arrangement des mots*, cité plus loin, p. 15. Cf. aussi Diogène Laërce, X, 3, qui range Denys d'Halicarnasse parmi les ennemis d'Epicure.

Esprit timide, il manque aussi d'imagination : il est froid, incapable de faire revivre le milieu où se meuvent les auteurs et de penser à nouveau leurs pensées éteintes; pour un critique, c'est encore un défaut.

Rendons-lui justice cependant : cet écrivain peu philosophe, timide, sans imagination, est passionné pour son métier. L'étude de la rhétorique ou de l'histoire est pour lui chose sérieuse, la gloire qu'on en retire vaut quelque peine, et il traite de haut ceux qui en jugent autrement :

> Si quelqu'un pense que tout cela demande beaucoup de travail et d'application, il pense tout à fait juste, selon le mot de Démosthène; mais si l'on réfléchit aux éloges obtenus par ceux qui réussissent et à la douceur du fruit qui en résulte, on ne verra que plaisir dans le travail. Quant au troupeau d'Épicure, qui n'a point souci de tout cela, je le repousse. *Écrire n'est point affaire de travail*, dit Épicure lui-même : maxime commode pour les gens de peu de jugement, et remède bon pour les paresseux et les sots [1] !

Avec cette passion pour le travail, Denys est un érudit consciencieux : il a lu sur les sujets qu'il traite tout ce qu'il a pu trouver dans les bibliothèques, et il ne prétend pas pour cela connaître tout ce qui a été écrit, car « juger qu'on possède à soi seul la science universelle, et nier l'existence de ce qui peut exister, c'est de l'arrogance et presque de la folie [2] ». Il changera même d'avis, si on lui prouve qu'il se trompe : « Tel est suivant moi, dit-il, le caractère de Lysias. Si quelque critique a des opinions différentes, qu'il les dise, et, si elles sont plus fondées, je lui en saurai beaucoup de gré [3] ». Sa bonne foi est donc parfaite. D'ailleurs il professe le zèle le plus vif pour la

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 24, p. 188.
2. *Sur les anciens orateurs*, préface, ch. 4, p. 450.
3. *Sur Lysias*, ch. 20, p. 496.

vérité, « la chose du monde la plus précieuse [1] ». Il blâme les critiques « qui suivent leurs préjugés plutôt que la vérité [2] ». Il estime que « le but de la recherche philosophique est la connaissance de la vérité, qui nous éclaire aussi sur l'objet de la vie [3] ». Pour elle enfin, l'historien doit avoir une sorte de culte [4].

Toutefois, dans certains cas où la franchise lui coûte, il y a en lui un conflit du tempérament, qui est conservateur et classique, et de la conscience, qui se sent obligée de dire la vérité. Il se défend alors de toute basse malignité : « J'ai toujours évité jusqu'à présent, dit-il, de me disputer et d'aboyer au hasard après les gens...; je ne viens donc pas aujourd'hui déployer contre le plus illustre des historiens une méchanceté indigne de tout homme libre et de moi-même [5] ». De même, avant d'attaquer Platon, il déclare qu'on ne saurait l'accuser de manquer de respect envers ce philosophe [6]. Il aime donc la modération autant que la vérité, et ce n'est point le seul endroit où il l'ait vantée. Dans l'*Histoire primitive de Rome*, après avoir loué la rare vertu de Coriolan et ses talents militaires, il lui reproche d'avoir manqué de douceur et d'aisance dans le commerce ordinaire de la vie, bref d'avoir eu le caractère désagréable, et il ajoute : « Aussi je crois que les anciens philosophes ont eu raison de dire que les vertus, et surtout la justice, consistent dans un certain juste milieu et non dans les extrémités [7] ».

1. *Lettre à Pompée*, ch. 1, p. 752.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 23, p. 1026.
3. *Sur Thucydide*, ch. 3, p. 816.
4. *Sur Thucydide*, ch. 8, pp. 824-825.
5. *Sur Thucydide*, ch. 2, pp. 813-814.
6. *Lettre à Pompée*, ch. 1, pp. 750-751.
7. *Hist. prim. de R.*, VIII, 61, 2, p. 1650.

Mais, quoique modéré, Denys garde ses passions et ses impatiences de goût, car, avec l'entêtement des gens consciencieux et de vue bornée, il tient d'autant plus à ses idées qu'elles sont plus étroites. Il a volontiers des allures de polémiste, et il ne lui manque pour bien remplir ce rôle qu'un peu plus de verve et d'esprit [1]. Reconnaissons-lui d'ailleurs la vivacité du sentiment littéraire et un certain charme de style lorsqu'il se laisse aller à ses meilleures impressions, par exemple lorsqu'il est séduit par la grâce de Lysias ou entraîné par la puissance de Démosthène [2].

Il y a donc chez Denys un mélange de défauts et de qualités. Critique, il sera judicieux, souvent instructif, mais sec, trop dogmatique et froid, irritant par ses lacunes ou par ses préjugés. Historien, il sera dominé par les préoccupations de la Rhétorique. Critique ou historien, il nous est connu par des œuvres importantes : c'est dans l'étude de ces œuvres, des méthodes dont elles sont le résultat, et des jugements qu'elles renferment, qu'il convient désormais de trouver la matière du présent livre.

1. Voir surtout ses attaques contre l'éloquence asiatique (*Sur les anciens orateurs*, préface, ch. 1 et 2, pp. 445-448) et contre Hégésias de Magnésie (*Sur l'arrangement des mots*, ch. 18, pp. 120 et suiv.). Cf. plus loin, ch. III et IV.
2. Cf. *Sur Lysias*, ch. 10 et 11, pp. 471-477; *Sur le style de Démosthène*, ch. 22, pp. 1021-1023.

CHAPITRE II

Description générale et classement des œuvres de Denys d'Halicarnasse[1].

Avant d'étudier chez Denys les idées et la méthode, il faut dire quelles sont ses œuvres conservées ou perdues, en indiquer sommairement le sujet, rechercher dans quel ordre elles ont été composées.

I

LES ŒUVRES HISTORIQUES

Il y a dans ses œuvres deux parties, l'une historique, l'autre littéraire. La première comprenait une *Chronologie* (Χρόνοι), l'*Histoire primitive de Rome* (Ῥωμαϊκὴ ἀρχαιολογία), et un *Abrégé* (Σύνοψις) de ce dernier ouvrage.

C'est au traité de *Chronologie* qu'il fait allusion lorsqu'il dit que l'on peut ramener la chronologie romaine à la chronologie grecque, « comme je l'ai montré dans un autre livre[2]. » Ce livre, mentionné par Clément d'Alexandrie[3], est aujourd'hui perdu.

L'*Histoire primitive de Rome*, dans laquelle l'auteur expose l'histoire de Rome depuis ses origines jusqu'au commen-

1. Pour ce chapitre, cf. surtout la dissertation de Blass, *De Dion. Halic. scriptis rhetoricis*, Bonn, 1863, et l'étude, plus récente et plus sûre, de H. Rabe, *Die Zeitfolge der rhetorischen Schriften des Dion. v. Halic.*, parue dans le *Rheinisches Museum*, t. XLVIII (1893), pp. 146-151.
2. *Hist. prim. de R.*, I, 74, 2, p. 188.
3. Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I, 21, 102.

cement des guerres Puniques, était divisée en vingt livres : nous avons les onze premiers, qui nous conduisent à la fin du gouvernement des décemvirs, et quelques fragments des neuf derniers[1]. La date de la publication peut être fixée, car Denys, après avoir dit qu'il était arrivé en Italie en 723 ajoute qu'à partir de ce moment, vingt-deux années durant, il a vécu à Rome, sans cesse occupé de tout ce qui se rapportait au sujet de ce travail[2]. L'*Histoire primitive* était donc finie et sans doute publiée en 745.

Un troisième ouvrage historique était l'*Abrégé* de l'*Histoire primitive*. « J'ai lu du même auteur, dit Photius, un abrégé en cinq livres des vingt livres de son histoire : il semble qu'il n'ait jamais été plus soigné, mais il y dépouille tout agrément, ce qui pourtant contribue beaucoup à l'utilité d'une œuvre ; dans son récit, il ne met absolument que le nécessaire[3]. » Cet *Abrégé* est perdu, et l'autorité de Photius n'est peut-être pas suffisante pour permettre d'affirmer qu'il ait été écrit par Denys lui-même.

1. Les derniers éditeurs, Kiessling et Jacoby, reconnaissent comme sources principales du texte deux manuscrits conservés à Rome, l'un du Xe siècle, dans la bibliothèque Chigi (Chisianus 58), l'autre du Xe-XIe siècle, dans la bibliothèque du Vatican (Urbinas 105) ; mais ces manuscrits ne contiennent que les dix premiers livres. Le XIe livre, assez mutilé, vient d'une classe de manuscrits qui datent du XVe siècle. Les fragments, dont la réunion constitue un ensemble à peu près égal à la longueur moyenne d'un des livres conservés, sont presque tous des débris de la compilation historique formée au IXe siècle par l'empereur Constantin Porphyrogénète : Kiessling (t. IV, p. XXIV de son édition) indique les manuscrits par lesquels ces fragments nous ont été transmis. Pour l'étude détaillée des sources manuscrites, cf. les diverses préfaces de Kiessling et de Jacoby.
2. *Hist. prim. de R.*, I, 7, 2, p. 21.
3. Photius, cod. 84.

II

LES ŒUVRES LITTÉRAIRES : LEUR PLACE DANS LA VIE DE DENYS

Les œuvres littéraires de Denys, bien qu'incomplètes, forment encore un ensemble considérable [1]. Elles ne sont ni antérieures, ni postérieures à l'*Histoire primitive*, mais plutôt contemporaines de ce travail. Voici pourquoi.

L'*Histoire primitive* ne les mentionne jamais, pas même dans la Préface, où Denys nous renseigne sur sa vie, sur ses études, sur sa méthode ; et de leur côté elles gardent sur l'*Histoire primitive* le même silence. Ce qui complique la difficulté, c'est une phrase de Denys [2], qui le montre si absorbé par le travail historique pendant son séjour à Rome qu'on se demande s'il put en même

1. Voici l'essentiel sur la tradition manuscrite. Il y a trois manuscrits principaux : le *Parisinus* 1741, du XIe siècle ; le *Florentinus* ou *Laurentianus*, plut. LIX, 15, du XIIe siècle ; l'*Ambrosianus* D 119 sup., du XVe siècle. Selon L. Sadée, *De Dion. Halic. script. rhet. quæstiones criticæ*, Argentorati, 1878, le *Florentinus* et l'*Ambrosianus* dérivent d'un archétype contenant toutes les œuvres de critique et de rhétorique de Denys et datant approximativement du Ve siècle. Le *Parisinus* contient, outre quelques écrits qui ne sont point de Denys, la *Deuxième lettre à Ammée*, le traité *Sur l'arrangement des mots* et l'abrégé du second livre *Sur l'imitation*. Le *Florentinus* contient : les traités *Sur l'arrangement des mots*, *Sur les anciens orateurs* (la 1re partie, moins la Préface), *Sur Dinarque*, et diverses œuvres qui ne sont point de Denys. L'*Ambrosianus* comprend : toute la première partie du traité *Sur les anciens orateurs*, la *Lettre à Pompée*, le *Jugement sur Thucydide*, la dissertation *Sur le style de Démosthène* et la *Première lettre à Ammée*. — Sur ces manuscrits et sur les autres, cf. la dissertation, précédemment citée, de L. Sadée, et la Préface de H. Usener en tête de son édition des *Opuscula* de Denys, Lipsiæ, 1899.

2. *Hist. prim. de R.*, I, 7, 2, p. 21.

temps poursuivre d'autres travaux. Qu'il ait composé les œuvres littéraires avant de quitter Halicarnasse, c'est impossible, car il était alors bien jeune, et elles sont écrites presque toujours pour des personnes de la société romaine. Les a-t-il donc composées tout à la fin de sa carrière ? Peut-être, dira-t-on, car il semble quelquefois s'y plaindre de sa santé et du peu de temps qui lui reste à vivre [1]. Et pourtant, un tel raisonnement force le sens des textes. Sans doute, il est étrange que la Préface de l'*Histoire primitive* ne nous soit ici d'aucun secours ; mais la théorie du genre historique, telle qu'elle est exposée dans cette Préface, n'est que le résultat d'études de rhétorique dont l'historien-rhéteur va maintenant présenter l'application. D'autre part, les plaintes de Denys n'ont pas tant d'importance : elles sont, quelques-unes au moins, des formules banales, témoignages de politesse à l'égard de ses amis, ou témoignages d'un esprit actif qui parle de ses projets au milieu d'autres travaux, rédigés souvent d'une manière un peu lâche et précipitée selon les nécessités de l'enseignement et de la polémique. Même quand on les interpréterait à la lettre, elles ne prouveraient pas

1. *Sur les anciens orateurs*, Préface, ch. 4, p. 451 : « Aujourd'hui, dit-il, je commence par parler des orateurs, et, s'il se peut (ἐὰν δὲ ἐγχωρῇ), je passerai ensuite aux historiens. » — *Sur le style de Démosthène*, ch. 32, p. 1057, et ch. 58, p. 1129 : « Comme j'ai beaucoup de sujets à traiter, je remets à une autre occasion l'examen de cette théorie, si le temps me le permet (εἴπερ πρόσεσταί μοι χρόνος)... Si la divinité me prête vie (ἐὰν δὲ σώζῃ τὸ δαιμόνιον ἡμᾶς), j'écrirai sur le talent de Démosthène quant au fond des choses. » — *Sur l'arrangement des mots*, ch. 1, p. 6 : « Si je suis de loisir (ἐὰν δὲ ἐγγένηταί μοι σχολή), je ferai aussi pour toi un autre traité, sur le choix des mots : ce traité, attends-le jusqu'à l'année prochaine, au retour de l'anniversaire de ta naissance, si les dieux me gardent sain et sauf et sans maladie, si les destins permettent que j'atteigne sûrement cette date (θεῶν ἡμᾶς φυλαττόντων ἀσινεῖς τε καὶ ἀνόσους, εἰ δή ποτε ἡμῖν ἄρα τούτου πέπρωται βεβαίως τυχεῖν) ».

que nous devons reporter les œuvres littéraires à la suite des œuvres historiques : Denys peut s'être défié de ses forces dans les années mêmes où il écrivait l'*Histoire primitive*; de temps en temps il se reposait sans doute du labeur de l'historien par ces œuvres moins longues et moins austères.

Il est donc probable que, quand il vint à Rome, il avait déjà recueilli des notes et conçu l'idée de quelques œuvres littéraires, probable aussi qu'il publia celles-ci peu à peu, en se livrant à ses études historiques. De quelle année à quelle année fit-il ces publications? Quelques-unes appartiennent-elles aux années qui suivirent l'achèvement de l'*Histoire primitive*? Autant de questions insolubles, et dont la solution offrirait en somme peu d'intérêt.

III

LES ŒUVRES LITTÉRAIRES : CATALOGUE DESCRIPTIF ET RAISONNÉ

Quelles sont donc les œuvres littéraires? Distinguons d'abord celles qui traitent de questions générales de rhétorique et de critique; une seconde série comprendra les traités consacrés spécialement à un auteur ou à un groupe d'auteurs.

A la première série appartiennent les traités *Sur l'arrangement des mots* (Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων), entièrement conservé, *Sur l'imitation* (Περὶ μιμήσεως), connu par fragments, *Sur le choix des mots* (Περὶ ἐκλογῆς ὀνομάτων), *Sur la philosophie politique* (Ὑπὲρ τῆς πολιτικῆς φιλοσοφίας) et *Sur les figures* (Περὶ σχηματισμῶν), tous trois perdus.

Dans le traité *Sur l'arrangement des mots*, Denys étudie les effets qui résultent de la place des mots; il cite des exemples de poètes et de prosateurs, il développe des remarques sur les mots, les membres de phrase, les sons et les rythmes, les genres d'harmonie, les rapports de la prose et de la poésie; c'est un document précieux pour connaître les détails du style oratoire chez les Grecs.

A ce traité devait en correspondre un autre, *Sur le choix des mots*. Il est annoncé au début du précédent [1], mais on n'en trouve aucune autre trace [2], et aucun auteur grec ou latin ne le cite ou n'y renvoie : l'ouvrage est perdu ou il est resté à l'état de projet; on ne peut rien dire de plus précis.

Dans le traité *Sur l'imitation*, Denys parlait, en trois livres, de l'essence de l'imitation, des auteurs qu'il faut imiter, de la manière d'imiter. Il reste de courts fragments du premier livre; le deuxième nous est connu par le chapitre sur les historiens et par un abrégé, œuvre d'un anonyme, intitulé par quelques éditeurs *Jugement sur les écrivains anciens* (Ἀρχαίων κρίσις); le troisième livre est complètement perdu.

Quant au traité perdu *Sur la philosophie politique*, « contre ceux qui l'attaquent injustement », mentionné dans un autre ouvrage [3], c'était une défense de la rhétorique. En effet, par les mots de « philosophie politique », il faut entendre la rhétorique au sens d'Isocrate, qui associait le culte de la forme et les idées philosophiques. Plusieurs fois Isocrate est loué par Denys pour ce caractère philoso-

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 1, p. 6. Cf. plus haut, p. 21, n. 1.
2. Dans le traité *Sur Thucydide*, ch. 22, p. 862, Denys parle un peu du choix des mots, mais sans dire qu'il ait écrit sur ce sujet.
3. *Sur Thucydide*, ch. 2, p. 814 : Ὑπὲρ τῆς πολιτικῆς φιλοσοφίας πρὸς τοὺς κατατρέχοντας αὐτῆς ἀδίκως.

phique de son éloquence [1], et ailleurs le terme de « philosophie politique » a cette signification [2]. Quant à « ceux qui l'attaquent injustement », c'étaient les Épicuriens [3], et voilà sans doute pourquoi Diogène Laërce [4] cite Denys parmi les détracteurs d'Épicure.

Le traité *Sur les figures* est à peine connu. Deux fois il semble annoncé [5], et Denys est cité par Quintilien [6] au nombre des auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

Reste à savoir si Denys écrivit une *Rhétorique* proprement dite. Tout d'abord, la Τέχνη ῥητορική (titre d'ailleurs impropre), insérée sous son nom dans les éditions, doit être écartée. Ce livre bizarre, ramassis de pièces et de morceaux qui ne se tiennent guère entre eux, ne rappelle ni les idées, ni le style de Denys. De plus, le nom de Denys n'a été inscrit dans le manuscrit 1741 de Paris, source de tous les autres, que de seconde main, par un scoliaste qui déclare lui-même ne faire là qu'une pure conjecture. Après les travaux de Schott, de Sadous, et, plus récemment, de Sadée et d'Usener, c'est une démonstration parfaitement acquise à la science [7].

1. *Sur Isocrate*, ch. 4, p. 543; ch. 9, p. 555; ch. 12, p. 558.
2. *Sur les anciens orateurs*, Préface, ch. 4, p. 450.
3. Nous avons cité plus haut, p. 15, le passage où Denys rapporte la maxime d'Épicure : « Écrire n'est point affaire de travail », οὐκ ἐπιπόνου τοῦ γράφειν ὄντος. Sur ce mépris des Épicuriens pour la Rhétorique, cf. Quintilien, II, 17, 15.
4. Diogène Laërce, X, 4.
5. *Sur Démosthène*, ch. 39, p. 1072; *Sur l'arrangement des mots*, ch. 8, p. 46.
6. Quintilien, IX, 3, 89.
7. Cf. H. A. Schott, Τέχνη ῥητορική *quæ vulgo integra Dionysio Hal. tribuitur emendata, nova versione latina et commentario illustrata*, Lipsiæ, 1804; A. Sadous, *De la Rhétorique attribuée à Denys d'Halicarnasse*, Paris, 1847; L. Sadée, *De Dion. Halic. script. rhet. quæstiones criticæ*, Argentorati, 1878, pp. 29 et suiv.; H. Usener, *Dionysii Halicarnasei quæ fertur Ars rhetorica*, Lipsiæ, 1895 (édition critique).

Mais un passage de Quintilien [1], qui range Denys parmi les *artium scriptores*, semble, à première vue, faire allusion à une Τέχνη authentique. On peut répondre que cette mention se justifie par l'ensemble des écrits de Denys, qui contiennent beaucoup de préceptes, et qui équivalent ainsi à un traité de Rhétorique. En outre, Denys, qui souvent renvoie à ses travaux publiés ou annonce ceux qu'il se propose d'écrire, ne parle jamais d'un tel ouvrage. On peut donc conclure, presque sûrement, qu'il ne l'écrivit jamais [2].

Nous arrivons aux ouvrages consacrés à un auteur ou à un groupe d'auteurs. A cette série appartiennent : tout ce qui reste du traité *Sur les anciens orateurs* (Περὶ τῶν ἀρχαίων ῥητόρων), les deux *Lettres à Ammée*, la *Lettre à Pompée*, le traité *Sur Thucydide* (Περὶ Θουκυδίδου), le traité *Sur Dinarque* (Περὶ Δεινάρχου), ouvrages conservés ; puis ses ouvrages perdus, sur des questions d'authenticité relatives à Démosthène, à Lysias, à Isocrate, à Andocide, peut-être à Isée, enfin et peut-être une comparaison entre le style de Platon et celui de Démosthène.

Dans le traité *Sur les anciens orateurs* [3], Denys étudiait

1. Quintilien, III, 1, 16.
2. Rappelons, seulement pour mémoire, qu'on a encore attribué à Denys, sur la foi d'une erreur manifeste d'un scoliaste de basse époque, le traité Περὶ ἑρμηνείας, œuvre du Pseudo-Démétrios. Cf. Christ, *Griechische Litteraturgeschichte*, 3e éd., 1898, p. 591, note 6, et la Préface de la traduction française de ce traité par E. Durassier, Paris, Didot, 1875, in-8, p. VI.
3. C'est le titre que donne l'*Ambrosianus* (Cf. L. Sadée, p. 42). Mais ce traité est mentionné çà et là, chez Denys, sous plusieurs titres. On lit : ἡ περὶ τῶν Ἀττικῶν ῥητόρων πραγματεία (*Lettre à Pompée*, ch. 2, p. 758), περὶ τῶν ἀρχαίων ῥητόρων ὑπομνηματισμοί (*Deuxième lettre à Ammée*, ch. 1, p. 789), περὶ τῶν ἀρχαίων (*Sur Dinarque*, ch. 1, p. 629). Il est enfin désigné par quelques rhéteurs sous le titre : περὶ χαρακτήρων τῶν ῥητόρων (Walz, *Rh. gr.*, V, 548; VII, 880, 918, 1036).

Lysias, Isocrate, Isée, Démosthène, Hypéride et Eschine. Nous en avons d'abord les pages consacrées à Lysias, à Isocrate et à Isée : elles formaient un premier groupe de dissertations, une σύνταξις, comme dit Denys [1], et, malgré bien des défauts, elles sont une mine précieuse de renseignements ou d'analyses délicates. La deuxième σύνταξις fut achevée et publiée, car il y est fait allusion dans le traité *Sur Dinarque* [2]. La dissertation *Sur le style de Démosthène* (Περὶ τῆς Δημοσθένους λέξεως) [3] en est l'unique reste, et témoigne d'une méthode de critique bien plus large que les études sur Lysias, Isocrate et Isée. En outre, quoique mutilée par la perte des premiers chapitres, elle est à elle seule aussi étendue que ces trois études réunies, et son dernier chapitre annonce une autre dissertation, destinée à compléter la première, *Sur le fond des choses dans l'éloquence de Démosthène* (Περὶ τῆς πραγματικῆς Δημοσθένους δεινότητος) [4].

1. Cf. ci-dessous, p. 31, note 3.
2. *Sur Dinarque*, ch. 1, pp. 629-630.
3. C'est le vrai titre, donné par l'*Ambrosianus*. On lit d'ailleurs à la fin de la dissertation, ch. 58, pp. 1128-1129 : Ταῦτα, ὦ κράτιστε Ἀμμαῖε, γράφειν εἴχομέν σοι περὶ τῆς Δημοσθένους λέξεως. Le titre développé : Περὶ τῆς λεκτικῆς Δημοσθένους δεινότητος, adopté par Reiske, a été tiré par erreur des lignes qui suivent, où Denys annonce la dissertation Περὶ τῆς πραγματικῆς αὐτοῦ δεινότητος. Cf. L. Sadée, pp. 44-45.
4. Sans doute la page de la Préface du traité *Sur les anciens orateurs*, ch. 4, p. 451, où Denys expose son plan, n'annonce pas sur Démosthène une dissertation aussi importante et ainsi divisée; ce qui reste de cette dissertation sur Démosthène étant bien supérieur, quant au fond et quant à l'étendue, aux dissertations sur Lysias, Isocrate et Isée, on pourrait être tenté d'en conclure que la deuxième σύνταξις du Περὶ ἀρχαίων ῥητόρων est perdue totalement, et que la dissertation Περὶ τῆς Δημοσθένους λέξεως est la première partie d'un traité spécial sur Démosthène. Mais Denys fournit la réfutation de cette hypothèse : dans sa *Lettre à Pompée*, ch. 2, p. 758, annonçant une longue citation qu'il va faire du Περὶ τῆς Δημοσθένους λέξεως, il déclare la prendre ἐν τῇ περὶ τῶν Ἀττικῶν πραγματείᾳ ῥητόρων, ce qui implique que la dissertation Περὶ τῆς Δημοσθένους λέξεως faisait partie du traité Περὶ τῶν Ἀττικῶν ῥητόρων; en outre, Denys, dans la *Deuxième lettre à Ammée*, ch. 1, p. 789, dit qu'il a déjà parlé de Thucydide ἐν τοῖς περὶ τῶν ἀρχαίων ῥητόρων ὑπομνηματισμοῖς, et semble bien renvoyer aux chapitres de sa dissertation Περὶ τῆς Δημοσθένους λέξεως où il est question de Thucydide.

La *Première lettre à Ammée* est une dissertation analogue à nos articles de revues savantes ou aux mémoires insérés dans les recueils de nos académies : elle discute le reproche d'un péripatéticien qui prétendait que Démosthène avait connu la *Rhétorique* d'Aristote et qu'il lui devait le meilleur de son éloquence.

La *Lettre à Pompée* répond à un ami qui s'étonnait des opinions émises sur Platon dans la dissertation *Sur le style de Démosthène*, et qui demandait l'avis du critique sur Hérodote et sur Xénophon. De là, deux parties : la première traite de Platon (ch. 1 et 2); la seconde, sur les principaux historiens (ch. 3-6), est empruntée au traité *Sur l'imitation*.

Le traité *Sur Thucydide* est une étude développée sur la composition, le style, les harangues de l'historien de la guerre du Péloponnèse : si la critique de Denys n'a jamais été plus étroite, elle n'en est pas moins instructive, et nous fait étudier de près l'œuvre de Thucydide.

Denys s'est encore occupé de Thucydide dans la *Deuxième lettre à Ammée*, *Sur les particularités du style de Thucydide* (Περὶ τῶν Θουκυδίδου ἰδιωμάτων) : c'est le développement précis et détaillé d'un chapitre de l'ouvrage précédent.

Un dernier ouvrage conservé est le traité *Sur Dinarque*. Dinarque, écrivain de second ordre, n'avait pas trouvé place dans l'ouvrage *Sur les anciens orateurs*; mais, comme beaucoup de discours lui étaient faussement attribués,

Denys s'occupe de sa biographie et du caractère de son éloquence pour indiquer à quels signes on reconnaîtra ses compositions authentiques ; il passe même en revue les discours qui lui sont attribués et juge de leur authenticité d'après les règles qu'il a posées.

Denys avait écrit des dissertations analogues sur d'autres orateurs, mais elles sont perdues. Il y en avait une sur les questions de dates et d'authenticité, relatives à Démosthène : c'est ce qu'il laisse voir dans un passage de la dissertation sur le style de cet orateur [1], mais nous n'en avons aucun fragment. Un traité semblable sur Lysias a existé : Denys annonce qu'il est commencé [2], et le Pseudo-Plutarque semble y renvoyer [3]. On peut penser à l'existence d'un traité du même genre sur Isée, qui indiquait la manière de distinguer ses discours de ceux de Lysias ; mais nous n'avons sur ce point qu'une indication dont le texte même n'est pas très sûr [4]. Un passage de Photius [5] témoigne que Denys avait aussi discuté les questions d'authenticité relatives à Isocrate, et l'on peut tirer la même conclusion pour Andocide d'une phrase de l'argument qui précède un de ses discours [6].

Enfin il reste à mentionner deux ouvrages, dont nous n'avons pas les titres exacts. L'un devait traiter des maîtres de Démosthène, et est annoncé dans la *Première lettre*

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 57, p. 1127 ; cf. ch. 44, p. 1095, phrase finale. Les passages du traité *Sur Dinarque*, ch. 11, p. 656, et ch. 13, p. 666, ne peuvent également se rapporter qu'à cet ouvrage.
2. *Sur Lysias*, ch. 14, p. 485.
3. Pseudo-Plutarque, *Vie de Lysias*, 10.
4. *Sur Isée*, ch. 2, p. 589. Cf. Blass, *De Dion. Halic. script. rhet.*, p. 16.
5. Photius, cod. 260, init.
6. Argument du discours d'Andocide *Sur la Paix*, fin : ὁ δὲ Διονύσιος νόθον εἶναι λέγει τὸν λόγον.

à Ammée [1]. L'autre devait étudier la supériorité du style de Démosthène comparé à celui de Platon et n'est pas moins clairement annoncé dans la dissertation *Sur le style de Démosthène* [2]. Ces ouvrages ont-ils été faits ? l'on n'en sait rien : le second est peut-être celui qu'il déclare avoir interrompu pour écrire le traité *Sur Thucydide* [3].

IV

LES ŒUVRES LITTÉRAIRES : CLASSEMENT CHRONOLOGIQUE

Essayons maintenant d'établir une liste chronologique des ouvrages conservés, et jetons ainsi quelque lumière sur l'histoire des idées de Denys.

La *Première lettre à Ammée* appartient à ses débuts. Elle parle sans cesse de Démosthène, et pourtant elle ne contient pas la moindre allusion au traité *Sur les anciens orateurs*, qui est lui-même, comme nous l'allons voir, un des premiers. En outre, elle témoigne de l'intérêt que portait Denys à la question des maîtres de Démosthène, puisqu'elle annonce un traité spécial sur cette matière [4]. Si donc Denys avait déjà commencé le traité *Sur les anciens orateurs*, il aurait renvoyé Ammée à ce traité, où nous savons que les questions de ce genre étaient étudiées [5], mais il ne l'aurait pas renvoyé à un traité spécial.

1. *Première lettre à Ammée*, ch. 3, p. 723.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 32, p. 1057.
3. *Sur Thucydide*, ch. 1, p. 812.
4. *Première lettre à Ammée*, ch. 3, p. 723.
5. Cf. les biographies de Lysias, d'Isocrate, d'Isée, par lesquelles commencent les trois premières dissertations du traité *Sur les anciens orateurs*. Nous n'avons malheureusement pas la biographie de Démosthène, par laquelle commençait sans doute la dissertation, aujourd'hui incomplète, sur le style de cet orateur.

Le traité *Sur les anciens orateurs* est aussi une œuvre de début : sa Préface, très agressive, est d'une allure toute juvénile, et Denys le cite plusieurs fois, dans le traité *Sur Dinarque*, dans la *Lettre à Pompée*, dans la *Deuxième lettre à Ammée*; enfin, les parties que nous en avons ne renvoient à aucun ouvrage conservé. Il a été publié en entier, comme le prouve la première phrase du traité *Sur Dinarque* [1] ; mais il se peut que toutes ses parties n'aient pas été publiées en même temps. En effet, on remarque entre les trois premières études et la dissertation sur le style de Démosthène des différences importantes, une plus grande maturité d'esprit et de talent, un développement considérable donné à l'œuvre; puis nous savons par Denys lui-même que, la dissertation sur le style de Démosthène étant achevée, la dissertation sur le fond des choses chez cet orateur n'était pas encore commencée [2].

Le traité *Sur l'arrangement des mots* précède la dissertation *Sur le style de Démosthène*, car il y est cité deux fois [3]. On peut ajouter comme autre preuve ce que dit Denys, comparant dans ce même traité le style de Platon et celui de Démosthène : « Sur toute cette question, je m'explique ailleurs plus clairement [4] », c'est-à-dire, elle est traitée dans un livre que j'écris, ou que j'ai écrit, mais non encore publié; et justement plusieurs chapitres de la dissertation *Sur le style de Démosthène* (5-7 et 23-30) sont consacrés à l'étude du style de Platon. D'autre part, le traité *Sur l'arrangement des mots*, comparé aux dissertations sur Lysias, Isocrate et Isée, montre l'auteur plus

1. *Sur Dinarque*, ch. 1, pp. 629 et 630.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 58, dernière phrase, p. 1129.
3. *Sur le style de Démosthène*, ch. 49 et 50, pp. 1106 et 1111.
4. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 18, p. 118 : ὑπὲρ ὧν ἑτέρωθί μοι δηλοῦται σαφέστερον.

maître de sa méthode, plus indépendant, et affirmant davantage des nouveautés qui lui sont propres. Or nous avons vu que la dissertation *Sur le style de Démosthène* paraît séparée des trois autres par un sensible intervalle de temps : il est donc probable que le traité *Sur l'arrangement des mots*, un peu antérieur à l'achèvement de la dissertation *Sur le style de Démosthène*, est notablement postérieur aux trois dissertations.

Des trois livres *Sur l'imitation*, les deux premiers étaient achevés au temps de la *Lettre à Pompée*. En effet, dans cette *Lettre* Denys annonce à son ami qu'il travaille encore au troisième livre, et du second il cite un long extrait [1]. D'autre part, la *Lettre* contient sur Platon plusieurs pages de la dissertation *Sur le style de Démosthène*, et elle débute même par une phrase qui laisse à penser que déjà tout le traité *Sur les anciens orateurs* était achevé : « J'ai reçu de vous une lettre savante et fort agréable pour moi où vous m'écrivez que, connaissant mes ouvrages (τὰς συντάξεις τὰς ἐμάς) par Zénon notre ami commun, vous les parcourez avec beaucoup de bienveillance [2]. » Or le terme de σύνταξις employé ici désigne chez Denys un groupe de dissertations, et nous savons par la Préface du traité *Sur les anciens orateurs* que ce traité devait en comprendre deux [3], d'où il suit qu'au temps de la *Lettre à Pompée*, le second était achevé. Denys, après la dissertation *Sur le style de Démosthène*, a donc commencé par compléter le second groupe, dont cette dissertation était comme le premier chapitre; puis il a écrit les deux premiers livres *Sur l'imitation*, et interrompu le troisième livre pour écrire la *Lettre*

1. *Lettre à Pompée*, ch. 3, p. 766.
2. *Lettre à Pompée*, ch. 1, p. 750. Cf. plus haut, p. 10, n. 2.
3. *Sur les anciens orateurs*, Préface, ch. 4, p. 451 : διαιρεθήσεται εἰς δύο συντάξεις ἡ πραγματεία.

à Pompée; enfin il a mis la dernière main au traité *Sur l'imitation*.

Le traité *Sur Thucydide* est postérieur au traité *Sur l'imitation* et par conséquent à tous les précédents : c'est ce qui ressort du début, où Denys parle de ses « mémoires déjà publiés Sur l'imitation [1] ». La *Deuxième Lettre à Ammée* suivit de près, comme le prouvent encore les premières lignes [2].

Quant au traité *Sur Dinarque*, il est postérieur à l'ensemble du traité *Sur les anciens orateurs*. « Sur Dinarque, je n'ai rien dit dans mes écrits sur les anciens orateurs [3]. » C'est le seul texte de Denys qui puisse nous guider, et il est inutile de chercher une date plus précise.

Ne commence-t-on pas à voir la marche de la pensée et des écrits de Denys? Il rédige une dissertation d'essai, la *Première lettre à Ammée*, sur un point particulier. Puis, il commence le grand traité *Sur les anciens orateurs* en traçant les portraits de Lysias, d'Isocrate et d'Isée. Mais il ne se presse pas d'achever son travail, car la figure de Démosthène exige une étude approfondie, une pensée mûre et sûre d'elle-même; et si la dissertation *Sur le style de Démosthène* est déjà sur le métier, du moins elle n'a pas été publiée quand il adresse à Mélitius Rufus le traité *Sur*

1. *Sur Thucydide*, ch. 1, p. 810. A la fin du même chapitre, p. 812, il dit que, pour écrire ce traité, il a dû interrompre la rédaction d'un traité sur Démosthène (ἀναβαλόμενος τὴν περὶ Δημοσθένους πραγματείαν ἣν εἶχον ἐν χερσίν) : ce traité ne saurait être la partie du traité *Sur les anciens orateurs* consacrée à Démosthène, et dont nous avons démontré l'antériorité; il s'agit probablement ici de la comparaison des styles de Démosthène et de Platon, annoncée déjà sous le nom de πραγματεία dans la dissertation *Sur le style de Démosthène*, ch. 32, p. 1057. Cf. plus haut, p. 29.

2. *Deuxième lettre à Ammée*, ch. 1, pp. 789-790.

3. *Sur Dinarque*, ch. 1, p. 629.

l'arrangement des mots qui témoigne d'un progrès si évident sur les écrits antérieurs et où les problèmes les plus délicats sont étudiés avec une attention si pénétrante. Il termine alors le traité *Sur les anciens orateurs*, puis il mêle les questions de théorie et la critique d'auteurs divers dans le traité *Sur l'imitation*, dont l'achèvement est à peine interrompu, entre le deuxième et le troisième livre, par la *Lettre à Pompée* sur Platon et les principaux historiens. Parmi ces historiens, il en est un plus illustre que les autres, Thucydide; et bientôt Denys l'étudie de près dans le traité qu'il dédie à Q. Ælius Tubero, suivi de la *Deuxième lettre à Ammée* où quelques questions sur le style de Thucydide sont reprises et développées. Entre temps enfin, et après ses études sur les orateurs, Denys écrit le traité *Sur Dinarque* où il discute surtout des questions de biographie et d'authenticité.

Denys se distingue donc par une heureuse variété, par une souplesse d'esprit aussi, qui lui permet assez vite de mêler l'étude de la théorie oratoire à celle des auteurs. Et parmi ceux-ci il ne se contente pas des maîtres de l'éloquence : il comprend que l'orateur doit connaître les poètes, les historiens, les philosophes, et il nous laisse sur la plupart d'entre eux des jugements plus ou moins étendus, plus ou moins justes, mais toujours intéressants. Cet ensemble est donc important et ne semble pas banal : nous en avons fixé la matière et indiqué l'intérêt; étudions-le maintenant dans le détail en commençant par le plus ancien des grands ouvrages, c'est-à-dire par le traité *Sur les anciens orateurs*.

CHAPITRE III

Le traité « Sur les anciens orateurs. » — La Préface. — Les premières études : Lysias, Isocrate, Isée.

Denys a fait précéder le traité *Sur les anciens orateurs* d'une Préface où il indique le but et l'esprit de son ouvrage. Mais, pour mieux la comprendre, il faut retracer en quelques mots l'histoire antérieure de la critique et indiquer quelles avaient été jusque là ses principales tendances.

I

LA CRITIQUE AVANT DENYS [1]

Rappelons les débuts. Dans Athènes, les poèmes homériques, récités par les rapsodes, formaient déjà le goût public lorsque furent établis les concours dramatiques où l'Archonte et les Juges exercèrent par leur sévérité une réelle influence sur les auteurs. Ces derniers transportèrent même sur la scène les débats relatifs au théâtre, et l'esprit critique pénétra les pièces d'Euripide, qui, dans son *Électre* et dans son *Oreste*, expliqua ce qu'il pensait de l'*Électre*

1. Pour le développement des idées et le détail des faits, ici très sommairement exposés, cf. surtout les tomes IV et V de l'*Histoire de la Littérature grecque* de MM. Alfred et Maurice Croiset, la *Geschichte der griechischen Litteratur* de W. Christ, l'*Essai sur l'Histoire de la Critique chez les Grecs*, par E. Egger, et l'article *Critique*, dans la *Grande encyclopédie*, par F. Brunetière.

et des *Euménides* d'Eschyle. A son tour, Euripide trouva dans Aristophane un critique redoutable, et la comédie des *Grenouilles* ne fut qu'un long jugement contre le poète philosophe et novateur. Mais Euripide et Aristophane n'étaient pas des théoriciens de l'esthétique littéraire. Ces théoriciens, à cette époque, n'existent guère. Les premiers sophistes, Protagoras et ses disciples, établissaient seulement la théorie des mots; et les premiers rhéteurs, Corax, Tisias, Gorgias, en essayant de définir l'art, ébauchaient à peine la théorie de l'éloquence.

A la fin du Ve siècle, Socrate disserta sur le beau, en moraliste. Platon, allant plus loin, dégagea quelques principes qui depuis n'ont cessé d'occuper les penseurs. Il montra que les beaux-arts procèdent le plus souvent par imitation, qu'ils ne sont rien sans une inspiration supérieure, et qu'ils visent plus haut qu'à reproduire la réalité. En particulier, nul n'est orateur, selon lui, s'il n'est philosophe, et la science de l'âme peut seule donner le fonds de vérités que la dialectique mettra en œuvre. Mais il traite ces questions en poète, avec plus d'éloquence que de précision.

En même temps la théorie oratoire se complète, dans les ouvrages de Thrasymaque de Chalcédoine et de Théodore de Byzance, puis dans l'enseignement d'Isocrate; mais nous n'avons pas encore « un livre où les principes de la haute critique soient nettement posés et où les conséquences en soient déduites avec rigueur de façon à former le système régulier, le code de la science [1] ». C'est là l'œuvre à laquelle s'attachent Aristote et ses disciples.

Avec Aristote, la critique fonde des doctrines. Il se prépare par l'étude des faits : de là le recueil, perdu avec plu-

1. E. Egger, *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*, p. 168.

sieurs autres, des *Didascalies*, ou registres des concours dramatiques d'Athènes. Puis il écrit sa *Rhétorique* et sa *Poétique*, si remarquables par la précision du détail et par la subtilité des analyses : il s'y occupe moins des individus, que de ce qui est général, et il recherche des lois; sa manière est donc philosophique. A ses yeux, l'art ne consiste pas seulement dans les procédés des rhéteurs, et il ne peut se passer de la science de l'âme : c'est l'idée de Platon, développée d'une manière plus nette et plus autoritaire [1].

Ses disciples suivirent ses traces avec moins de largeur : Théophraste composa des ouvrages de rhétorique, entre autres un traité *Sur le style*. Puis les Stoïciens apportèrent à ces études leur sécheresse d'esprit, en écrivant sur les poètes et sur la poésie, et surtout en s'occupant de grammaire générale. Après eux il faut encore citer quelques rhéteurs célèbres, mais qui restèrent étroitement attachés à l'enseignement technique : ce sont Hermagoras de Temnos, qui florissait dans la première moitié du Ier siècle, puis Apollodore de Pergame, qui fut le maître d'Octave à Apollonie d'Illyrie, enfin Théodore de Gadara, notablement plus jeune, et maître de Tibère à Rhodes. Ces deux derniers eurent des disciples si passionnés que, pendant plus d'un siècle, les discussions des Apollodoréens et des Théodoréens remplirent les écoles grecques. Apollodore représentait l'enseignement dans ce qu'il peut avoir de plus rigoriste et de plus traditionnel, tandis que Théodore se montrait plus libre d'esprit et moins doctrinaire; mais au fond, ils ne différaient que par des nuances. Denys n'a pas parlé de ces rhéteurs, et il est impossible de savoir jusqu'à quel point

1. Cf. Aristote, *Rhétorique*, l. II.

il a connu Théodore, qui fut son contemporain. Mais, tout en étant très homme d'école, il n'a pas emprisonné les écrivains dans des règles aussi serrées [1]; et surtout, ce qui le distingue absolument de ses prédécesseurs, il a mis la doctrine au service de son goût très délicat pour les chefs-d'œuvre classiques, et il en a fait sortir ainsi la critique littéraire.

Théophraste venait de mourir que déjà commençait à Alexandrie la critique illustrée par Zénodote, par Aristophane de Byzance, par Aristarque. C'est la critique philologique, pur produit des bibliothèques fondées par les Ptolémées : elle corrige et édite les textes; elle distingue les ouvrages authentiques des apocryphes; elle commente les passages difficiles, expliquant les allusions, les souvenirs mythologiques et historiques, mais pénétrant peu la langue et la pensée des auteurs; elle dresse des listes d'écrivains proposés à l'étude et à l'imitation; quelquefois, résumant les notes éparses dans les commentaires, elle trace des portraits et formule des jugements destinés à se graver dans la mémoire, courts et secs, comme il convient à une méthode didactique. En se répandant à travers le monde grec, elle donna naissance à l'École de Pergame, qui rivalise avec Alexandrie depuis la fin du IIIe siècle et sur les mêmes sujets, mais sans susciter des hommes de même valeur. Au temps de Cicéron, elle était représentée par Didyme, le travailleur infatigable « aux entrailles d'airain », le polygraphe si fécond qu'il en « oubliait ses propres ouvrages [2] » : de lui nous viennent

1. Sur ce point particulier, cf. K. von Morawski, *De Dionysii et Cæcilii studiis rhetoricis*, article du *Rheinisches Museum*, t. XXXIV (1879), pp. 370-376.

2. Χαλκέντερος, βιβλιολάθας. De ces deux surnoms, le premier nous a été transmis par Suidas, le second par Athénée.

sieurs autres, des *Didascalies*, ou registres des concours dramatiques d'Athènes. Puis il écrit sa *Rhétorique* et sa *Poétique*, si remarquables par la précision du détail et par la subtilité des analyses : il s'y occupe moins des individus, que de ce qui est général, et il recherche des lois; sa manière est donc philosophique. A ses yeux, l'art ne consiste pas seulement dans les procédés des rhéteurs, et il ne peut se passer de la science de l'âme : c'est l'idée de Platon, développée d'une manière plus nette et plus autoritaire [1].

Ses disciples suivirent ses traces avec moins de largeur : Théophraste composa des ouvrages de rhétorique, entre autres un traité *Sur le style*. Puis les Stoïciens apportèrent à ces études leur sécheresse d'esprit, en écrivant sur les poètes et sur la poésie, et surtout en s'occupant de grammaire générale. Après eux il faut encore citer quelques rhéteurs célèbres, mais qui restèrent étroitement attachés à l'enseignement technique : ce sont Hermagoras de Temnos, qui florissait dans la première moitié du Ier siècle, puis Apollodore de Pergame, qui fut le maître d'Octave à Apollonie d'Illyrie, enfin Théodore de Gadara, notablement plus jeune, et maître de Tibère à Rhodes. Ces deux derniers eurent des disciples si passionnés que, pendant plus d'un siècle, les discussions des Apollodoréens et des Théodoréens remplirent les écoles grecques. Apollodore représentait l'enseignement dans ce qu'il peut avoir de plus rigoriste et de plus traditionnel, tandis que Théodore se montrait plus libre d'esprit et moins doctrinaire; mais au fond, ils ne différaient que par des nuances. Denys n'a pas parlé de ces rhéteurs, et il est impossible de savoir jusqu'à quel point

1. Cf. Aristote, *Rhétorique*, l. II.

il a connu Théodore, qui fut son contemporain. Mais, tout en étant très homme d'école, il n'a pas emprisonné les écrivains dans des règles aussi serrées [1]; et surtout, ce qui le distingue absolument de ses prédécesseurs, il a mis la doctrine au service de son goût très délicat pour les chefs-d'œuvre classiques, et il en a fait sortir ainsi la critique littéraire.

Théophraste venait de mourir que déjà commençait à Alexandrie la critique illustrée par Zénodote, par Aristophane de Byzance, par Aristarque. C'est la critique philologique, pur produit des bibliothèques fondées par les Ptolémées : elle corrige et édite les textes; elle distingue les ouvrages authentiques des apocryphes; elle commente les passages difficiles, expliquant les allusions, les souvenirs mythologiques et historiques, mais pénétrant peu la langue et la pensée des auteurs; elle dresse des listes d'écrivains proposés à l'étude et à l'imitation; quelquefois, résumant les notes éparses dans les commentaires, elle trace des portraits et formule des jugements destinés à se graver dans la mémoire, courts et secs, comme il convient à une méthode didactique. En se répandant à travers le monde grec, elle donna naissance à l'École de Pergame, qui rivalise avec Alexandrie depuis la fin du IIIe siècle et sur les mêmes sujets, mais sans susciter des hommes de même valeur. Au temps de Cicéron, elle était représentée par Didyme, le travailleur infatigable « aux entrailles d'airain », le polygraphe si fécond qu'il en « oubliait ses propres ouvrages [2] » : de lui nous viennent

1. Sur ce point particulier, cf. K. von Morawski, *De Dionysii et Cæcilii studiis rhetoricis*, article du *Rheinisches Museum*, t. XXXIV (1879), pp. 370-376.

2. Χαλκέντερος, βιβλιολάθας. De ces deux surnoms, le premier nous a été transmis par Suidas, le second par Athénée.

en grande partie nos scolies sur Homère, Pindare, Sophocle, Euripide et Aristophane, qui presque seules nous font connaître les recherches des Alexandrins et en particulier du plus remarquable d'entre eux, Aristarque.

Aristote et Aristarque, voilà donc deux directions différentes. En les réunissant nous n'avons pas encore la critique qui va de l'ouvrage à l'auteur et qui replace celui-ci dans son milieu, la critique historique telle que nous la comprenons aujourd'hui. Moins soucieuse d'histoire, l'antiquité fit longue vie à la tradition qui relève d'Aristarque. Aussi Denys d'Halicarnasse ne fut-il pas moins imprégné de la philologie alexandrine que des doctrines d'Aristote. C'est d'ailleurs ce mélange des deux tendances qu'il trouvait à Rome chez les meilleurs esprits.

A Rome, la première initiation critique était venue du principal représentant de l'École de Pergame, Cratès de Mallos, pendant son ambassade en 167 avant J.-C., et du grammairien L. Ælius Stilo, ami de Métellus le Numidique[1]. Puis Varron et César, en écrivant *Sur la langue latine* et *Sur l'analogie*, avaient été des philologues préoccupés de perfectionner la langue pour les luttes du Forum. Cicéron lui-même n'inventa rien dans ses divers traités de rhétorique : il admire les orateurs grecs, il connaît Aristote et les Alexandrins, il puise aux sources anciennes; on le lit avec le plus vif plaisir, mais il ne nous laisse point l'idée d'un esprit original. Il était mort depuis peu quand Denys vint à Rome, et déjà Horace soumettait à une critique ingénieuse et spirituelle non plus l'éloquence, mais toutes les formes de la poésie. Cependant Denys restait étranger aux lettres latines. Par orgueil de grec ou pour toute autre cause, jamais il ne cite Cicéron ni aucun auteur romain.

1. Suétone, *De grammaticis*, 2 et 3.

Quel était donc son but lorsqu'il se mit à juger les œuvres grecques? C'est ce qu'il nous dit dans la Préface du traité *Sur les anciens orateurs*.

II

LA PRÉFACE DU TRAITÉ « SUR LES ANCIENS ORATEURS »

Cette Préface est le manifeste de l'éloquence attique contre l'éloquence asiatique. Après la chute de la liberté, l'art de la parole chez les Grecs s'était corrompu, négligeant le fond pour la forme et pour les ornements, la concision pleine de pensées pour le verbiage insignifiant. Même à Athènes, on entrevoit la décadence chez Démétrios de Phalère, « le dernier des Attiques », comme l'appelle Quintilien[1], et chez Charisios son contemporain, maladroit imitateur de Lysias. Mais c'est en Asie que la nouvelle éloquence avait porté tous ses fruits, chez des peuples qui, par leurs habitudes de mollesse et par la fréquentation des barbares, n'avaient pu développer en eux le sentiment du bon goût et de la mesure. Malheureusement — ou heureusement — nous ne connaissons pas cette éloquence par ses textes. Au IIIe siècle, Hégésias de Magnésie passe pour en être le créateur, et il est le seul que nous jugions par quelques citations de ses œuvres : il imite Lysias, mais exagère sa brièveté et sa simplicité, la tourne en affectation, et tombe dans un style sautillant et désagréable[2]. Après lui, nous ne trouvons plus un nom avant

1. Quintilien, X, 1, 80.
2. Denys parle très sévèrement d'Hégésias dans le traité *Sur l'arrangement des mots*, ch. 18, pp. 120 et suiv. Cf. le témoignage de Cicéron, *Orator*, ch. 67, § 226, et ch. 69, § 230. Cf. aussi Blass, *Die griechische*

le milieu du IIe siècle; et, des orateurs dont nous suivons alors la trace dans les œuvres de Cicéron, nous n'avons pas un fragment. Ce sont d'abord les deux frères Hiéroklès et Méneklès d'Alabanda, puis, de la même ville, Apollonios, élève de Méneklès, qui vécut plus tard à Rhodes vers 120; ils recherchaient le trait, le piquant, plutôt que la richesse et que l'éclat de l'expression. A cette manière en succède une autre : vers 78 et années suivantes, Eschine de Cnide et Eschine de Milet tendent vers l'abondance et l'éclat, vers la surcharge et l'enflure; la Carie, la Phrygie, la Mysie avaient adopté ce genre de style, *opimum quoddam et tanquam adipatæ dictionis genus*, dit Cicéron [1]. Voilà donc deux formes de l'éloquence asiatique; on les trouve même réunies à Rome chez Hortensius, et, comme nous le montrerons bientôt, cette éloquence ne manqua pas d'y être discutée dans les cercles lettrés. Denys prend à son tour parti : dès le début de son premier ouvrage de longue haleine, il dit sa pensée, puis pendant toute sa vie c'est la revanche de l'éloquence attique contre l'éloquence asiatique qu'il ne cesse de poursuivre; mais jamais il ne fut plus agressif que dans ce premier écrit, comparable, sinon pour la verve, du moins pour la vigueur de l'attaque, à la *Deffense et Illustration de la langue françaíse* de notre Du Bellay.

Il constate d'abord le triste état de l'éloquence grecque avant la génération dont il fait partie.

> L'ancienne rhétorique, la rhétorique philosophique se perdait, insultée et exposée à de terribles outrages. Une autre rhétorique, paraissant à sa place, insupportable par son air de déclamation théâtrale, déréglée, étrangère à la philosophie et à tout enseignement libéral, surprenant et trompant l'ignorance de la foule, ne se contenta pas d'une vie plus facile, plus molle et plus brillante que l'autre, mais attira sur elle les honneurs et le gouvernement des cités [1].

Beredsamkeit in dem Zeitraum von Alexander bis auf Augustus, pp. 27 et suiv. ; E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, pp. 134 et suiv.

1. *Orator*, ch. 8, § 25. Voir sur l'éloquence asiatique Blass, *op. cit.*, ch. 2, et E. Norden, *op. cit.*, pp. 126-149.

Ainsi l'éloquence a décliné par oubli de la forte éducation et par la diffusion de l'esprit asiatique. Mais un changement se produit :

> Notre siècle... a laissé la rhétorique ancienne et sage reprendre le juste éclat dont elle brillait jadis avec honneur... A l'exception de quelques villes de l'Asie, où l'ignorance ralentit l'étude du beau, toutes les autres villes cessent d'aimer les discours importuns, froids et sans vie; les hommes qui, jadis, en tiraient vanité, maintenant en rougissent et peu à peu les abandonnent pour l'éloquence opposée, à moins d'être absolument incurables; et ceux qui depuis peu s'appliquent à l'étude, méprisent ces discours et rient des efforts qu'ils suscitent [2].

La raison de ce changement, Denys la trouve dans l'influence de Rome, dans le gouvernement de ses chefs, « très instruits et pleins de goût dans leurs jugements », et il ajoute :

> Aussi nos contemporains écrivent beaucoup d'histoires dignes d'attention et publient beaucoup de discours politiques écrits avec grâce, ainsi que des traités de philosophie qui certes ne sont pas à dédaigner. D'autres ouvrages, nombreux et beaux, bien travaillés par des Romains et des Grecs, ont paru et sans doute paraîtront encore. Et il ne serait pas étonnant, après qu'un tel changement s'est accompli en si peu de temps, que le goût de la folle éloquence ne s'étendît point au delà d'une génération [3].

En ce passage, si curieux dans la bouche d'un Grec, mais bien vague, Denys songeait peut-être à la *Bibliothèque*

1. *Sur les anciens orateurs*, Préface, ch. 1, pp. 445 et 446.
2. *Sur les anciens orateurs*, Préface, ch. 2, pp. 447 et 448.
3. *Sur les anciens orateurs*, Préface, ch. 3, pp. 448 et 449.

de Diodore de Sicile, parue vers 30 ou 28, et qui s'inspire des historiens de l'école d'Isocrate; pour l'éloquence et la philosophie, on ne voit guère à quels ouvrages grecs aujourd'hui connus il faisait allusion, et il est probable qu'il pensait aux œuvres de Cicéron. Quoi qu'il en soit, il est ardent et sincère, et il a confiance en l'avenir. Mais n'était-ce point se tromper que de supposer les Asiatiques justement et définitivement vaincus? Sans doute, Cicéron les condamnait : leur sonorité brillante différait trop de la délicatesse attique; mais, disait-il, « leur imagination et leur abondance ne sont point à mépriser[1] ». Ailleurs, à propos de son rival Hortensius, il parle, avec plus de détails, et toujours sans mépris, de cette éloquence et des Grecs de son temps qui s'y distinguaient[2]. Et puis, en dépit de la critique, elle a poursuivi sa carrière : elle a repris son essor avec les Scopélien, les Polémon, les Ælius Aristide, ces sophistes du Ier et surtout du IIe siècle, qui, à Smyrne ou à Éphèse, ont attiré de grands auditoires et passionné l'Asie. Ces parleurs ne traitent guère que des sujets frivoles; mais quand les idées morales et religieuses se substituent à leurs bagatelles, nous avons la phrase des Basile et des Chrysostome, dont l'admirable éloquence est encore de l'éloquence asiatique[3].

Quant à l'ardeur de Denys, elle n'étonnera pas si l'on réfléchit que sur ce sujet il y avait eu et il y avait encore des discussions : Hortensius tenait pour les Asiatiques, tandis que Calvus et Brutus admiraient les premiers Attiques tels

1. Cicéron, *Brutus*, ch. 13, § 51.
2. Cicéron, *Brutus*, ch. 95, § 325 et suiv.
3. Sur la vitalité de l'éloquence asiatique, cf. dans l'ouvrage d'Eduard Norden, *Die antike Kunstprosa*, pp. 265 et 266, un brillant développement, écrit de verve, mais vraiment un peu dur pour l'erreur de Denys.

que Lysias; Cicéron, trouvant Lysias trop maigre, conseillait surtout l'étude de Démosthène, et nous venons de voir qu'il ménageait les Asiatiques tout en reconnaissant leur infériorité. D'autre part, chez les Grecs, Cécilius de Calé-Acté était déjà ou allait être bientôt un attique très convaincu, et Sénèque le Père, contemporain de Denys, parle d'un certain Craton, « Asiatique déclaré qui faisait la guerre à tous les Attiques », *Asianus qui bellum omnibus Atticis gerebat*[1]. C'en est assez pour expliquer que Denys se soit lancé dans la bataille avec cette allure belliqueuse qui surprend un peu et qui fait sourire.

Les dernières lignes de la Préface fournissent d'autres indications sur l'esprit général de l'œuvre. Denys, après avoir constaté la déroute des Asiatiques, veut la compléter. Il présentera donc des modèles dignes d'être imités.

> Par quels moyens les progrès déjà faits peuvent s'affermir, voilà ce que j'essaierai de montrer, prenant un sujet d'un intérêt général et humain, capable de rendre les plus grands services. Ce sujet, le voici : quels sont les orateurs et historiens anciens les plus dignes d'estime, quel fut leur genre de vie et leur talent, ce qu'il faut prendre ou éviter chez chacun d'eux, les préceptes que doivent suivre ceux qui étudient la philosophie politique[2].

N'est-ce pas là une méthode plus dogmatique qu'historique? De nos jours on ne chercherait pas à influer sur l'appréciation du lecteur, et, sans lui indiquer un modèle, on montrerait le développement de l'art oratoire. Mais Denys ébauche à peine un classement fondé sur l'histoire par la distinction des orateurs « anciens » et de leurs « successeurs », (πρεσβύτεροι, ἐπακμάσαντες), et il insiste sur cette

1. Sénèque le Père, *Controverses*, l. X, 34e, § 21.
2. *Sur les anciens orateurs*, Préface, ch. 4, p. 450.

idée qu'il étudiera « les plus élégants » (χαριέστατοι) et « les meilleurs » (κράτιστοι); bref, il est guidé par des considérations esthétiques.

Pour en revenir à notre sujet, aux orateurs et aux historiens, comme il y en a beaucoup de bons, je n'écrirai pas sur tous, car je vois que ce serait bien long; mais j'ai choisi les plus élégants, siècle par siècle, et je parlerai sur chacun d'eux; aujourd'hui je commence par les orateurs, et, s'il se peut, je passerai ensuite aux historiens. Je choisis d'abord trois orateurs plus anciens que les autres, Lysias, Isocrate, Isée; puis trois de leurs successeurs, Démosthène, Hypéride, Eschine, que j'estime les meilleurs de tous. L'ouvrage comprendra deux groupes de dissertations, et il va commencer par le groupe que je consacre aux orateurs plus anciens [1].

Il importe de remarquer ici les limites dans lesquelles Denys circonscrit ses études : il ne s'occupe que des six orateurs qu'il vient d'indiquer, et il exclut, sans même les nommer, Antiphon et Andocide, Lycurgue et Dinarque, qui complètent le célèbre *canon* ou liste des dix orateurs attiques. Nulle part, d'ailleurs, il ne fait allusion à cette liste : érudit et consciencieux comme il l'est, s'il ne la connaît pas c'est qu'elle n'existe pas encore; et il semble bien en effet qu'elle ne fut établie que quelques années plus tard par son ami Cécilius de Calé-Acté, dans l'important traité *Sur le caractère des dix orateurs* [2].

Tel est le plan, telles sont les idées de Denys dans sa Préface. Dans le traité lui-même, nous trouverons pareil

1. *Sur les anciens orateurs*, Préface, ch. 4, p. 451.
2. Le problème, très étudié depuis quelques années en Allemagne, de l'origine du *canon* des dix orateurs attiques, vient d'être fort bien présenté, discuté, et résumé par G. Heydenreich dans une dissertation *De Quintiliani institutionis oratoriæ libro X, de Dionysii Halicarnassensis de imitatione libro II, de canone qui dicitur Alexandrino quæstiones*, Erlangæ, 1900. L'auteur, dont le travail a été inspiré et encouragé par un maître d'une haute autorité, M. Hermann Diels, conclut (et il n'est pas le premier) que le *canon* doit être attribué à Cécilius.

manque de méthode historique : Denys n'expliquera pas la formation du talent ou du génie [1], l'écrivain sera pour lui quelque chose d'immuable, il en donnera une synthèse, mais ne le montrera pas tel qu'il fut à un moment réel.

Il a pourtant fait quelque chose de neuf : « Ces questions, dit-il encore, ne sont pas communément traitées; malgré de longues recherches, je n'ai trouvé aucun ouvrage sur ce sujet [2] ». On voudrait ici des détails, car il ne dit pas en quoi consiste son originalité. Pour la comprendre, il faut se rappeler la brièveté, la sécheresse des portraits et jugements chez les Alexandrins : l'abrégé du second livre de Denys *Sur l'imitation* et le 1er chapitre du livre X de Quintilien donnent une idée de cette critique souvent juste, mais un peu maigre. Le progrès accompli par Denys, c'est l'ampleur que prend le portrait : les nuances y sont notées, qualités et défauts sont classés et mis en balance, quelquefois les auteurs sont comparés entre eux. De ce progrès, Denys n'a peut-être pas pleine conscience, mais il sera fécond pour l'avenir. Essayons de le mieux saisir dans les études sur Lysias, Isocrate et Isée.

III

LYSIAS

Démosthène excepté, il n'y eut pas dans l'antiquité d'orateur grec plus apprécié que Lysias. Sa réputation, déjà grande de son vivant, s'était maintenue par la publication

1. Il n'en a que de rares soupçons, par exemple, *Sur Isocrate*, ch. 14, p. 564 : « Les discours qu'il a écrits vers la fin de sa vie contiennent moins de puérilités; son goût s'y est perfectionné, sans doute par l'effet du temps ».
2. *Sur les anciens orateurs*, Préface, ch. 4, p. 450.

de ses discours. Platon, puis Théophraste [1], ont discuté son talent, et il a si bien fixé le type du plaidoyer civil composé pour un client que les orateurs des générations qui l'ont suivi se sont inspirés de son œuvre : chez Isée, les ressemblances sont frappantes; Dinarque s'en rapproche souvent; Isocrate et Démosthène n'en sont pas très éloignés [2].

A la fin du IVe et au début du IIIe siècle, même succès, d'abord avec ce Charisios, qui « dans ses nombreux discours composés pour les autres paraissait vouloir imiter Lysias [3] », puis avec Hégésias de Magnésie. Nous avons vu que ce dernier, abandonnant le style périodique pour la phrase courte de Lysias, exagéra même la brièveté de son modèle [4]. Après lui, si les Alexandrins ne s'occupèrent pas beaucoup des orateurs, rien n'empêche de croire que les maîtres de rhétorique aient continué d'étudier Lysias. Ils l'étudiaient au Ier siècle : témoin ce Gorgias dont nous connaissons l'ouvrage sur les figures de rhétorique par l'abrégé qu'en a laissé Rutilius Lupus [5]; la plupart des exemples contenus dans cet abrégé sont pris aux orateurs classiques, et Lysias y a sa part.

A Rome même, Lysias devint l'orateur idéal pour les lettrés aux yeux desquels Cicéron ne réagissait pas assez contre le genre asiatique : épris de concision, ils trouvaient Cicéron redondant et n'accordaient toutes louanges qu'aux Attiques de la première période; Calvus et Brutus étaient

1. Platon, dans le *Phèdre*; Théophraste, dans le traité *Sur le style*. Cf. Denys, *Sur Lysias*, ch. 6, p. 464, et ch. 14, p. 483.

2. Voir les comparaisons que fait Denys : *Sur Isée*, ch. 2 et suiv., pp. 588 et suiv.; *Sur Dinarque*, ch. 5, p. 639; *Sur Isocrate*, ch. 2, p. 537; *Sur le style de Démosthène*, ch. 11 et suiv., pp. 983 et suiv.

3. Cicéron, *Brutus*, ch. 83, § 286.

4. Cf. plus haut, p. 39.

5. *Rutilii Lupi schemata lexeos*, dans les *Rhetores latini minores* de C. Halm, 1863.

les chefs de ces intransigeants qui ne rendaient point justice à Isocrate et à Démosthène, et Cicéron, par qui nous connaissons cette sorte de coterie littéraire, a raillé finement ses excès, tantôt appelant Lysias un orateur « presque accompli » et l'opposant à Démosthène, « orateur accompli de tout point », tantôt le comparant avec ironie à Caton l'Ancien [1].

Lysias était donc un orateur déjà très apprécié au moment où commence le siècle d'Auguste : c'est alors que Denys vient à son tour s'occuper des maîtres de l'éloquence attique, et nous comprenons sans peine pourquoi il lui a consacré une longue étude.

Cette étude commence par une biographie. L'introduction de la biographie dans la critique est une tentative heureuse. Mais pourquoi arrêter le récit de la vie de Lysias au moment où il s'établit définitivement à Athènes, trente-quatre ans avant sa mort? Pourquoi ne pas marquer le changement qui s'opère alors dans son esprit, l'abandon de la rhétorique sicilienne et de l'art des sophistes pour la pratique de l'éloquence judiciaire. Denys ne donne que quelques dates et quelques faits, il néglige de dire les idées de Lysias et les influences qui ont agi sur son génie, il ne montre pas en lui le logographe attitré de la démocratie, et il se hâte de passer à l'étude technique des qualités du style et des qualités du fond, qu'il fait suivre de quelques exemples mêlés d'explications [2].

1. Cf. Cicéron, *Brutus*, ch. 9, § 35, et ch. 16, § 63 et 64.

2. Plan de l'étude *Sur Lysias* : biographie, ch. 1, pp. 452-454; qualités du style, ch. 2-14, pp. 454-485; qualités du fond, ch. 15-19, pp. 486-496; exemples mêlés d'explications, ch. 20-34, pp. 496-534. — Denys a annoncé (ch. 1, p. 454) qu'il essaiera d'expliquer « par quoi Lysias est au-dessus ou au-dessous des orateurs qui fleurirent après lui ». En réalité, c'est ailleurs qu'il compare Lysias à ses successeurs : *Sur*

Sur les qualités du style, l'analyse de Denys, fine et même un peu subtile, est aussi trop didactique. Il a reçu de la tradition, d'Isocrate, d'Aristote et de Théophraste[1], presque tous les éléments d'un catalogue de ces qualités : il en contrôle la présence, il examine les caractères particuliers qu'elles présentent chez Lysias, et il le fait en justicier sévère et consciencieux, méthode prudente mais qui nuit à l'intérêt de l'ensemble.

Il distingue d'abord la « pureté du langage », telle chez Lysias qu'il est « le meilleur modèle » du dialecte attique de son temps, puis l'emploi des « mots propres, usités, et que tout le monde connaît », manière de parler opposée à la « phrase poétique et figurée de Gorgias et de ses disciples ». Chez lui, la « clarté » n'est pas seulement dans l'expression, mais dans les faits, et il n'offre point, comme Thucydide et Démosthène, « beaucoup d'énigmes et d'obscurités qui demandent un commentaire ». Il y a plus : tout en étant clair, il reste concis, « parce que chez lui ce ne sont pas les choses qui sont esclaves des mots, mais les mots qui obéissent aux choses », et elle aussi cette « brièveté » n'est pas seulement dans l'expression, mais dans les faits ; il condense ses pensées et paraît souvent négliger même le nécessaire, « non par faiblesse d'invention, mais pour se proportionner au temps où l'on devait renfermer les discours ». L'élocution « qui resserre les pensées et les arrondit » est encore une de ses qualités les plus délicates, mais Denys l'indique sans assez l'expli-

Isocrate, ch. 2, 3, 4, pp. 537-544, et ch. 11 et 12, pp. 556-559; *Sur Isée*, à partir du ch. 2, pp. 589-628, passim; *Sur Dinarque*, ch. 5, 6, 7, pp. 639-643; *Sur le style de Démosthène*, ch. 11-14, pp. 983-998.

1. Cf. G. Ammon, *De Dionysii Halicarnassensis librorum rhetoricorum fontibus*, pp. 62-66.

quer[1]. Il signale ensuite la « vie intense[2] » qui résulte de l'emploi des détails accessoires et de l'observation de la nature humaine. Il la distingue même de l'« éthopée » ou peinture des mœurs, qui dépend « de la pensée, du style, de l'arrangement », et il observe que Lysias prête à ses clients des pensées et un style si justes et arrange les mots d'une manière si peu périodique qu'on est tenté de croire qu'il n'y a chez lui aucun art. A la peinture des mœurs il rattache aussi le « respect des convenances », divisant encore par excès de subtilité ce qui est simple et uni. Enfin, après avoir dit trop brièvement que le style de Lysias est « persuasif et convaincant », il arrive à la qualité maîtresse de son orateur, la grâce.

Je ne montrerai plus qu'une de ses qualités, la plus belle, à mon avis... C'est la grâce, qui brille d'une manière égale en tout son style, chose indicible et tout à fait merveilleuse. Oui, il est fort aisé de l'apercevoir, et l'homme ignorant en a le sentiment ainsi que l'homme du métier, mais il est très difficile de la définir, et les plus éloquents eux-mêmes n'y atteignent pas sans peine. Aussi, si l'on veut une explication formelle de ce talent et de sa nature, autant vaut tout de suite demander compte de beaucoup d'autres belles choses difficiles à expliquer : c'est demander, par exemple, sur la beauté des corps, qu'est-ce que nous appelons charme ; sur les mouvements de nos membres et la combinaison des sons, qu'est-ce qu'on nomme harmonie ; sur le rapport des temps entre eux, qu'est-ce que la disposition et la beauté des rythmes ; et en général, dans toute œuvre d'art et dans tout acte, à quoi

1. Ἡ συστρέφουσα τὰ νοήματα καὶ στρογγύλως ἐκφέρουσα λέξις. — Rappelons l'excellente interprétation de M. Jules Girard dans son mémoire *Sur l'authenticité de l'oraison funèbre attribuée à Lysias*, *Revue archéologique*, XXIII (1872), p. 382 : « Chacun des développements de ses plaidoyers est remarquable considéré isolément : il est complet en soi, il forme comme un cercle au contour pur et harmonieux, bien rempli, et où rien ne dépasse ; c'est ce que les critiques anciens exprimaient par le mot στρογγύλος ; et cette qualité contribue pour beaucoup à l'élégance particulière de Lysias, principalement dans les argumentations ».

2. Ἐνάργεια.

peuvent s'appliquer les mots d'à-propos et de mesure, toutes choses que le sentiment fait saisir plutôt que la raison. Les musiciens conseillent à ceux qui veulent entendre exactement un mode d'habituer leur oreille à reconnaître dans les intervalles la moindre différence sans chercher ailleurs un critérium plus exact; de même, aux lecteurs de Lysias, à ceux qui veulent apprendre en quoi consiste chez lui la grâce, je proposerais de tâcher d'acquérir cette habitude avec le temps et par une longue pratique, et aussi, par des impressions non raisonnées, d'exercer en eux le sentiment non raisonné. Quoi qu'il en soit, c'est cette qualité que je regarde comme la meilleure et la plus caractéristique dans le style de Lysias, qu'il faille l'appeler un don heureux de la nature, ou un fruit du travail et de l'art, ou une habitude, un talent, résultat du mélange entre la nature et l'art, par lequel il surpasse les autres orateurs. Quand je suis embarrassé pour lui attribuer un discours et que la vérité ne se dégage pas facilement des autres preuves, j'en appelle à cette qualité comme à une autorité suprême. Par conséquent, si le texte semble orné des grâces du style, j'y vois le génie de Lysias et je trouve inutile d'y regarder plus avant; mais, si ni le charme ni la grâce ne caractérisent ce style, j'hésite, je crains que jamais le discours n'ait été de Lysias, et je m'abandonne à ce sentiment instinctif, même si le discours me paraît d'ailleurs très habile et supérieurement travaillé [1].

On reconnaît ici une pensée personnelle, un sentiment très vif, chose assez rare chez Denys pour qu'il en soit d'autant plus loué. A la chaleur de l'argumentation, on peut croire qu'il avait été contredit. Mais il a le courage de son opinion, et il laisse entendre que, même sur des questions d'authenticité, il ne suffit pas de se laisser guider par les dates et par les règles de la rhétorique. Il a senti que la rhétorique avait ses limites, et qu'à se laisser duper par l'enseignement qu'elle donne il passerait pour un sot; à côté du technicien, l'artiste s'est donc laissé voir, et, inspiré par la grâce même de son modèle, il a écrit une excellente page.

Mais cette sorte d'enthousiasme ne lui fait pas oublier

1. *Sur Lysias*, ch. 10 et 11, pp. 471-477.

ce qui manque au style de Lysias, et il marque impartialement quelles différences le séparent de celui de Démosthène : il reconnaît que Lysias « n'empoigne ni ne se raidit vigoureusement », qu'« il n'a pas de force pour le pathétique », et qu'il est « plutôt impeccable que hardi [1] ».

Après s'être ainsi expliqué sur le style, Denys recherche quel est quant au fond le caractère de Lysias? Nous trouvons ici les divisions classiques du style et du fond, dont l'un comprend le choix et l'arrangement des mots, l'autre l'invention et la disposition [2] : ce cadre scolaire est employé par Cicéron, qui le tenait de l'Académie, et la distinction entre le style et le fond se trouvait déjà dans Aristote, dans Thucydide et dans Isocrate [3]. C'est au choix et à l'arrangement des mots que se rattachaient les analyses sur la pureté du langage, sur l'emploi des mots propres et usités, sur la clarté, sur la peinture des mœurs; c'est à l'invention et à la disposition que se rattachent les pages qu'il nous reste à étudier.

Selon Denys, Lysias sait merveilleusement tirer d'une cause tout ce qu'elle renferme : « les personnes, les événements, le détail des actions, les circonstances, les temps, les lieux, les différences de chacune de ces choses », rien ne lui échappe. Mais cette complète et pénétrante vision ne suffit pas : un bon orateur doit, au milieu de tant de « trouvailles », choisir « les meilleures et les plus importantes »; et en cela, Lysias, « s'il ne surpasse pas les autres

1. *Sur Lysias*, ch. 13, pp. 482-483.
2. Λεκτικὸς τόπος ou χαρακτήρ, et πραγματικὸς τόπος. — Ἐκλογή et σύνθεσις. — Εὕρεσις et οἰκονομία.
3. Cicéron, *De partibus orationis*, ch. 1, § 3, et ch. 40, § 139; Aristote, *Rhétorique*, III, 1 ; Thucydide, II, 60, 5, et VIII, 68, 1 ; Isocrate, *Panégyrique*, 9. — On trouve ces textes réunis dans la dissertation déjà citée de G. Ammon, p. 6.

orateurs, ne le cède à aucun[1] ». Denys ne fait ici qu'appliquer à Lysias la distinction classique entre l'invention et le choix des pensées, qui se trouve déjà dans Cicéron[2]. Une autre distinction, dont l'origine précise est inconnue, mais qui n'est pas non plus l'œuvre de Denys, sépare dans la disposition l' « ordre » des faits et le « développement » ou « mise en œuvre » des raisonnements[3]. Lysias range les faits « sans rouerie, et le plus souvent d'une manière uniforme » ; dans le développement des raisonnements, « il est simple et sans affectation ». Il semble même que sur ces points Denys eût préféré plus d'habileté ; il demande à ses disciples de s'y inspirer d'orateurs plus adroits[4].

Il rappelle ensuite la division classique des trois genres d'éloquence civile (judiciaire, délibératif, démonstratif ou d'apparat[5]). Lysias excelle dans tous, surtout dans le genre judiciaire : c'est donc là que Denys l'étudiera dans les parties entre lesquelles se décompose un discours, et, « d'après la division adoptée par Isocrate et son école[6] », il commence par l'exorde.

L'exorde et la narration, voilà ce qui déterminait généralement les juges d'Athènes, peu enclins à se laisser séduire par les confirmations ou les péroraisons pathétiques. Denys fait grand mérite à Lysias de l'art avec lequel il traite ces deux parties. Jamais il ne manque le but de l'exorde, qui est de « se faire un auditoire favorable, attentif et bien instruit ». Dans la narration, « il peut servir de modèle et de règle », tant il est concis, clair, agréable, persuasif[1]. Dans la confirmation, suivant la doctrine d'Aristote, on distinguait les preuves qui sont en dehors de l'art, telles que dépositions de témoins et documents, et les preuves artificielles, trouvées et développées par l'orateur[2]. Denys ne parle que de ces dernières : elles se rapportent au sujet, aux mœurs, aux passions ; celles que l'on tire du sujet ou des mœurs, Lysias les établit très bien, mais pour les passions il manque de vigueur. Enfin, dans la péroraison, s'il résume le discours avec mesure et goût, « pour le pathétique..., il est au-dessous de ce qu'il faudrait[3] ».

Toute cette étude sur le fond des choses est fort soignée et moins subtile que l'étude sur le style, mais elle est moins approfondie, tout aussi didactique, et plus froide. Denys la complète par des citations, ce qui sera sa méthode dans tous ses écrits sur les autres orateurs ou historiens, « pour donner le moyen de mieux voir si sa conviction est juste et raisonnable[4] ».

Il choisit d'abord un des discours pour les procès de tutelle, le *Contre Diogiton* ; il en expose le sujet et le cite presque entier. Seul, l'exorde est commenté ; il lui paraît

1. *Sur Lysias*, ch. 15, pp. 486 et 487.
2. Cicéron la tient lui-même de l'Académie : cf. *Orator*, ch. 14, § 44, et ch. 15, § 47 ; *De partibus orationis*, ch. 3, § 8, et ch. 40, § 139.
3. *Sur Lysias*, ch. 15, p. 487 : Τάξις et ἐξεργασία. Cf. *Sur Thucydide*, ch. 9, p. 825, et la dissertation de G. Ammon, pp. 10-12.
4. C'est à Isocrate et à Isée qu'il songe. Cf. *Sur Isocrate*, ch. 12, p. 558, et *Sur Isée*, ch. 3, p. 590 (ci-dessous, p. 63).
5. Δικανικὸν, συμβουλευτικὸν, ἐπιδειτικὸν ou πανηγυρικὸν γένος. Cf. Aristote, *Rhétorique*, passim, et A. Chaignet, *La rhétorique et son histoire*, Paris, 1888, p. 237 et suiv.
6. *Sur Lysias*, ch. 16, p. 489. — Ajoutons qu'il suffit de parcourir les chapitres 13-19 du IIIe livre de la *Rhétorique*, où Aristote développe la théorie des parties du discours, pour voir que Denys, s'il s'écarte d'Aristote sur quelques points de détail, se rapproche aussi de lui.

1. *Sur Lysias*, ch. 17 et 18, pp. 492-493.
2. Πίστεις ἄτεχνοι et πίστεις ἔντεχνοι. Cf. Aristote, *Rhétorique*, I, 2, 2.
3. *Sur Lysias*, ch. 19, p. 496.
4. *Sur Lysias*, ch. 20, p. 496. — Notons que les trois textes de Lysias cités ici ne nous ont été conservés que par Denys.

avoir toutes les qualités requises. « Pour le montrer, dit-il naïvement, j'en rapprocherai les règles des traités[1] », et pendant toute une page, il poursuit ce rapprochement. Son étroitesse d'esprit contraste ici avec l'aisance de cette belle page sur la grâce où il revendiquait pour les jugements littéraires la part du sentiment en face de la raison. Enfin il ajoute deux autres citations, l'une d'un discours d'apparat prononcé par Lysias à Olympie contre l'inaction des Grecs en face de l'insolence du tyran de Syracuse, l'autre d'un discours délibératif sur le rétablissement de la démocratie, écrit on ne sait pour qui, peu de temps après la chute des Trente et le retour des exilés du Pirée, contre une proposition de Phormisios. Ces deux textes sont précédés l'un et l'autre d'une simple explication historique. L'ouvrage se termine sans conclusion, et une transition banale annonce l'étude consacrée à Isocrate.

En résumé, sur le canevas classique des divisions et subdivisions de la rhétorique, Denys a tracé une suite d'analyses techniques, quelquefois originales, quelquefois trop subtiles ou superficielles; il y a ajouté des citations, bien choisies, mais qu'il eût mieux fait de mêler à la partie théorique de sa dissertation. L'impression dernière c'est qu'il se montre plus consciencieux qu'original, plus rhéteur qu'historien. Sa méthode scolaire ne donne ni un portrait vivant de l'atticisme de Lysias, ni une vue nette du rôle d'un grand logographe dans la démocratie athénienne du commencement du IVe siècle; et ainsi ce premier contact avec l'œuvre de Denys nous laisse une image frappante des qualités et des défauts de sa critique.

1. *Sur Lysias*, ch. 24, p. 500.

IV

ISOCRATE

Bien qu'inférieur à Lysias en réputation, Isocrate ne pouvait être négligé par Denys. Platon, dans une page célèbre, avait reconnu en lui un art plus élevé que celui de Lysias, « un tempérament plus généreux », et il ajoutait : « En vérité, mon cher Phèdre, *il y a de la philosophie en lui*[1] ». Le fait même que, dans un autre dialogue, il croit devoir atténuer ces éloges, prouve l'importance qu'il attache au rôle d'Isocrate[2]. On sait en outre que ce dernier compta de nombreux disciples, historiens et orateurs : il séduisait les philosophes en mettant la rhétorique au service de la morale, et les esprits cultivés admiraient la beauté de son rythme oratoire. Cependant les philosophes finirent par s'apercevoir que sa philosophie morale restait superficielle; de là, les réserves de Platon; de là, quelques critiques d'Aristote, difficiles à préciser, faute de textes originaux, mais que le témoignage de Cicéron ne permet pas de mettre en doute[3].

Au IIIe siècle, cette réaction s'accentue : un dialecticien, Philonicos, blâme la monotonie du style et l'insuffisante

1. Platon, *Phèdre*, p. 279, A.
2. Platon, *Euthydème*, p. 305. Cf. E. Havet, p. XCIV-XCVI de son Introduction au discours *Sur l'Antidose* traduit par A. Cartelier, Paris, 1862.
3. Cicéron, *Orator*, ch. 51, § 172. « Quis, in rebus vel inveniendis vel judicandis, acrior Aristotele fuit? quis porro Isocrati est adversatus infensius? ». Sur une sorte de jalousie entre Isocrate et Aristote, cf. encore Cicéron, *ibid.*, ch. 19, § 62; *Tusculanes*, l. I, ch. 4. Cf. aussi Quintilien, III, 1, 14.

appropriation du langage aux mœurs [1]; le péripatéticien Hiéronyme de Rhodes lui fait à peu près les mêmes reproches, regrette qu'il manque de pathétique et de force [2], et lui en veut de laisser échapper dans sa prose quelques vers iambiques et anapestiques [3]. Au IIe siècle, Cléocharès de Myrleia veut le remettre à son juste rang, et, dans une ingénieuse comparaison, dit que « les discours de Démosthène ressemblent surtout aux corps des soldats, tandis que ceux d'Isocrate ressemblent aux corps des athlètes [4] ».

Mais Isocrate retrouve une nouvelle gloire quand Cicéron le proclame « grand orateur, maître accompli », et reprend à son compte le jugement de Platon, quand il le loue enfin d'être plus réservé, plus sobre que Gorgias et que Thrasymaque dans l'usage du nombre oratoire, des métaphores et des expressions nouvelles [5].

Denys devait donc à Isocrate au moins les mêmes égards qu'à Lysias, et il faut regretter que l'étude qu'il lui consacre paraisse maigre à côté de la précédente. Il y avait pourtant plus à dire, car Isocrate est non seulement un logographe, mais surtout un publiciste qui met son style au service des idées politiques. Bien analyser ce style, voilà une tâche que Denys n'a même pas suffisamment remplie [6]. En outre, si le manque de sens historique peut

1. Jugement rapporté par Denys, *Sur Isocrate*, ch. 13, pp. 559-560.
2. Jugement rapporté aussi par Denys, *ibid.*, et plus complètement par Philodème, *Rhétorique*, IV, 2, col. XVI.
3. Cicéron, *Orator*, ch. 56, § 189 et 190.
4. Ce trait est rapporté par Photius, cod. 176, vers la fin.
5. Cicéron, *Brutus*, ch. 9, § 32; *Orator*, ch. 13, § 42, et ch. 52, § 175 et suiv.
6. C'est le travail minutieux auquel s'est adonné Fr. Blass, *De Isocrateis numeris commentatio*, Kiel, 1891, et *Attische Beredsamkeit*, 2e édition, t. II. Cf. Alfred Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t, IV, pp. 486-491.

être pardonné lorsqu'il s'agit de Lysias, parler d'Isocrate sans vivifier par l'histoire l'étude de ses œuvres, c'est le méconnaître, puisque c'est presque toujours à propos d'événements historiques qu'il les a composées.

Denys commence par une biographie, entrecoupée de vues générales sur l'éloquence d'Isocrate [1]. La question est mieux étudiée que pour Lysias : faits et dates sont abondants et précis; le caractère des discours d'Isocrate, politiques, sérieux, et nullement sophistiques, la maîtrise exercée sur la jeunesse sont des traits essentiels marqués dès ce début.

Mais la suite est superficielle. Denys y étudie d'abord le style; il en indique les qualités dans une comparaison avec celui de Lysias, comparaison louable en elle-même, mais trop fidèle à se conformer au catalogue classique des qualités du style. Bien qu'un peu froide, cette page doit être citée comme donnant une idée de la conscience critique de Denys :

Son style est aussi pur que celui de Lysias, et jamais un mot n'y est placé au hasard; il connaît à l'égal des meilleurs la langue commune et la plus conforme à l'usage... Il est sagement tempéré et, comme lui, clair et vivant. Il peint bien les mœurs, et il est persuasif. Mais au lieu d'être, comme chez Lysias, serré et bien assorti aux débats judiciaires, il est languissant et riche jusqu'à la profusion. Il n'est pas non plus si concis, mais il est allongé [2] et lent outre mesure... Chez lui non plus, l'arrangement des mots n'est pas naturel, simple et animé comme celui de Lysias, mais vise davantage à une grandeur pompeuse et variée, et il est tantôt plus approprié que l'autre et tantôt plus raffiné. C'est qu'Isocrate s'occupe toujours de bien dire et vise plus à l'élégance qu'à la

1. Plan de l'étude sur Isocrate : biographie, ch. 1, pp. 534-537; qualités du style, ch. 2 et 3, pp. 537-542; qualités du fond et caractère philosophico-moral de l'éloquence d'Isocrate, ch. 4-10, pp. 542-555; résumés et transition, ch. 11-13, pp. 556-561 ; exemples commentés, ch. 14-20, pp. 561-585.
2. Il y a dans le grec : κατασκελής (littéralement : tout en jambes).

simplicité du style. Il rejette les concours de voyelles, comme détruisant l'harmonie des sons et les empêchant de couler librement; il s'efforce d'enfermer ses pensées dans une période, dans un cycle très bien rythmé et qui diffère peu de la mesure du vers.:. Chutes consonnantes, phrases symétriques, antithèses, et toutes les figures de ce genre avec leurs ornements, sont chez lui en grand nombre, et souvent nuisent au reste de la composition en occupant sans cesse les oreilles [1] ».

Voilà des idées justes. Mais Denys a beau consacrer encore un chapitre au style d'Isocrate, il ne pénètre pas plus avant dans la technique de ce style, et il en vient aussitôt à l'étude du fond des choses, louant surtout le choix et la beauté des sujets, si utiles à former « non seulement des orateurs habiles, mais encore des hommes sérieux dans leurs mœurs, utiles à leur famille, à leur cité, à toute la Grèce [2] ».

Ce caractère moral, politique et philosophique d'Isocrate, Denys le confirme par l'analyse et le commentaire de cinq discours. S'il insiste, c'est que la lutte des Atticistes contre les Asiatiques, allant plus haut que le style, touchait à la valeur éducative de l'éloquence. Si donc un écrivain joint au mérite littéraire le mérite philosophique, on ne saurait trop l'étudier. A ce titre, Isocrate est l'idéal de la culture intellectuelle, la meilleure source de la formation de l'esprit et du cœur : son *Panégyrique* éveille le patriotisme; le *Discours à Philippe* donne aux détenteurs du pouvoir le goût des ambitions généreuses et de la vertu; le *Discours sur la paix* inspire aux simples particuliers comme aux cités entières la justice et la piété; l'*Aréopagitique* rend le citoyen plus zélé pour tous ses devoirs; l'*Archidamos* est plein de conseils qui conviennent à tous les peuples. Les autres discours ne sont pas moins

1. *Sur Isocrate*, ch. 2, pp. 537-539.
2. *Sur Isocrate*, ch. 4, p. 543.

nourris de philosophie morale, et Denys s'étendrait sur ce sujet qui lui tient à cœur, s'il ne craignait d'être trop long [1].

Il reprend alors, en l'abrégeant, la comparaison entre le style d'Isocrate et celui de Lysias; puis, comparant chez l'un et chez l'autre le fond des choses, il les loue également pour l'invention et le choix, mais donne la préférence à Isocrate, supérieur par l'éclat et la valeur philosophique des pensées. Il termine ce parallèle en regrettant que le style d'Isocrate ne soit pas toujours adapté au sujet; ici son jugement est discutable, et il importe d'en citer les termes exacts :

Chez Isocrate, dit-il, la pensée est souvent esclave du rythme oratoire, et le naturel est sacrifié à l'ornement, quoique dans la langue de la politique et du barreau la principale étude consiste à se rapprocher le plus possible de la nature. Or, la nature veut que le style suive la pensée, et non pas la pensée le style. Lorsqu'un orateur donne des conseils sur la guerre et la paix, lorsqu'un simple particulier risque sa vie devant ses juges, je ne sais pas à quoi pourrait servir le tour orné, théâtral et juvénile; ou plutôt je sais qu'il deviendrait une cause de dommage, car, dans un sujet sérieux et dans le malheur, l'élégance affectée, quelque brillante qu'elle soit, est chose déplacée et qui n'excite pas du tout la pitié [2].

Certes cela est juste si nous voulons n'y voir qu'une théorie générale. Mais, appliquées à Isocrate, ces quelques lignes sont une critique bien difficile à accepter, car Isocrate n'a écrit pour le tribunal qu'au début de sa carrière, et, malgré l'élégance de ces premiers discours, on ne peut dire qu'on y trouve « le tour orné, théâtral et juvénile ». Quant aux autres, Denys oublie donc que, loin d'être des-

1. Sur Denys admirateur de la philosophie morale d'Isocrate, cf. G. Kaibel, *Dionysios von Halikarnass und die Sophistik*, dans l'*Hermès*, t. XX (1885), pp. 497-513.
2. *Sur Isocrate*, ch. 12, pp. 558-559.

tinés à l'assemblée du peuple, c'étaient des œuvres épidictiques, d'un caractère original et varié, unissant la beauté du style à l'expression d'idées importantes, et destinées à se répandre à travers la Grèce, des discours qui furent, selon l'expression même de l'orateur, « helléniques et politiques pour le fond », et, pour la forme, « plus semblables aux œuvres d'art qu'accompagnent la musique et le rythme qu'au langage qu'on entend devant les tribunaux [1] ». Du reste, il ne semble pas que Denys ait pensé là-dessus autrement que la tradition, car il se place sous l'autorité de ce Philonicos et de cet Hiéronyme dont nous avons plus haut rappelé les critiques [2].

Les derniers chapitres de l'étude sur Isocrate comprennent d'abord le commentaire de quelques phrases du *Panégyrique*, à titre d'exemple du style figuré, puis des extraits du discours *Sur la paix*, choisi comme type de l'éloquence délibérative, mais qui, en réalité (Denys l'ignore ou néglige de le dire), ne fut jamais prononcé devant l'Assemblée. Enfin, après une rapide discussion à l'effet de prouver par le témoignage de Céphisodore, l'un des disciples du maître, qu'Isocrate a écrit quelques discours judiciaires [3], Denys cite comme exemple de ce genre d'éloquence l'exorde et la narration du plaidoyer *Contre Pasion*, et il en critique quelques phrases. « On pourrait encore, ajoute-t-il, dire bien d'autres choses qui éclaireraient tout à fait le caractère de cet orateur, mais il faut peut-être ne pas me mettre en retard [4] ». C'est sa seule conclusion.

1. Isocrate, *Antidosis*, 46. Cf. Alfred Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 477.
2. *Sur Isocrate*, ch. 13, pp. 559 et 560. Cf. plus haut, pp. 55 et 56.
3. Sur Céphisodore, cf. G. Ammon, *De D. H. libr. rhet. font.*, p. 93.
4. *Sur Isocrate*, ch. 20, p. 585.

Telle est l'étude sur Isocrate, équitable dans l'ensemble et sympathique à l'orateur, mais trop courte, trop insuffisante sur bien des points, et, comme la précédente, trop dénuée de vues historiques. Sans mériter encore de très grands éloges, l'étude sur Isée, qui lui fait suite, laisse une impression plus favorable.

V

ISÉE

Isée n'avait pas la réputation de Lysias et d'Isocrate. Vers le commencement du IIe siècle, Hermippe, élève de Callimaque, en dit quelques mots sans apprécier son talent [1]. Cicéron n'en parle pas du tout. Cette indifférence s'explique par le caractère des discours d'Isée, qui ressemblent pour le style à ceux de Lysias, et dont les sujets sont moins variés. Isée est plus nerveux, plus dialecticien, plus au courant des détails du droit attique; mais cela ne frappe point d'abord, et, à regarder en gros, il n'est pas original. Cependant Denys le juge digne d'une étude sérieuse, parce qu'il a été le maître du plus grand des orateurs attiques et qu'on trouve en lui « le germe et l'origine de cette force qui a fait la supériorité de Démosthène [2]. » En outre, Denys fut peut-être séduit par l'attrait d'une comparaison entre Lysias et Isée : son étude presque entière est consacrée à cette comparaison [3].

1. Voir sur Hermippe, auteur d'un traité *Sur les disciples d'Isocrate*, le témoignage formel de Denys, *Sur Isée*, ch. 1, p. 588.
2. *Sur Isée*, ch. 1, p. 586, et ch. 20, p. 628.
3. Plan de l'étude sur Isée : biographie, ch. 1, pp. 586-588; première comparaison de Lysias et d'Isée, ch. 2, 3, 4, pp. 588-592; seconde comparaison, développée par des exemples, ch. 5-13, pp. 592-

Comme pour Lysias et Isocrate, il donne une biographie, mais elle est courte : ne sachant rien de précis, il ne s'attarde pas à des conjectures.

Il constate ensuite qu'« Isée ne s'exerça que dans le genre judiciaire [1] ». Voilà qui est vague. Ignorait-il donc qu'il y avait sous le nom d'Isée soixante-quatre discours, dont quatorze déjà suspects, et quelques ouvrages de rhétorique [2]? Aujourd'hui les ouvrages de rhétorique sont perdus, et nous possédons douze discours qui se rapportent tous, sauf un [3], à des affaires de succession. Denys cite environ huit ou neuf d'entre les discours. Mais il aurait pu donner sur les autres quelques aperçus, et faire connaître à quel genre de causes ils se rapportaient. Il est vrai que cela c'est de l'histoire, et que Denys n'est guère historien.

Quant au talent d'Isée et au caractère de son éloquence, Denys les étudie sous forme de comparaison avec Lysias, son principal modèle. A partir de ce moment, l'étude sur Isée, à l'exception des deux derniers chapitres, est remplie par le parallèle entre les deux orateurs. Ne nous en plaignons pas, car ce parallèle est instructif. On se servait déjà de la comparaison comme procédé oratoire [4]. Avec Denys, elle entre dans la critique, et elle est ici d'autant plus fine qu'elle porte sur des auteurs voisins l'un de l'autre par le talent. La page suivante, qui contient un exposé général, mais complet, des ressemblances et diffé-

611, pour le style, et ch. 14-17, pp. 611-624, pour le fond; résumé, ch. 18, pp. 624-625; appendice, sur divers orateurs, ch. 19 et 20, pp. 625-629.

1. *Sur Isée*, ch. 2, p. 588.
2. Cf. Pseudo-Plutarque, *Vie des dix orateurs*, ch. 5.
3. Le XII[e] des éditions, *Pour Euphilète*, conservé par Denys, *Sur Isée*, ch. 17, pp. 618-624.
4. Voir Aristote *Rhétorique*, I, 9, 38.

rences notées par Denys quant au style et quant au fond, donnera une idée de ce nouveau genre de critique :

Le style d'Isée est pur, correct, clair, propre, vivant, concis; de plus, il est persuasif et adapté au sujet, arrondi et convenable aux débats judiciaires; pour ces qualités, il égale le style de Lysias, et l'on ne saurait l'en distinguer. Mais il en diffère, à mon avis, par d'autres qualités : celui de Lysias est plus naïf et peint mieux les mœurs; dans son ensemble, il est plus naturel, et les figures y sont plus simples; il est doux et plein de grâce. Au contraire le style d'Isée paraîtra plus travaillé, plus sévère que celui de Lysias, plus affecté dans l'arrangement des mots, et mêlé de figures variées, et, s'il est inférieur à l'autre par la grâce, il le dépasse d'autant par la puissance de tout l'édifice, et il est vraiment la source de la vigueur de Démosthène. Tels sont les traits distinctifs de leur style. Quant au fond, voici les différences qu'on trouvera. Lysias manque d'artifice pour distribuer les choses, pour ranger les pensées et pour les développer : c'est un orateur tout simple. Isée traite déjà ces parties avec plus d'artifice : il emploie plus artificieusement insinuations, précautions et divisions; il met chaque chose à la place convenable, et il développe ses raisonnements avec ampleur; il change souvent ses figures, animées et pathétiques, et il met ainsi de la variété dans ses discours. Il a des perfidies qui ruinent l'adversaire, et il s'empare de l'esprit des juges par une savante tactique; bref, il s'efforce de venir en aide par tous les moyens possibles à la cause pour laquelle il parle [1].

A cette remarquable comparaison, Denys en ajoute une qui la complète et qui mérite aussi d'être citée; empruntée aux beaux-arts, elle témoigne d'un goût délicat.

Pour rendre cette différence entre Isée et Lysias plus évidente, je me servirai d'une comparaison tirée des objets visibles. Supposez d'un côté d'anciennes peintures, où les couleurs, travaillées simplement, n'offrent par leurs mélanges aucune variété, mais dont les dessins sont corrects, et qui ne manquent pas de grâce. D'autre part, figurez-vous des peintures plus modernes, moins bien dessinées, mais plus travaillées, avec des oppositions d'ombre et de lumière qui leur donnent de la variété, enfin tirant leur force du mélange de nombreuses couleurs. De toutes

1. *Sur Isée*, ch. 3, pp. 589-591.

ces peintures, les plus anciennes sont l'image de Lysias, par leur simplicité et leur grâce; les autres, travaillées avec soin, et plus artistiques, sont l'image d'Isée [1].

Denys marque enfin d'un dernier trait, à peine indiqué jusqu'ici, ce tableau de l'éloquence d'Isée : il est trop habile, il est trompeur jusqu'à l'excès, comme Démosthène; et à tous deux Denys oppose Lysias et Isocrate [2].

Après ces préliminaires, Denys reprend en détail la comparaison, d'abord pour le style. Il cite et rapproche deux par deux six exordes [3]. Lorsqu'après chaque citation parallèle il compare phrase par phrase les orateurs, on voit qu'en effet il y a plus de naturel et de simplicité chez Lysias, plus d'art et de travail chez Isée. La preuve est encore plus complète quand il examine les discours qui valent par l'art de démontrer et par le pathétique : « Lysias y est plus simple pour l'arrangement des mots et pour l'emploi des tours usités, tandis qu'Isée y est plus varié [4] ». Et pour exemple il cite une page d'Isée, « décousue et hachée d'interrogations, procédés inconnus à Lysias, tandis que Démosthène, qui prend beaucoup à Isée, en use plus fréquemment [5] »

Voilà pour le style. Pour le fond, l'idée dominante, c'est qu'Isée a plus de talent que Lysias dans la disposition de l'ensemble ou des parties, et qu'il ne néglige aucune ressource de l'art. Ainsi, rien de plus habile et de plus apprêté que ses narrations, tantôt courtes et sans

1. *Sur Isée*, ch. 4, p. 591.
2. *Sur Isée*, ch. 4, pp. 591-592 : Ἦν δὲ περὶ αὐτοῦ δόξα παρὰ τοῖς τότε γοητείας καὶ ἀπάτης, ὡς δεινὸς ἀνὴρ τεχνιτεῦσαι λόγους ἐπὶ τὰ πονηρότερα κ. τ. λ.
3. Tous les textes de Lysias ou d'Isée, cités dans l'étude *Sur Isée*, ne nous sont connus que par Denys.
4. *Sur Isée*, ch. 12, pp. 606-607.
5. *Sur Isée*, ch. 13, p. 608.

preuves, tantôt longues et accompagnées de témoignages et de preuves, quelquefois préparées par une introduction qui les rend plus croyables. Enfin, dans la démonstration, tandis que Lysias emploie l'enthymème, forme de raisonnement vive et légère, Isée emploie l'épichérème, forme plus complète et alourdie par les preuves; il entre dans plus de détails que Lysias; « il sait mieux grandir les sujets et les rendre plus importants, et il a plus de force dans le pathétique [1] ». Une citation du discours *Pour Euphilète* confirme la thèse de Denys, qui résume ensuite toute sa comparaison par ces mots : « Lysias me paraît chercher davantage la vérité, et Isée l'artifice; l'un vise à la grâce, l'autre à la force [2].

L'étude sur Isée semble terminée, mais elle se prolonge par un appendice qui eût été mieux placé dans la Préface où Denys exposait le plan de tout son traité. Denys y énumère et y juge un grand nombre d'écrivains auxquels il ne consacrera pas de traités spéciaux, les uns prédécesseurs ou contemporains d'Isocrate et se rattachant à sa manière d'écrire, les autres comparables à Lysias. Il redit pourquoi il s'est occupé d'Isée, et il annonce les études sur Démosthène, Hypéride et Eschine.

Cette étude sur Isée est moins superficielle assurément que l'étude sur Isocrate, mais Isée y est peut-être trop sacrifié à la gloire de Lysias, et paraît trouver ici sa place plus comme maître de Démosthène qu'en raison de sa valeur propre. Cela ne doit pas empêcher de reconnaître le mérite de Denys : celui d'une comparaison méthodique et sérieuse entre deux écrivains.

1. *Sur Isée*, ch. 16, p. 616.
2. *Sur Isée*, ch. 18, p. 624.

Quant à l'ensemble des trois études sur Lysias, sur Isocrate, sur Isée, il ne constitue dans le traité *Sur les anciens orateurs*, qu'un premier groupe ou σύνταξις. En cet état toutefois, l'intérêt y est multiple. Nous y trouvons de bons jugements sur des auteurs difficiles à apprécier, des citations tout à fait précieuses, et des lumières sur les doctrines enseignées dans les écoles grecques au siècle d'Auguste. En outre, ces études, qui font connaître Denys à ses débuts, révèlent déjà en lui des qualités d'esprit distinguées, un goût très pur, une grande conscience, une réelle habileté à démêler les différences de style entre les auteurs. A ces qualités s'ajoute bien un peu de routine et de timidité; mais, dès le traité *Sur l'arrangement des mots*, nous trouverons plus d'ampleur et de liberté.

CHAPITRE IV

Le traité « Sur l'arrangement des mots » [1].

Le traité *Sur l'arrangement des mots*, séparé du traité *Sur les anciens orateurs* par un assez long intervalle [2], marque un progrès dans l'esprit de Denys, et il est même de première importance pour l'étude du style oratoire. « Nous devons à cet écrit, dit M. Henri Weil, d'être en quelque sorte initiés à ce qu'on peut appeler la musique de la langue grecque [3] ».

En quoi l'ordre des mots peut-il contribuer à l'harmonie de la phrase? telle est en effet la question que Denys cherche à résoudre après Cicéron et avant Quintilien, qui ont, eux aussi, étudié la *compositio verborum*. « Ce qui décide de l'ordre des mots, dit encore M. Henri Weil, ce serait, à entendre les rhéteurs anciens, le concours plus ou moins harmonieux des lettres placées à la fin et au commencement des mots qui se suivent (*conglutinatio verborum*), le mouvement rythmique produit par la succession

1. Cf. pour ce chapitre G. Mestwerdt, *De Dionysii Halicarnassensis in libro de compositione verborum studiis*, Gottingæ, 1868 ; E. Baudat, *Étude sur Denys d'Halicarnasse et le traité de la disposition des mots*, Paris, 1879; G. Ammon, *De Dionysii Halicarnassensis librorum rhetoricorum fontibus*, Münich, 1889, pp. 20-62. Sans négliger la question des sources, particulièrement étudiée par G. Mestwerdt et G. Ammon, je me suis appliqué à donner du traité de Denys une analyse critique plus précise et plus complète que celle de E. Baudat.

2. Cf. plus haut, pp. 30-31.

3. Henri Weil, Introduction de son édition de la *Première lettre à Ammée*, p. 9.

de syllabes longues et brèves (*numerus*), des motifs enfin tirés de l'euphonie et dont l'oreille seule peut juger [1] ». C'est là un point de vue que la critique n'accepte plus : si le jugement de l'oreille entre pour beaucoup dans l'arrangement de la phrase, souvent aussi il s'associe à un jugement de l'esprit qui tient compte de la succession des idées.

Denys, qui s'en tient à la théorie usitée de son temps, ne donne donc pas à son livre une base très sûre, mais avec lui on voit jusqu'où allait la finesse d'un Grec dans l'étude musicale de sa langue et en particulier de l'ordre des mots. S'il ne se montre pas fort original, il réunit en un corps de doctrine les notions éparses chez ses prédécesseurs, pas toujours avec ordre et clarté, mais avec sincérité. Voilà des raisons suffisantes pour le suivre patiemment, en dépit des difficultés, d'abord dans son Introduction (ch. 1-5, pp. 1-39), puis dans la théorie développée de l'arrangement (ch. 6-20, pp. 39-134), enfin dans l'étude critique des harmonies qui en résultent et des rapports de la prose et de la poésie (ch. 20-25, pp. 135-224).

I

INTRODUCTION

(Ch. 1-5, pp. 1-39).

Après une dédicace à son élève Mélitius Rufus, Denys expose le sujet de son livre. Il rappelle d'abord la distinction entre le fond des choses et le style. Si l'étude du fond demande quelque maturité d'esprit, l'étude du style

1. Henri Weil, *De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes*, Introduction.

ou des mots est plus accessible aux jeunes gens : ils se laissent enthousiasmer par un beau style, mais aussi leur goût doit être dirigé. Ce sont donc uniquement des questions de style que Denys se propose de traiter; on peut même trouver qu'il se défie trop de Mélitius Rufus, et qu'il le renferme bien longtemps dans l'étude à peu près exclusive de la forme, car celui-ci n'est plus un enfant mais un adolescent, et il nous semble naturel d'exercer le jeune homme à réfléchir sur l'invention des idées avant même qu'il ait appris l'art du beau langage. En tout cas, Denys n'est pas pressé, car, des deux parties que comprend l'étude des mots, le choix et l'arrangement, il réserve la première pour l'année suivante et pour un autre livre, et ne s'occupe ici que de l'arrangement. « C'est un sujet auquel beaucoup ont pensé parmi tous les anciens qui ont écrit des livres de rhétorique ou de dialectique, mais qu'aucun jusqu'à présent n'a traité d'une manière exacte ni suffisante [1]. » Sans en dire plus sur ses prédécesseurs, il indique les principaux points qu'il va toucher et donne de l'arrangement une première définition, encore un peu vague : il l'appelle « l'acte de placer de telle ou telle façon les unes par rapport aux autres les parties du discours [2] ».

Celles-ci sont plus ou moins nombreuses suivant les grammairiens, et Denys résume les doctrines d'Aristote et de Théodecte, puis des Stoïciens et de leurs successeurs (Denys le Thrace, par exemple, qu'il ne nomme pas), qui aboutissent à distinguer neuf *parties* ou *éléments* (μόρια ou στοιχεῖα). Mais la question ne l'intéresse guère, et il n'y apporte aucune réflexion nouvelle [3].

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 1, p. 6.
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 2, pp. 7-8 : ποιά τις θέσις παρ' ἄλληλα τῶν τοῦ λόγου μορίων.
3. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 2, pp. 8-9. Cf. la dissertation de

En s'unissant, ajoute-t-il aussitôt, les parties du discours forment les *membres* (κῶλα), et ceux-ci les *périodes* (περίοδοι). « Le travail de l'arrangement consiste donc à placer les mots comme il faut les uns par rapport aux autres, à donner aux membres l'harmonie convenable, et à distribuer le discours entier en périodes [1] ». Il contribue au plaisir, à la persuasion, à la force de l'éloquence, beaucoup plus que le choix, qui le précède dans l'ordre naturel, et il demande du soin en prose comme en poésie, car dans l'une et dans l'autre il faut une belle harmonie. Les mots jolis et propres au sujet ne servent à rien, si on les arrange mal, tandis que des mots méprisables et bas, bien arrangés, donnent de la grâce au discours; et, de même qu'une belle pensée n'intéresse pas si elle est mal exprimée, de même des expressions pures et belles manquent leur effet si elles sont mal disposées. Pour mieux nous pénétrer de sa doctrine, Denys cite les vers de l'*Odyssée* (XIV, 1-16) qui dépeignent la rencontre d'Ulysse et de Télémaque dans la cabane d'Eumée, puis la légende de Candaule et de Gygès dans Hérodote (I, 8 et 9), transposant même ce dernier texte en dialecte attique, de peur qu'on n'en attribue le charme à la douceur du dialecte ionien : dans ces passages il ne trouve que des mots simples et naturels, dont l'arrangement fait toute la beauté.

Racine, trouvant cette « réflexion » de Denys « très belle et merveilleusement exprimée », engageait Boileau à la méditer : « Dans une de vos nouvelles remarques, lui disait-il, vous avancez que jamais on n'a dit qu'Homère

Ammon, pp. 22-23, qui donne le texte de Denys le Thrace, et celle de Baudat, pp. 67-68, qui croit avec Vahlen que le texte d'Aristote visé ici par Denys appartenait à un ouvrage aujourd'hui perdu.

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 2, p. 9.

ait employé un seul mot bas. C'est à vous de voir si cette remarque de Denys d'Halicarnasse n'est point contraire à la vôtre et s'il n'est point à craindre qu'on vienne vous chicaner là-dessus [1] ». Racine n'a pas tort de penser que Denys fait autorité sur la question de la valeur des mots. La méthode du critique grec n'en est pas moins bizarre : à force de regarder les mots et leur arrangement, il oublie les pensées. C'est ce qu'observe, un siècle plus tard, son traducteur et commentateur l'abbé Batteux, qui est cependant pour lui plein d'indulgence. « L'arrangement des mots, dit-il, ainsi que leur choix, y fait beaucoup sans doute. Mais doit-on compter pour rien la nature de l'objet même et la naïveté des idées? Si l'expression embellit les choses, ne doit-on pas convenir que du fond des choses il sort un certain agrément qui se répand sur les expressions [2] »?

Aussi Denys est-il plus convaincant lorsqu'il reprend sa démonstration sur trois textes plus courts, deux d'Homère et un d'Hérodote, où l'on ne peut pas dire autant, avec l'abbé Batteux, que « du fond même des choses il sort un certain agrément ». Il y intervertit l'ordre des mots, change l'harmonie, fait des mètres et des phrases de nature toute différente. En particulier, il donne du texte d'Hérodote deux constructions qu'il rapproche d'une phrase de Thucydide et d'une phrase d'Hégésias de Magnésie, « grand-maître en matière de puérilités [3] », et il compare l'arrangement, la magique σύνθεσις, à l'Athéné d'Homère, qui, de sa baguette de fée touche Ulysse semblable à un misérable mendiant, et le métamorphose en cet homme fort

1. Racine, *Correspondance*, année 1693; n° 125, t. VII, p. 117 et suiv. de l'édition Paul Mesnard.

2. Batteux, dans sa traduction du traité de Denys, ch. 3, note finale.

3. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 4, p. 28 : τούτων τῶν λήρων ἱερεὺς ἐκεῖνος ἀνήρ.

et resplendissant de beauté que Nausicaa ne pourra s'empêcher d'admirer [1].

L'arrangement a bien en effet son importance : c'était facile à démontrer sur des textes grecs, et ce serait aussi facile sur des textes d'une autre langue; mais Denys, lui attribuant plus d'importance qu'il n'en a dans la réalité, oublie trop ce que le sujet peut apporter d'intérêt et de plaisir, même si les mots sont placés sans grâce et sans art. Cette erreur, ici et dans le reste du traité, se rattache à la tentative de restauration classique dont Denys est l'apôtre. Vers la fin du IVe siècle, la théorie du style s'était constituée dans les œuvres de quelques-uns de ces anciens qui doivent leur supériorité, selon Denys, à leur souci de l'arrangement. Mais l'attention excessive donnée au style par Isocrate et par ses disciples avait amené une réaction. De là ces historiens de l'époque alexandrine et romaine, que Denys oppose ici même aux classiques : ils ont laissé des ouvrages que personne, selon lui, ne peut lire jusqu'au bout, et il les englobe dans un commun mépris, associant sans réserves Hiéronyme de Cardia et Hégésias de Magnésie à Polybe, médiocre écrivain mais historien de génie. De là aussi, les écrits des Stoïciens, qui « réussissent si peu dans l'arrangement qu'on a honte d'en parler »; ceux de ces philosophes qui se sont occupés de la question n'y entendent rien, au gré de Denys, et le livre, aujourd'hui perdu, de Chrysippe, *Sur la construction des parties du discours* (Ὑπὲρ τῆς συντάξεως τῶν τοῦ λόγου μορίων), est un traité non de rhétorique mais de dialectique [2]. Avec ces opinions tranchées et sévères on comprend mieux que Denys, au nom de la rhétorique,

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 4, pp. 20-29.
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 4, pp. 30-31.

combatte les modernes et tombe dans quelques exagérations.

Il veut donc étudier avec le plus grand soin l'art de l'arrangement : mais, avant d'exposer les idées courantes, il s'efforce de trouver lui-même une théorie. Celle dont il s'attribue l'invention est fondée sur l'ordre logique et naturel qui consiste à mettre les noms avant les verbes parce que les noms expriment la substance tandis que les verbes n'expriment que l'accident, les verbes avant les adverbes parce que l'action est antérieure de sa nature aux circonstances de manière, de lieu, de temps etc., et à disposer les verbes selon l'ordre dans lequel s'accomplissent les actes qu'ils expriment. Mais il est forcé de reconnaître qu'il y a de bons exemples des deux espèces de construction. De même, il voulait placer les substantifs avant les épithètes, les noms communs avant les noms propres, les modes personnels avant les infinitifs, bref ranger les mots selon l'ordre de l'analyse logique; mais l'expérience lui montre encore que l'agrément du style ne dépend pas de l'ordre logique. Il abandonne donc cette théorie. Elle était d'ailleurs en opposition avec le caractère synthétique de la langue grecque, où le rôle des parties du discours est la plupart du temps indiqué par une flexion, et où leur place est déterminée non par la subordination logique des mots mais par une raison de sentiment ou d'harmonie. Il n'en est pas moins curieux de voir, timidement exprimées au temps d'Auguste, ces idées destinées plus tard à une meilleure fortune : elles ont été en effet reprises et adoptées par nos grammairiens modernes, car elles sont d'accord avec le génie des langues néo-latines et avec la tendance analytique de notre esprit [1].

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 4 fin et ch. 5, pp. 32-39. Cf. Henri Weil, *De l'ordre des mots* etc., Introduction.

Cela dit, Denys revient à la théorie classique : il va la développer d'après les anciens et d'après ses propres observations.

II

THÉORIE DE L'ARRANGEMENT

(Ch. 6-20, pp. 39-145).

La théorie de Denys comprend deux parties. Il décrit les opérations matérielles de l'arrangement (ch. 6-9, pp. 39-51). Puis, allant au fond du problème en partant de ce principe que l'arrangement a pour but de rendre le style agréable et beau, il étudie les éléments qui produisent l'agrément et la beauté : musique des sons, rythme, variété, convenance (ch. 10-19, pp. 51-134).

1. — *Les opérations de l'arrangement.*

(Ch. 6-9, pp. 39-51).

L'arrangement comprend « trois opérations » (τρία ἔργα), applicables aux mots, aux membres et aux périodes : 1° « voir quels sont les éléments dont l'alliance est de nature à produire un arrangement beau et agréable » ; 2° « distinguer par quel tour de phrase les éléments qui doivent s'allier les uns avec les autres produiront une meilleure harmonie » ; 3° « distinguer lequel des éléments adoptés a besoin de quelque changement, tel que suppression, addition, remplacement par un autre [1] ». C'est exactement, ajoute Denys, toujours en quête de comparaisons expressives, l'art des constructeurs de maisons ou

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 6, p. 39.

de vaisseaux : ils examinent quelles espèces de pierres, de bois ou de briques peuvent s'harmoniser; puis ils cherchent la meilleure disposition de ces matériaux et sur quelle face il faut les présenter; enfin, s'ils aperçoivent une pièce de forme irrégulière et qui cadre mal, ils brisent et taillent jusqu'à ce que tout présente à l'œil un bel aspect.

D'après cela, en ce qui concerne les mots, il faut : 1° choisir entre les parties du discours un nom ou un verbe, etc.; 2° rechercher ce qui sied le mieux, du singulier ou du pluriel, du nominatif ou des cas obliques, du masculin ou du féminin ou du neutre, et, dans les verbes, choisir la voix, le mode, le temps; 3° se décider entre des formes telles que τουτονί et τοῦτον, ἰδών et κατιδών, χωροφιλῆσαι et φιλοχωρῆσαι, λελύσεται et λυθήσεται, entre l'élision et l'hiatus ou l'emploi du ν éphelcystique [1].

Le traitement des membres comporte de même trois opérations : 1° D'abord, on assemble des membres qui se conviennent. On écrit, par exemple, avec Thucydide (III, 57, 4) : Ὑμεῖς τε, ὦ Λακεδαιμόνιοι, ἡ μόνη ἐλπίς, δέδιμεν μὴ οὐ βέβαιοι ἦτε, en remarquant que l'historien n'a pas écrit : Ὑμεῖς τε, ὦ Λακεδαιμόνιοι, δέδιμεν μὴ οὐ βέβαιοι ἦτε, ἡ μόνη ἐλπίς. — 2° On donne aux membres le meilleur « tour », la meilleure « figure » possible (σχηματισμός) selon les sentiments qui nous agitent. « Il y a, dit Denys, plus d'une manière d'exprimer ses pensées : c'est tantôt une affirmation, tantôt une hésitation, tantôt une interrogation, tantôt une prière, tantôt un ordre, tantôt une supposition et autres tours de pensée; et nous nous efforçons d'y conformer notre langage par un tour de style approprié ». Il ajoute que ces tours sont en nombre presque infini, et il

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 6, pp. 40-43.

se contente [1] d'un seul exemple, déformant à dessein et rapprochant ensuite du texte original une phrase célèbre de Démosthène (*Couronne*, 179). L'orateur n'a pas écrit : Ταῦτα εἰπὼν ἔγραψα, γράψας δ' ἐπρέσβευσα, πρεσβεύσας δ' ἔπεισα Θηβαίους; mais, avec plus de grâce, il a mis : Οὐκ εἶπον μὲν ταῦτα, οὐκ ἔγραψα δέ· οὐδ' ἔγραψα μέν, οὐκ ἐπρέσβευσα δέ· οὐδ' ἐπρέσβευσα μέν, οὐκ ἔπεισα δὲ Θηβαίους. — 3° On augmente la force des membres par des additions inutiles au sens, ou par des retranchements qui rendent la pensée incomplète, mais qui, les unes ou les autres, donnent à la phrase plus d'harmonie. Ainsi, dans Platon (*Ménéxène*, p. 236, D) : Ἔργων γὰρ εὖ πραχθέντων λόγῳ καλῶς ῥηθέντι μνήμη καὶ κόσμος γίνεται τοῖς πράξασι παρὰ τῶν ἀκουσάντων, les mots παρὰ τῶν ἀκουσάντων n'ont pour but que de rendre le dernier membre égal aux précédents. Réciproquement, dans cette phrase de Sophocle (fr. 706, 2e éd. Nauck),

> Μύω τε καὶ δέδορκα κἀξανίσταμαι,
> πλεῖον φυλάσσων ἢ φυλάσσομαι,

le second vers contient en abrégé deux membres, et la forme complète de la pensée serait : Πλέον φυλάσσων αὐτὸς ἑτέρους ἢ φυλασσόμενος ὑφ' ἑτέρων [2].

Il est regrettable que Denys écourte ce développement précis et fin [3] en ne s'occupant pas des périodes. Il se contente de dire : qu'il doit y avoir entre elles un certain accord; que le style périodique n'est pas toujours utile;

1. On croit que Denys a écrit un traité spécial *Sur les figures*. Cf. plus haut, p. 24.
2. Denys cite d'autres exemples d'addition et de retranchement : comme ils n'éclairent pas davantage sa très facile démonstration, il est inutile de les reproduire dans cette analyse.
3. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 7, 8, 9, pp. 43-51.

qu'il faut donc distinguer dans quel cas on doit l'employer ou ne pas l'employer, et quelle mesure on doit y observer. Il a d'ailleurs groupé les idées d'une façon méthodique, et il les a illustrées d'heureux exemples; mais cela paraît avoir été sa seule originalité, car Cicéron présente le même fonds de doctrine dans les nombreux passages où il traite de la *collocatio* ou *conjunctio verborum* [1]. Denys a étudié Cicéron, ou, puisqu'il ne le nomme jamais, il a puisé aux mêmes sources et suivi comme lui la tradition sur ces règles de style, règles si élémentaires qu'elles ont dû être de bonne heure dans les écoles grecques un des lieux communs de l'enseignement.

2. — *L'agrément et la beauté, buts de l'arrangement : moyens de les réaliser.*

(Ch. 10-20, pp. 51-145).

a) **Préliminaires** (ch. 10-12, pp. 51-71).

Après l'exposé des procédés matériels, Denys étudie ce qui procure les deux qualités auxquelles vise l'arrangement, « l'agrément et la beauté » (ἥ τε ἡδονὴ καὶ τὸ καλόν), « que l'oreille réclame pour le style comme l'œil les réclame pour les tableaux et les sculptures et autres ouvrages faits de main d'homme ». Ce sont bien deux qualités distinctes : ainsi, la plupart du temps, Thucydide et Antiphon sont beaux sans être agréables; Ctésias de Cnide et Xénophon sont agréables sans être beaux autant qu'il faudrait, mais Hérodote réunit l'agrément et la beauté. Denys insiste sur cette distinction comme sur une décou-

1. Voir surtout *De oratore*, l. III, ch. 43, § 171 et 172 ; *Orator*, ch. 44, § 149 et suiv.; *Partitiones oratoriæ*, ch. 6, § 18.

verte, et, comme elle est à peine indiquée chez Cicéron [1], on peut lui en concéder l'honneur; s'il ne l'a pas inventée, il l'a du moins mise en pleine lumière [2].

Quatre éléments principaux, selon Denys, rendent le style agréable : la musique des sons (μέλος), le rythme (ῥυθμός), la variété (μεταβολή), la convenance (πρέπον). Il ajoute que nous avons le sens instinctif de ces éléments, même des deux premiers, comme le prouvent ces représentations théâtrales où la foule ignorante relève souvent par des murmures les moindres fautes de musique et de rythme; il remarque aussi que l'instinct, capable de reconnaître une faute, ne saurait la corriger sans le secours de la science. Cet instinct musical, ses manifestations dans les théâtres, la nécessité de le compléter par la science, sont des idées qui n'avaient point échappé à Cicéron et qui déjà devaient être assez répandues [3]. On ne s'improvise donc pas musicien, conclut Denys, et il en est de même pour être orateur. « La science de l'éloquence publique, dit-il, est une science musicale; avec le chant et la musique instrumentale elle n'a qu'une différence de quantité, non de qualité [4] »; et voici en quoi consiste cette différence.

1° Quand on parle, on ne peut franchir entre deux sons ou syllabes consécutives un intervalle supérieur à l'inter-

1. Cicéron, *Orator*, ch. 54, § 182 : « Compositio... quæ tota servit gravitati vocum aut suavitati ». Cf. *De inventione*, I, 2, 3 : « gravi et suavi commotus oratione ».

2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 10, pp. 51-53.

3. Cf. Cicéron, *De orat.*, l. III, ch. 50 et 51, § 196 et 197 : « At in his si paulum modo offensum est, ut aut contractione brevius fieret aut productione longius, theatra tota reclamant... Mirabile est, cum plurimum in faciendo intersit inter doctum et rudem, quam non multum differat in judicando ».

4. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 11, p. 57.

valle de *quinte*, c'est-à-dire de trois tons et demi; « la musique des sons dans le langage parlé ne s'étend pas au delà de trois tons et demi vers l'aigu, et, quand elle descend vers le grave, la distance est la même ». Mais le chant et la musique instrumentale ont à leur disposition tous les intervalles compris dans l'octave, depuis le *diapason* jusqu'à la *dièse*. — 2° Dans le chant et dans la musique instrumentale, les mots sont subordonnés au chant et non le chant aux mots, c'est-à-dire que l'accent tonique peut quitter sa place régulière pour une autre. — 3° La prose respecte la quantité naturelle des syllabes, mais la rythmique et la musique allongent ou abrègent cette quantité selon qu'il leur est nécessaire. De là résulte que « la parole simple », c'est-à-dire non susceptible d'être chantée (φωνὴ ψιλή, opposée à la φωνὴ ᾠδική), peut être « mélodieuse » (εὐμελής) mais non « mélodique » (ἐμμελής), et « renfermer de beaux rythmes » (εὔρυθμος) sans qu'on puisse l'appeler « rythmique » (ἔνρυθμος). Bref, il y a de la musique dans la parole, mais non toute la musique [1].

Denys n'étant pas un musicien de profession, il est probable qu'il a emprunté ces idées; elles cadrent d'ailleurs assez bien avec les doctrines d'Aristoxène, sans qu'on puisse les rapprocher avec précision de telle ou telle des pages qui nous restent de cet auteur. Quoi qu'il en soit, elles justifient les études plus minutieuses que Denys ne

1. La partie du ch. 11 (pp. 58-65) dont nous venons de donner l'analyse dans ce paragraphe entre, particulièrement à propos du déplacement de l'accent, dans des détails musicaux et dans un commentaire mélodique de trois vers d'Euripide (*Oreste*, 140 et suiv.) où je suis obligé d'avouer mon incompétence. La doctrine exposée par Denys dans ces pages, le texte d'Euripide et le commentaire dont il l'a accompagné ont d'ailleurs donné lieu à une étude approfondie d'un de nos plus savants musicographes, M. Ch. E. Ruelle dans l'*Annuaire de l'Association des Études grecques*, 1882, p. 96 et suiv.

tardera pas à faire. Mais, avant d'en arriver là, il indique comment on rend le style agréable par la mélodie et le rythme, par la variété, par la convenance,

On atténue les sons désagréables en les encadrant d'une manière habile, et en mêlant les sons mous aux sons durs, les syllabes longues aux syllabes brèves. On obtient la variété en évitant les suites de mots de même nombre de syllabes, de même accentuation ou de même quantité, et aussi les mêmes tours de phrase. Mais « le plaisir vient quelquefois de la variété, quelquefois aussi de l'uniformité »; il faut donc tenir compte de l'*à-propos* (ὁ καιρός), qui est « la meilleure mesure de ce qui plaît ou ne plaît pas », et dont personne n'a bien parlé, pas même Gorgias, « qui le premier a tenté d'en écrire », car « il relève du goût régnant, mais non de la science [1] ». Enfin la convenance demande l'emploi hardi du mot propre, à l'exemple d'Homère, de Démosthène, d'Hérodote et autres auteurs.

Encore quelques lignes pour expliquer que la beauté du style tient aux mêmes causes qui en produisent l'agrément [2], et Denys en a fini avec les questions préliminaires. Il commence les recherches de détail en étudiant la musique des sons.

b) **Premier moyen : la musique des sons** (Ch. 14-16, pp. 71-104).

La théorie des lettres a été tentée en Grèce avant Denys. Au temps de Platon on employait les termes de voyelles, de consonnes, de muettes [3], et à la fin du IVe siècle Aris-

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 12, pp. 67-68.
2. C'est le ch. 13, pp. 70-71.
3. Voir Platon, *Cratyle*, p. 424, C; cf. *Philèbe*, p. 18, B, C, et *Théétète*, p. 203, B.

toxène faisait aussi la distinction des voyelles et des consonnes [1]. D'autre part, l'étude physiologique de l'alphabet occupa les Pythagoriciens, ne fut pas inconnue de Platon, et fut poussée plus loin par Aristote [2]. Enfin les rhéteurs et les grammairiens complétèrent ces travaux, comme en témoignent le traité de Théophraste *Sur le style* et la *Grammaire* de Denys le Thrace [3]. A Rome même, Cicéron prouve en maint endroit qu'il connaît sur ce point comme sur les autres la tradition grecque. Quant à Denys, il n'a fait que glaner chez ses prédécesseurs : tout au plus semble-t-il, à le comparer avec Aristote, qu'il ait développé les considérations physiologiques. Mais, comme dans l'état actuel de la littérature grecque on ne trouverait sur ces études que des remarques détachées, non un exposé complet, les pages de Denys sont fort précieuses.

Il rappelle d'abord et explique les noms qui désignent les lettres (στοιχεῖα et γράμματα); puis, il adopte la division qu'il trouve chez d'autres grammairiens (il ne les nomme pas) en *voyelles* (φωνήεντα), qui rendent un son à elles seules, *semi-voyelles* (ἡμίφωνα), qui sonnent mieux quand on les combine avec les voyelles, et *muettes* (ἄφωνα), qui ne se font entendre que prononcées avec d'autres.

Les *voyelles* sont longues (η, ω), brèves (ε, ο), ou

1. Cf. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 14, p. 72 : ὡς Ἀριστόξενος ὁ μουσικὸς ἀποφαίνεται.
2. Voir Cicéron, *Tusculanes*, l. I, ch. 25; Platon, *Cratyle*, p. 426, C; Aristote, *Histoire des animaux*, IV, 9.
3. Dans le traité *Sur l'arrangement des mots*, ch. 13, p. 101, Denys d'Halicarnasse s'appuie sur l'autorité de Théophraste. Dans Denys le Thrace, cf. les § 6-10 (édition Uhlig, Lipsiæ, 1884, pp. 9-22). — Le Pseudo-Démétrios, *Sur l'élocution* (Περὶ ἑρμηνείας), § 173-178, fait aussi des observations intéressantes sur l'emploi et la valeur des lettres; mais n'oublions pas que son ouvrage paraît sensiblement postérieur à celui de Denys.

communes (ᾰ, ῐ, ῠ). Les longues, ayant plus d'ampleur et de durée, sont les plus agréables, et rien ne vaut l'α long, « car on le prononce la bouche pleinement ouverte et en dirigeant le souffle en haut vers le voile du palais [1] » ; puis viennent, avec une valeur décroissante, η, ω, ι, ο, ε.

Les *semi-voyelles* sont : les *simples* (ἁπλᾶ), λ, μ, ν, ρ, σ, et les *doubles* (διπλᾶ) ζ (σ + δ), ξ (κ + σ), ψ (π + σ), qui « leur sont supérieures parce qu'elles prennent plus de place » ; et Denys explique la manière de les prononcer. Parmi les simples, λ est la plus douce ; le ρ est rude, et aucune semi-voyelle n'a plus de vigueur ; les nasales μ et ν tiennent le milieu entre λ et ρ. Quant au σ, « il manque de grâce et de charme » : aussi certains auteurs ont-ils écrit des odes entières sans σ, et Pindare l'a condamné comme impur. Des trois doubles, ζ est la plus agréable [2].

Les *muettes* se divisent en *ténues* (ψιλά) : κ, π, τ ; en *aspirées* (δασέα) : χ, φ, θ ; en *moyennes* (κοινὰ ἀμφοῖν) : γ, β, δ. On prononce des lèvres π, φ, β ; des dents τ, θ, δ ; du gosier κ, χ, γ [3]. Les meilleures sont celles qui réclament

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 14, p. 76.

2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 14, pp. 78-82. E. Baudat, *Étude sur D. d'H. et le traité de la disposition des mots*, p. 52, insiste sur la remarque de Denys relative au ζ (τὸ ζ μᾶλλον ἡδύνει τὴν ἀκοὴν τῶν ἑτέρων) comme permettant de reconnaître sa véritable prononciation. « On n'y devait pas sentir trop la présence du σ, dit-il... C'était une *s* douce, le *z* de *douze*, *zouave*, l'*s* de *chose*, *vase*. » En réalité nous ne savons rien de précis à cet égard, et E. Baudat lui-même rappelle que M. Louis Havet (*Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. III, p. 192) reconnaît trois prononciations du ζ : *dz*, *zd* et *zz*. Quant à l'origine du ζ, Denys semble voir juste quand il l'explique par ζ = σ + δ : cf. l'expression adverbiale bien connue Ἀθήναζε = Ἀθήνασδε, et les formes doriennes comme κωμάσδω, ἀγοράσδων, παίσδεις dans Théocrite (III, 1 ; XV, 16 ; XIV, 8).

3. De là les termes, usités aujourd'hui, de *labiales*, *dentales* et *gutturales*, qui n'ont pas leur équivalent grec dans le texte de Denys.

beaucoup de souffle (il désigne ainsi les aspirées) ; puis viennent les moyennes et les ténues.

Après les lettres, les syllabes. Denys définit les syllabes brèves et les syllabes longues. Puis il observe que certaines longues sont plus longues que d'autres, et certaines brèves plus brèves que d'autres, suivant le nombre et la nature des consonnes qui accompagnent la voyelle. Ainsi, la syllabe initiale est de moins en moins brève dans la série de mots : ὁδός, Ῥόδος, τρόπος, στρόφος ; et le mot σπλήν donne un ensemble beaucoup plus long que l'η isolé [1]. Denys veut dire par là que dans l'art oratoire on doit tenir compte non seulement de la mesure stricte donnée par la nature des voyelles, mais aussi de la manière dont elles sont placées, et que, si on multiplie les voyelles seules, on aura des phrases plus faciles à prononcer vite que si on multiplie les consonnes ; et c'est en effet de quoi il donne des exemples. Outre la différence de quantité, Denys reconnaît aussi la différence de son, suivant la nature des lettres composantes : par là certaines syllabes sont douces, d'autres dures. Enfin, il en conclut que les bons auteurs, connaissant cette puissance des lettres et des syllabes, approprient les sons à la nature des objets. C'est ainsi qu'Homère, pour montrer l'ardeur et la continuité de la prière, emploie la forme allongée προπροκυλινδόμενος dans la phrase :

1. Ce n'était probablement pas là une théorie nouvelle. Mais où Denys l'avait-il lue ? Je ne crois pas comme G. Ammon (*De Dion. Halic. libr. rhet. fontibus*, p. 42) que ce soit dans ce passage du livre I des Ῥυθμικὰ στοιχεῖα d'Aristoxène (t. II, p. 76, l. 15 de l'édition Westphal-Saran, Leipzig, 1893) : Μεγέθη μὲν γὰρ χρόνων οὐκ ἀεὶ τὰ αὐτὰ κατέχουσιν αἱ συλλαβαί, λόγον μέντοι τὸν αὐτὸν ἀεὶ τῶν μεγεθῶν. Le texte d'Aristoxène signifie seulement que le *rapport* est toujours le même entre les brèves et les longues, quelle que soit la rapidité du mouvement.

Οὐδ' εἴ κεν μάλα πολλὰ πάθοι ἑκάεργος Ἀπόλλων
προπροκυλινδόμενος πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο.
(*Il.*, XXII, 220-221.)

Ailleurs, au contraire, une forme courte et resserrée, comme ἀμβλήδην au lieu de ἀναβλήδην, « montre la défaillance de la respiration et le désordre de la voix [1] » :

Ἀμβλήδην γοόωσα μετὰ Τρωῇσιν ἔειπεν.
(*Il.*, XXII, 476.)

Denys donne d'autres exemples d'allongement ou de resserrement, qui paraissent moins concluants : ainsi ἠΐονες et βοόωσιν (*Il.*, XVII, 265), ὀδύνῃσι et ψηλαφόων (*Od.*, IX, 416 et 417) sont des mots allongés ou non contractes, conformes à l'état de la langue au temps de l'aède homérique, sans que celui-ci ait pu les préférer à une forme plus courte ; réciproquement ἔκπληγεν (*Il.*, XVIII, 225) est peut-être la seule forme usitée à l'époque homérique plutôt que l'abréviation de ἐξεπλάγησαν.

Enfin, Denys a remarqué que les poètes et les prosateurs empruntent aussi aux générations précédentes les mots imitatifs tels que ῥοχθεῖν (gronder comme les vagues qui se brisent), κλάζειν (émettre un bruit perçant), βρέμειν (retentir), σμαραγεῖν (gronder), ῥοῖζος (sifflement d'un trait)[2]. « En cela, dit-il, le grand principe, le grand maître, c'est la nature : elle nous rend imitateurs et créateurs de mots qui font voir les choses en vertu de certaines

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 15, p. 93 : ἡ τοῦ πνεύματος δηλοῦται συγκοπὴ καὶ τὸ τῆς φωνῆς ἄτακτον. Telle est l'explication de Denys. Mais a-t-il bien compris le sens de ἀμβλήδην ? Cet adverbe signifie littéralement « en lançant sa voix », c'est-à-dire « en poussant un profond soupir ». Cf. l'explication donnée par Didyme : ἀμβλήδην· ἀναφέρουσα ἀθρόως τὸ πνεῦμα.

2. Voir ces mots dans l'*Odyssée* (V, 402) et dans l'*Iliade* (XII, 207 ; II, 210 ; XVI, 361).

ressemblances conformes à la raison et propres à mettre l'intelligence en mouvement [1]. » Telle serait encore l'origine de μύκημα (mugissement), de χρεμετισμός (hennissement) et de quelques autres mots cités par Denys. Mais il n'était pas le premier à parler de mots imitatifs. Depuis longtemps, les philosophes, sur la question de l'origine du langage, se partageaient entre deux hypothèses : d'après l'une, les mots sont d'origine naturelle (φύσει) et imitent la nature des choses ; d'après l'autre, ils sont d'institution conventionnelle (θέσει) et sans rapport à l'essence des objets qu'ils désignent. Platon, rejetant la seconde hypothèse, regardait l'institution des mots comme naturelle, et, sur ce point, Denys lui rend hommage comme à un maître [2].

La conclusion de toutes ces études sur la musique des sons, c'est que la variété et la beauté du style reposent sur la variété et la beauté des mots, des syllabes et des lettres. Pour achever sa démonstration, Denys ajoute encore quelques exemples commentés qu'il emprunte à Homère, « celui de tous les poètes qui est le plus riche en sons [3] ». Cette page a eu l'honneur d'être distinguée et louée par Pope, le célèbre critique et poète anglais [4] ; sans être fort élevée, elle est curieuse et

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 16, p. 94.

2. Sur le problème de l'origine du langage chez les philosophes de l'antiquité, cf. P. Janet et G. Séailles, *Histoire de la philosophie, les problèmes et les idées*, fascicule 1er, p. 223 et suiv. (Paris, Delagrave, 1887, in-8o) ; voir aussi P. Regnaud, *Origine et philosophie du langage*, p. 62 et suiv. (Paris, Fischbacher, 1888, in-12).

3. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 16, p. 97 : ὁ δὴ πολυφωνότατος ἁπάντων τῶν ποιητῶν.

4. Pope, *An essay on Criticism*, v. 665-666 :

See Dionysius Homer's thoughts refine,
and call new beauties forth from every line.

« Voyez comme Denys commente finement les pensées d'Homère et de chaque vers fait jaillir des beautés nouvelles. »

fine, et elle nous renseigne évidemment sur la manière dont on expliquait les poètes dans les écoles :

Lorsque Homère voudra donner l'idée de la grâce d'un visage bien fait et d'une beauté qu'on regarde avec plaisir, il se servira des voyelles les meilleures, des semi-voyelles les plus molles ; il ne chargera point les syllabes de muettes, il ne contractera pas les sons en rapprochant les uns des autres les éléments difficiles à prononcer, et il fera, avec les lettres, une sorte de douce harmonie qui traverse l'oreille sans la fatiguer, comme dans ces vers :

Ἡ δ' ἴεν ἐκ θαλάμοιο περίφρων Πηνελόπεια,
Ἀρτέμιδι ἰκέλη, ἠὲ χρυσῇ Ἀφροδίτῃ.

(*Od.*, XVII, 36 et 37.)

Δήλῳ δή ποτε τοῖον Ἀπόλλωνος παρὰ βωμῷ
φοίνικος νέον ἔρνος ἀνερχόμενον ἐνόησα.

(*Od.*, VI, 162 et 163.)

Καὶ Χλῶριν εἶδον περικαλλέα, τήν ποτε Νηλεὺς
γῆμεν ἑὸν διὰ κάλλος, ἐπεὶ πόρε μυρία ἕδνα.

(*Od.*, XI, 281 et 282.)

Au contraire, lorsqu'il peindra un visage lamentable, ou effrayant, ou arrogant, loin d'employer les voyelles les meilleures, il prendra les semi-voyelles et les muettes les plus difficiles à prononcer, et il en chargera les syllabes comme dans ces vers :

Σμερδαλέος δ' αὐτῇσι φάνη κεκακωμένος ἅλμῃ.

(*Od.*, VI, 137.)

Τῇ δ' ἐπὶ μὲν Γοργὼ βλοσυρῶπις ἐστεφάνωτο,
δεινὸν δερκομένη, περὶ δὲ Δεῖμός τε Φόβος τε.

(*Il.*, XI, 36 et 37.)

Pour rendre par le style l'impression de fleuves qui confluent en un même lieu et le fracas d'eaux qui se mélangent, il emploiera des syllabes non plus coulantes, mais fortes et rudes :

Ὡς δ' ὅτε χείμαρροι ποταμοὶ κατ' ὄρεσφι ῥέοντες,
ἐς μισγάγγειαν συμβάλλετον ὄμβριμον ὕδωρ.

(*Il.*, IV, 452 et 453.)

Pour peindre un homme armé brisant de force l'obstacle que lui oppose le courant d'un fleuve, tantôt lui résistant, tantôt entraîné par lui, il fera des refoulements de syllabes, il abrégera des temps, et, par le choix des lettres, il donnera l'idée de la résistance :

Δεινὸν δ' ἀμφ' Ἀχιλῆα κυκώμενον ἵστατο κῦμα,
ὤθει δ' ἐν σάκεϊ πίπτων ῥόος, οὐδὲ πόδεσσιν
εἶχε στηρίξασθαι.

(*Il.*, XXI, 240-242.)

Lorsqu'il montre le bruit et la mort lamentable de gens heurtés contre des rochers, il s'attardera sur les lettres les plus désagréables et les moins harmonieuses, sans polir ni adoucir par aucun moyen son arrangement :

Σὺν δὲ δύω μάρψας, ὥστε σκύλακας ποτὶ γαίῃ,
κόπτ'· ἐκ δ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέε, δεῦε δὲ γαῖαν.

(*Od.*, IX, 289-290.)[1]

Après ces exemples et ces remarques, Denys termine l'étude de la musique des sons en rappelant que Théophraste, dans le traité *Sur le style*, distinguait deux sortes de mots : « les uns beaux par nature, dont le rapprochement, selon lui, rendra la phrase belle et magnifique, les autres humbles et bas, qui ne produiront jamais ni bonne poésie ni bonne prose. »[2] Il trouve cette théorie trop absolue et trop sévère, car les mots propres et expressifs ne sont pas toujours harmonieux et beaux, et il y a des cas où l'on est bien forcé de les employer, si désagréables qu'ils soient ; mais il estime qu'on peut tirer parti de ces termes même, en les mêlant avec les autres si habilement qu'ils passent inaperçus, comme a fait Homère (*Il.* II, 494 et suiv.) dans l'énumération, pourtant très ingrate, des villes béotiennes. On ne peut que louer cette critique d'une doctrine qui aboutissait à créer

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 16, pp. 97-100.
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 16, p. 101.

un style noble, distinct du style naturel; du reste ne savons-nous pas par l'exemple de notre littérature, principalement au XVIII[e] siècle, le danger que présente une telle distinction?

c) Deuxième moyen : le rythme.
(Ch. 17 et 18, pp. 104-129).

Le deuxième élément de la beauté et de l'agrément est le rythme. Denys explique ce que c'est qu'un *rythme* ou un *pied*. « Tout nom, dit-il, tout verbe, toute autre partie du discours, pourvu qu'elle ne soit point monosyllabique, se prononce selon un certain rythme; quant aux mots *pied* et *rythme*, ce sont pour moi termes synonymes [1] ». Aristoxène voyait dans le *pied* « l'unité par laquelle nous marquons le rythme et le rendons sensible »; à cette différence près, Denys adopte sa doctrine [2].

Dans l'exposé des pieds ou rythmes, Denys d'Halicarnasse distingue, comme Denys le Thrace, les pieds simples, formés de deux ou trois syllabes, et les pieds composés, formés de quatre ou six syllabes; comme lui, il énumère douze pieds simples et les divise en pieds de deux et de trois syllabes [3]. Chez l'un et chez l'autre, à

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 17, p. 104.
2. Aristoxène, livre II des Ῥυθμικὰ στοιχεῖα, § 16 (ᾧ σημαινόμεθα τὸν ῥυθμὸν καὶ γνώριμον ποιοῦμεν τῇ αἰσθήσει, πούς ἐστιν εἷς ἢ πλείους) et § 18 (ἐξ ἑνὸς χρόνου ποὺς οὐκ ἂν εἴη φανερόν), édition Westphal-Saran, t. II, p. 81.
3. Pieds de deux syllabes :
   1. ᴗᴗ pyrrhique,
   2. -- spondée,
   3. ᴗ- iambe,
   4. -ᴗ trochée ;

   Pieds de trois syllabes :
   5. ᴗᴗᴗ tribraque,
   6. --- molosse,
   7. ᴗ-ᴗ amphibraque,
   8. ᴗᴗ- anapeste,
   9. -ᴗᴗ dactyle,
   10. -ᴗ- crétique,
   11. --ᴗ bacchios,
   12. ᴗ-- hypobacchios.

quelques différences de noms près, les listes concordent entièrement [1]. Denys d'Halicarnasse ne nomme point Denys le Thrace; mais deux fois, dans l'étude des pieds, il s'appuie sur les *métriciens* (μετρικοί), c'est-à-dire, comme il le laisse entendre ailleurs [2], sur Aristophane de Byzance et ses disciples; il n'est donc que l'écho des grammairiens alexandrins, qui eux-mêmes complétaient en cela des études commencées par Thrasymaque et Gorgias, puis développées par Isocrate et ses disciples [3].

Ici, un point capital est à retenir : les métriciens, à l'inverse des musiciens comme Aristoxène, et malgré l'emploi du mot *rythme* comme synonyme de *pied*, mesurent les pieds par le nombre des syllabes, non par les intervalles musicaux; de là cette division, acceptée par Denys, des pieds de deux et de trois syllabes, qui n'est pas scientifique; de là, pour ne prendre qu'un exemple, cette distinction du spondée et du dactyle, qui pourtant, au point de vue musical, sont égaux en durée, l'un et l'autre valant quatre brèves. Par le fond, et bien qu'il ait suivi Aristoxène dans l'explication des mots *rythme* et *pied*, Denys est donc un métricien pur, un grammairien.

A ces études sur le rythme se rattache une théorie particulière et célèbre dont il est difficile de fixer l'origine,

1. Denys le Thrace, *Grammaire*, Supplément III (édition Uhlig, p. 117 et suiv.).
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 17, pp. 107 et 111 ; cf. ch. 22, p. 156.
3. Voir Cicéron, *Orator*, ch. 52, § 175, et ch. 57, § 191-196.

car elle ne rappelle rien des doctrines musicales d'Aristoxène, et d'autre part Denys la rapporte aux *rythmiciens* (ῥυθμικοί), terme vague qui semble désigner les auteurs qui ont traité du rythme oratoire. Quoi qu'il en soit, c'est du dactyle qu'il s'agit : Denys vient de dire la beauté de ce pied et le grand ornement qu'en tire le mètre héroïque, il a cité un vers d'Homère à cinq dactyles [1], et il ajoute : « Les rythmiciens disent que dans ce pied la longue est plus brève que la longue parfaite (c'est-à-dire la plus longue, τελείας) ; mais, comme ils ne peuvent pas dire de combien, ils l'appellent *irrationnelle* (ἄλογον) ». N'oublions pas que Denys parle ici d'art oratoire, de prononciation déclamée, de lecture : il remarque donc simplement que dans la déclamation le dactyle du vers dactylique n'est pas toujours prononcé avec une rigueur absolue, qu'on le prononçait souvent plus court qu'un vrai dactyle, sans en faire pour cela un tribraque. Même origine musicale, lorsqu'il ajoute : « Quant au rythme inverse de celui-ci, qui, commençant par les brèves, finit par cette longue irrationnelle, les rythmiciens le distinguent des anapestes ordinaires en l'appelant κύκλος, et ils citent comme exemple ce vers : Κέχυται πόλις ὑψίπυλος κατὰ γᾶν ». Là encore il n'est pas difficile de voir qu'il s'agit de prononciation, que la voix semble *rouler* d'une allure égale (de là le nom de κύκλος) en appuyant à peine sur les longues, dont aucune n'est une longue parfaite [2].

1. Ἰλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν (*Od.*, IX, 39).
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 17, p. 109. C'est de ce passage fort simple que Bœckh, pour élucider certaines difficultés de la métrique logaédique, a cru pouvoir tirer sa théorie du *dactyle cyclique*. Mais Denys d'Halicarnasse ne s'occupe pas ici des vers logaédiques, et son texte parle seulement d'un genre d'*anapeste* (non de dactyle) auquel les rythmiciens ont donné le nom de κύκλος.

Denys ne se contente pas d'énumérer et de décrire les rythmes; il ajoute des jugements sur leur valeur littéraire et esthétique. Le spondée « a beaucoup de gravité et de dignité »; l'iambe « ne manque pas de noblesse »; le trochée « est plus mou et moins noble que l'iambe »; l'anapeste « a beaucoup de dignité, et il est d'un excellent emploi là où il faut donner aux choses de la grandeur et du pathétique »; le dactyle « est plein de dignité et excellent pour la beauté de l'harmonie, et le mètre héroïque tire de lui son plus grand ornement ». Le molosse, le crétique, le bacchios et l'hypobacchios sont aussi comptés parmi les pieds qui produisent de beaux effets, tandis que le pyrrhique, le tribraque et l'amphibraque sont vulgaires, efféminés, sans noblesse. Tous les rythmes sont ainsi jugés. C'est là un exercice d'esprit assez subtil, mais en s'y appliquant Denys n'a rien dit qui ne fût d'un homme de goût. Aristote avait été très bref sur ce sujet, Cicéron l'avait traité en partie, et c'est Denys qui lui a donné le plus de développement [1].

L'étude des rythmes terminée, Denys explique que, s'il l'a tant approfondie, c'est que la beauté de l'arrangement dépend de la beauté des rythmes isolés ou associés. Il ajoute que le meilleur arrangement ne comprend que les rythmes excellents, et que, si l'on est obligé de mêler les meilleurs et les moins bons, il faut les mêler avec art et avec grâce. Il analyse ensuite trois phrases tirées de Thucydide, de Platon et de Démosthène, et il n'y trouve aucun pied vulgaire et médiocre.

Celle de Thucydide, c'est le début de l'oraison funèbre prononcée par Périclès (II, 35, 1). 1er membre : Οἱ μὲν |

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 17, pp. 105-111. Cf. Aristote, *Rhétorique*, III, 8, 4; Cicéron, *Orator*, ch. 57 et 58, § 191-196.

πολλοὶ | τῶν ἐνθ|άδε ἤ|δη εἰ|ρηκότων, formé de trois spondées, un anapeste, un spondée, et un crétique. 2[e] membre : ἐπαινοῦ|σι τὸν προσθ|έντα τῷ | νόμῳ τὸν|λόγον τόν|δε, formé de deux hypobacchios, un crétique, deux autres hypobacchios, et une catalexe. 3[e] membre : ὡς καλὸν|ἐπὶ τοῖς | ἐκ τῶν | πολέμων | θαπτομέ|νοις ἀγο|ρεύεσ|θαι αὐτ|όν, formé de un crétique [1], un anapeste, un spondée, un anapeste, puis deux dactyles, deux spondées et une catalexe. « Tels sont ordinairement, ajoute Denys, les rythmes de Thucydide, et il est bien rare qu'il en soit autrement; on peut donc dire qu'il est élevé, artiste en style, et noble dans le choix de ses rythmes [2] ».

Pour Platon, l'exemple est tiré du *Ménéxène* (p. 236, D), au début de l'oraison funèbre. 1[er] membre : Ἔργῳ μὲν | ἡμῖν | οἵδε ἔ|χουσιν | τὰ προσή|κοντα | σφίσιν αὐ|τοῖς [3]. Denys y voit d'abord un bacchios, « car, dit-il, je ne saurais croire que ce membre soit composé sur le rythme iambique, quand je pense que ce ne sont pas les mesures vives et rapides, mais les mesures étendues et lentes qui conviennent à ceux qui se lamentent. » Viennent ensuite un spondée, un dactyle, un spondée, un crétique ou anapeste, un spondée, un hypobacchios, ou, « si l'on veut », un anapeste et une catalèxe [4]. Le 2[e] membre : ὧν τυχόντ |

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 18, p. 115 : Τὸ δὲ δὴ τρίτον κῶλον... ἄρχεται μὲν ἀπὸ τοῦ κρητικοῦ ποδός. Il importe de bien remarquer, ici et ailleurs, que Denys se donne la liberté de traiter comme longue la syllabe finale d'un mot quand elle est terminée par une consonne, même si la voyelle est brève.

2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 18, p. 115.

3. Dans les éditions de Denys, le texte de Platon porte : οἵδ' ἔχουσι τὰ. Mais le commentaire métrique donné par Denys prouve qu'il lisait οἵδε ἔχουσιν τὰ, et c'est en effet le texte des manuscrits de Platon (cf. édition Schanz).

4. Le dernier spondée, κοντα, est obtenu par allongement de la finale

ες πορεύ|ονται | τὴν εἱμ|αρμένην | πορείαν comprend deux crétiques, puis deux spondées, un troisième crétique, un hypobacchios. Et sur ce, Denys entonne un grand éloge de Platon :

Il n'est pas possible qu'une phrase entièrement composée de beaux rythmes ne soit pas belle, et il y en a chez lui des milliers de semblables. C'est un homme qui n'a pas son pareil pour l'intelligence de l'harmonie et de l'eurythmie... Il arrange les mots d'une manière claire, agréable, belle, et de ce côté on ne saurait lui faire aucun reproche [1].

Après Thucydide et Platon, Démosthène. « Il est comme la règle pour le choix des mots et pour la beauté de l'arrangement »; et Denys étudie les rythmes de la première phrase du discours *Sur la Couronne*. Le premier membre (πρῶτον μὲν, | ὦ ἄνδρ|ες Ἀθη|ναῖοι|, τοῖς θεοῖς | εὔχομαι | πᾶσι καὶ | πάσαις) comprend successivement un bacchios, un spondée, un anapeste, un spondée, trois crétiques à la file, et un spondée. Dans le second membre (ὅσην εὔ|νοιαν ἔχ|ων ἐγὼ | διατελῶ | τῇ τε πόλει | καὶ πᾶσιν | ὑμῖν) un hypobacchios est suivi d'un bacchios ou, « si l'on veut », d'un dactyle [2], puis d'un crétique; viennent ensuite « deux pieds composés » que Denys qualifie de *péons*, alors que le premier seul (διατελῶ) appartient au groupe des péons (péon 4[e]), tandis que le second (τῇ τε πόλει) est un choriambe; le membre se ter-

en considération des deux consonnes initiales de σφίσιν qui lui fait suite. Pour σφίσιν αὐ traité comme un hypobacchios, cf. ci-dessus, note 1 de la p. 92

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 18, pp. 117-118.

2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 18, p. 119 : Βακχεῖος, εἰ δὲ βούλεταί τις Δάκτυλος. — Pour νοιαν ἔχ traité comme un bacchios, cf. ci-dessus, p. 92, note 1.

mine par un molosse ou bacchios [1] et par un spondée. Le troisième membre (τοσαύτην | ὑπάρξαι | μοι παρ' ὑμ|ῶν εἰς | τουτονὶ | τὸν ἀγῶν|α) commence par deux hypobacchios et se continue par un crétique accompagné d'un spondée. Il se termine, suivant Denys, par « un bacchios ou un crétique, puis par un autre crétique et par une catalexe » ; mais on a beau faire, il est impossible de reconnaître ici d'autres pieds qu'un crétique et un anapeste suivis d'une catalexe : ou bien le texte de Denys est altéré, ou bien l'auteur avait sous les yeux un autre texte de Démosthène. « Comment ne pas appeler belle, ajoute Denys, l'harmonie d'un style où il n'y a ni pyrrhique ni iambe, ni amphibraque, ni trochée? » Et après avoir ainsi analysé trois phrases de Thucydide, Platon et Démosthène, il conclut par cette remarque aussi prudente que juste : « Je ne dis pas que chacun de ces grands écrivains ne s'est jamais servi des rythmes moins nobles; ils s'en servent, mais ils les cachent bien et ils les enchassent au milieu des meilleurs [2] ».

A des modèles aussi éclatants, Denys oppose ceux qui, pour n'avoir pas soigné cette partie de l'art, sont tombés au rang des pires écrivains. Choisissant comme type de ces derniers Hégésias de Magnésie, déjà pris à partie dans un autre chapitre [3], il se livre contre lui à une violente invective et déclare que ce n'est pas par ignorance, mais par manque de goût, et de propos délibéré, qu'il a employé les mauvais rythmes. Il cite une page dans laquelle Hégé-

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 18, pp. 119-120 : Μολοττὸς ἢ Βακχεῖος· ἐγχωρεῖ γὰρ ἑκατέρως αὐτὸν διαιρεῖν. (J'adopte la correction proposée en note par Reiske : ἑκατέρως au lieu de ἑκατέρους). — Pour καὶ πᾶσιν traité comme un molosse, cf. ci-dessus, p. 92, note 1.
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 18, p. 120.
3. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 4, p. 28; cf. plus haut, p. 71.

sias décrit les cruels traitements infligés par Alexandre à un roi barbare au siège de Gaza et la rapproche des vers d'Homère sur les outrages infligés par Achille au cadavre d'Hector. Pour Denys, la différence des rythmes explique les défauts de l'historien et la beauté du poète. Il serait fastidieux d'abuser ici des citations et de compter dans le morceau d'Hégésias les pieds peu nobles ou bas. Qu'il suffise de dire qu'on y trouve en effet plusieurs d'entre les pieds blâmés par Denys, le pyrrhique et l'amphibraque rarement, le tribraque assez souvent; ce dernier donne même au style quelque chose de sautillant. Mais on y relève aussi beaucoup d'anapestes, de dactyles, d'iambes, de molosses et autres pieds jugés excellents. La faiblesse de la prose d'Hégésias et d'autres écrivains a donc d'autres raisons, difficiles d'ailleurs à démêler, et ici en particulier on relève des tournures et des métaphores vicieuses [1] qui sont peut-être la cause principale du fâcheux effet produit sur nous par la page d'Hégésias si justement opposée aux vers d'Homère.

d) **Troisième et quatrième moyen : la variété et la convenance** (Ch. 19 et 20, pp. 129-145).

Pour achever l'étude des éléments qui rendent le style agréable et beau, Denys parle de la variété et de la convenance.

La nécessité d'éviter la monotonie est un précepte indiqué dans Isocrate [2] et nettement posé par Théophraste;

1. Ἡ ἐλπὶς συνέδραμεν εἰς τὸ τολμᾶν. — Εἰς γόνατα συγκαμφθείς. — Τοὺς ἄλλους ὀργὴ πρόσφατος ἐπίμπρατο. — Cf. Blass, *Die griech. Bereds in dem Zeitraum von Alex. bis auf Aug.*, p. 31, et E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, t. I, p. 137.
2. Isocrate, fragment 10 (t. II, p. 320 des *Oratores Attici* de la collection Didot) : Ὅλως δὲ ὁ λόγος μὴ λόγος ἔστω, ξηρὸν γάρ· μηδὲ ἔμμε-

ce dernier montre même les différences qui séparent pour la variété le poète de l'orateur [1]. Comme Théophraste, Denys signale les entraves imposées au poète, contenu dans l'épopée par des règles précises, plus libre dans les diverses formes du lyrisme. Rien n'égale au contraire la liberté laissée à la prose, et la meilleure prose est la plus variée : les membres ne seront donc pas en nombre égal dans toutes les périodes; ils différeront de longueur et d'allure; il y aura variété dans les rythmes, dans les tours de phrase, dans l'accentuation; et toute cette variété aura bonne grâce si l'art s'y dissimule. Hérodote, Platon, Démosthène en sont d'excellents modèles. Mais Isocrate et son école ont quelque monotonie : Isocrate la dissimule un peu par les grâces du style, tandis qu'elle apparaît clairement chez ses disciples [2].

Sur la convenance, Denys insiste plus que sur la variété, mais, comme toujours, sans ajouter beaucoup aux doctrines de ses devanciers. « Ainsi qu'il est reconnu par tous, dit-il, la convenance est ce qui s'harmonise avec les personnes et avec les choses qui forment le sujet [3] » Un témoignage de Cicéron [4] montre que les rhéteurs avaient depuis longtemps appliqué au style cette notion de la convenance, familière aux philosophes et aux moralistes; c'est une de ces applications que nous trou-

τρος, καταφανὲς γάρ. Ἀλλὰ μεμίχθω παντὶ ῥυθμῷ, μάλιστα ἰαμβικῷ ἢ τροχαϊκῷ.

1. C'est par Cicéron, *De oratore*, l. III, ch. 48, § 184 et suiv., que nous connaissons les vues de Théophraste sur la variété.

2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 19, pp. 129-134; cf. ch. 12, pp. 66-67 (ci-dessus, p. 80).

3. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 20, p. 135 : Ὁμολογουμένου δὴ παρὰ πᾶσιν ὅτι πρέπον ἐστὶ τὸ τοῖς ὑποκειμένοις ἁρμόζον προσώποις τε καὶ πράγμασιν.

4. Cicéron, *Orator*, ch. 21, § 70-72.

vons chez Denys. Aristote avait remarqué combien nos jugements varient selon les passions qui nous agitent, et que « les mêmes choses nous paraissent, suivant nos dispositions, ou entièrement opposées, ou d'une tout autre importance [1] ». Partant de là, sans doute, Denys constate comme un fait d'expérience que les mots s'arrangent différemment dans notre bouche quand nous sommes sous le coup de quelque passion ou quand nous sommes calmes; de même, quand nous racontons ce que nous avons vu, nous approprions notre arrangement des mots à la nature de notre récit, et cela instinctivement. Poète ou orateur, on doit donc être *imitatif* (μιμητικός) du sujet que l'on traite. Il y a donc, à côté de l'harmonie imitative qui résulte du choix des mots, une harmonie imitative qui résulte de leur arrangement. Homère en est le parfait modèle, bien qu'il emploie un seul mètre et fort peu de rythmes; et, se plaçant à ce point de vue, Denys examine les vers de l'*Odyssée* (XI, 593-598) qui décrivent le supplice de Sisyphe. Il multiplie les remarques sur l'emploi des voyelles et des consonnes, des brèves et des longues, des dactyles et des spondées; mais peut-être n'explique-t-il pas assez l'arrangement même, l'ordre dans lequel les mots se succèdent, les rapports de cet ordre avec la scène qu'il s'agissait de décrire. Quoi qu'il en soit, on ne lira pas, croyons-nous, sans intérêt ce curieux commentaire du vers

Αὖθις ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λᾶας ἀναιδής.

N'est-il pas vrai, dit Denys, qu'ici l'arrangement des mots dégringole avec la lourde pierre, ou plutôt que la rapidité de l'expression devance le mouvement du rocher ? Il me semble que oui. Et quelle en est la raison ? car elle vaut la peine d'être vue. Le vers qui montre

1. Aristote, *Rhétorique*, l. II, ch. 1, § 4.

la descente du rocher n'a aucun mot monosyllabique, et seulement deux mots de deux syllabes. Cela fait qu'il n'y a pas d'intervalle entre les temps, et que la marche est accélérée. De plus, sur les dix-sept syllabes du vers, dix sont brèves ; seules les sept autres sont longues, et encore ne sont-elles pas des longues parfaites [1] ; nécessairement alors la phrase se resserre et se ramasse, entraînée par la brièveté des syllabes..... Enfin, sauf au dernier pied, il n'y a que des dactyles dont les syllabes irrationnelles [2] se pressent les unes à côté des autres [3], de sorte que quelques-uns diffèrent peu des trochées. La phrase étant combinée avec de pareils rythmes, tout contribue donc à la rendre rapide, roulante et croulante [4].

III

LES HARMONIES QUI RÉSULTENT DE L'ARRANGEMENT. LES RAPPORTS DE LA PROSE ET DE LA POÉSIE.

(Ch. 21-25, pp. 145-224).

Avec le chapitre de la convenance se termine la théorie générale de l'arrangement. Mais il y a différentes espèces d'arrangement, différentes harmonies, qui ont des représentants autorisés, et dont l'examen amène cette question : qu'est-ce qui rend souvent la prose semblable à un poème et la poésie semblable à la prose ? C'est la dernière partie

1. Les deux premières en effet, αυ et ει, sont des longues simples ; les deux suivantes, ον et ιν, n'ont pas de voyelles longues ; la cinquième et la sixième, α et αι, sont des longues simples ; la longue la plus longue est la septième, ης, qui termine le vers. Cf. plus haut, p. 83, la théorie de Denys sur le degré de longueur des syllabes longues.

2. Sur la longue du dactyle, ou syllabe irrationnelle, cf. plus haut, p. 90.

3. Καὶ οὗτοί γε παραδεδιωγμένας ἔχοντες τὰς ἀλόγους. Texte difficile à traduire clairement. Denys veut dire que ces longues se poursuivent de près en cherchant à se dépasser. Cf. le verbe παρατρέχειν = courir à côté, et même courir à l'envi en se dépassant de près.

4. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 20, pp. 142-144.

du traité et celle où Denys se livre le plus à ses impressions personnelles.

Il y a, selon lui, trois sortes d'arrangement, trois principales harmonies : l'une est *austère* (αὐστηρά), l'autre est *polie* ou *fleurie* (γλαφυρὰ ἢ ἀνθηρά), la troisième est *moyenne* (κοινή), et l'on ne sait trop dire si elle résulte de l'absence des caractères principaux des précédentes ou de leur mélange. On voit ici l'influence de la division des genres de style, fondée par Théophraste. A l'harmonie austère correspond le genre sublime, à l'harmonie moyenne, le genre moyen. Entre l'harmonie polie ou fleurie et le genre simple la différence est plus grande : c'est que la division des genres de style correspond à une vue d'ensemble de l'éloquence, tandis que celle des harmonies ne porte que sur l'arrangement, si bien qu'un écrivain peut n'avoir point l'harmonie qui semble se rattacher à son genre d'éloquence ; Isocrate, par exemple, dans la dissertation *Sur le style de Démosthène*, appartient au genre moyen, et dans le traité *Sur l'arrangement des mots* il représente l'harmonie fleurie.

Denys étudie l'harmonie austère avec précision, sans marquer pour elle une préférence, mais aussi sans la blâmer. « Pour les mots, elle demande une assiette solide, une ferme consistance, de manière que chacun se laisse voir en pleine lumière, et, de l'un à l'autre, une distance notable, un intervalle sensible ; peu lui importe l'emploi de mots qui s'entrechoquent avec rudesse... ; elle aime le plus souvent à se prolonger par de grands mots qui s'étendent en largeur »... Pour les membres, elle veut des rythmes graves et magnifiques, la variété dans la forme et dans la longueur, quelque chose de « noble, de simple et de franc », plus de naturel que d'art, du pathétique plutôt que des émotions douces. Dans les

périodes, il faut être simple, ne pas les arrondir par des mots inutiles, éviter de leur donner une allure théâtrale ou gracieuse, ne pas les mesurer à la force du souffle de l'orateur. Enfin, d'une manière générale, « l'harmonie austère est brusque dans ses chutes, variée dans les tours de phrase; elle emploie peu de conjonctions, elle est désarticulée, souvent elle ne se gêne pas pour employer l'anacoluthe, elle n'a rien de fleuri; elle est sublime, indépendante, sans recherche; l'archaïsme et la rudesse antique sont pour elle une beauté [1] »

Telle est l'harmonie représentée par Antimaque de Colophon, Empédocle, Pindare, Eschyle, Thucydide, Antiphon; et, pour mieux découvrir par quels moyens ces auteurs ont donné ce caractère à leur style, Denys ajoute deux exemples, le début d'un dithyrambe de Pindare et le début de la préface de Thucydide. Sur les sept premiers membres du texte de Pindare, il fait une ingénieuse, mais bien longue dissection de mots et de syllabes; dans la première phrase du texte de Thucydide, il relève les moindres particularités et les moindres nuances. Inutile de le suivre dans le détail de tant de remarques; sa conclusion sur le texte de Thucydide donnera une idée suffisante de cette critique précise, serrée, presque mathématique :

> En résumé, le nombre des périodes que j'ai citées, autant qu'on peut les distinguer convenablement d'après l'haleine, étant de douze, et celui des membres qu'elles embrassent n'étant pas moindre que trente, c'est tout au plus si l'on trouverait six ou sept membres élégamment composés et d'une harmonie soigneusement polie; les chocs de voyelles dans ces douze périodes sont au nombre de trente ou peu s'en faut; les rencontres de semi-voyelles et de muettes qui se heurtent, âpres et pénibles à prononcer, et produisant des coupures et de

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 22, pp. 148-150.

> nombreux temps d'arrêt dans la diction, sont en si grand nombre qu'on en trouve presque à chaque mot. Fréquents aussi le manque de symétrie entre les membres, l'inégalité des périodes, la nouveauté des tours, la liberté dans l'emploi de l'anacoluthe, enfin toutes les particularités que j'ai considérées comme caractéristiques de l'harmonie austère et sans parure [1].

L'harmonie polie ou fleurie est l'opposé de la précédente. Il faut donc que les mots aient alors du mouvement et de l'enchaînement dans leur marche, « semblables aux eaux courantes et qui ne s'arrêtent jamais »; liés entre eux sans intervalle sensible, ils seront en outre par eux-mêmes « harmonieux, coulants, mous, et gracieux comme un visage de jeune fille. » Les membres aussi devront être enchaînés et ni trop longs ni trop courts; la période sera exactement proportionnée au souffle. On emploiera de préférence les rythmes brefs; on cherchera des « chutes de période harmonieuses et bien d'aplomb », des tours de phrase délicats et mous et qui ne sentent pas l'archaïsme [2].

Les meilleurs représentants de cette harmonie sont : chez les poètes épiques, Hésiode; chez les lyriques, Sappho, Anacréon et Simonide; chez les tragiques, Euripide seul; chez les orateurs, Isocrate. Chez les historiens, personne ne la réalise, mais Éphore et Théopompe en approchent plus que la plupart. Comme pour l'harmonie austère, Denys donne des exemples et les choisit bien : il cite l'ode de Sappho en l'honneur d'Aphrodite et une page de l'*Aréopagitique* d'Isocrate. Sans analyser, comme pour Pindare et Thucydide, membres, mots et syllabes, il se borne à quelques observations générales. Dans l'ode de Sappho, où la continuité de l'harmonie est presque parfaite, on ne note qu'un très petit nombre de

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 22, pp. 169-170.
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 23, pp. 170-172.

rapprochements de lettres qui troublent l'oreille. Dans la page d'Isocrate, tout est fondu et d'une teinte uniforme, les mots sont entraînés par un mouvement que rien n'arrête, et il n'y a pas une seule rencontre de voyelles; ajoutez à cela les tours juvéniles, antithèses, symétries, ressemblances et autres tours analogues, qui contribuent à former l'éloquence panégyrique [1].

Sur la troisième harmonie, Denys est assez bref : en l'annonçant avec les deux autres, il avait eu le sentiment de son caractère mal défini, et il n'en donne pas ici une définition plus exacte. Il l'appelle *moyenne* (κοινή), faute d'un nom meilleur : c'est un mélange et un choix de ce qu'il y a de mieux dans les deux autres, et « elle n'a pas de caractère particulier ». Il lui garde ses préférences et la met au premier rang, « parce qu'elle est un juste milieu », et que le juste milieu est pour Aristote et les philosophes de son école la vertu par excellence [2]. Mais, comme elle n'est point un genre fixe, elle a beaucoup de variétés : Homère y est supérieur, et c'est au-dessous de lui qu'il faut placer Stésichore et Alcée, Sophocle, Hérodote, Démosthène, Démocrite, Platon et Aristote. Denys n'ajoute point d'exemples, ce qu'il vient de dire lui paraissant assez clair. Sur ce point, on ne peut s'empêcher de le trouver un peu court, et il semble qu'il se dérobe, faute d'idées nettes.

Un dernier sujet, celui des rapports de la prose et de la poésie, reste à traiter [3].

Denys le traite à un point de vue très spécial. Il déclare qu'il ne s'occupera pas de la prose poétique selon la

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 23, pp. 173-186.
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 24, p. 186.
3. Denys l'a annoncé deux fois : ch. 1, p. 7, et ch. 20, p. 145.

manière de Platon, chez lequel la poésie vient du choix des mots, « surannés, étrangers, figurés, et forgés tout exprès ». Ce qu'il veut étudier, c'est « l'arrangement qui donne la grâce poétique aux noms ordinaires, usités et les moins poétiques [1] ». Or, comment obtenir cette grâce, sinon par un habile emploi des mètres et des rythmes? Aristote avait montré que « le style, dans sa forme extérieure, ne doit ni être métrique, ni manquer de rythme », et encore que « la prose doit avoir un rythme, mais point de mesure, car alors elle devient poésie [2] ». Cicéron avait aussi développé cette idée que « la prose, sans avoir la cadence des vers, doit être soumise au joug des nombres [3] ». Même doctrine chez Denys, lorsqu'il marque ce qui distingue la poésie proprement dite de la prose la plus poétique :

La prose ne peut ressembler au langage métrique et mélodique, si elle ne renferme pas des mètres et des rythmes mélangés et dissimulés. Il ne faut pas toutefois qu'elle paraisse être réellement métrique et rythmique, car ce serait alors un poème et un chant, et elle sortirait absolument de son rôle; il suffit qu'elle laisse voir de beaux rythmes et de beaux mètres, car elle sera ainsi poétique sans être un poème, mélodieuse sans être un chant ou une mélodie [4].

Après la théorie, les exemples. Denys, pour qui Démosthène est le modèle de la prose bien rythmée, examine deux phrases de cet orateur, et il y découvre toute sorte de rythmes:

Il commence par l'exorde du *Contre Aristocrate* : Μηδεὶς ὑμῶν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, νομίσῃ με μήτ' ἰδίας ἔχθρας

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 25, pp. 195-196.
2. Aristote, *Rhétorique*, l. III, ch. 8, § 1 et 3 : Τὸ δὲ σχῆμα τῆς λέξεως δεῖ μήτε ἔμμετρον εἶναι μήτε ἄρρυθμον... Διὸ ῥυθμὸν δεῖ ἔχειν τὸν λόγον, μέτρον δὲ μή· ποίημα γὰρ ἔσται.
3. Cicéron, *Orator*, ch. 57, § 187 fin : « Perspicuum est igitur numeris adstrictam orationem esse debere, carere versibus ».
4. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 25, p. 196.

μηδεμιᾶς ἕνεχ' ἥκειν Ἀριστοκράτους κατηγορήσοντα τουτουί, μήτε μικρὸν ὁρῶντά τι καὶ φαῦλον ἁμάρτημα ἑτοίμως οὕτως ἐπὶ τούτῳ προάγειν ἐμαυτὸν εἰς ἀπέχθειαν· ἀλλ', εἴπερ ἄρ' ἐγὼ ὀρθῶς λογίζομαι καὶ σκοπῶ, περὶ τοῦ τὴν Χερρόνησον ἔχειν ἀσφαλῶς ὑμᾶς, καὶ μὴ παρακρουσθέντας ἀποστερηθῆναι πάλιν αὐτῆς. Περὶ τούτου τοίνυν ἐστί μοι ἅπασα σπουδή. — Tel est le texte que donnent les manuscrits et les éditions de Denys[1]. Mais, à en juger par son analyse métrique, Denys avait sous les yeux un texte quelque peu différent. Il y trouvait l'α final de ἁμάρτημα élidé devant ἑτοίμως, et de plus il lisait : περὶ τοῦ τὴν Χερρόννησον (par deux ν) ἔχειν ὑμᾶς (sans l'adverbe ἀσφαλῶς)[2].

Au début, Denys signale un tétramètre anapestique presque complet : Μηδεὶς | ὑμῶν ||, ὦ ἄνδρ|ες Ἀθη||ναῖοι| νομίση||με, et il en rapproche le vers d'Aristophane (*Nuées*, 961) :

Λέξω | τοίνυν || τὴν ἀρχ|αίαν || παιδεί|αν ὡς || διέκει|το.

Puis il distingue les cinq mots μήτ' ἰδί|ας ἔχθρ|ας || μηδεμι|ᾶς ἕνεκ|α comme étant un pentamètre élégiaque, avec cette restriction toutefois que ce membre, lié au suivant, perd par élision l'α final de ἕνεκα (ἕνεχ' ἥκειν), ce qui en dissimule le caractère rythmique.

Quant au troisième membre : ἥκειν Ἀριστοκράτους κατηγορήσοντα τουτουί, Denys ne peut y voir que de la prose. Mais il retrouve le caractère rythmique dans le quatrième membre, qui est « composé de deux mesures ».

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 25, pp. 191-194.
2. Cf. Henri Weil, *Les plaidoyers politiques de Démosthène*, 2e série, p. 187, notes critiques.

La première : μήτε μικρ|ὸν ὁρῶν|τά τι καὶ | φαῦλον ἁμ|άρτημ', correspond à ce vers d'un épithalame de Sappho (fr. 106 Bergk) :

Οὐ γὰρ ἑτ|έρα ἦν | παῖς, ὦ|γαμβρέ, τοι|αύτα.

La deuxième : ἑ|τοίμως | οὕτως | ἐπὶ τού|τῳ, correspond aux « trois derniers pieds et à la catalexe » de ce tétramètre d'Aristophane (*Nuées*, 962) :

Ὅτ' ἐγὼ τὰ δίκαια λέγων ἤνθουν|καὶ σω|φροσύνη | νενόμισ|το.

Denys va toutefois trop loin lorsqu'il ne voit ici « aucune différence » entre la prose de l'orateur et le vers du poète comique; pour en arriver là, il faudrait pouvoir supprimer l'ε initial de ἑτοίμως, et c'est précisément cette syllabe qui rompt fort à propos le rythme poétique.

Vient ensuite le membre προάγειν | ἐμαυτ|ὸν εἰς | ἀπέχθ|ειαν, trimètre iambique écourté d'un pied. Puis voici un trimètre iambique complet, « à la condition de faire longue », selon l'usage poétique, « la première syllabe de la conjonction ἄρα » : ἀλλ' εἴ|περ ἄρ' | ὀρθῶς | ἐγὼ | λογίζ|ομαι. Par l'introduction des mots καὶ σκοπῶ, le mètre est ensuite obscurci et disparaît, mais le membre suivant est construit, huit pieds durant, sur le rythme anapestique : περὶ τοῦ | τὴν Χερρ|όννη|σον ἔχειν | ὑμᾶς | καὶ μὴ |παρα κρουσ|θέντας, comme dans cette phrase d'Euripide (fragment 229, 2e édition Nauck) :

Βασιλεῦ | χώρας | τῆς πολυ|βώλου
κισσεῦ |, πεδίον | πυρὶ μαρμ|αίρει.

La deuxième partie du même membre ἀποστ|ερη|θῆναι| πάλιν αὐ|τῆς est un trimètre iambique écourté d'un pied et

demi. Denys n'examine pas la fin de la phrase de Démosthène : περὶ τούτου τοίνυν ἐστί μοι ἅπασα σπουδή, et il conclut que des mètres si nombreux et si variés ne peuvent être un effet du hasard [1].

Le deuxième exemple étudié par Denys à l'appui de sa théorie est le début du discours *Sur la Couronne*, dont il avait déjà noté les rythmes [2], et où maintenant il note des ressemblances avec telle ou telle sorte de vers. Il laisse de côté l'appel aux Athéniens (πρῶτον μέν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι), mais aussitôt après il signale le rythme à cinq temps, appelé crétique ou péon, dans les mots τοῖς θεοῖς | εὔχομαι | πᾶσι καὶ | πάσαις, qu'il rapproche d'un vers dont il ne nomme pas l'auteur :

Κρησίοις | ἐν ῥυθμοῖς || παῖδα μέλψ | ωμεν.

Dans le membre suivant : ὅσην | εὔνοι | αν ἔχων | ἐγὼ | διατε | λῶ, il voit un trimètre iambique auquel il ne manque qu'une syllabe. Enfin il retrouve dans les derniers mots de la phrase le rythme à cinq temps du péon et du crétique, comme dans ce fragment d'un hyporchème de Bacchylide (fr. 52, éd. Kenyon; 23, éd. Bergk).

Οὐχ ἕδρας | ἔργον οὐδ' | ἀμβολᾶς |, ἀλλὰ χρυσ | αιγίδος Ἰτ | ωνίας
χρὴ παρ' εὐ | δαίδαλον | ναὸν ἐλθ | όντας ἁβρ | όν τι δεῖ | ξαι.

Voici d'ailleurs les mots de Démosthène scandés le plus possible selon ce rythme : τῇ τε πόλει | καὶ πᾶ | σιν ὑμῖν | τοσαύτην | ὑπάρξαι | μοι παρ' ὑ | μῶν εἰς | τουτονί | τὸν ἀγῶν | α. D'après cela on remarquera que le début :

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 25, pp. 198-204.
2. Cf. ch. 18, pp. 119-120, et ci-dessus pp. 93-94.

τῇ τε πόλει | καὶ πᾶ ne rentre pas dans la mesure à cinq temps, pas plus que les pieds μῶν εἰς et τὸν ἀγῶ. Ces derniers semblent être ceux dont parle Denys lorsqu'il dit que « ce membre de phrase ressemblerait tout à fait au passage de Bacchylide s'il n'avait deux pieds présentant une brisure en leur commencement [1]. » Il appelle donc « pieds présentant une brisure en leur commencement » des pieds auxquels manque une brève après la première syllabe pour pouvoir entrer dans la mesure à cinq temps [2].

Tel est le travail de Denys sur les rythmes de Démosthène. Mais il a prévu des objections : cette doctrine a quelque chose de mystérieux, et elle peut prêter à rire aux profanes [3]; puis on ne se représente pas Démosthène préoccupé du détail rythmique et métrique, « car un homme de cette valeur aurait été bien sot de s'adonner à une pareille mise en œuvre et à ces niaiseries [4] ».

Au contraire, selon Denys, Démosthène ne laisse rien au hasard, soit pour l'ordonnance des pensées, soit pour la beauté de l'expression. Isocrate a bien passé dix ans à écrire le *Panégyrique*; Platon a soigné et corrigé ses dialogues jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Qu'on ne s'étonne donc plus si Démosthène est un grand artisan de style!

En vérité, quand un homme compose des discours publics, monuments éternels de son génie, il est bien naturel qu'il en soigne même les plus petits détails, et je comprends moins les peintres ou les ciseleurs, dont l'habileté de main et le travail se manifestent sur une

1. Τοῦτό γ'οὖν ἔοικεν, ὅτι μὴ κατακεκλασμένους ἔχει δύο πόδας ἐν ἀρχαῖς, κατὰ γοῦν τὰ ἄλλα πάντα τῷ παρὰ Βακχυλίδῃ· Οὐχ ἕδρας κ.τ.λ. p. 206.
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 25, pp. 204-206.
3. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 25, pp. 194-195.
4. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 25, p. 207.

matière périssable, lorsqu'ils dépensent toutes les finesses de leur art à représenter des veines, un duvet, et autres minuties [1].

D'ailleurs, ajoute Denys, Démosthène, dès sa jeunesse, s'est formé par un exercice assidu; l'art et le travail sont à la base de son éloquence, mais peu à peu la beauté du style oratoire est devenue chez lui chose aisée. De même, un bon joueur de cithare ou de flûte, entendant un morceau de musique encore inconnu, l'exécute aussitôt, lorqu'il a au préalable péniblement appris la valeur des sons. De même encore, nous arrivons à lire couramment, après de longues études sur les lettres et les syllabes, sur la quantité et les accents.

Voilà la réponse de Denys, et elle suffirait, s'il ne fallait pas insister davantage après lui sur la force de l'habitude exercée par un art savant et subtil. Sans doute, il y a des rythmes, de beaux rythmes même, dans la prose de Démosthène, et elle contient, si l'on veut, des vers déguisés; mais les disséquer et les cataloguer, c'est leur consacrer plus de temps que l'orateur n'en mettait à les trouver. Assurément aussi, comme on l'a démontré [2], Démosthène évite les rencontres de voyelles entre deux mots consécutifs et l'accumulation des syllabes brèves, observant par là deux lois d'harmonie qui font que sa prose, tout en étant articulée d'une manière facile et continue, « au lieu de couler avec légèreté, appuie et se grave [3] ». Mais chez lui l'accord du fond et de la forme a dû, de bonne heure, être instinctif. Admettons même qu'il n'écrivait ses discours qu'après les avoir prononcés, il nous sera encore difficile de nous représenter cet homme d'action comp-

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 25, p. 209.
2. Cf. les études de Fr. Blass, *Die attische Beredsamkeit*, t. III.
3. A. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 552.

tant les syllabes et ayant conscience qu'il évitait d'aligner trois brèves de suite. « Son oreille très sûre, dit M. Alfred Croiset, sentait d'elle-même qu'un rythme fort et grave convenait seul aux pensées exprimées et lui faisait aussitôt trouver le rythme convenable. C'était affaire ensuite aux théoriciens et aux critiques, aux Aristote et aux Denys d'Halicarnasse, d'analyser ce qu'il avait fait d'abord d'inspiration [1] ».

Après avoir ainsi montré comment la prose peut ressembler à la poésie, Denys examine comment un poème peut ressembler à de la prose.

Pour atteindre à cette ressemblance, les deux principales règles consistent, d'abord à disposer les membres de manière qu'ils ne correspondent pas exactement aux vers, c'est-à-dire qu'ils ne commencent ni ne finissent avec eux, bref que le sens soit affranchi de leurs entraves; puis à éviter les périodes de longueur égale et de formes semblables. On y réussit plus difficilement dans les mètres uniformes (poésie épique et iambique) que dans les strophes à mètres variés : la variété des mètres en effet dans la poésie lyrique est déjà une ressemblance avec la prose, et cela nonobstant l'emploi des termes figurés, étrangers, surannés, et autres mots poétiques. Mais si Denys conseille au poète d'éviter la monotonie et de faire ressembler ses vers à une belle prose, il n'ignore pas que « ce qu'on appelle la couleur prosaïque passe pour un défaut [2] ». Il y a deux sortes de prose : l'une, la prose « privée » (ἰδιώτης), est toute en bavardage et sot babil; l'autre, la prose « publique » (πολιτικός), est pleine d'apprêt et d'artifice. Tout poème qui ressemble à la première est

1. A. Croiset, *ibid.*, p. 553.
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 26, p. 214.

ridicule, tout poème qui ressemble à la seconde mérite d'être imité; les poèmes qui ressembleront à la belle prose seront beaux, ceux qui ressembleront à la mauvaise prose seront mauvais [1].

Tout ce développement est conduit avec verve et netteté, mais le fond en est emprunté à la critique antérieure. Déjà Aristote avait remarqué qu'on peut être en vers tout à fait prosaïque, et Cicéron, avec plus d'ampleur, avait exposé la même idée [2]. Les remarques de Denys n'en doivent pas moins être retenues, surtout en ce qui concerne la disposition des membres et la variété, laissées dans l'ombre par Aristote et Cicéron. Il faut aussi le louer d'avoir bien choisi et commenté les exemples qui accompagnent la théorie. Il cite le début du XIV[e] livre de l'*Odyssée*, et il y montre que les coupures des membres sont très inégales et indépendantes du mètre et du rythme; puis il répète sa démonstration sur un fragment du *Télèphe* d'Euripide [3]. Enfin, il transcrit le célèbre thrène où Simonide montre Danaé déplorant ses malheurs :

> Ce poème a été écrit avec des séparations : ce ne sont pas les membres imaginés par Aristophane ou par tout autre métricien, mais ceux que demande la prose. Examine donc ce chant, lis-le selon les séparations naturelles, et sache bien que le rythme de l'ode passera inaperçu, et que tu ne pourras plus y deviner ni strophe ni antistrophe, ni épode : tu croiras lire une prose ininterrompue [4].

Denys est arrivé à la fin de sa tâche. Il avait dédié ces études à Mélitius Rufus, et il les termine en s'adressant encore à son élève : il l'engage à les méditer et à en faire

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 26, p. 215.
2. Aristote, *Poétique*, ch. 1, § 2; Cicéron, *Orator*, ch. 55, § 183 et 184; cf. *De oratore*, l. III, ch. 44, § 175.
3. Fragment 696, 2[e] édition Nauck.
4. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 26, p. 221.

profiter ses travaux quotidiens, car, dit-il, « les préceptes de l'art sont insuffisants par eux-mêmes à rendre habiles dans les luttes de l'éloquence ceux qui veulent se passer de pratique et d'exercice [1] ».

Tel est le traité *Sur l'arrangement des mots*, peu personnel, d'une composition plus laborieuse que nous ne l'avons laissé voir, et où les idées principales se dégagent avec peine, mais inspiré par un goût délicat et scrupuleux. Il nous initie aux finesses de la langue grecque, et seul il réunit mille notions éparses dans les ouvrages antérieurs, le plus souvent perdus, de rhétorique, de métrique, de musique; seul aussi il nous a conservé deux des chefs-d'œuvre de la poésie lyrique, l'ode de Sappho en l'honneur d'Aphrodite et les plaintes de Danaé par Simonide [2]. On n'oubliera pas non plus qu'il a pour but de réagir contre l'éloquence asiatique, et cela suffirait à lui assurer la sympathie, bien que cette réaction s'exprime rudement, bien que l'allure soit parfois pédante et embarrassée. Nous n'avons pas ici le brillant exposé d'un esprit large et d'un écrivain lumineux, mais il faut reconnaître combien cette œuvre, même imparfaite, nous apporte de renseignements utiles et de vues intéressantes.

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 26, p. 224.
2. A ces textes sauvés de l'oubli par Denys dans le traité *Sur l'arrangement des mots* (ch. 23, pp. 173-179, et ch. 26, pp. 221-223), il convient d'ajouter le début d'un dithyrambe de Pindare (ch. 22, pp. 152-154), un fragment de Bacchylide (ch. 25, p. 206), et un fragment du *Télèphe* d'Euripide (ch. 26, pp. 219-220). Cf. ci-dessus, pp. 100, 101, 106, 110.

CHAPITRE V

La dissertation « Sur le style de Démosthène ».

En donnant dans le traité *Sur l'arrangement des mots* une place importante à Démosthène, Denys déflorait la dissertation qu'il préparait sur le style de cet orateur. Celle-ci, avec ses redites, paraît donc un peu longue quand on la lit à son rang, mais elle n'en est pas moins remarquable par une méthode plus sûre et plus large.

Le début, qui contenait vraisemblablement une biographie, est perdu. Après une introduction, sur les différents genres de style et leurs représentants (ch. 1-8, pp. 953-975), Denys examine chez Démosthène le style sublime et le style simple, imités de Thucydide et de Lysias (ch. 9-13, pp. 976-995), puis le style moyen, imité d'Isocrate et de Platon (ch. 14-32, pp. 996-1058); il résume alors tout ce qui précède (ch. 33 et 34, pp. 1058-1062), puis il étudie l'arrangement des mots (ch. 35-52, pp. 1062-1116). Enfin, dans les derniers chapitres, il traite diverses questions accessoires (ch. 53-58, pp. 1117-1129). Mais, avant de le suivre dans ces développements, rappelons, comme nous l'avons fait à propos de Lysias, d'Isocrate et d'Isée, quels jugements avaient été déjà portés sur l'orateur auquel il consacre maintenant ses efforts.

I

LA CRITIQUE DE DÉMOSTHÈNE AVANT DENYS

La réputation de Démosthène s'était établie d'une manière incontestable, non toutefois sans quelques

réserves de ses contemporains. Théophraste le jugeait « digne de sa ville »; puis, opposant à ses discours savamment étudiés les triomphantes improvisations de Démade, il proclamait ce dernier « au-dessus de sa ville ». L'homme d'État Polyeucte de Sphettos, après l'avoir appelé « très grand orateur », gardait l'épithète de « très puissant » pour Phocion comme étant celui des deux qui renfermait le plus de sens en peu de mots [1]. Eschine avait aussi formulé quelques critiques, mais ce ne sont que des chicanes hargneuses (Denys les discutera), et elles ne l'empêchent pas de reconnaître la force de son adversaire [2].

Au IIIe siècle, Cléocharès de Myrléia, qui n'est plus un Attique, n'en admire pas moins Démosthène et semble même le mettre au-dessus d'Isocrate [3]. Quant aux Asiatiques déclarés, comme Hégésias, ils placèrent Lysias au premier rang, et la renaissance de l'atticisme dans l'école de Rhodes fut d'abord favorable à Hypéride plus qu'à tout autre [4]. Mais au IIe siècle, Panætios, stoïcien et moraliste, est frappé de la beauté morale de plusieurs discours de Démosthène [5]. Enfin Cicéron reconnaît en lui l'idéal de l'orateur [6]. Une fois seulement, rapprochant peut-être sa manière concise de l'abondance de ses propres discours, il laisse échapper un regret : « Démosthène, dit-il, ne remplit pas toujours mes oreilles, tant elles sont insatiables et ouvertes, tant elles aspirent à l'immensité et à l'infini [7] ».

1. Opinions rapportées par Plutarque, *Vie de Démosthène*, ch. 10.
2. Eschine, *Contre Ctésiphon*, 174 : δεινὸς λέγειν.
3. Cf. plus haut, p. 56.
4. Cf. Denys, *Sur Dinarque*, ch. 8, p. 645.
5. Plutarque, *Vie de Démosthène*, ch. 13.
6. Cf. surtout *Brutus*, ch. 9, § 35; *Orator*, ch. 7, § 23, et ch. 38, § 133.
7. Cicéron, *Orator*, ch. 29, § 104.

Plutarque rapporte aussi que quelques zélés démosthéniens reprochaient à Cicéron d'avoir un jour accusé leur maître préféré d'un peu de somnolence, critique insignifiante, ajoute Plutarque, si l'on songe à tant d'éloges de Démosthène épars dans les œuvres de Cicéron, si l'on se rappelle enfin qu'il a nommé *Philippiques* ses discours contre Antoine [1].

Tels étaient les antécédents de la critique lorsque Denys vint étudier Démosthène. Partisan convaincu des Attiques, c'est dans les sentiments d'une entière admiration qu'il se livre à cette étude, et il y met toute son âme. S'il n'a point pour nous entraîner à sa suite le talent merveilleux de Cicéron, du moins il pénètre mieux que lui les finesses de l'éloquence athénienne; il est aussi le premier qui consacre à Démosthène un travail de longue haleine, et, par son ampleur, ce travail est digne du personnage que Denys propose à la jeunesse comme le modèle de l'art oratoire.

II

THÉORIE DES DIFFÉRENTS GENRES DE STYLE

Denys, en exposant la théorie des différents genres de style, reconnaît qu'elle remonte au moins à Théophraste [2]. Mais le fait d'avoir jugé nécessaire de l'exposer est une preuve de goût et lui permet d'ébaucher une histoire de l'évolution du style. Voici pourquoi et comment.

Le style de Démosthène est un mélange et un tissu de

1. Plutarque, *Vie de Cicéron*, ch. 24.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 3, la première phrase pp. 958-959.

ce qu'il y avait de meilleur et de plus utile chez les autres orateurs [1]. Pour l'étudier, il faut donc isoler ses qualités. De là un premier genre, « le style extraordinaire, affecté, travaillé », et dont Thucydide est le meilleur modèle; puis, « le style sobre et simple », auquel Lysias « donna toute la beauté dont il est capable ». Ces styles se complètent l'un l'autre : « Lysias et Thucydide réalisent l'harmonie totale ou *diapason* [2] ».

Mais il y a un troisième genre, « formé par le mélange des deux précédents » : Thrasymaque de Chalcédoine, d'après Théophraste, en a, le premier, trouvé la mesure et réalisé la beauté, et il « paraît s'être appliqué à garder réellement le juste milieu ». Avant Démosthène, qui devait y réussir mieux que ses prédécesseurs, et après Thrasymaque, ce style est adopté et « amené bien près de la perfection par Isocrate et Platon [3] ». Ici Denys revient, d'après les pages déjà consacrées à Isocrate, sur les caractères de cet orateur; il le fait d'une manière plus serrée et plus claire, mais sans rien ajouter au portrait primitif [4]. Sur Platon, dont il n'a parlé nulle part, il s'étend davantage : il le montre excellent lorsqu'il reste simple, médiocre lorsqu'il vise au sublime [5]; comme il reparlera de lui pour le comparer à Démosthène, nous placerons plus loin l'étude et la critique de ce jugement fameux. Après cette Introduction, un peu lente, chargée de citations [6], et plus utile qu'originale, Denys revient à

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 8, pp. 974-975.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 1 et 2, pp. 953-958.
3. *Sur le style de Démosthène*, ch. 3, pp. 958-962.
4. *Sur le style de Démosthène*, ch. 4, pp. 962-964.
5. *Sur le style de Démosthène*, ch. 5, 6 et 7, pp. 964-974.
6. Quelques-unes d'ailleurs sont très précieuses, et c'est par Denys seul que nous connaissons les textes suivants : le long fragment d'une harangue politique de Thrasymaque, cité au ch. 3, pp. 959-962; le

Démosthéne, et d'abord il le compare à Thucydide et à Lysias.

III

LE STYLE SUBLIME ET LE STYLE SIMPLE : COMPARAISONS AVEC THUCYDIDE ET LYSIAS

Démosthène ressemble à Thucydide, lorsque ses pensées ne sont pas présentées avec ordre, lorsque son style manque de naturel, comme il arrive si souvent dans les *Philippiques* et dans les plaidoyers politiques. Pour preuve, Denys cite plusieurs phrases de la *Troisième Philippique* : il les traduit en un langage plus simple ou bien il explique en quoi elles s'éloignent de la simplicité [1]. Toutefois, entre les deux écrivains, il observe une nuance : Thucydide devient obscur, Démosthène reste clair; c'est que le premier « prodigue son art et est entraîné par lui plus qu'il ne le dirige », tandis que l'autre « ne perd jamais de vue la juste mesure et se règle sur l'à-propos [2] ».

Mais il y a également de la simplicité chez Démosthène, et sur ce point Denys le compare à Lysias. Il cite et oppose les narrations des discours *Contre Tisis* et *Contre Conon*, et il trouve dans le récit de Démosthène toutes les qualités du style de Lysias, à tel point que, si l'on ne connaissait pas par les titres les auteurs de ces discours, on ne saurait comment en régler l'attribution. D'ailleurs, le *Contre Conon* n'est pas le seul plaidoyer de Démosthène qui ressemble à ceux de Lysias, et plusieurs de ses harangues politiques, le discours *Sur l'Halonnèse* par exemple, présentent le même caractère [1]. Il y a pourtant dans le genre simple des différences entre Démosthène et Lysias : l'élégance, chez Lysias, est plus grande, mais elle manque de force; chez Démosthène, elle est mesurée, mais « pour la force il est tout à fait supérieur [2] ».

Cette première comparaison, cette étude sur le style sublime et le style simple, est déjà très digne d'éloges : clairement conduite, elle plaît aussi par sa modération et par sa justesse. Mais c'est surtout le style moyen que Denys étudie chez Démosthène.

bel hyporchème de Pindare (Ἀκτὶς ἀελίου, κ.τ.λ.) sur une éclipse de soleil, cité au ch. 7, pp 972-974 ; un autre fragment de Pindare, plus court, cité au ch. 26, p. 1034; la narration du discours de Lysias *Contre Tisis*, citée au ch. 11, pp. 983-986.

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 9, pp. 976-981.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 10, p. 982.

IV

LE STYLE MOYEN : COMPARAISONS AVEC ISOCRATE ET PLATON

1. — *Le style moyen chez Démosthène.*

Si parfois Démosthène rappelle Thucydide et Lysias, son style habituel, surtout dans les discours politiques, est le style moyen. Denys en cite quelques exemples pris au hasard; puis, dans une page de fine psychologie, il indique pourquoi ce style a ses préférences.

Les hommes qui se rendent aux assemblées, aux tribunaux et dans les autres réunions où il faut prononcer des discours publics n'ont pas tous l'habileté, la distinction, l'intelligence de Thucydide : tous ne sont pas non plus des ignorants insen-

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 11, 12, 13, pp. 983-995. — Remarquons que Denys tient pour authentique le discours *Sur l'Halonnèse*, tandis que la critique moderne le retranche de l'œuvre de Démosthène.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 13, pp. 994-995.

sibles à l'arrangement et à la noblesse du discours. Lorsqu'ils se rejoignent, les uns ont quitté les travaux de la campagne ou de la mer ou leurs métiers d'artisans : à ceux-là c'est l'orateur le plus simple, le plus ordinaire, qui plaira le mieux, car le soin, l'élévation, l'étrangeté, tout ce qu'ils n'ont pas l'habitude d'entendre ou de dire les choque; et, de même qu'un mets ou une boisson désagréable répugne à l'estomac, de même ces ornements choquent leurs oreilles. Mais les autres, les hommes politiques, les gens éloquents et qui ont reçu une instruction complète, loin qu'on puisse leur parler de la même manière qu'aux premiers, veulent, dans le langage qu'on leur apporte, des arrangements, de l'élévation, de l'étrangeté. Ces gens-là sont peut-être moins nombreux que les autres, ou plutôt ils ne sont qu'une faible minorité, et cela personne ne l'ignore, mais une minorité qui n'en est pas moins respectable. L'éloquence qui s'adressera à cette élite de gens instruits ne persuadera pas la foule grossière et ignorante, tandis que celle qui voudra plaire à la multitude et aux gens ordinaires sera méprisée des connaisseurs. Mais celle qui cherchera à persuader les deux sortes d'auditoires approchera le mieux du but : or, une telle éloquence c'est celle qui est formée du mélange des caractères des deux autres [1].

Nous connaissons désormais la nature du style moyen et nous savons à qui il s'adresse : Denys l'étudie avec plus de détails en comparant Démosthène à Isocrate et à Platon.

2. — *Comparaison de Démosthène et d'Isocrate.*

La comparaison de Démosthène et d'Isocrate est excellente. Denys cite d'abord un long fragment du discours *Sur la Paix*, où Isocrate oppose à la politique présente des Athéniens celle de leurs ancêtres [2]. « Voilà, dit-il, le texte d'Isocrate qui passe pour son chef-d'œuvre, et il est admirable à bien des titres [3] ». Il en déduit les caractères principaux de son style, les réunissant dans un tableau brillant,

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 15, pp. 998-1000.
2. Isocrate, *Sur la Paix*, 41-50.
3. *Sur le style de Démosthène*, ch. 18, p. 1006.

mais qui ne diffère pas beaucoup de ce qu'il a déjà dit en d'autres endroits. Puis il examine en détail quelques phrases du texte qu'il vient de citer, et dans cet examen il pénètre, mieux qu'il ne l'avait encore fait, l'essence intime de l'éloquence d'Isocrate. Suivons-le dans la dernière partie de ce développement.

De plus, son style manque de vie, n'est point pathétique et n'a que dans une très faible mesure ce souffle si nécessaire aux discours de combat : cela est clair, je crois, pour tout le monde, même sans que je le rappelle. Si toutefois il faut des exemples, entre beaucoup que l'on pourrait rapporter, je me contenterai d'un passage. A l'antithèse que j'ai examinée un peu plus haut succède une autre antithèse, et la voici :

Καὶ τότε μὲν, εἰ τριήρεις ἐπληροῦμεν, τοὺς μὲν ξένους καὶ δούλους ναύτας ἐνεβιβάζομεν, τοὺς δὲ πολίτας μεθ' ὅπλων ἐξεπέμπομεν· νῦν δὲ τοῖς μὲν ξένοις ὁπλίταις χρώμεθα, τοὺς δὲ πολίτας ἐλαύνειν ἀναγκάζομεν, ὥσθ', ὁπόταν ἀποβαίνωσιν εἰς τὴν τῶν πολεμίων, οἱ μὲν ἄρχειν τῶν Ἑλλήνων ἀξιοῦντες ὑπηρέσιον ἔχοντες ἐκβαίνουσιν, οἱ δὲ τοιοῦτοι τὰς φύσεις ὄντες οἵους ὀλίγῳ πρότερον εἶπον μεθ' ὅπλων κινδυνεύουσιν [1].

En ce temps-là, quand nous équipions des vaisseaux, c'étaient les étrangers et les esclaves que nous faisions monter comme matelots, et aux citoyens nous donnions des armes; maintenant les étrangers portent nos armes, et les citoyens prennent les rames, nous les y forçons. Aussi, lorsqu'on fait une descente en pays ennemi, ces Athéniens qui veulent commander la Grèce n'ont que leur coussin de rameurs à débarquer, tandis que les misérables que j'ai nommés tout à l'heure, tout armés, volent au danger.

Je ne blâme pas ici l'orateur pour le sujet, car la pensée est généreuse et capable de remuer les passions; mais j'attaque le style, coulant et mou. Il le fallait rude, piquant, semblable à un coup; mais il est fluide et uni, et, comme de l'huile, il coule sans bruit à travers l'oreille, qu'il tâche de séduire et de charmer. On croit peut-être que dans ses tours de phrase il a le style de combat, qu'ils sont nombreux et variés, et que par eux il remue l'auditoire. Il s'en faut de beaucoup. Ce qui énerve surtout le style, ce qui détourne l'attention, ce sont les symétries puériles, les froides antithèses et ce qui leur ressemble. Or, précisément dans

1. Isocrate, *Sur la Paix*, 48.

le style du discours dont nous parlons, il n'y a que des antithèses ; chaque détail de la pensée s'oppose à un autre, et chaque période est garnie d'antithèses, si bien que l'oreille en est fatiguée, dégoûtée, rassasiée. Ce que je dis là, c'est la vérité pure. Chaque pensée, chaque période, chaque développement commence et s'achève à peu près par ces mots : οἱ μὲν γὰρ......ἡμεῖς δὲ, κἀκεῖνοι μὲν...ἡμεῖς δὲ, τότε μὲν...νῦν δὲ, ὅσον οἱ μὲν...ἡμεῖς δὲ, τοῦτο μὲν.... τοῦτο δὲ. Il en est ainsi du commencement à la fin : le cercle est complet. Quant aux changements, déplacements, variétés de tournures, qui dissipent toute fatigue mentale, il n'y en a nulle part [1].

Isocrate ainsi étudié, Denys lui oppose Démosthène dans un passage de la *Troisième olynthienne*, bien choisi pour un parallèle exact, puisque, comme dans le discours *Sur la Paix*, l'orateur y compare la conduite des Athéniens de son temps avec celle de leurs ancêtres [2]. Denys y trouve plus de force, plus de nerf, et aussi ce mouvement, cette véhémence, ce pathétique dont il regrettait l'absence chez Isocrate. Mais il se contente d'un éloge rapide, sans examiner le morceau phrase par phrase [3].

Vient alors la comparaison proprement dite, jugement d'ensemble, très bref sur Isocrate, plus étendu sur Démosthène, remarquable par la fermeté de la pensée et par une ardeur de conviction qui en font peut-être la meilleure page de l'œuvre critique de Denys.

Lorsque je lis un discours d'Isocrate, qu'il soit écrit pour les tribunaux et les assemblées du peuple ou pour quelque fête solennelle, je deviens grave, et j'ai l'esprit fort calme, comme ceux qui entendent les airs joués sur la flûte pendant les libations, ou les accords harmonieux du lyrisme dorien. Mais, quand je prends un discours de Démosthène, je suis saisi d'un transport divin, je m'agite en tous sens, j'éprouve tour à tour la défiance, l'esprit de parti, la crainte, le mépris, la haine, la pitié, la bienveillance, la colère, la jalousie, bref toutes les passions

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 20, pp. 1012-1015.
2. Démosthène, *Troisième Olynthienne*, 23-32.
3. *Sur le style de Démosthène*, ch. 21, pp. 1015-1021.

qui règnent sur l'âme humaine, et il me semble que je ne diffère en rien des prêtres qui célèbrent le culte de la mère des dieux et les cérémonies des Corybantes et tout ce qui y ressemble, quelle que soit la cause de leurs nombreuses et diverses manifestations, odeurs des parfums, sons des instruments, ou même inspiration divine. Parfois aussi je me demande quelles pouvaient être les impressions des auditeurs de pareils discours. Si nous autres, éloignés de Démosthène par tant d'années, et parfaitement étrangers aux sujets qu'il traite, nous sommes à ce point subjugués, saisis, et poussés là où le discours nous entraîne, à quel point en ce temps-là les Athéniens et les autres Grecs n'étaient-ils pas entraînés par l'orateur dans des procès sur des causes vraies et qui touchaient à leurs intérêts personnels? Alors le grand Démosthène lui-même, avec sa haute autorité, exprimait ses pensées et mettait à nu les sentiments et la fermeté de son âme; il donnait à tout un ornement et une figure par cette action si distinguée où il n'a été surpassé par personne, comme tous le reconnaissent et comme il est facile de le voir par le discours que je viens de citer, discours que le premier venu ne peut pas parcourir comme une simple lecture bonne pour amuser, mais qui de lui-même enseigne comment on doit le déclamer, en employant tantôt l'ironie, la colère, l'indignation, tantôt la menace, la douceur, les avis, les exhortations, et en montrant par la prononciation tout ce que le style veut exprimer. Si donc il n'en faut pas plus pour que la vie qui circule dans les écrits de Démosthène ait encore tant de force et nous conduise aux mêmes résultats, c'est que sans doute il y avait quelque chose de surnaturel et d'étonnant dans les discours de ce grand homme [1].

Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, s'est souvenu de cette page, mais, pour grandir Démosthène, il écrase et déprécie Isocrate [2]. Denys lui est supérieur par la juste mesure de l'appréciation.

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 22, pp. 1021-1023.
2. Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, dialogue 1 : « Vous avez mis Démosthène avec Isocrate ; en cela vous avez fait tort au premier : le second est un froid orateur, qui n'a songé qu'à polir ses pensées et qu'à donner de l'harmonie à ses paroles ; il n'a eu qu'une idée basse de l'éloquence, et il l'a presque toute mise dans l'arrangement des mots, » etc. — Le parallèle d'Isocrate et de Démosthène a été repris récemment, et avec talent, par E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, p. 114. L'auteur, à peu près aussi sévère que Fénelon pour Isocrate, conclut

3. — *Comparaison de Démosthène et de Platon.*

La seconde comparaison provoquée par l'étude du style moyen rapproche Platon de Démosthène, beau sujet, mais que Denys a traité sans comprendre les intentions ni les finesses d'un philosophe aussi spirituel que profond. Excusons-le toutefois, car cette inintelligence a peut-être pour cause un préjugé héréditaire. Platon, en effet, avait été plus discuté qu'Isocrate et que Démosthène. Sans doute, Aristote, tout en s'écartant de ses doctrines, avait admiré la beauté de ses œuvres [1], et Timon le sillographe, grand railleur, ne s'était moqué de lui qu'avec un certain respect [2]; dans l'Académie enfin, l'admiration était complète, et nous en avons l'écho en maint passage de Cicéron [3]. Mais Platon n'était pas aimé des rhéteurs, ayant été lui-même très agressif pour eux et pour la rhétorique. Ils avaient été blessés de ses attaques, si l'on en juge par les allusions critiques aux philosophes que l'on rencontre chez Isocrate [4] et par quelques indications de Denys lui-même [5]. Ce divorce ne put que s'accuser après la chute de la liberté, quand l'éloquence se réfugia de la place publique dans les écoles, et nous en avons une preuve dans cette scène où Cicéron montre Crassus trouvant à Athènes un groupe de philosophes qui rabaissent à la suite de Platon le rôle

ainsi : « Kurz : bei Isokrates merkt man überall die Kunst, bei Demosthenes ist es eine λανθάνουσα τέχνη, *che tutto fà, niente dice* ».

1. Aristote, *Politique*, II, 6, 3.
2. Timon le sillographe, édition Wachsmuth, Lipsiæ, 1885, fragments 7, 26, 52.
3. Cf. par exemple *De oratore*, l. I, ch. 11, § 47; *Orator*, ch. 19, § 62.
4. Isocrate, *Nicoclès*, 1 et 2; *Antidosis*, 266.
5. Cf. *Sur le style de Démosthène*, ch. 5, pp. 966 fin et 967, et ch. 6,

de l'orateur [1]. Au moment donc où parut Denys d'Halicarnasse, Platon, comme au temps d'Isocrate, ne devait guère être *persona grata* dans le monde des rhéteurs; en l'attaquant, Denys suivait la tradition professionnelle.

Au début de l'ouvrage, il avait tracé du style de Platon un portrait peu flatteur, ne lui reconnaissant des qualités que dans le style simple.

> Lorsque sa phrase est simple, naïve et sans art, il est extrêmement agréable et doux... Une teinte d'archaïsme circule dans son style, tranquille et imperceptible, et y répand une certaine fleur de fraîcheur, de jeunesse et de beauté; comme des prairies les plus embaumées, un parfum agréable s'en élève, et il ne se permet ni bavardage harmonieux, ni ornement théâtral. Mais quand, ce qui lui arrive souvent, il se lance en perdant la mesure dans la diffusion et le beau langage, alors il tombe bien au-dessous de lui-même; il est moins agréable, d'une grécité inférieure et lourde : ce qui était clair s'assombrit..., il cherche l'expression travaillée, étrangère et surannée..., il s'égare dans la phrase figurée...; les tours poétiques, désagréables au dernier degré, surtout ceux que l'on doit à Gorgias, il en tire vanité hors de propos, comme un enfant [2].

Alors venaient plusieurs citations : le début du *Phèdre*, « plein de grâce »; puis, empruntés au même dialogue, des extraits du discours censément prononcé par Lysias et de la réponse de Socrate. Dans ces extraits, Denys ne voit que « mauvais goût poétique » et « un cliquetis qui ne renferme que peu de sens ». Il ne comprend pas l'ironie de Platon faisant dire à Lysias : « En ce moment, mon langage touche presque au ton de certains dithyrambes », et il trouve qu'il ne manque à ces pages que la musique et le rythme pour ressembler à l'ode de Pindare sur le soleil [3].

p. 968; et surtout *Lettre à Pompée*, ch. 1, p. 757.

1. Cicéron, *De oratore*, l. I, ch. 11, § 45 et suiv.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 5, pp. 965-967.
3. *Sur le style de Démosthène*, ch. 6 et 7, pp. 967-974.

C'est ce jugement, écrit de verve, mais très étroit, que Denys reprend après avoir comparé Démosthène et Isocrate. Il s'expliquera sur Platon « avec franchise, sans rien ajouter à sa gloire, sans rien enlever à la vérité » ; mais il combattra ces esprits exagérés auxquels il entend dire que « si les dieux parlent le langage des hommes, celui qui est leur roi ne parle pas autrement que Platon ». Admettons qu'il y ait eu au siècle d'Auguste des amis maladroits du philosophe ; admettons aussi la sincérité de Denys ; il n'en reste pas moins vrai que Platon est ici injustement traité.

J'aime tout à fait et j'admire son habileté dans les dialogues, principalement toutes les fois qu'il conserve le ton de Socrate, comme dans le *Philèbe* ; mais je ne lui ai jamais envié jusqu'à présent ce manque de goût qui vient de l'emploi des ornements accessoires, surtout lorsque, s'abaissant jusqu'à traiter les sujets de l'éloquence publique, il essaie d'écrire éloges et blâmes, accusations et apologies. Alors il n'est plus lui-même et il déshonore la dignité du philosophe ; souvent même j'ai eu envie de dire à propos de ses discours de ce genre les vers que dans Homère Zeus adresse à Aphrodite : « Non, mon enfant, les soins de la guerre ne te regardent pas ; retourne t'occuper des doux soins de l'hymen [1]. »

Voilà bien du bruit parce que Platon s'est parfois amusé à parodier l'éloquence des rhéteurs et des sophistes de son temps ! N'y a-t-il pas de l'impertinence à le condamner sur ce ton de pédant et en vertu de deux vers d'Homère ?

Il semble que tout soit dit. Mais Denys veut passer en revue les discours qu'il trouve dans Platon. Il rappelle l'*Apologie* : c'est une œuvre judiciaire d'un genre particulier, elle n'a pas été prononcée en public, elle ne peut être

1. *Iliade*, V, 428-429 ; *Sur le style de Démosthène*, ch. 23, pp. 1024-1025.

rangée ni parmi les discours, ni parmi les dialogues. Platon n'a rien écrit non plus dans le genre délibératif. Dans le genre démonstratif, Denys relève « les nombreux éloges de l'amour dans le *Banquet* » ; il dit que « quelques-uns d'entre eux ne valent pas la peine d'être étudiés et sont indignes de Socrate », sans faire attention que Platon ne prête pas ces discours à Socrate, mais à d'autres convives [1]. Enfin il examine l'oraison funèbre que Socrate récite, dans le *Ménéxène*, comme étant l'œuvre d'Aspasie [2].

Il parle d'abord de la première phrase. Il y loue « la beauté, la gravité, l'harmonie » des deux premiers membres : Ἔργῳ μὲν ἡμῖν οἵδε ἔχουσι τὰ προσήκοντα σφίσιν αὐτοῖς· ὧν τυχόντες, πορεύονται τὴν εἱμαρμένην πορείαν. Mais le troisième membre, l'apposition προπεμφθέντες κοινῇ μὲν ὑπὸ τῆς πόλεως, ἰδίᾳ δὲ ὑπὸ τῶν οἰκείων, lui paraît inutile : ce membre ne fait que développer une idée contenue dans les deux précédents, dont il trouble même la symétrie et la douceur. Reste la fin de la phrase : λόγῳ δὲ δὴ τὸν λειπόμενον κόσμον ὅ τε νόμος προστάττει τούτοις ἀποδοῦναι τοῖς ἀνδράσι, καὶ χρή. Les derniers mots, καὶ χρή, qui marquent l'obligation morale par antithèse avec l'obligation légale, n'ont pas été compris par Denys : il les critique comme inutiles pour la clarté, l'idée de devoir contenue dans ὁ νόμος lui paraissant assez nette ; il trouve en outre qu'ils sont peu harmonieux et qu'ils

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 23, pp. 1026-1027.
2. Si Denys, comme nous l'allons voir, n'a pas compris le caractère ironique du *Ménéxène*, il n'a du moins jamais douté de son authenticité. Sur ce dernier point les modernes ont hésité ; mais, depuis la dissertation très étudiée de Berndt, *De ironia Menexeni Platonici*, Münster, 1881, il ne paraît plus possible de rayer le *Ménéxène* de la liste des œuvres de Platon. Sur le *Ménéxène* en général, sur son authenticité,

détruisent la majesté de la période [1]. Ici Denys craint une objection. Vous êtes de mauvaise foi, lui dira-t-on, en vous occupant du style de cet auteur; le style n'est pas l'affaire d'un philosophe; demandez plutôt compte à Platon de ses pensées. Denys répond très justement que le discours inséré dans le *Ménéxène* est vide d'idées et chargé d'ornements frivoles, dignes de Gorgias. Mais pourquoi ne comprend-il pas que Platon n'usait de cette sorte d'éloquence que pour s'en moquer? Pourquoi le vrai sens de l'oraison funèbre lui échappe-t-il si complètement qu'il en continue l'examen avec la même étroitesse?

Il passe à la seconde phrase : Ἔργων γὰρ εὖ πραχθέντων, λόγῳ καλῶς ῥηθέντι μνήμη καὶ κόσμος τοῖς πράξασι γίνεται παρὰ τῶν ἀκουσάντων. Il en montre les antithèses, les parallélismes, et insiste sur l'inutilité de la clausule παρὰ τῶν ἀκουσάντων, ajoutée pour donner à la période une marche plus ferme : c'est la manière des poètes, tant méprisés par Platon et bannis par lui de sa république, et Pindare lui-même est moins pompeux [2]. Mêmes défauts dans la troisième phrase : Δεῖ δὴ τοιούτου τινὸς λόγου, ὅστις τοὺς μὲν τετελευτηκότας ἱκανῶς ἐπαινέσει, τοῖς δὲ ζῶσιν εὐμενῶς παραινέσει. Selon lui, c'est le langage d'un sophiste comme Licymnios ou Agathon. Suit une liste d'autres exemples, choisis parmi les figures les plus frappantes. « Quoique j'éprouve quelque honte et quelque crainte à le dire, ajoute Denys, je dirai toute-

sur la critique qui en est faite par Denys, cf. P. Couvreur, Introduction à son édition (Paris, Garnier, in-12), et A. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 317.

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 24, pp. 1028-1031.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 26, pp. 1033-1034.

fois que de pareils ornements me paraissent les signes d'une certaine lourdeur et impuissance d'esprit [1] ».

Outre les figures de mauvais goût, Denys relève des expressions impropres. Dans la phrase : Ἐπὶ τούτοις τὴν τῶν ἔργων πρᾶξιν ἐπιδείξωμεν, ὡς καλὴν καὶ ἀξίαν τούτων ἀπεφήνατο, l'alliance de mots ἔργων πρᾶξιν est incohérente, et le verbe ἀποφαίνω ne peut s'appliquer qu'aux choses difficiles à comprendre. La phrase suivante est encore pire (et c'est en effet une des plus étranges du discours). Elle commence par ces mots : Τῆς δ' εὐγενείας πρῶτον ὑπῆρξε τοῖσδε ἡ τῶν προγόνων γένεσις, οὐκ ἔπηλυς οὖσα, οὐδὲ τοὺς ἐκγόνους τούτους ἀποφηναμένη μετοικοῦντας ἐν τῇ χώρᾳ, ἄλλοθεν σφῶν ἡκόντων, ἀλλ' αὐτόχθονας. Ici Denys est surtout irrité de la tournure ἡ τῶν προγόνων γένεσις οὐκ ἔπηλυς οὖσα et de ἄλλοθεν σφῶν ἡκόντων, et il démontre longuement que tout cela est mal écrit, comme si Platon ne le savait pas mieux que lui [2].

Autre grief : l'éloge de l'Attique est faible. Pour montrer combien les dieux aimaient ce pays, Platon rappelle que deux d'entre eux se disputèrent l'honneur de donner leur nom à la cité : or rien n'est plus banal que cette preuve, et le style dont il l'a revêtue est « bas et peu digne d'être imité ». Μαρτυρεῖ δὲ ἡμῖν τῷ λόγῳ ἡ τῶν ἀμφισβητησάντων περὶ αὐτῆς θεῶν ἔρις τε καὶ κρίσις· ἣν δὲ θεοὶ ἐπῄνεσαν, πῶς οὐχ ὑπ' ἀνθρώπων γε συμπάντων δικαία ἐπαινεῖσθαι. Tel est le texte de Platon : on n'y trouve ni richesse d'expression, ni majesté, ni sublime; tout y est mou et en deçà de la vérité; ce n'est pas ainsi qu'on devait parler de la rivalité d'Athéné et de Poseidon. Pour compléter l'éloge de l'Attique, Platon ajoute que c'est le

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 26, pp. 1035-1037.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 27, pp. 1037-1039.

premier pays de la Grèce où les hommes prirent naissance : Ἐξελέξατο δὲ τῶν ζῴων καὶ ἐγέννησεν ἄνθρωπον, ὃ συνέσει τε ὑπερέχει τῶν ἄλλων καὶ δίκην καὶ θεοὺς μόνον νομίζει. « Je ne sais, dit Denys, s'il y a sujet brillant dont Platon ait parlé d'une manière plus commune et plus vulgaire ; » et Platon ne s'exprime pas d'une manière plus noble sur la nourriture de l'homme : Μόνη γὰρ ἐν τῷ τότε καὶ πρώτη τροφὴν ἀνθρωπείαν ἤνεγκεν τὸν τῶν πυρῶν καὶ κριθῶν καρπόν.

O Dieux, s'écrie Denys dans un curieux accès d'indignation, où est le flot si riche de l'éloquence platonicienne [1], le bouillonnement de ses constructions grandioses ? Quel style mesquin ! Se peut-il que l'eau coule ainsi goutte à goutte des douze sources qui s'épanchaient par la bouche de cet habile homme [2] ? Mais, par Zeus, dira-t-on peut-être, il a fait des économies, et s'il a retranché quelque chose à sa construction, c'est volontairement. Je n'en crois rien, car c'est le même qui, dans la suite de ce développement, ne trouvant pas assez noble le terme de « lait », γάλα, l'appelle « source de la vie », πηγὴ τροφῆς [3].

Denys, en citant l'éloge du blé, s'est arrêté avant la fin de la phrase, tant il était pressé de la critiquer. Dans le membre suivant : ᾧ κάλλιστα καὶ ἄριστα τρέφεται τὸ ἀνθρώπειον γένος, les mots κάλλιστα καὶ ἄριστα lui paraissent ridicules (et ce sont en effet deux mots pour un seul, qui fournissent l'occasion d'un

1. Τὸ Πλατωνικὸν νᾶμα. — On trouve λόγων νᾶμα dans le *Timée*, p. 75, E.
2. Τὸ δωδεκάκρουνον ἐκεῖνο στόμα τοῦ σοφοῦ. — Il me semble que dans tout ce passage Denys s'amuse à imiter un fragment célèbre de la *Bouteille* de Cratinos (fr. 186 Kock) : « Par Apollon, quel flot de paroles ! Un bouillonnement d'eau jaillissante ! Douze sources pour une seule bouche (δωδεκάκρουνον τὸ στόμα) ! Tout l'Ilissos est dans son gosier ! »
3. *Sur le style de Démosthène*, ch. 28, pp. 1039-1041.

homœotéleute). Puis il relève diverses expressions, en particulier, à propos du présent d'Athéna, les mots ἐλαίου γένεσιν, πόνων ἀρωγήν, ἀνῆκε τοῖς ἐκγόνοις, où il ne voit que « périphrases et dithyrambes ».

A quoi bon continuer ? ajoute-t-il. A parcourir tout le discours, on trouverait des expressions inexactes et faibles, d'autres puériles et froides, d'autres sans vigueur et sans nerf, d'autres dépourvues de charme et de grâce, d'autres dithyrambiques et fatigantes [1].

Une partie de l'oraison funèbre désarme cependant sa sévérité : c'est la prosopopée. Le panégyriste y reproduit les recommandations dont les guerriers qui se sentaient sur le point de mourir chargèrent leurs compagnons pour leurs pères et leurs enfants. Malgré quelques phrases assez vides, ce morceau est en effet plus sérieux que tout ce qui précède : les idées, sans être originales, y sont plus élevées, et pour cette raison il n'est pas étonnant que Denys l'ait admiré. Mais, à le regarder de près, les artifices de rhétorique y sont les mêmes et aussi nombreux ; l'art s'y dissimule, mais il n'est pas moins grand ; la fine ironie de Platon tendait ici à la critique un nouveau piège que Denys n'a pas évité [2].

A l'oraison funèbre du *Ménéxène* Denys oppose les célèbres pages du discours *Sur la Couronne* (§ 199-208), où Démosthène montre les Athéniens combattant contre Philippe, sinon pour la victoire, du moins pour l'honneur, et restant ainsi dignes de leurs ancêtres les héros des guerres médiques ; et il en conclut que Démosthène est supérieur à Platon. Chez l'un, le style de parade ; chez l'autre, le style de combat ; l'un vise à l'élégance, l'autre à l'utile et au vrai ; le style de l'un est « une prairie émaillée

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 29, pp. 1042-1043.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 30, pp. 1044-1050.

de fleurs, offrant un séjour agréable et des charmes éphémères » ; celui de l'autre est « une terre riche, fertile en productions de toutes sortes, qui porte en abondance et ce qui est nécessaire à la vie et le superflu qui nous charme [1] ».

Telle est cette comparaison de Platon et de Démosthène, où Denys a jugé en rhéteur et en homme de routine, non en homme d'esprit et en artiste. Lorsqu'il lisait les dialogues de Platon, il avait si bien en tête les harangues et les plaidoyers de Démosthène qu'il voulait à toute force, malgré la différence des œuvres, leur trouver des points de contact : or, le dialogue platonicien ne s'adressait ni à des juges, ni à une assemblée, mais à une élite d'âmes pensantes et poétiques. C'est à la même élite que s'adressaient les discours de fantaisie qui remplissent le *Phèdre*, le *Banquet*, le *Ménéxène* : de là cette part donnée au langage poétique, de là ces imitations plaisantes des sophistes et des rhéteurs. Mais cette poésie et ces imitations, l'honnête et solennel Denys, qui en telle matière n'entend pas le mot pour rire, les a prises au sérieux ; et, comme elles ne répondent pas à l'idéal que représente pour lui Démosthène, sans chercher à en pénétrer l'esprit, il les a critiquées. Cette critique de textes incompris s'est même tellement étendue que les éminentes qualités de Platon sont restées dans l'ombre ; bien qu'il soit qualifié plus loin d'« homme admirable [2] », un lecteur non prévenu garderait de lui une idée incomplète et fausse s'il le jugeait d'après le seul témoignage de Denys d'Halicarnasse.

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 31 et 32, pp. 1050-1057.
2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 42, p. 1087 : Πλάτων ὁ θαυμάσιος.

V

DÉMOSTHÈNE ET L'ARRANGEMENT DES MOTS

Le troisième point étudié par Denys est l'arrangement des mots, source de l'harmonie. Il déclare d'abord que, pour l'harmonie, Démosthène dépasse les autres orateurs ; il ajoute que déjà ses contemporains en témoignaient, et qu'Eschine, à côté de critiques envieuses sur le choix des mots, le louait sous ce rapport et cherchait à l'imiter [1].

De quel arrangement résulte donc l'harmonie de Démosthène ? Comme dans le traité *Sur l'arrangement des mots*, Denys distingue les harmonies austère, polie, et moyenne, et il les étudie d'après la même méthode, développant un peu plus, mais n'ajoutant rien d'essentiel. Puis, il prend au hasard une page des *Philippiques*, et montre qu'on y trouve les deux premières espèces d'harmonies, heureusement et étroitement rapprochées de manière à former l'harmonie moyenne. D'ailleurs, c'est toujours avec tact que Démosthène emploie tantôt l'harmonie austère, tantôt l'harmonie polie, suivant les parties de son discours et suivant les sujets qu'il y traite.

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 35, pp. 1062-1064. Les critiques d'Eschine sur le choix des mots, sommairement indiquées ici, sont expliquées et discutées plus loin, ch. 55, 56 et 57. Quant à l'éloge de l'arrangement des mots chez Démosthène par Eschine, il est dans le *Contre Ctésiphon*, 142, que Denys cite de mémoire assez inexactement. Denys dit aussi, *ibid.*, p. 1065, que l'admiration d'Eschine pour l'arrangement des mots chez Démosthène lui faisait « comparer la musique de cet orateur aux Sirènes » (ταῖς Σειρῆσιν ἀπεικάζων αὐτοῦ τὴν μουσικήν) ; mais ici il n'a pas compris le texte du *Contre Ctésiphon*, 228, qui signifie seulement qu'Eschine craignait de se voir comparer par Démosthène aux Sirènes enchanteresses et réfutait d'avance cette attaque de son adversaire.

Denys se demande ensuite sur quels principes repose l'excellence de l'harmonie de Démosthène, en d'autres termes ce qui la rend agréable et belle, la beauté dominant dans l'harmonie austère, et l'agrément dans l'harmonie polie.

Ces principes sont : la musique des sons, le rythme, la variété, la convenance. On reconnaît là les théories du traité *Sur l'arrangement des mots*. Denys y renvoie ses lecteurs et se borne à indiquer que l'art de l'écrivain est en cela comparable à celui du musicien, et que Démosthène s'y montre pénétrant et soigneux.

Mêmes souvenirs d'études antérieures dans les pages où il dit qu'on distingue l'arrangement de Démosthène de celui des autres orateurs d'après la modulation harmonieuse des sons, dont le criterium est un sentiment irraisonné que l'on acquiert à force d'exercice, d'après l'eurythmie ou caractère poétique de l'éloquence, d'après les changements de toute sorte et la variété des tours dans les membres et dans les périodes.

Enfin on ne doit pas s'étonner de tant de travail chez Démosthène : il travaillait pour la postérité, et l'orateur ne fait œuvre durable qu'au prix d'un grand labeur. Comme les précédentes, ces idées nous sont familières parce qu'elles ont été déjà développées, et il faut aller plus loin pour trouver un intérêt nouveau aux études de Denys sur le style de Démosthène.

VI

QUESTIONS ACCESSOIRES

Nous arrivons ainsi aux derniers chapitres. Denys y parle d'abord de l'« action » (ὑπόκρισις). Il en expose la théorie, et il l'applique à quelques textes.

Pour la théorie, les modèles ne lui manquaient pas. Aristote, le premier, avait proclamé l'importance de l'action : « Elle consiste, disait-il, dans la voix, dans la manière de s'en servir pour chaque passion... ; et dans la voix il y a trois points à considérer, l'étendue, l'harmonie, le rythme [1] ». Théophraste ne tenait pas l'action pour moins importante, et il y distinguait « le mouvement du corps et le ton de la voix [2] ». Cicéron avait repris la doctrine de Théophraste, on sait avec quelle ampleur et quelle force, dans plusieurs pages du *De oratore* et de l'*Orator* [3]. A côté de Cicéron, Denys paraît bien pâle, et il n'apporte aucune idée nouvelle. Il est plus intéressant dans l'application de la théorie, quand il montre Démosthène si vivant que l'action qui doit accompagner son éloquence s'impose d'elle-même; il commente alors quelques textes en professeur qui enseigne la manière de bien lire ou de bien réciter. La page reproduit sans doute un exercice d'école. En voici la première partie :

Eh bien! essayons de dire tout haut cette phrase harmonieuse : Ὄλυνθον μὲν δὴ καὶ Μεθώνην καὶ Ἀπολλωνίαν καὶ δύο καὶ τριάκοντα πόλεις ἐπὶ Θρᾴκης ἐῶ, ἃς ἁπάσας οὕτως ὠμῶς ἀνῄρηκεν ὥστε μηδ' εἰ πώποτε ᾠκίσθησαν ῥᾴδιον ἦν προσελθόντας εἰπεῖν· καὶ τὸ Φωκέων τοσοῦτον ἔθνος ἀνῃρημένον σιωπῶ [4]. Ici le style même nous apprend quelle action il réclame. Tout en énumérant les nombreuses villes de la Thrace détruites par Philippe, Démosthène dit qu'il ne les nommera pas. Ces paroles n'exigent-elles pas de l'ironie et en même temps de la mauvaise humeur et une voix élevée? Ensuite il a beau dire qu'il ne les nommera pas, il ne s'en lamente pas moins sur leur sort comme étant terrible et

1. Aristote, *Rhétorique*, l. III, ch. 1, § 3 et 4.
2. Citation de Théophraste faite par un rhéteur grec anonyme (Walz, *Rhetores græci*, t. VI, pp. 35-36).
3. Cicéron, *De oratore*, l. III, ch. 56-61, § 213-227; *Orator*, ch. 17 et 18, § 54-60.
4. Démosthène, *Troisième Philippique*, 26.

Denys se demande ensuite sur quels principes repose l'excellence de l'harmonie de Démosthène, en d'autres termes ce qui la rend agréable et belle, la beauté dominant dans l'harmonie austère, et l'agrément dans l'harmonie polie.

Ces principes sont : la musique des sons, le rythme, la variété, la convenance. On reconnaît là les théories du traité *Sur l'arrangement des mots.* Denys y renvoie ses lecteurs et se borne à indiquer que l'art de l'écrivain est en cela comparable à celui du musicien, et que Démosthène s'y montre pénétrant et soigneux.

Mêmes souvenirs d'études antérieures dans les pages où il dit qu'on distingue l'arrangement de Démosthène de celui des autres orateurs d'après la modulation harmonieuse des sons, dont le criterium est un sentiment irraisonné que l'on acquiert à force d'exercice, d'après l'eurythmie ou caractère poétique de l'éloquence, d'après les changements de toute sorte et la variété des tours dans les membres et dans les périodes.

Enfin on ne doit pas s'étonner de tant de travail chez Démosthène : il travaillait pour la postérité, et l'orateur ne fait œuvre durable qu'au prix d'un grand labeur. Comme les précédentes, ces idées nous sont familières parce qu'elles ont été déjà développées, et il faut aller plus loin pour trouver un intérêt nouveau aux études de Denys sur le style de Démosthène.

VI

QUESTIONS ACCESSOIRES

Nous arrivons ainsi aux derniers chapitres. Denys y parle d'abord de l'« action » (ὑπόκρισις). Il en expose la théorie, et il l'applique à quelques textes.

Pour la théorie, les modèles ne lui manquaient pas. Aristote, le premier, avait proclamé l'importance de l'action : « Elle consiste, disait-il, dans la voix, dans la manière de s'en servir pour chaque passion... ; et dans la voix il y a trois points à considérer, l'étendue, l'harmonie, le rythme[1] ». Théophraste ne tenait pas l'action pour moins importante, et il y distinguait « le mouvement du corps et le ton de la voix[2] ». Cicéron avait repris la doctrine de Théophraste, on sait avec quelle ampleur et quelle force, dans plusieurs pages du *De oratore* et de l'*Orator*[3]. A côté de Cicéron, Denys paraît bien pâle, et il n'apporte aucune idée nouvelle. Il est plus intéressant dans l'application de la théorie, quand il montre Démosthène si vivant que l'action qui doit accompagner son éloquence s'impose d'elle-même; il commente alors quelques textes en professeur qui enseigne la manière de bien lire ou de bien réciter. La page reproduit sans doute un exercice d'école. En voici la première partie :

Eh bien! essayons de dire tout haut cette phrase harmonieuse : Ὄλυνθον μὲν δὴ καὶ Μεθώνην καὶ Ἀπολλωνίαν καὶ δύο καὶ τριάκοντα πόλεις ἐπὶ Θρᾴκης ἐῶ, ἃς ἁπάσας οὕτως ὠμῶς ἀνῄρηκεν ὥστε μηδ' εἰ πώποτε ᾠκίσθησαν ῥᾴδιον ἦν προσελθόντας εἰπεῖν· καὶ τὸ Φωκέων τοσοῦτον ἔθνος ἀνῃρημένον σιωπῶ[4]. Ici le style même nous apprend quelle action il réclame. Tout en énumérant les nombreuses villes de la Thrace détruites par Philippe, Démosthène dit qu'il ne les nommera pas. Ces paroles n'exigent-elles pas de l'ironie et en même temps de la mauvaise humeur et une voix élevée? Ensuite il a beau dire qu'il ne les nommera pas, il ne s'en lamente pas moins sur leur sort comme étant terrible et

1. Aristote, *Rhétorique*, l. III, ch. 1, § 3 et 4.
2. Citation de Théophraste faite par un rhéteur grec anonyme (Walz, *Rhetores græci*, t. VI, pp. 35-36).
3. Cicéron, *De oratore*, l. III, ch. 56-61, § 213-227; *Orator*, ch. 17 et 18, § 54-60.
4. Démosthène, *Troisième Philippique*, 26.

plus que terrible, lorsqu'il déroule une liste de villes et expose leur ruine complète [1], telle qu'il n'y avait plus trace des antiques habitations. Ce passage ne doit-il pas être prononcé avec une vive colère et avec l'accent de la pitié ? Quels sont donc le ton, les gestes, les jeux de physionomie et les mouvements de mains que demandent la colère et la pitié ? On les voit réalisés chez les hommes qui éprouvent vraiment ces sentiments, et il serait tout à fait sot de chercher pour l'action une autre école que la nature [2].

Après l'« action », quelques mots sur une qualité dont Denys regrette l'absence chez Démosthène. Il s'agit de cette sorte de grâce que les Grecs appelaient εὐτραπελία, et pour laquelle nous n'avons guère d'équivalent français : « L'*eutrapélie*, dit Aristote, est une offense polie [3] » ; c'est une fine raillerie, une plaisanterie enjouée, quelque chose comme la *dicacitas* des Latins. Démosthène n'y atteint donc pas, et il n'a que l'« élégance » ou « urbanité » (ἀστεϊσμός), qui exclut la plaisanterie [4]. C'est encore là une observation dont le mérite ne revient probablement pas à Denys : on la trouve dans Cicéron ; et Quintilien, qui l'a reproduite, déclare s'appuyer sur le témoignage de la majorité

1. J'ai traduit cette phrase d'après les corrections apportées par M. Henri Weil au texte d'Usener-Radermacher (*Revue des Études grecques*, t. XII, 1899, p. 317) : εἶτ' εἰ καὶ φησὶν οὐκ ἐρεῖν, ὅμως ὀδύρεται ταῦθ' ὥσπερ δεινὰ καὶ πέρα δεινῶν, < ἐν ᾧ > πόλεων κατάλογον καὶ τελείαν ἀναίρεσιν διέξεισιν.

2. *Sur le style de Démosthène*, ch. 54, p. 1119-1120.

3. Aristote, *Rhétorique*, l. II, ch. 6, fin.

4. *Sur le style de Démosthène*, ch. 54, p. 1122. Le texte de Denys n'est pas ici bien établi, mais le sens n'est pas douteux. Les corrections proposées par Usener (cf. l'appareil critique de son édition) et par M. Henri Weil dans la *Revue des Études grecques*, t. XII (1899), p. 318, en faisant des mots εὐτραπελία et ἀστεϊσμός des termes synonymes, me paraissent, indépendamment des raisons de paléographie ou de style, inacceptables comme contraires à la logique. Cf. d'ailleurs les textes de Cicéron et de Quintilien auxquels je renvoie dans la note suivante, et Blass, *Die attische Beredsamkeit, Demosthenes*, 2[e] édition, pp. 186-187.

des critiques et en parle comme d'une remarque courante dans les écoles [1].

Denys examine ensuite les jugements sur le style de Démosthène contenus dans le discours d'Eschine *Contre Ctésiphon*. Eschine reprochait à Démosthène l'emploi des « termes durs et raffinés [2] ». Mauvaise chicane, répond Denys avec beaucoup de bon sens : la dureté du style est souvent réclamée par les circonstances, surtout dans les parties pathétiques, et des termes mous sont incapables d'exciter les passions; d'ailleurs, Démosthène use avec tant d'à-propos de la dureté du style que l'accusation de son adversaire se tourne en éloge [3]. Quant au style raffiné, c'est-à-dire trop travaillé et extraordinaire, Démosthène l'emploie souvent, mais avec non moins de tact, dans les harangues et plaidoyers politiques, à cause de la grandeur et de l'importance des sujets; dans les plaidoyers civils, il l'emploie bien rarement, et comme à la dérobée. Le blâmer comme le fait Eschine, c'est donc « mentir effrontément [4] ».

Une autre critique d'Eschine portait sur l'emploi des termes « grossiers et déplaisants ». A dire vrai, on ne trouve point dans le *Contre Ctésiphon* ces épithètes de blâme appliquées au style de Démosthène, mais elles résument les sentiments exprimés par Eschine dans les passages auxquels Denys fait ici allusion [5]. Denys reproduit

1. Cicéron, *Orator*, ch. 26, § 90; Quintilien, VI, 3, 2.

2. Eschine, *Contre Ctésiphon*, 229 : πικρὰ καὶ περίεργα ὀνόματα.

3. *Sur le style de Démosthène*, ch. 55, p. 1123.

4. *Sur le style de Démosthène*, ch. 56, p. 1124 : ψεύδεται περιφανῶς.

5. *Sur le style de Démosthène*, ch. 57, p. 1125 : Τὸ δὲ φάσκειν φορτικοῖς καὶ ἀηδέσι τοῖς ὀνόμασιν αὐτὸν κέχρησθαι κ.τ.λ. Cf. Eschine, *Contre Ctésiphon*, 72 : διὰ τὴν ἀηδίαν τοῦ λέγοντος ἅμα καὶ τοῦ ὀνόματος, et *ibid.*, 166 : μιαρὰ καὶ ἀπίθανα ῥήματα.

les termes cités et incriminés par Eschine [1], et il s'étonne avec raison de ne point les trouver dans Démosthène. Faut-il alors accuser Eschine d'imposture? Certainement non, car il n'aurait pas risqué devant le tribunal des critiques aussi précises, sans être sûr de ses souvenirs. Il faut donc admettre (ce que ne soupçonnait pas Denys aveuglé par l'admiration) que, dans la chaleur de l'attaque publique, le bon goût de Démosthène aura été quelquefois en défaut; lui qui ne parlait jamais sans écrire [2], il aura dit plus qu'il n'avait écrit, ou bien, quand il a publié le discours *Sur la Couronne*, objet de tout ce débat, il l'aura revu, corrigé, et rendu tel que le lisait Denys et que nous le lisons aujourd'hui.

Denys signale encore un dernier trait du style de Démosthène. « Quelquefois il montre la même chose par plusieurs mots, par exemple : Φιλίππῳ δ'ἐξέσται καὶ πράττειν καὶ ποιεῖν ὅ τι βούλεται. — Τὸν Μειδίαν τοῦτον οὐκ εἰδὼς ὅστις ποτ'ἐστίν, οὐδὲ γιγνώσκων. — Τῆς ἀδελφῆς ἐναντίον, κόρης ἔτι καὶ παιδὸς οὔσης, et autres passages semblables ». C'est là en effet un procédé assez souvent employé par les orateurs pour donner de la dignité et du poids au discours; rare chez Lysias, il est fréquent chez Isocrate et dans le genre épidictique, où Démosthène en a trouvé les modèles [3]. Cependant quelques critiques le lui ont reproché, et Denys n'est pas de leur avis : il remarque très justement que la concision ne suffit pas à l'orateur et qu'il a besoin de la surabondance

1. Eschine, *Contre Ctésiphon*, 72. Il semble d'ailleurs que Denys ait cité de mémoire le texte d'Eschine.
2. Témoignage formel de Plutarque, *Vie de Démosthène*, ch. 8.
3. Cf. Blass., *Die attische Beredsamkeit*, *Demosthenes*, 2e édition, p. 96.

des termes pour la clarté, pour l'harmonie, pour le pathétique [1].

Ici se termine, sans conclusion, la dissertation *Sur le style de Démosthène*, œuvre inégale, mais supérieure aux précédentes. Dans l'introduction sur les différents genres de style et leurs principaux représentants, Denys a noté, presque en historien, la succession et la liaison des faits littéraires. Puis il a largement usé de la méthode comparative : dans la première partie du traité *Sur les anciens orateurs*, nous n'avions eu qu'une comparaison, entre Isée et Lysias; ici, Démosthène a été comparé à Thucydide, à Lysias, à Isocrate, à Platon; et, si la dernière de ces quatre comparaisons est très faible, l'effort est remarquable dans toutes et souvent heureux dans les trois premières. Ce bonheur dans l'analyse comparative donne même au critique le coup d'œil d'ensemble qui lui fait juger et résumer brillamment une question, comme nous l'avons vu à la fin de la comparaison entre Isocrate et Démosthène. D'autre part, cette dissertation ne nous laisse qu'un portrait inachevé : outre que son complément sur le fond des choses est perdu, elle ne traite ni du choix des mots, ni des figures, et elle touche à peine l'étude de la période. Mais en dépit de ces lacunes, elle marque chez Denys un grand progrès, et elle reste un des textes les plus précieux de la critique ancienne.

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 58, pp. 1127-1128. — Sur l'usage des synonymes dans l'éloquence ancienne, tant grecque que latine, cf. E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, p. 167.

CHAPITRE VI

La « Première lettre à Ammée » et le traité « Sur Dinarque » ; la critique d'authenticité.

Au traité *Sur les anciens orateurs* se rattachent le traité *Sur Dinarque*, qui lui est postérieur, et la *Première lettre à Ammée*, qui semble l'avoir précédé [1] : ce sont moins des études littéraires que des mémoires érudits, et ils touchent l'un et l'autre à l'histoire de l'éloquence; il est donc naturel de les examiner à cette place et en un même chapitre. Comme les questions d'authenticité y sont souvent débattues, nous ajouterons quelques mots sur les passages analogues épars dans les autres œuvres de Denys.

I

LA PREMIÈRE LETTRE A AMMÉE

L'introduction de la *Première lettre à Ammée* en explique l'origine et le plan [2]. Ammée ayant dit à Denys qu'un péripatéticien soutenait que les préceptes d'Aristote sur l'art oratoire avaient formé le talent de Démosthène, Denys avait conseillé à son élève de rejeter cette idée paradoxale. Mais l'élève citant le nom du philosophe, qui n'était pas le premier venu, et qui allait défendre sa thèse par écrit, le maître jugea nécessaire d'examiner avec plus d'attention le point en litige; en répondant

1. Cf. plus haut, pp. 29 et 32.
2. *Première lettre à Ammée*, ch. 1, 2, 3, pp. 719-724.

à Ammée, il satisfera aussi ceux qui s'intéressent à l'éloquence, et il les empêchera de croire que la philosophie péripatéticienne a eu le privilège de toutes les règles de la rhétorique. Il réserve pour un traité spécial la question des maîtres de Démosthène [1]; il essaiera seulement de montrer que l'orateur jouissait d'un grand crédit et qu'il avait prononcé ses harangues les plus célèbres, quand Aristote écrivit sa *Rhétorique*.

Il s'occupe d'abord de douze harangues ou plaidoyers antérieurs à l'an 348 [2]. Il donne les dates de la naissance de Démosthène et des discours en question, il leur oppose le tableau de la vie d'Aristote et montre que la *Rhétorique* a été écrite après la plupart des autres ouvrages du philosophe, car ces ouvrages y sont plus d'une fois mentionnés. Un passage même de la *Rhétorique*, en faisant allusion à la guerre d'Olynthe, qui eut lieu sous les archontes Callimaque et Théophile en 349 et 348, prouve que l'ouvrage d'Aristote est postérieur à cette guerre et par conséquent aux douze discours antérieurs à 348.

Douze autres discours, qui se placent entre la fin de la guerre d'Olynthe et la bataille de Chéronée, c'est-à-dire entre 348 et 338, ont été eux aussi écrits avant la *Rhétorique* [3]. Au deuxième livre, en effet, Aristote cite une phrase de Démosthène qui se rapporte à l'époque où Philippe demandait aux Thébains de lui livrer passage pour entrer dans l'Attique, sous l'archonte Lysimachidès, en 339. « Il est donc établi par des preuves incontestables, conclut Denys, que tous les discours de Démosthène prononcés avant l'archonte Lysimachidès dans les

1. Cf. plus haut, p. 28.
2. *Première lettre à Ammée*, ch. 4-9, pp. 724-735.
3. *Première lettre à Ammée*, ch. 10 et 11, pp. 735-745.

assemblées, soit délibérantes, soit judiciaires, sont antérieurs à la *Rhétorique* d'Aristote [1]. »

Jusqu'ici la démonstration est parfaite. Il reste à prouver l'antériorité du discours *Sur la Couronne*, prononcé en 330 : pour cela Denys veut nous convaincre qu'Aristote y fait allusion dans sa *Rhétorique* [2], et il le prend sur un ton assez haut, en homme qui n'admet pas la contradiction. Un peu plus de modestie ne messiérait pas, car il va forcer le sens des mots dans l'intérêt de sa thèse. Aristote, parlant du lieu des enthymèmes qui se tirent des réciproques, en donne plusieurs exemples : « Si l'un, dit-il, a été l'auteur d'une action conformément à l'honneur ou à la justice, on en conclut que l'autre en a été l'objet » etc. ; et il ajoute : « C'est ici qu'on peut faire des paralogismes, car quelquefois les deux propositions ne vont pas ensemble, comme dans l'*Alcméon* de Théodecte et encore dans le procès de Démosthène et des meurtriers de Nicanor [3]. » Laissons de côté la tragédie d'*Alcméon*. Ce sont les derniers mots de la phrase (ἡ περὶ Δημοσθένους δίκη καὶ τῶν ἀποκτεινάντων Νικάνορα) qui nous intéressent, et leur sens paraît clair : ils désignent un seul et même procès, intenté à Démosthène à propos du meurtre d'un certain Nicanor [4]. Cependant Denys suppose qu'il s'agit de deux causes différentes, et, pour lui, « le procès de Démosthène » c'est le procès de la Couronne.

1. *Première lettre à Ammée*, ch. 11 fin, pp. 744-745.
2. *Première lettre à Ammée*, ch. 12, pp. 746-749.
3. Aristote, *Rhétorique*, II, 23, 2 et 3.
4. Ce Nicanor est aussi inconnu que le procès auquel Aristote fait allusion, et l'un des commentateurs de la *Rhétorique*, l'anglais Cope (Cambridge, 1877, t. II, p. 244), regarde même comme « très probable » qu'il ne s'agit pas ici de Démosthène l'orateur, mais du général de la guerre du Péloponnèse ou de quelque autre personnage de ce nom.

Quel est donc, dit-il, ce procès de Démosthène que le philosophe avait en vue et dans lequel le point principal de la discussion se tirait du lieu des réciproques, si ce n'est celui où il défendait, contre Eschine, Ctésiphon, qui, ayant proposé de couronner Démosthène, était poursuivi comme auteur d'une motion contraire aux lois ? Dans cette affaire, la question n'était pas de décider en général si Démosthène méritait honneurs et couronnes pour avoir contribué de ses propres deniers à la construction des murs, mais si cette motion devait être faite dans un temps où il n'avait pas rendu ses comptes, lorsque la loi interdit de couronner un magistrat encore tenu à la reddition des comptes. Voilà en effet, le lieu des réciproques ; il s'agit de savoir si, de même que le peuple avait le droit d'accorder la couronne, le fonctionnaire encore astreint à la reddition des comptes avait celui de la recevoir [1].

Franchement, on ne saurait pousser plus loin l'art de faire dire à un texte ce qu'il ne dit pas. Peu importe d'ailleurs que Démosthène ait écrit le discours *Sur la Couronne* avant ou après la *Rhétorique* : l'auteur de la *Première Philippique* et du plaidoyer de l'*Ambassade*, arrivé à ce point de sa carrière, en pleine maturité de génie, n'avait plus rien à tirer des œuvres des théoriciens, fussent-ils des Aristote, si tant est que les théoriciens aient jamais eu sur lui grande influence !

On le voit, nous touchons à une question d'ordre général et philosophique : les théories naissent-elles des chefs-d'œuvre, ou les chefs-d'œuvre naissent-ils des théories ? Cette question, Cicéron l'avait traitée avec beaucoup de bon sens : « La doctrine des rhéteurs, disait-il, éclaire l'orateur. Mais sachons ne pas nous abuser sur la puissance des préceptes : ils n'ont pas formé les grands orateurs... Ce n'est pas l'art qui a fait naître l'éloquence, mais l'éloquence qui a fait naître l'art [2] ». Denys a négligé tout

1. *Première lettre à Ammée*, ch. 12, pp. 748-749, trad. Weil.
2. Cicéron, *De oratore*, l. I, ch. 32, § 145 et 146, trad. Gaillard.

développement de ce genre, perdant ainsi une occasion de rendre fécond et captivant un problème en soi-même fort aride [1]. Il s'est même tellement renfermé dans l'étude des faits qu'il l'a épuisée et qu'il y a surabondance. Abandonnons la dernière de ses démonstrations, celle qui concerne la date de la *Rhétorique* par rapport au discours *Sur la Couronne* : nous venons de voir qu'elle n'est pas solide. Même alors, il en reste deux par lesquelles Denys a prouvé successivement que la *Rhétorique* est postérieure à la guerre d'Olynthe et à la bataille de Chéronée. Cette gradation des preuves est un procédé oratoire, inutile dans un mémoire historique : si l'on démontre que la *Rhétorique* a été composée après Chéronée, il n'est plus besoin de démontrer qu'elle a été composée après la guerre d'Olynthe.

Somme toute, le sujet principal ici traité est bien maigre et bien médiocre. L'intérêt est dans les renseignements donnés sur la vie d'Aristote et sur les dates des discours politiques de Démosthène. Denys est alors exact, quand il consulte de bonnes autorités, comme l'*Histoire attique* de Philochore, dont il cite de précieux fragments. Mais quand il s'abandonne à son propre jugement, quand il fait œuvre d'induction et de combinaison, il manque de rigueur et n'arrive pas toujours à des résultats heureux.

C'est ainsi qu'il fait naître Démosthène « un an avant la centième Olympiade [2] », en 381 : aujourd'hui on le fait naître en 384, la même année qu'Aristote, d'après les données du procès de la tutelle et des plaidoyers qui s'y rapportent, tandis que Denys suit les biographes qui s'ap-

1. Cf. Alfred Croiset, Introduction à son édition de la *Première lettre à Ammée*, p. 6.
2. *Première lettre à Ammée*, ch. 4, p. 724.

puyaient sur la date, très contestable, de la *Midienne* et sur un passage suspect de ce discours [1].

Sur l'ordre des *Olynthiennes*, autre divergence : Denys, sans indiquer ses raisons, avance d'un rang la deuxième et la troisième, et place au troisième rang la première [2]; son opinion va à l'encontre des manuscrits, et était déjà rejetée par Cécilius [3]. Il y a là une erreur dont M. Henri Weil a retrouvé l'origine, et qui est intéressante, car elle est d'un rhéteur et non d'un historien [4]. Le savant éditeur de Démosthène montre d'abord que la situation exposée dans la première harangue est celle du commencement, non de la fin de la guerre d'Olynthe. « Les Thessaliens, exigeants et sur le point de faire défection, n'ont pas encore été réduits par Philippe; Olynthe n'est pas encore assiégée, on espère même pouvoir encore sauver les autres villes de la Chalcidique. Il est donc absolument impossible de rattacher ce discours à la troisième et dernière expédition, entreprise pour délivrer Olynthe quand déjà il était trop tard ». M. Weil rappelle ensuite que le Scoliaste, qui lisait évidemment des traités aujourd'hui perdus de Denys, dit à propos de la *Deuxième Olynthienne* que Denys la plaçait avant les deux autres en se fondant sur les listes des archontes et sur le ton joyeux de l'exorde [5]; puis il montre que c'est dans la *Troisième Olynthienne* qu'il faut trouver l'origine de l'argument

1. Pour le détail, cf. Henri Weil, pp. XXXIV et XXXV de son Introduction à l'édition des *Harangues de Démosthène*.
2. *Première lettre à Ammée*, ch. 4, p. 726.
3. Cf. le Scoliaste de Démosthène, première scolie sur l'exorde de la *Deuxième Olynthienne*.
4. Cf. Henri Weil, *Les harangues de Démosthène*, pp. 168 et suiv.
5. Scoliaste de Démosthène, *l. c.* : Τοῦτον Διονύσιος προτάττει τῶν Ὀλυνθιακῶν, ἄρχοντάς τέ τινας καταλέγων καὶ ἐκ τοῦ προοιμίου πιστούμενος ἐκ περιχαρείας ληφθέντος.

chronologique de Denys : les mots τρίτον ἢ τέταρτον ἔτος τουτί (§ 4) y appellent une énumération des archontes, et permettent d'établir que cette harangue fut prononcée avant le cinquième mois de l'année de Callimaque (349). « Or Denys, ajoute M. Weil, dont l'argumentation est si précise qu'il faut désormais la citer textuellement, obéissant à une illusion que partagent la plupart des lecteurs de Démosthène, s'exagérait l'effet pratique de cette puissante parole, et, trouvant d'un côté trois harangues du grand orateur, de l'autre trois secours envoyés par les Athéniens, il s'était persuadé que ces secours avaient été votés à la suite de ces harangues. Mais comme le troisième secours n'était parti que vers la fin de l'année de Callimaque, Denys se vit obligé d'ôter à la troisième harangue le numéro d'ordre qu'elle avait porté jusque là, et de mettre une autre à son rang. Le caractère général de la deuxième Olynthienne, et, en particulier, la confiance que respire l'exorde, ne permettaient pas de la croire prononcée vers la fin de la guerre, ni même de la placer après celle que nous appelons la troisième. Denys la mit donc en tête des autres; il rattacha notre troisième harangue au second secours, parti peu de temps après le premier; quant au troisième secours, il fallait bien le mettre en rapport avec la seule harangue qui restât, celle que nous nommons la première. C'est cette dernière attribution qui contredit l'histoire et qui ruine le système de Denys ».

Une autre erreur consiste à couper en deux la *Première Philippique* : la deuxième partie aurait été prononcée quatre ans après la première, en 347 [1]. Denys avait sans doute

1. Sous l'archonte Thémistoklès. Cf. *Première lettre à Ammée*, ch. 10, pp. 736-737 : Ἔπειτα Θεμιστοκλῆς ἐφ' οὗ κτλ.

lu chez quelque historien qu'à cette date les Athéniens votèrent une mesure analogue à celle que l'orateur propose dans la *Première Philippique*. Mais rien dans la deuxième partie ne se rapporte à la situation des affaires en 347 et 346. En outre un tel système produit ce fait bizarre et invraisemblable de deux discours, tronqués, l'un à la fin, l'autre au commencement, et qui pourtant, si on les met bout à bout, s'enchaînent sans lacune ni soudure en donnant un ensemble d'une unité parfaite. Nous savons par un scoliaste comment Denys se tirait de cette difficulté : il supposait que dans le deuxième discours Démosthène soutenait des propositions déjà développées par un autre orateur, bref, que c'était une « deutérologie », genre de discours, dit le scoliaste, « dans lequel en général il n'y a pas d'exorde [1] » ; mais c'est là une pure hypothèse, d'autant moins admissible que, comme nous venons de le rappeler, la première et la deuxième partie de la *Première Philippique* ne sont nullement en désaccord [2].

D'autres points prêtent à discussion. Dans l'affaire de l'Ambassade, Denys croit que le discours de Démosthène fut seulement écrit, mais non prononcé [3] : on a combattu cette assertion et prouvé par la comparaison du discours d'Eschine avec celui de Démosthène « non seulement que le procès a été plaidé, mais encore que les plaidoyers écrits diffèrent en plusieurs points de ceux qui ont été pronon-

1. Voir la scolie sur les mots ἃ μὲν ἡμεῖς du § 30.
2. Cf. sur ce sujet Henri Weil, *Les harangues de Démosthène*, pp. 79-80.
3. *Première lettre à Ammée*, ch. 10, p. 737 : τὸν κατ' Αἰσχίνου συνετάξατο λόγον. Un peu auparavant, ch. 4, p. 726, Denys a encore employé le mot συνετάξατο en parlant de la *Midienne*, qui en effet ne fut pas prononcée. Quand il parle de discours réellement prononcés, il dit : εἶπε, ἀπήγγειλε, διέθετο, διελήλυθε.

cés à l'audience [1] ». Enfin la critique moderne conteste l'authenticité, admise par Denys, de la *Quatrième Philippique* et de la harangue *Sur la lettre de Philippe*, et elle ne voit dans le discours *Sur l'Halonnèse*, attribué par Denys à Démosthène, que l'œuvre d'un orateur du même temps et du même parti, Hégésippe très probablement [2].

Il y a donc çà et là des réserves à faire quand on lit la *Première lettre à Ammée*. Mais il faut tenir compte à Denys de l'effort dépensé : il traitait une matière où les plus habiles ne démêlent aujourd'hui la vérité qu'à force de labeur, et il nous donne encore beaucoup à apprendre. Si cette Lettre n'est pas une grande œuvre continûment exacte et rigoureuse, c'est un chapitre fort instructif pour l'histoire de l'éloquence attique.

II

LE TRAITÉ « SUR DINARQUE »

Denys avait écarté Dinarque du traité *Sur les anciens orateurs*, comme n'ayant rien inventé, rien perfectionné. Mais, le voyant en crédit auprès de beaucoup, il voulut dire quelques mots de sa vie et de son éloquence, et distinguer ses discours authentiques de ceux qui lui étaient faussement attribués, travail d'autant plus nécessaire à ses yeux que ni Callimaque, ni les grammairiens de l'École de Pergame, ni, plus récemment, Démétrios de

1. Henri Weil, *Les plaidoyers politiques de Démosthène*, 1re série, pp. 234-236.

2. *Première lettre à Ammée*, ch. 10, pp. 737-738. Cf. les Notices de Henri Weil dans son édition intitulée *Les harangues de Démosthène*. Pour le discours *Sur l'Halonnèse*, cf. aussi A. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, pp. 620-621, et ci-dessus, p. 117.

Magnésie [1] n'avaient rien écrit d'exact sur ces questions. Il fallait donc reprendre leurs études et composer un traité d'un caractère spécial. Et en effet la critique littéraire proprement dite n'a plus ici la première place : elle n'intervient que dans la mesure où elle peut être utile à la critique d'authenticité [2].

Denys commence par une biographie, soignée et complète, qui est notre meilleure source sur la vie de Dinarque [3]. Il le montre originaire de Corinthe, se liant à Athènes avec Théophraste et Démétrios de Phalère, et commençant le métier de logographe « au temps où Démosthène et les orateurs de son parti étaient encore dans toute leur force ». Bientôt ceux-ci partent pour l'exil ou sont condamnés à la peine capitale. Alors commence l'époque brillante de sa carrière. Pendant les quinze années du régime oligarchique établi par Cassandre, il est le premier logographe de la ville. Pendant quinze autres années, sous Antigone et sous Démétrios Poliorcète, il est exilé en Eubée. Il rentre à Athènes à la faveur d'une amnistie, et il a un procès avec son hôte Proxène. Denys cite quelques lignes du discours qu'il composa à cette occasion : il y voit que Dinarque était déjà « un vieillard » (γέροντα), et, d'après l'emploi usuel de ce mot, il suppose que l'orateur, âgé de soixante-dix ans à son retour de l'exil, était né sous l'archonte Nicophème, en 361; il ne donne du reste cette date que comme approximative, faute de preuve formelle. De

1. Démétrios de Magnésie, ami d'Atticus, était l'auteur d'un traité fort utile Περὶ ὁμωνύμων ποιητῶν καὶ συγγραφέων. Denys, *Sur Dinarque*, ch. 1, pp. 631-632, en cite toute une page. Cf. W. Christ, *Geschichte der griechischen Litteratur*, 3e éd., p. 610.

2. *Sur Dinarque*, ch. 1 et 2, pp. 629-632.

3. *Sur Dinarque*, ch. 2, 3 et 4, pp. 632-639.

tout cela il tire plusieurs conséquences. Se fondant sans doute sur l'âge moyen des débuts d'un orateur, il donne comme à peu près certain que tout discours antérieur à la vingt-cinquième ou à la vingt-sixième année de Dinarque ne peut pas lui être attribué; Dinarque aurait alors commencé à écrire vers 336. Il estime en outre qu'on ne doit lui attribuer aucun discours prononcé pendant son exil (307-292); mais la raison qu'il en donne ressemble à une conjecture, raisonnable d'ailleurs, plutôt qu'à une preuve : « On ne serait pas allé, dit-il, à Chalcis chercher des discours privés ou publics; on n'en était pas tellement dénué dans Athènes [1]. »

En règle avec la biographie, Denys s'occupe de l'éloquence de Dinarque. C'est l'éloquence d'un imitateur qui se rapproche tour à tour de Lysias, d'Hypéride, de Démosthène. Pour déclarer authentique ou apocryphe un discours qui porte le nom de Dinarque, il faut donc connaître à fond la manière des orateurs imités par lui et pouvoir distinguer l'imitation la plus habile. Cette manière de Lysias, d'Hypéride, de Démosthène, Denys en rappelle les traits principaux, puis il ajoute avec beaucoup de justesse que « tout original a une grâce et une beauté naturelles, mais que les ouvrages qui s'en inspirent, l'imitation fût-elle parfaite, sentent le travail et l'absence de naturel [2] ». Platon, Thucydide, Hypéride, Isocrate, Démosthène ont eu des imitateurs qui ne les ont jamais atteints. De même, « Dinarque est le meilleur des imitateurs de Démosthène », mais il reste encore inférieur à son modèle : ses mots sont moins vigoureux et ses tours moins variés; ses preuves sont banales et moins bien dis-

1. *Sur Dinarque*, ch. 4, p. 639.
2. *Sur Dinarque*, ch. 7, p. 644.

posées; surtout il n'a pas les justes proportions, l'économie de ses discours laisse à désirer, il lui manque l'à-propos et la convenance, et voilà ce qui l'a fait appeler par certains (Denys ne les nomme pas) « le Démosthène rustique [1] ».

Ici se termine l'étude littéraire : le reste a un caractère strictement technique. D'abord, voici la liste des archontes d'Athènes depuis la naissance de Dinarque jusqu'à son retour de l'exil, liste précieuse, et nécessaire ici puisque les questions de date interviennent dans la critique d'authenticité [2]. A cette liste en succèdent quatre autres, consacrées aux discours tant publics que privés, authentiques ou apocryphes [3] : Denys donne les titres et les premiers mots des soixante discours qu'il regarde comme authentiques; pour les apocryphes, au nombre de vingt-sept, il dit brièvement les raisons qui les lui font rejeter; la dernière liste (discours privés apocryphes) est incomplète. On attribuait donc à Dinarque au temps de Denys environ cent discours. Comme nous n'avons que les titres ou de courts fragments de la plupart, et que trois seulement nous sont parvenus complets, nous ne pouvons guère contrôler la critique de Denys, et en tout cas ce travail exigerait de longs développements. Bornons-nous donc à quelques remarques.

Les trois discours conservés, *Contre Démosthène*, *Contre Aristogiton*, *Contre Philoclès*, écrits pour des personnages inconnus, accusateurs publics dans l'affaire d'Harpale, sont regardés comme authentiques par les modernes et l'étaient déjà par Denys. Ses listes renferment encore trois discours dont le texte nous a été conservé dans la collection

1. *Sur Dinarque*, ch. 8, pp. 645-647.
2. *Sur Dinarque*, ch. 9, pp. 647-651.
3. *Sur Dinarque*, ch. 10, 11, 12, 13, pp. 651-668.

des œuvres de Démosthène : ce sont le *Contre Théocrinos* et les deux plaidoyers *Contre Bœotos* [1]. Il attribue le *Contre Théocrinos* à Dinarque, sans s'expliquer sur cette attribution qui paraît aujourd'hui erronée, car l'examen des allusions historiques le fait placer dans l'intervalle qui sépare les deux guerres sacrées, par conséquent avant 336, date des débuts de Dinarque [2]. Quant aux plaidoyers *Contre Bœotos*, Denys les écarte pour raisons chronologiques. Il place le premier sous l'archontat de Théellos ou sous celui d'Apollodore, Dinarque étant à peine dans sa onzième ou sa douzième année : il se fonde sur ce fait que « l'orateur y mentionne comme un événement récent l'expédition *aux Thermopyles* [3] », qui est de 353 sous l'archonte Thoudémos. Mais en réalité, l'expédition mentionnée est celle d'Eubée, conduite par Phocion et qui se termine par la victoire de *Tamynes*. De deux choses l'une, ou bien Denys a fait une confusion, ou bien son texte du premier discours *Contre Bœotos* portait Πύλας pour Ταμύνας. L'expédition d'Eubée ne saurait d'ailleurs être avancée plus loin que l'archontat de Callimaque (349), et le discours ne peut toujours pas être attribué à Dinarque [4]. Au sujet du second discours, Denys, se fondant sans doute sur l'examen de la cause, dit qu'il est postérieur au premier de deux ou trois années, et renvoie pour plus de détails à son ouvrage perdu sur

1. *Sur Dinarque*, ch. 10, p. 652.
2. Denys ajoute que Callimaque regardait ce discours comme une œuvre de Démosthène. Aujourd'hui on est d'avis que Démosthène ne peut pas en être l'auteur : il y est question de lui en termes trop violents et trop haineux.
3. *Sur Dinarque*, ch. 13, p. 665 : Μέμνηται γὰρ ὡς νεωστὶ τῆς εἰς Πύλας ἐξόδου γεγενημένης.
4. Sur les détails de ce problème historique, assez compliqué, cf. Henri Weil, *Revue de philologie*, t. III (1879), pp. 6-9, et son édition des *Harangues de Démosthène*, pp. 166-167.

Démosthène où il traitait les questions d'authenticité. Ce discours aurait donc été écrit en 346 ou 345, et il serait encore bien antérieur aux débuts de Dinarque [1].

Pour les autres plaidoyers, quand il les rejette comme apocryphes, Denys s'appuie tantôt sur des raisons de date, tantôt sur des raisons de style : l'un est antérieur aux débuts de Dinarque et nous reporte à ses années d'enfance ; l'autre est postérieur à son départ d'Athènes pour Chalcis ; tel autre, par le style seul, « pâle, faible et froid », ou bien « vulgaire, frivole, et plein d'un bavardage trivial », prouve qu'il n'est pas de Dinarque [2]. Le texte des listes est d'ailleurs corrompu, et l'interprétation en est souvent difficile.

Nous avons vu que la dernière liste était incomplète ; la suite du traité, qui devait comporter une conclusion, manque aussi, et c'est au milieu d'une énumération que s'arrête cet ouvrage, plus curieux qu'agréable, mais qui montre combien il était déjà difficile de classer avec ordre et exactitude les œuvres de l'éloquence grecque.

III

LA CRITIQUE D'AUTHENTICITÉ DANS LES AUTRES ÉCRITS DE DENYS

Le traité *Sur Dinarque* est, entre tous les traités de Denys relatifs aux questions d'authenticité [3], le seul qui nous soit

1. *Sur Dinarque*, ch. 13, p. 666. Dinarque écarté, à qui doit-on attribuer les discours contre Bœotos ? Denys, *Sur le style de Démosthène*, ch. 13, p. 993, regardait le premier comme l'œuvre de Démosthène ; la critique moderne le trouve aussi parfaitement digne du grand orateur. Le second, d'une attribution beaucoup moins aisée, ne paraît pas plus appartenir à Démosthène qu'à Dinarque.
2. *Sur Dinarque*, ch. 11, pp. 659 et 661.
3. Sur ces traités, cf. ci-dessus, p. 28.

parvenu; mais dans d'autres écrits, rencontrant ces questions, Denys les a parfois discutées.

A cet égard, l'étude *Sur Lysias* est particulièrement intéressante. Denys y parlait de la grâce comme d'une qualité si caractéristique de cet orateur qu'elle devenait un excellent criterium quand on était embarrassé pour lui attribuer un discours [1], et il y discutait par les arguments historiques et littéraires, l'authenticité et l'attribution de deux plaidoyers pour la défense d'Iphicrate [2]. Dans l'un et dans l'autre il trouve de sérieuses qualités, mais non la grâce de Lysias, et « le calcul des temps » lui prouve encore mieux qu'ils n'appartiennent pas à cet orateur : on voit par l'examen des deux causes qu'ils ont été prononcés, l'un « après l'archontat d'Alcisthène », en 371 au plus tôt, l'autre « pendant la guerre des alliés qui eut lieu sous les archontats d'Agathocle et d'Elpine » (356 et 355); or Lysias était mort « sous l'archontat de Nicon ou sous celui de Nausinique » (en 379 ou 378). Qui donc alors les a composés? Denys les croit du même écrivain, car il y trouve « la même méthode, le même talent ». Il les croit aussi d'Iphicrate lui-même : « guerrier habile, il n'est pas non plus à dédaigner quand il parle, et dans ces deux discours le style, souvent chargé, soldatesque, montre moins la finesse d'un orateur que la présomption et la jactance d'un soldat ». Cette thèse paraît acceptable. Il nous reste en effet quelques phrases des deux discours [3], citées, les unes par Aristote, par Plutarque, par Ælius Aristide, sous le nom d'Iphicrate, les autres par des scoliastes sous le nom de Lysias; leur comparaison avec les œuvres de Lysias et avec ce qui nous reste ou ce que nous savons de l'éloquence d'Iphicrate, justifie l'opinion de Denys. Sur la question de date, même exactitude. Denys ne s'est trompé qu'en disant que « Lysias mourut à l'âge de quatre-vingts ans » : en réalité, il dépassa de peu la soixantaine, mais il mourut bien « sous l'archontat de Nicon ou sous celui de Nausinique », vers 378, et ne put composer pour Iphicrate des discours prononcés longtemps après.

1. *Sur Lysias*, ch. 11, p. 476. Cf. plus haut, p. 50.
2. *Sur Lysias*, ch. 12, pp. 477-481.
3. Ce sont les fragments 36-40 et 126-131 de l'édition Sauppe et des *Oratores attici* de la collection Didot (= fr. 11-15 et 45-49 de l'édition Scheibe).

Dans l'étude *Sur Lysias* Denys discute encore l'authenticité d'un discours pour Nicias, prononcé devant les Syracusains lors de la captivité de ce général en 413 [1]. Théophraste se fondait sur ce discours, dont il citait quelques lignes, pour mettre Lysias au nombre des écrivains qui recherchent les antithèses, les symétries, les ressemblances de mots et autres figures semblables. Denys réplique que les reproches de Théophraste sont déplacés, attendu que le discours n'est pas de Lysias : « ni l'esprit ni le style de cet écrit ne lui appartiennent », et il renvoie pour le détail des preuves au traité spécial qu'il composera plus tard. D'après cette brève déclaration, il est difficile de juger s'il faut donner raison à Denys. Remarquons toutefois que le passage cité par Théophraste et reproduit par Denys manque en effet de simplicité; de plus, on ne se représente pas le général athénien recourant à Lysias, qui habitait alors à Thurium, loin de Syracuse; enfin la mort de Nicias suivit de près son premier jour de captivité, et, s'il fut invité à parler, il est probable qu'il improvisa lui-même sa défense. Le discours que lisait Théophraste était donc un exercice d'école; et, comme Lysias

1. *Sur Lysias*, ch. 14, pp. 483-485.

n'abandonna la sophistique qu'après l'expulsion des Trente (400), il se peut qu'il l'ait composé; il se peut également que cette défense fictive soit l'œuvre d'un de ses élèves et qu'on ait été ainsi tenté de la lui attribuer.

La période sophistique de la vie de Lysias soulève un autre problème, à propos du discours érotique inséré sous son nom dans le *Phèdre* [1]. Les modernes se sont demandé si c'était une œuvre originale ou un pastiche ironique, et cette dernière opinion tend à prévaloir en raison du peu d'estime qu'inspiraient aux Grecs du ve siècle les documents authentiques [2]. Denys, au contraire, dans la *Lettre à Pompée* [3], tient pour l'authenticité : déjà nous l'avons vu commettre des erreurs de jugement sur l'oraison funèbre insérée dans le *Ménéxène*, faute de bien comprendre l'ironie de Platon; il commet ici une erreur du même genre, sans avoir l'air de soupçonner la difficulté.

Dans l'étude *Sur Isocrate*, Denys ne traite qu'une seule question d'authenticité, d'un caractère très général : Isocrate a-t-il écrit des discours judiciaires [4] ? Apharée, son fils adoptif, dans un discours que Denys avait sous les yeux, prétendait que non, tandis que, d'après Aristote, les libraires en débitaient des paquets entiers; mais Aristote, dit Denys, « cherchait à ternir la réputation d'Isocrate ». Restait l'avis de Céphisodore, un ami et un disciple, d'après lequel il aurait écrit des discours judiciaires, mais peu nombreux. Denys s'arrête à cette opinion moyenne qui est d'autant plus vraisemblable que, si l'on en juge par les six discours judiciaires qui nous restent d'Isocrate,

1. Platon, *Phèdre*, pp. 230 E à 234 D.
2. Cf. Alfred Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, pp. 435-437.
3. *Lettre à Pompée*, ch. 1, p. 755.
4. *Sur Isocrate*, ch. 18, pp. 576 et 577.

il ne paraît pas avoir exercé le métier de logographe plus d'une douzaine d'années, de 400 à 387 environ. Ajoutons un renseignement, fourni par Photius, sans doute d'après un ouvrage perdu : c'est que Denys regardait comme authentiques vingt-cinq discours d'Isocrate et en rejetait trente-cinq [1].

L'étude *Sur Isée* ne fait qu'une seule allusion à la critique d'authenticité : c'est dans la page où Denys annonce qu'il va comparer Lysias et Isée. Ces orateurs se ressemblent souvent, et, « si on ne les connaît à fond, si on ne les a longtemps pratiqués, il est plusieurs de leurs discours dont on aura peine à reconnaître le véritable auteur, car on se laissera tromper par des titres inexacts comme je le montre dans un traité spécial [2] ».

Il n'y a guère plus à glaner dans la dissertation *Sur le style de Démosthène* : nous avons vu que Denys y signalait comme un écueil les ressemblances avec Lysias dans le style judiciaire [3]. Il y nomme aussi quelques discours mis à tort sous le nom du grand orateur : une oraison funèbre, un éloge de Pausanias, et en général tous les discours panégyriques qui lui sont attribués; et il renvoie pour les preuves à son traité spécial [4].

Un point reste à examiner : comment régnait-il tant d'incertitude sur ces questions, et que faut-il penser en définitive des travaux de Denys ?

Ce sont les conditions de la parole publique chez les Grecs qui expliquent le désordre de leur littérature oratoire. La loi athénienne qui obligeait le plaideur à se défendre lui-même avait créé la profession du logographe;

1. Photius, cod. 260, le début.
2. *Sur Isée*, ch. 2, p. 588.
3. *Sur le style de Démosthène*, ch. 13, p. 992. Cf. plus haut, p. 116.
4. *Sur le style de Démosthène*, ch. 44, pp. 1094-1095.

celui-ci, en acceptant l'argent de son client pour composer un discours, renonçait en une certaine mesure à la personnalité de son œuvre, car il devait s'accommoder au ton et aux mœurs de chacun; de là, maintes variétés de langage qui déroutaient la critique quand elle n'était pas fixée par une attribution précise. Or il est aisé de comprendre que, le nombre des plaidoyers étant très grand, et beaucoup ne présentant qu'un intérêt de circonstance, leurs auteurs n'aient pas songé à s'en assurer la propriété en inscrivant leurs noms sur leurs manuscrits. En outre, bien des plaidoyers ne contenaient aucune indication de date, aucune allusion à des événements historiques : les éditeurs décidèrent alors l'attribution d'après les caractères extérieurs du style et de la composition, criterium trompeur, car le plus habile logographe pouvait avoir ses moments de défaillance, ce qui exposait à lui refuser, par respect pour sa réputation, tel ouvrage parfaitement authentique. Enfin, les écrivains éminents, comme Lysias, Hypéride, Démosthène, ayant suscité des imitateurs, il en résulta parfois une tâche délicate, celle de distinguer l'imitateur et son modèle; et tel fut le cas pour Dinarque, qui avait imité tour à tour les différents maîtres de l'atticisme [1].

Devant ces problèmes, Denys a fait de son mieux : il les a examinés avec conscience, et on ne le trouve point en défaut par légèreté; quand il se trompe, c'est que le rhéteur l'emporte en lui sur l'historien. Aujourd'hui nos habitudes de rigueur scientifique nous rendent plus exigeants. Qu'on lise, pour ne citer qu'un exemple,

1. Certains orateurs, allant même plus loin que l'imitation, firent de véritables plagiats, comme en témoigne Denys lorsqu'il nous parle de « ces passages des harangues d'autrui que les orateurs transcrivent presque tous sans aucune honte » (*Sur Lysias*, ch. 17, pp. 491-492 : ἐῶ γὰρ ὅτι καὶ τὰ παρ' ἑτέροις εἰρημένα λαμβάνοντες ὀλίγου δεῖν πάντες οὐκ ἐν αἰσχύνῃ τίθενται τὸ ἔργον).

les belles discussions d'un helléniste éminent tel que M. Henri Weil sur la date et sur l'authenticité des plaidoyers de Démosthène : on jugera du même coup la distance qui sépare la critique ancienne de la critique moderne à l'avantage de la seconde; mais on sera en même temps porté à l'indulgence pour la première, qui n'avait à son service qu'une science médiocre et des méthodes imparfaites.

CHAPITRE VII

Le traité « Sur l'Imitation » et la « Lettre à Pompée »

Après avoir étudié les orateurs, Denys avait écrit le traité *Sur l'imitation* : la *Lettre à Pompée*, sur Platon et les principaux historiens, rédigée avant l'achèvement de cet ouvrage, s'y rattache de près.

I

LE TRAITÉ SUR L'IMITATION

1. — *L'imitation avant Denys. Le premier livre.*

L'idée de l'imitation domine la critique de Denys : il a étudié les « orateurs et historiens anciens les plus dignes d'estime » pour montrer « ce qu'il faut prendre ou éviter chez chacun d'eux [1] ». C'est là une idée scolaire qu'il n'a point inventée, mais qui pour la première fois donnait lieu à un traité d'ensemble. L'imitation est d'ailleurs une loi naturelle [2], et à l'origine de toute littérature on saisit un travail, souvent obscur, où elle joue le plus grand

1. *Sur les anciens orateurs*, ch. 4, p. 450; tout le passage est cité plus haut, p. 62. Cf. *Sur Thucydide*, ch. 25, p. 871. Cf. aussi, dans l'étude *Sur Lysias*, passim, l'emploi fréquent des verbes μιμεῖσθαι, ζηλοῦν, et les expressions telles que ἀρετὴ ἀξία ζήλου καὶ μιμήσεως et παρὰ τοῦ ῥήτορος τούτου λαμβάνειν.
2. Cf. Bacchylide, fragment 14, p. 1231 Bergk (fragment 47, Kenyon) : Ἕτερος ἐξ ἑτέρου σοφὸς τό τε πάλαι τό τε νῦν· οὐδὲ γὰρ ῥᾷστον ἀρρήτων ἐπέων πύλας ἐξευρεῖν.

rôle. En Grèce, par exemple, avant l'*Iliade* et l'*Odyssée*, nous entrevoyons une longue suite de poèmes dont les aèdes homériques se sont inspirés; mais dans ces temps primitifs, on imite sans méthode et au hasard.

Au IVe siècle, Platon et Aristote voient dans l'imitation de la nature le fondement de la poésie : leur point de vue est donc plus philosophique que littéraire. Enfin, dans la période alexandrine, l'imitation, moins étendue et plus consciente, est celle des auteurs classiques. A quelle date cette manière de l'envisager devint-elle une doctrine dans les écoles? c'est ce qu'il est difficile de déterminer. Toujours est-il qu'au Ier siècle av. J.-C. la doctrine est formulée dans la *Rhétorique à Herennius*, puis dans Cicéron [1], et c'est encore elle qui dicte à Horace le conseil d'étudier assidûment les auteurs grecs :

> Vos, exemplaria græca
> Nocturna versate manu, versate diurna [2].

Le traité de Denys ne nous est parvenu que par fragments : du moins, nous en connaissons le plan. Dans le premier livre, il recherchait ce que c'est que l'imitation; dans le second, il disait quels écrivains il faut imiter; dans le troisième, il parlait de la manière d'imiter [3].

Il reste du premier livre quatre lambeaux, assez médiocres. — A la suite de Gorgias et de beaucoup d'autres, Denys définit la rhétorique : « Elle est le talent et l'art de persuader en toute matière publique, et elle vise au beau langage [4] ». Cette définition procède d'Aristote et

1. Cf. *Ad Herennium*, l. I, ch. 2; *De oratore*, l. II, ch. 21 et 22.
2. Horace, *Art poétique*, v. 268 et 269.
3. Cf. *Lettre à Pompée*, ch. 3, pp. 766 et 767.
4. Ῥητορική ἐστι δύναμις τεχνικὴ πιθανοῦ λόγου ἐν πράγματι πολιτικῷ, τέλος ἔχουσα τὸ εὖ λέγειν (Fragment I, Usener).

d'Hermagoras et ne contient rien qui ne se retrouve chez l'auteur de la *Rhétorique à Herennius* et chez Cicéron : elle est donc banale [1]. — Même banalité dans la phrase sur les trois conditions à remplir pour devenir grand orateur, « une heureuse nature, une instruction exacte, des exercices laborieux [2] » : la seconde est chez Platon [3], et les deux autres ressortent de toute l'histoire des orateurs anciens. — Puis il définit l'imitation : « Elle est l'acte de reproduire les principes essentiels de l'exemple », définition vague qui ne suppose pas qu'il puisse y avoir une imitation créatrice [4]. Diderot, dans l'*Encyclopédie*, est plus intelligent lorsqu'il écrit : « Imitation (Poésie, Rhétorique) : on peut la définir l'emprunt des images, des pensées, des sentiments qu'on puise dans les écrits de quelque auteur, et dont on fait un usage soit différent, soit approchant, soit enchérissant sur l'original ». — Un dernier fragment montre que Denys n'attribuait pas à l' imitation plus de vertu qu'elle n'en saurait avoir. « Le talent, dit-il, repose avant tout sur les qualités naturelles, qu'il n'est pas en notre pouvoir de mesurer au gré de nos désirs; mais

1. Aristote, *Rhétorique*, l. I, ch. 2, § 1 ; Hermagoras, dans les *Rhetores græci* de Walz, t. V, p. 15 ; *Ad Herennium*, l. I, ch. 2 ; Cicéron, *De oratore*, l. I, ch. 49, § 213. Ces textes sont cités dans la dissertation de G. Ammon, *De Dionysii Halicarnassensis librorum rhetoricorum fontibus*, p. 4.
2. Fragment II, Usener.
3. Platon, *Phèdre*, ch. 56, pp. 271 et 272.
4. Μίμησίς ἐστιν ἐνέργεια διὰ τῶν θεωρημάτων ἐκματτομένη τὸ παράδειγμα. A ce fragment, et sous le même numéro (III), Usener en rattache un autre : « L'émulation est un acte de l'âme qui s'agite, saisie d'admiration à la vue de ce qui lui paraît beau » Ζῆλός ἐστιν ἐνέργεια ψυχῆς πρὸς θαῦμα τοῦ δοκοῦντος εἶναι καλοῦ κινουμένη. Mais il ne me semble pas démontré que cette phrase appartienne à Denys plutôt qu'aux scoliastes d'Hermogène : cf. Walz, *Rhetores græci*, t. V, p. 440, et t. VII, p. 865 avec les notes.

notre choix peut se porter avec une entière liberté sur toutes les parties de la science [1] ».

2. — *Le second livre : le chapitre sur les historiens.*

Le second livre est mieux connu : Denys y étudiait les poètes et les prosateurs les plus remarquables; il voulait « donner à ceux qui se proposent de bien écrire et de bien dire de beaux et sûrs modèles d'après lesquels ils dirigeraient chacun pour leur part leurs exercices, se gardant de tout imiter chez ces écrivains, prenant leurs qualités, évitant leurs défauts [2] ».

Que reste-t-il de ce livre? D'abord le chapitre sur les historiens, inséré, avant l'achèvement de l'ouvrage, dans la *Lettre à Pompée*. La première moitié est un parallèle d'Hérodote et de Thucydide; dans la seconde, Xénophon est rapproché d'Hérodote, Philiste de Thucydide, et Théopompe (pour le style seulement) d'Isocrate. Éphore est exclu : très brillant représentant de l'histoire éloquente, et déjà mentionné dans le traité *Sur l'arrangement des mots* parmi les maîtres du style doux et fleuri, il avait beaucoup des défauts et des qualités de Théopompe avec un talent moins vigoureux; il ne se distinguait donc pas assez de ce dernier, il lui était même inférieur, et c'est probablement la raison pour laquelle Denys ne l'a pas admis. Quant à Philiste, il est, autant qu'Éphore, sinon plus, un historien de second rang; mais, comme il imite Thucydide, il avait sa place marquée à côté de son modèle.

Le parallèle d'Hérodote et de Thucydide nous montre l'esprit de Denys dans ce qu'il a de plus dogmatique.

1. Fragment IV, Usener.
2. *Sur Thucydide*, ch. 1, pp. 810-811.

L'historien, selon Denys, a un nombre donné de devoirs à remplir quant au fond des choses et quant au style; Thucydide les remplit de telle façon et Hérodote de telle autre. De là, un calcul de qualités et de défauts, où chaque œuvre est mise en regard du code auquel son auteur était tenu d'obéir; et le tout se termine par un arrêt en bonne et dûe forme.

Quant au fond des choses, « le premier et peut-être le plus nécessaire de tous les devoirs pour tous les historiens, c'est de choisir un beau sujet, agréable aux lecteurs [1] ». Nous voilà en plein dogme littéraire! Plus de liberté, il faut plaire! Et que devient alors la maxime de Denys que nous lisions tout à l'heure : « Notre choix peut se porter avec une entière liberté sur toutes les parties de la science »? Mais qu'est-ce au juste pour lui qu' « un beau sujet »? Il nous l'explique tout au long :

Hérodote a publié une histoire générale des Grecs et des Barbares « afin, dit-il, que les actions des hommes ne soient pas effacées par le temps, et que des faits »..., etc. C'est là le début même, le principe et l'objet de son histoire. Thucydide, au contraire, décrit une seule guerre, qui ne fut ni honorable ni heureuse, qui, plus que toute autre, aurait dû ne pas arriver, ou du moins dont le silence et l'oubli auraient dû dérober la connaissance à la postérité. Il a donc pris un méchant sujet, et lui-même le prouve dans son Introduction : il y dit que cette guerre ruina beaucoup de villes grecques, dévastées les unes par des Barbares, les autres par les Grecs mêmes, et qu'on ne vit jamais autant d'exils, de massacres de citoyens, de tremblements de terre, de sécheresses, de maladies et autres fléaux; aussi les lecteurs de l'Introduction sont-ils mal disposés en faveur du sujet, car ils savent qu'ils vont entendre raconter les malheurs de la Grèce. Autant l'histoire des merveilleux exploits des Grecs et des Barbares est préférable à celle des lamentables et terribles malheurs des Grecs, autant Hérodote est plus sensé que Thucydide dans le choix du sujet [2].

1. *Lettre à Pompée*, ch. 3, p. 767.
2. *Lettre à Pompée*, ch. 3, pp. 767-768.

Nous sommes édifiés maintenant, et l'on comprend l'impatience du critique [1] qui s'écriait, après avoir résumé cette page : « Que répondre à un pareil homme et à une pareille objection? L'antiquité a donc eu ses prodiges de bêtise comme de grandeur ».

Le second devoir de l'historien, « c'est de fixer le commencement et la fin de son ouvrage ». Sur ce point la perfection d'Hérodote ne fait pas de doute pour Denys : « En cela aussi Hérodote est plus sensé que Thucydide : il commence par les causes des hostilités entre Grecs et Barbares, puis il montre la Grèce punissant les Barbares et se vengeant, et il s'arrête là [2] ». Ce jugement est trop rapide. En effet c'est une question débattue que de savoir si Hérodote est parvenu au terme qu'il s'était assigné. Il s'arrête à la prise de Sestos en 478, bien que la lutte continue jusque vers 447. Sans doute, entre ces deux dates ce n'est plus la grande guerre, et les Grecs, qui jusque-là s'étaient tenus sur la défensive, prennent l'offensive; mais enfin la lutte continue; et, comme Hérodote en avait été le témoin, comme il avait vu le rétablissement de la paix, on se demande pourquoi il n'aurait pas eu l'intention de pousser ses récits jusqu'au bout. Voilà pour la fin. Le début, si naïf et si simple, est bien connu : « Hérodote d'Halicarnasse donne ici l'exposé de ses recherches, afin que les actions des hommes ne soient pas effacées par le temps, et que les grands et merveilleux faits accomplis tant par les Grecs que par les Barbares ne restent pas sans gloire; puis aussi la raison pourquoi ils se sont fait la guerre entre eux [3] ». Et Hérodote commence

1. Lerminier, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1834, article sur Thucydide.
2. *Lettre à Pompée*, ch. 3, p. 769.
3. Hérodote, l. I, ch. 1.

aussitôt le tableau des premières rencontres des Grecs et des Barbares, en racontant le rapt d'Io par les Phéniciens à Argos et celui d'Europe par les Grecs à Tyr; puis il déroule l'histoire des anciens peuples avec l'aimable et lente aisance qui est un des charmes de son œuvre. Tout cela, essentiellement facile et harmonieux, ne pouvait que plaire à Denys; mais opposer un début de ce genre à la forte contexture du premier livre de Thucydide, c'était rapprocher deux œuvres trop dissemblables pour pouvoir être comparées.

Qu'est-ce que reproche donc Denys à Thucydide pour le début et pour la fin de son histoire? « Grec et Athénien, dit-il, lui surtout qui n'était pas un obscur citoyen », il n'aurait pas dû débuter par le commencement des malheurs de la Grèce (affaires de Corcyre et de Potidée), et « il le fait dans un esprit si envieux qu'il attribue à son pays les causes extérieures de la guerre quand il pouvait les rattacher à bien d'autres origines ». Il devait raconter dès le début les exploits accomplis par sa patrie après la guerre contre les Perses (tandis qu'il en a parlé trop tard « d'une manière inopportune, maladroite et hâtive »), et alors seulement, « avec toute la bienveillance d'un homme ami de son pays », montrer les Lacédémoniens, jaloux et apeurés, mettant en avant de faux prétextes et partant en guerre [1]. Bref, la critique de Denys porte sur deux points : il blâme la place et la longueur des parties, et il met en doute le patriotisme de l'auteur. La première critique sera développée dans le traité *Sur Thucydide*, et nous montrerons alors sa faiblesse. La seconde, d'ordre sentimental, n'est pas sérieuse : autant vaudrait soutenir que l'historien doit en toute occasion glorifier sa patrie et

Lettre à Pompée, ch. 3, p. 770.

présenter les faits sous le jour qui lui est le plus favorable. Qu'on lise d'ailleurs de bonne foi le premier livre, et l'on verra qu'Athènes se tient sur la défensive, qu'elle évite tout ce qui paraîtrait une rupture du traité [1] : c'est Corinthe qui pousse à la guerre et qui embrouille la situation; l'activité, la sagesse, la grandeur d'Athènes éclatent à chaque instant, et ses ennemis eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de l'admirer [2].

Pour critiquer la fin de l'ouvrage, Denys reproche à Thucydide, qui « avait promis de tout exposer [3] », de s'arrêter au combat de Cynossème, qui termine la 21e année de la guerre. « Il eût mieux valu, dit-il, tout raconter et finir par l'événement le plus admirable et qu'on devait écouter avec le plus de plaisir, la rentrée des proscrits de Phylé, qui fut pour la république le commencement du retour à la liberté [4] ». C'est oublier que Thucydide mourut probablement avant d'avoir achevé sa tâche, car il voulait prolonger ses récits sinon jusqu'à la rentrée des proscrits, du moins jusqu'au bout de la guerre. Ne disait-il pas en effet, avant d'exposer les faits de la onzième année : « Le même Thucydide d'Athènes a écrit encore ces événements (ceux qui suivirent la paix de Nicias) à la suite, dans l'ordre où chacun eut lieu, par étés et par hivers, jusqu'au moment où les Lacédémoniens et leurs alliés renversèrent la domination d'Athènes et s'emparèrent du Pirée et des Longs-Murs » [5] ? L'inadvertance de Denys est d'autant plus bizarre que dans la même page il a fait allusion au chapitre de Thucydide d'où cette phrase est tirée.

1. Cf. Thucydide, I, 35, 1; 44, 1; 45, 3; 49, 4 et 7; 52, 3; 53, 4.
2. Cf. *Thucydide*, I, 70 (discours des Corinthiens).
3. Cf. *Thucydide*, V, 26, 5 et 6.
4. *Lettre à Pompée*, ch. 3, p. 771
5. Thucydide, V, 26, 1

Le troisième devoir de l'historien est de « distinguer les événements qu'il doit faire entrer dans son livre et ceux qu'il doit omettre ». Là encore, selon Denys, Hérodote est supérieur à Thucydide : « Il a compris qu'une narration demande à être coupée par quelques instants de repos pour que l'âme se plaise à l'entendre...; il a voulu, à l'exemple d'Homère, écrire un livre varié ». Évidemment, Denys est charmé par les retours en arrière, par les récits du passé, qui interrompent le sujet principal, et qui font d'Hérodote un conteur aimable, d'un tour plus épique que dramatique; et voici comment il continue la comparaison : « Thucydide poursuit son chemin sans respirer, accumulant bataille sur bataille, préparation sur préparation, discours sur discours, et il fatigue l'esprit des auditeurs »; c'est à peine, ajoute-t-il, si l'on peut relever chez lui deux digressions, et il trouve que tout le développement est monotone [1].

L'accusation est établie à la hâte. D'abord, le développement n'est pas monotone. En effet la division par étés et par hivers amène de la variété, et par elle ce sont quelquefois des faits tout différents qui se suivent dans le récit. Puis on trouve en réalité plus de deux digressions chez Thucydide, et les morceaux auxquels Denys a donné ce nom, c'est-à-dire l'histoire des Odryses et celle des villes de Sicile [2], ne le méritent complètement ni l'un ni l'autre, car les explications qu'ils renferment font mieux comprendre les événements de la guerre. Au contraire, le lien avec l'ensemble est assez lâche dans les récits sur la révolte de Cylon, sur la fin de Pausanias, sur celle de Thémistocle, ou dans l'histoire de la purification de l'île

1. *Lettre à Pompée*, ch. 3, pp. 771 et 772.
2. Thucydide, II, 96-99, et VI, 1-5.

de Délos et de l'expulsion des Pisistratides [1]. Enfin la description de la peste d'Athènes [2], dans sa partie médicale et technique, est encore une digression, bien qu'on ne songe pas d'ordinaire à la regarder comme telle. Denys aurait donc dû reconnaitre que Thucydide sait quitter son sujet pour des épisodes qui rompent la rigueur de la composition : chez lui cela est rare, et en général il s'en tient aux faits contemporains, dont il s'attache à montrer la simultanéité ou la succession sans revenir sur les siècles écoulés. Mais aussi, c'est grâce à cette liaison immédiate des faits dans le temps que son histoire forme un ensemble dramatique qui reproduit quelque chose de la plénitude de la vie et de la connexité des faits.

En quatrième lieu « l'historien doit distribuer, ranger tout ce qu'il expose à la place convenable ». Denys loue donc le plan d'Hérodote, qui « suit l'enchaînement des faits », tandis que « Thucydide suit l'ordre des temps..., laissant à moitié chemin les événements par lesquels il avait commencé, pour s'attacher à d'autres qui se produisaient dans le même été ou dans le même hiver [3] ». Rien n'empêche de louer le plan d'Hérodote [4]. Mais est-ce une raison pour blâmer chez Thucydide la division par étés et par hivers [5]?

Enfin, « le dernier point auquel nous ne tenons pas

1. Thucydide, I, 126, 128-134, 136-138; III, 104, et VI, 54-59.
2. Thucydide, II, 47-57.
3. *Lettre à Pompée*, ch. 3, p. 773.
4. Alfred Croiset, *Notice sur Thucydide* (en tête de l'édition des livres I et II), p. 25 : « Cette composition, dans son doux laisser-aller est facile et belle, et c'était, après les logographes, une véritable merveille de voir ainsi l'histoire du monde entier se dérouler pour la première fois en une seule peinture ininterrompue. »
5. Le système de la division par étés et par hivers est discuté dans le traité *Sur Thucydide*; cf. ci-dessous, ch. VIII.

moins dans un livre d'histoire, dit Denys, ce sont les sentiments de l'historien à l'égard des faits qu'il rapporte ». De là, les idées suivantes : « Hérodote est toujours bienveillant, le succès lui fait plaisir, les revers l'affligent. Au contraire, Thucydide est égoïste, amer ; il garde rancune de son exil à sa patrie ; les fautes, il les raconte très exactement ; ce qui réussit à souhait, ou il l'oublie totalement, ou il ne le mentionne qu'à contre-cœur [1] ».

Qu'y a-t-il sous ces éloges et sous ces accusations un peu vagues ? Il est probable que Denys a été vivement frappé de l'impression produite sur Hérodote par les révolutions de la destinée : Hérodote a vu l'homme, misérable par nature, s'élever par orgueil ou par violence au-dessus de sa condition, puis être brisé par la jalousie divine, par la Némésis, qui remet tout à sa place : « Ce qui était grand autrefois, dit-il, est souvent devenu petit ; ce qui est grand aujourd'hui a commencé par être faible [2] ». Et voilà pourquoi il y a chez lui une indulgente mélancolie : il a pitié des empires écroulés, comme il est heureux et fier des victoires de la Grèce. C'était bien libre à lui, et il n'a pas abusé de cette disposition d'esprit aux dépens de l'impartialité. Mais en tirer une règle pour l'historien, comme Denys semble le faire, c'est inutile, et cela le rend injuste pour Thucydide, qui ne parle de son exil qu'une fois, presque au hasard, sans intention d'apologie, sans amertume.

Quant aux sentiments inspirés à Thucydide par les fautes et par les succès, ils donnent lieu à un reproche aussi peu fondé : si Thucydide ne juge pas les hommes et les idées d'après le succès, il faut l'en louer, car c'est là

1. *Lettre à Pompée*, ch. 3, p. 774.
2. Hérodote, I, 5.

une idée morale très favorable à l'impartialité. Denys, dans cette critique, pense sans doute au langage de Thucydide sur Cléon dans l'affaire de Pylos, et il ne réfléchit pas que c'est la forfanterie de Cléon qui est blâmée, mais non le projet d'attaquer les Spartiates et l'heureuse issue de cette attaque. Nous retrouverons, dans le traité *Sur Thucydide*, sur la question des fautes ou des succès d'Athènes, le souvenir de l'affaire de Pylos et quelques autres reproches précis que Denys rattachera à la question du développement des faits ; mais on peut déjà signaler son étrange prétention : c'est la loi de l'impartialité qui est ébranlée, et l'on est tenté de répondre par le mot de Fénelon : « Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays ; quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais en rien [1] ».

« Pour le fond des choses, conclut Denys, telles sont les raisons qui mettent Thucydide au-dessous d'Hérodote » ; et après cet arrêt, il passe à l'étude du style, en disant tout de suite que « Thucydide y est tantôt inférieur à Hérodote, tantôt supérieur, tantôt égal [2] ».

Sur le style, Denys est plus court, mais non moins dogmatique. Neuf qualités sont passées en revue : la pureté, la clarté, la concision, l'art de peindre vivement, l'imitation des mœurs ou éthopée, la grandeur, la force, le charme, les convenances. Pour la pureté, « tous deux sont parfaits : Hérodote est le meilleur modèle du dialecte ionien, Thucydide du dialecte attique » ; tous deux peignent assez vivement, et ils ont de la grandeur. Mais Hérodote l'emporte par la clarté, l'imitation des mœurs douces, le charme, les convenances, et Thucydide par la concision, l'imitation des mœurs passionnées et la force.

1. Fénelon, *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, ch. 8.
2. *Lettre à Pompée*, ch. 3, p. 775.

« En résumé, dit Denys ce sont l'un et l'autre de grands poètes (je ne crains pas de leur donner ce nom de poètes), mais ils diffèrent surtout en ceci : la beauté d'Hérodote est aimable, celle de Thucydide est terrible [1] ». On voit que les sympathies sont encore ici pour Hérodote; cependant Thucydide est peu dénigré, et le jugement est vrai dans ses grandes lignes [2].

Sur les autres historiens Denys est assez bref.

Il félicite Xénophon pour le choix des sujets, « beaux, imposants et dignes d'un philosophe »; il rappelle sa *Cyropédie*, « portrait d'un roi honnête et heureux », son *Anabase*, « qui lui permettait de faire un magnifique éloge des Grecs ses compagnons d'armes », et ses *Helléniques*, englobant sans y prendre garde un roman historique, des mémoires militaires et une histoire proprement dite. Il le loue aussi pour la composition : « Xénophon commence toujours par le début le plus convenable, et donne à chaque sujet la fin la plus naturelle; il partage et distribue sagement les faits et répand de la variété dans son œuvre [3] ». Tout cela est dit par comparaison avec Thucydide, et ce sont des idées de rhéteur plus préoccupé d'art que de science. Aujourd'hui, sans déprécier Xénophon, nous devons reconnaître qu'il n'a ni l'impartialité, ni la profondeur d'analyse de Thucydide, et que sa composition est souvent lâche. Pour le style, Denys le met au-dessous d'Hérodote, dont il n'a pas su reproduire « l'élévation, la beauté, la grandeur », et il constate « qu'il est souvent trop long et qu'il ne trouve pas aussi heureusement qu'Hérodote les traits convenables pour peindre les caractères [1] ». En somme, tout cela peut se résumer en un reproche de douceur monotone, et c'est bien l'impression que nous produit la lecture prolongée de Xénophon.

1. *Lettre à Pompée*, ch. 3, pp. 775-777.
2. Le style est étudié plus en détail dans le traité *Sur Thucydide* et dans la *Deuxième lettre à Ammée*; cf. ci-dessous, ch. VIII.
3. *Lettre à Pompée*, ch. 4, pp. 777-778.

Après Xénophon, Philiste, dont nous n'avons que des fragments insignifiants, et sur lequel le chapitre de Denys [2] est le principal témoignage de la critique ancienne. Déjà Cicéron le signalait comme un imitateur de Thucydide, inférieur à son modèle, mais savant et soigneux. Denys blâme chez lui le choix du sujet (histoire de la Sicile et de Denys l'Ancien) : « Il n'est pas utile et d'intérêt général, mais particulier et même local. » Il trouve que le plan est pénible, sans digressions, monotone, et que l'impartialité même laisse à désirer, car « Philiste se montre flatteur et ami des tyrans ». Le style de Philiste, selon Denys, a quelque chose de la concision de Thucydide, mais il est moins beau, moins majestueux, moins riche d'idées, et d'une désolante uniformité; cependant, comme il a de la douceur naturelle et de la mesure, Denys estime que « pour les débats véritables il convient mieux que celui de Thucydide ».

Théopompe, le dernier historien jugé par Denys digne d'être imité, est mieux connu, grâce à de nombreux fragments. Denys l'appelle « le plus brillant disciple d'Isocrate »; il le loue pour le choix des sujets (fin de la Guerre du Péloponnèse et Histoire philippique) et pour le plan; il insiste sur le soin et sur la peine dont il a fait preuve, ne cherchant pas à nous amuser mais à nous instruire. Remarquons cette insistance : tandis que la formation des orateurs asiatiques était insuffisante, Denys exige de l'orateur ou de l'écrivain des connaissances

1. *Lettre à Pompée*, pp. 778-779.
2. *Lettre à Pompée*, ch. 5, pp. 779-782.

solides; il recommande les auteurs classiques autant pour leur contenu que pour leur style, et voilà qui aurait dû le rendre plus indulgent pour Thucydide. Il trouve aussi chez Théopompe de la philosophie, et des discours qui « parlent éloquemment de la justice, de la piété, de toutes les vertus. » Enfin, « ce qu'aucun autre historien, ni avant, ni après lui, n'a réalisé aussi complètement, il a l'art de ne pas s'arrêter dans chaque action à voir et à dire ce qui est évident, mais de rechercher ses causes secrètes et les passions qui ont dirigé son auteur » (encore une qualité qu'il eût été bon de reconnaître chez Thucydide). Voilà pour le fond des choses [1], et l'éloge est grand. Ajoutons qu'il aurait pu être plus précis. Pour le choix du sujet, l'Histoire philippique méritait d'être mise à part : le titre montre que Philippe est devenu le centre du monde grec; or « il n'était pas d'un esprit médiocre, dit M. Alfred Croiset, de saisir avec cette décision la révolution profonde qui venait de s'accomplir [2] ». En outre, l'observation des mœurs individuelles chez Théopompe n'est pas seulement d'un homme qui cherche à instruire, mais d'un moraliste et d'un politique, et jamais elle n'avait tenu autant de place dans l'histoire [3]. Mais Théopompe avait des défauts. Denys se borne à regretter quelques digressions, « inutiles, déplacées, ou même puériles, telles que l'apparition de Silène en Macédoine et le combat naval du serpent contre la trirème [4] ». C'était là un goût de sophiste.

Le disciple d'Isocrate se retrouve dans le style de Théopompe : « pur, conforme à l'usage, clair, élevé,

1. *Lettre à Pompée*, ch. 6, pp. 782-786.
2. A. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 666.
3. Cf. A. Croiset, *ibid.*, p. 668.
4. *Lettre à Pompée*, ch. 6, p. 787.

magnifique et plein de pompe, dit Denys, il se tient dans l'harmonie modérée, il coule avec grâce et douceur ». Mais ce style sait, selon Denys, être plus pathétique que celui d'Isocrate, et atteindre parfois la véhémence de Démosthène. Denys fait pourtant quelques réserves : Théopompe s'est trop attaché à divers artifices, « aux rencontres de voyelles, au contour harmonieux des périodes, à la répétition des mêmes tournures [1] ».

On voit par ces analyses ce qu'était le second livre du traité *Sur l'imitation* : une critique dogmatique des écrivains dont l'étude pouvait servir au futur orateur, critique rédigée avec les qualités et les défauts ordinaires de Denys, c'est-à-dire avec finesse d'appréciation en matière de style et avec manque d'esprit historique pour juger le fond des choses [2].

3. — *Le second livre : l'abrégé ou Jugement sur les écrivains anciens.*

L'idée que nous nous faisons du second livre est complétée par un abrégé qui paraît l'œuvre d'un grammairien inconnu. Ce texte, qui ne porte pas de titre dans les manuscrits, et que quelques éditeurs intitulent *Jugement sur les écrivains anciens* [3], est bien un abrégé du second livre : la comparaison du chapitre sur les historiens avec le chapitre inséré dans la *Lettre à Pompée* montre une concordance d'idées et d'expressions qui ne laisse aucun doute.

1. *Lettre à Pompée*, ch. 6, pp. 786-787.
2. Quelques fragments sans importance (fragments VII, VIII, IX, éd. Usener), conservés par Syrianus et par Maxime Planude, laissent voir que Denys parlait aussi de Gorgias et l'opposait à Lysias dans le second livre du traité *Sur l'imitation*; mais il ne faisait guère qu'y transcrire ce que nous lisons déjà dans l'étude *Sur Lysias*.
3. Ἀρχαίων κρίσις.

Il débute par une préface, probablement empruntée au premier livre, où l'idée principale se précise et se fortifie par deux comparaisons.

Il faut lire les écrits des anciens pour en tirer non seulement la matière de notre sujet, mais le désir d'égaler les qualités propres à chacun. L'âme du lecteur finit par prendre le caractère du modèle qu'elle observe continuellement. C'est à peu près l'aventure de la femme du paysan dont nous parle la fable : un laboureur se voyant fort laid fut pris de peur qu'il ne devînt le père d'enfants qui lui ressembleraient; cette crainte lui révéla le moyen d'avoir de beaux enfants. Montrant à sa femme des portraits, image de la beauté, il lui fit prendre l'habitude de les regarder souvent ; il devint père, et il réussit à voir en ses enfants la beauté des portraits. De même, on atteint l'éloquence par l'imitation quand on cherche à égaler chez les anciens ce qui semble les meilleurs passages de chaque écrivain, quand on vient pour ainsi dire déverser dans l'âme l'eau de plusieurs sources réunie en une seule rivière. Je peux justifier ce raisonnement par un fait. Le peintre Zeuxis était fort admiré chez les Crotoniates. Un jour qu'il peignait Hélène toute nue, ils lui laissèrent voir leurs filles également nues : ce n'était pas qu'elles fussent toutes belles, mais il est vraisemblable qu'aucune n'était laide de tout point; ce qui dans chacune méritait d'être peint fut donc rassemblé par le peintre pour former l'image d'un seul corps; et, de la réunion de parties diverses l'art fit sortir une forme unique et parfaite. De même, les anciens écrivains s'offrent à vos études comme sur un théâtre. Vous pouvez cueillir la fleur de leur âme, et, recevant de chacun l'écot de son savoir, composer non pas un tableau qui s'effacera avec le temps, mais un chef-d'œuvre immortel [1].

Il n'y a là rien de nouveau : l'histoire du paysan est empruntée à la tradition populaire; celle de Zeuxis avait été racontée par Cicéron, et l'on en retrouve le principe chez Xénophon [2]; mais l'ensemble, d'un tour élégant et facile, se lit avec plaisir. Toutefois, il y manque l'idée qu'une telle imitation peut devenir originale si l'artiste

1. *Jugement sur les écrivains anciens*, ch. I, pp. 415-417.
2. Xénophon, *Mémorables*, l. III, ch. 10, § 2. Cf. Cicéron, *De inventione*, l. II, ch. 1.

s'inspire de ses modèles plus qu'il ne les copie. C'est l'idée d'André Chénier qui, dans de beaux vers, a reproduit l'histoire de Zeuxis et montré avec force la théorie qui s'en dégage, donnant à la fois le précepte et l'exemple, et marquant la distance qui sépare un grand poète d'un critique timide [1].

Après ce préambule viennent les jugements sur les chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Les poètes et les philosophes sont étudiés rapidement; une plus grande place est réservée aux historiens et aux orateurs.

Homère, Hésiode, Antimaque, Panyasis, tels sont les noms pour la poésie héroïque. Comme dans le traité *Sur l'arrangement des mots*, la supériorité d'Homère est proclamée. Notons en outre la place donnée à Antimaque, par ordre de mérite, devant Panyasis qui le précède d'environ trois quarts de siècle.

Les lyriques sont représentés par Pindare, Simonide, Stésichore, Alcée, et rangés, comme on le voit, suivant un ordre didactique qui est l'inverse de l'ordre historique.

Puis, voici les tragiques. Ici, nulle trace d'une histoire du drame, de ses progrès, de ses transformations, mais une

1. Cf. André Chénier, *L'Invention*, v. 45-56:

> Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
> Qui peint ce que chacun put sentir comme lui;
> Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,
> Étale et fait briller leurs richesses secrètes;
> Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
> Unissant des objets qui paraissaient rivaux,
> Montre et fait adopter à la nature mère
> Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire;
> C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,
> Retrouve un seul visage en vingt belles épars,
> Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême,
> Des traits de vingt beautés forme la beauté même.

analyse, assez exacte, des mœurs et du style chez Eschyle, Sophocle et Euripide.

Aux poètes comiques l'auteur ne consacre que quelques lignes, sans nommer Aristophane, dont les comédies abondent pourtant en belles tirades, et il n'accorde à Ménandre qu'une mention. Puis il s'étend sur les historiens, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Philiste et Théopompe.

Dans le chapitre sur les philosophes, Xénophon et Platon sont à peine indiqués; Aristote est recommandé avec plus d'insistance, sans doute à cause du caractère oratoire des écrits exotériques, et aussi à cause de sa science qui ne peut manquer d'être utile à l'orateur [1].

Avec l'histoire l'éloquence a la meilleure part : l'abréviateur parle de Lysias, d'Isocrate, de Lycurgue, de Démosthène, d'Eschine et d'Hypéride. Nous retrouvons là sur Lysias, Isocrate et Démosthène, le résumé des idées exprimées dans le traité *Sur les anciens orateurs*; mais il n'est plus question d'Isée, auquel Denys avait donné place dans le traité moins en raison de sa valeur propre que comme maître de Démosthène. Par contre, voici Lycurgue, que Denys n'avait pas encore compris dans ses études, et qui méritait d'être proposé en modèle, car il est de premier ordre comme accusateur. Sa manière est bien caractérisée dans l'abrégé du traité de Denys.

> Lycurgue est un orateur très habile à grossir les choses; il est élevé, grave, accusateur dans l'âme, ami de la vérité, plein de franchise; il n'a rien d'élégant ni d'agréable, mais il est impérieux. On doit surtout imiter en lui l'art d'exciter l'indignation [2].

1. Le chapitre sur les philosophes débute par quelques lignes à l'éloge de la littérature pythagoricienne. Usener, se fondant sur le style de ce passage, le regarde comme une interpolation; cf. son édition (Bonn, 1889), p. 26.
2. *Jugement sur les écrivains anciens*, ch. 5, p. 433.

Les jugements sur Eschine et Hypéride sont d'autant plus précieux que nous avons perdu la partie du traité *Sur les anciens orateurs* qui leur était consacrée. Les voici l'un et l'autre, jugements sur le style plus que sur le fond, et un peu secs, mais qui concordent avec l'impression que nous laissent ces émules de Démosthène :

> L'éloquence d'Eschine est moins nerveuse que celle de Démosthène, et dans le choix des mots il unit la pompe à la force; il ne doit pas tout à l'art, et il est bien secondé par les heureuses dispositions de sa nature; il est plein de vie, d'autorité, il sait grossir les choses, il est âpre. Il paraît agréable à première vue, puissant quand on le regarde de près. — Hypéride marche droit à son but, et rarement il grossit les choses; pour l'arrangement de la phrase, il dépasse Lysias, et pour l'habileté de l'invention tous les orateurs. Il se renferme toujours dans les limites de la cause, et s'attache aux points essentiels de la question; il est secondé par une grande intelligence, et il est plein de grâce; tout en paraissant simple, il ne manque pas de vigueur. Chez lui, il faut imiter surtout la finesse et la juste mesure des narrations, puis les moyens préparatoires par lesquels il arrive au fait [1].

L'abrégé se termine par une conclusion sur la « méthode de lecture soignée par laquelle on emprunte ce que les auteurs ont de parfait [2] »; elle n'ajoute rien aux idées du préambule [3].

1. *Jugement sur les écrivains anciens*, ch. 5, pp. 434 et 435.
2. *Jugement sur les écrivains anciens*, ch. 5, p. 436.
3. L'abrégé du second livre de Denys *Sur l'imitation* paraît avoir été utilisé et suivi même de très près par Quintilien, l. X, ch. 1, dans la revue critique des écrivains grecs dont il conseille la lecture au futur orateur : les ressemblances sont frappantes. Telle était déjà l'opinion de Henri Estienne; et depuis, Usener seul l'a combattue pour soutenir que Denys et Quintilien avaient simplement puisé aux mêmes sources. Dans son excellente dissertation (citée plus haut, p. 44, note 2), G. Heydenreich a repris à nouveau tout ce problème et défendu avec succès l'opinion d'Henri Estienne.

4. — *Conjectures sur le troisième livre*; *conclusion*.

Le troisième livre, sur la manière d'imiter, est perdu. Denys y donnait-il des conseils pratiques, y rapprochait-il de leurs modèles quelques imitations heureuses ou maladroites, comme l'ont fait Diderot dans l'*Encyclopédie* et plus près de nous de délicats humanistes dans des traités à l'usage des classes [1]? Plus hardi que dans les autres livres, y disait-il que l'on peut être original en imitant, et s'élevait-il jusqu'aux conceptions d'un La Fontaine et d'un André Chénier [2]? De tout cela nous ne savons rien; et, comme les poètes et les critiques dont nous rappelons le souvenir lui sont supérieurs, on est tenté de ne pas regretter les pages où il pourrait leur être comparé. Nous les regretterons pourtant, car il disait peut-être les progrès rêvés par lui pour la langue et la littérature grecque,

1. Cf. Quicherat, *Traité de versification latine*, ch. XI, et Chardin, *Principes de versification et de composition latines*, ch. VIII.
2. Cf. La Fontaine, *Épître à Mgr l'évêque de Soissons*, v. 21 et suiv.:

> Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
> Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue :
> J'en use d'autre sorte, et, me laissant guider,
> Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
> On me verra toujours pratiquer cet usage.
> Mon imitation n'est point un esclavage :
> Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
> Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois... etc.

Dans André Chénier, cf. *Épîtres*, *IV*, *à Le Brun*, du vers 93 à la fin, et particulièrement les v. 117-122 :

> Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
> Mais qui revêt, chez moi souvent entrelacée,
> Mes images, mes tours, jeune et frais ornement;
> Tantôt je ne retiens que les mots seulement;
> J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
> Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.

sujet sur lequel il ne s'explique nulle part d'une manière nette. Il parle souvent de lutte contre l'asianisme, et ne tarit pas d'éloges sur la langue des orateurs attiques. Mais quelle était la mesure à apporter en les imitant? voilà ce qu'il nous laisse deviner d'après l'ensemble de ses œuvres et ce qu'il exposait peut-être dans le troisième livre. Comme il désigne la pureté de l'expression non par ἀττικίζειν, mais par ἑλληνίζειν [1]; comme il place l'arrangement des mots au-dessus de leur choix, et que les mots les plus ordinaires ne l'effraient pas; comme il reproche aussi bien à Isocrate sa prudence exagérée pour éviter l'hiatus qu'à Théopompe sa négligence sur ce point, on peut dire qu'il n'eut pas l'intolérance de ceux qui, comme le grammairien Mœris, allaient appeler barbarisme et solécisme les plus petites fautes contre l'atticisme. Son style d'ailleurs en fait foi : moins négligé, plus pur que celui de Polybe, il n'a aussi rien d'affecté; il marque un progrès en clarté et en correction sur celui des écrivains précédents, mais non une réaction violente qui n'eût pas été comprise et qui eût écarté les lecteurs. L'imitation originale et créatrice (qui au surplus n'est guère possible que d'une langue à une autre) n'est pas son fait, et il ne l'a pas pratiquée; mais il ne semble pas non plus avoir pratiqué ni recommandé l'imitation servile. Si son traité manque d'aisance et d'ouverture d'esprit, il reste donc l'œuvre d'un homme de goût.

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 5, p. 966.

II

LA LETTRE A POMPÉE

En étudiant le traité *Sur l'imitation*, nous avons vu qu'avant son achèvement le chapitre sur les historiens fut inséré dans la *Lettre à Pompée*; ce chapitre remplissant à peu près les deux tiers de la Lettre, il ne reste sur celle-ci presque rien à dire.

C'est un écrit de circonstance : Pompée avait été choqué de la critique de Platon par Denys, et il ne lui avait pas caché son étonnement; il avait aussi sollicité de lui quelques pages sur Hérodote et sur Xénophon. Rassurez-vous, répond Denys à son correspondant : je respecte Platon autant que vous, je reconnais ses qualités, et je me garde bien de tenir contre lui un langage violent; mais ce n'est pas un *éloge* (ἐγκώμιον) que j'écris[1]. C'est une étude de l'éloquence que je me propose, c'est l'examen des philosophes et orateurs qui y tiennent le premier rang; « et si alors sur l'ensemble je choisis les trois qui me paraissent les plus brillants, Isocrate, Platon et Démosthène; si parmi ceux-là même Démosthène me semble dépasser les autres, je ne crois pas pour cela faire tort ni à Platon, ni à Isocrate[2]. »

La défense est si peu concluante que Denys prévoit une objection : pour louer Démosthène, lui dira-t-on, point n'était besoin de dévoiler les défauts de Platon. Là-dessus,

1. Cette doctrine vient de la distinction, classique dans l'école d'Isocrate, des *éloges* (ἐγκώμια) et des *blâmes* (ψόγοι) : ces thèmes oratoires sont fréquents chez Diodore de Sicile.
2. *Lettre à Pompée*, ch. 1, pp. 751 et 752.

il réplique par un long et ardent plaidoyer sur l'utilité des comparaisons en littérature[1], où il montre que Platon a opposé dans le *Phèdre* sa propre éloquence à celle de Lysias, et qu'ailleurs, par jalousie, il a tourné en ridicule ses prédécesseurs. Denys, qui ne se met pas en cause comme Platon, pense donc être moins impertinent et ne rien faire de déplacé s'il lui compare les orateurs qui fleurirent après lui. Du reste il affirme qu'il n'a pas entrepris l'examen du plus illustre des philosophes pour se singulariser, car on a déjà critiqué soit les doctrines soit l'éloquence de Platon, et « ce n'était point raillerie jalouse ou haineuse, mais recherche de la vérité », qui guidait ainsi « Aristote, Céphisodore, Théopompe, Zoïle, Hippodamas, Démétrios et beaucoup d'autres ». Il ne s'est donc pas « écarté de la rhétorique philosophique en opposant de bons auteurs à de bons auteurs », et « voilà suffisamment justifié l'objet qu'il se propose dans la comparaison des caractères[2] ».

Nous avons insisté sur ces préliminaires de la Lettre, parce qu'ils montrent chez Denys le goût de la polémique, ce caractère si marqué de son esprit. La thèse qu'il y soutient est juste *en principe*, et plusieurs fois nous l'avons loué d'"employer la méthode comparative; mais nous avons vu aussi que sa comparaison de Platon et de Démosthène repose sur l'inintelligence des intentions du dialogue platonicien.

Il continue en transcrivant la première des deux critiques de Platon qu'on lit dans la dissertation *Sur le style*

1. *Lettre à Pompée*, ch. 1, pp. 753 et 754. Cf. une autre défense, plus courte et moins ardente, de la méthode comparative en littérature dans la dissertation *Sur le style de Démosthène*, ch. 33, p. 1058.
2. *Lettre à Pompée*, ch. 1, pp. 754-756.

de Démosthène, puis il cherche à l'expliquer et à trouver avec Pompée un terrain d'entente. Cette défense est habile : ce ne sont pas, dit-il, les idées du philosophe qu'il s'est permis d'attaquer, mais son style « quand il tombe dans la phrase figurée et dithyrambique où il perd toute mesure »; il proteste de son admiration pour Platon, il l'appelle « un grand homme et presque un dieu », mais il ajoute que c'est précisément pour cela qu'il lui reproche « d'introduire dans son éloquence, pour rivaliser avec Gorgias, l'appareil fastueux de la poésie » ; dans sa lettre à Denys, Pompée n'avoue-t-il pas d'ailleurs que Platon a eu des défaillances?

Nous sommes donc d'accord, conclut Denys : vous reconnaissez que nécessairement celui qui se risque à être grand échoue quelquefois, et moi je dis que Platon, en se lançant dans la phrase élevée, majestueuse et hardie, ne réussissait pas toujours, mais que pourtant il réussissait bien plus souvent qu'il n'échouait. Enfin je dis que la seule infériorité de Platon sur Démosthène, c'est que, chez le premier, le sublime tombe quelquefois dans le vague et l'ennuyeux, ce qui n'arrive chez l'autre que jamais ou très rarement [1].

On voit que Denys tâche de se tirer d'affaire le mieux possible; mais il a tant insisté sur les défauts ou prétendus défauts de Platon qu'on ne peut croire, après l'avoir lu, « que Platon réussissait bien plus souvent qu'il n'échouait », et il n'en reste pas moins vrai qu'il n'a pas saisi chez Platon le sens ironique de « la phrase élevée, majestueuse et hardie. »

Pompée avait encore demandé à Denys ce qu'il pensait d'Hérodote et de Xénophon. Sur ce point nous savons déjà comment Denys lui répond. Il lui explique le plan

1. *Lettre à Pompée*, ch. 2, pp. 764-766.

du traité *Sur l'imitation* et il en transcrit le chapitre sur les historiens. La fin de la Lettre semble perdue, car elle se termine, sans conclusion, sur une phrase qui appartient visiblement au traité *Sur l'imitation*.

En résumé, si nous retranchons de la *Lettre à Pompée* les citations d'autres ouvrages de Denys, elle se réduit à peu de chose. Qu'en faut-il conclure, sinon qu'elle fut écrite à la hâte, au milieu d'autres travaux, et, comme nous disons, « à coups de ciseaux »? Elle n'en a pas moins sa valeur, puisqu'elle nous conserve un essai d'apologie des jugements de l'auteur sur Platon et d'importantes pages sur les historiens.

Mais Denys n'a pas tout dit sur l'histoire et sur les historiens, et c'est dans le traité *Sur Thucydide* qu'il faut chercher l'exposé complet de ses idées sur cette matière.

CHAPITRE VIII

Le traité « Sur Thucydide » et la « Deuxième lettre à Ammée[1] ».

I

L'ESPRIT, LA MÉTHODE ET LE PLAN DU TRAITÉ « SUR THUCYDIDE »

A la fin de la comparaison d'Hérodote et de Thucydide, dans le traité *Sur l'imitation*, Denys déclarait qu'il avait encore beaucoup de choses à dire, et qu'il les réservait pour une autre occasion[2]. L'occasion se présenta lorsque son ami Q. Ælius Tubero lui demanda sur l'historien de la guerre du Péloponnèse « un livre spécial qui comprît toutes les questions importantes[3] ». De là, le traité *Sur Thucydide*. Tel fut même l'attrait exercé par ces questions

1. J'ai lu avec profit, avant d'écrire ce chapitre et quelques pages du précédent, une étude, brève mais substantielle, de M. Mille, intitulée *Le jugement de Denys d'Halicarnasse sur Thucydide*. Cette étude, œuvre d'un élève de l'École Normale supérieure mort prématurément à l'École en 1888, a été publiée par les soins de M. Cucuel dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, année 1889, pp. 83-101 ; elle a échappé à la sagacité de W. Rhys Roberts dans la Bibliographie, pourtant si exacte et si consciencieuse, qui accompagne son édition des « trois Lettres littéraires de Denys » (*Dionysius of Halicarnassus, The three literary letters*, Cambridge, 1901).

2. *Lettre à Pompée*, ch. 3, p. 777; cf. *Sur Thucydide*, ch. 1, pp. 810-811, où Denys rappelle et justifie la méthode suivie dans le deuxième livre *Sur l'imitation*, particulièrement en ce qui concerne Thucydide.

3. *Sur Thucydide*, ch. 1, p. 812.

qu'un autre lecteur de Denys, Ammée, sollicita des éclaircissements sur le style, et que sa curiosité fut satisfaite par la *Deuxième lettre à Ammée*.

Ce que valent ces écrits, il est facile de le deviner : l'influence de l'esprit scolaire y amène l'inintelligence et l'injustice.

Thucydide avait eu pourtant de judicieux admirateurs qui auraient pu rendre Denys plus circonspect. Xénophon et Théopompe, en continuant son œuvre, avaient prouvé qu'ils l'estimaient au moins importante par le fond; et Philiste, dans son livre *Sur la Sicile*, allait jusqu'à en imiter la composition et le style. Démosthène lui-même l'avait prise pour modèle[1] : cela est sensible dans ses plus anciens discours politiques et l'était sans doute encore plus dans les premières tentatives qu'il fit pour aborder la tribune, tentatives, où, suivant Plutarque, l'obscurité laborieuse du style ne lui valut que des insuccès[2]. Démosthène se corrigea de l'obscurité, mais il dut à Thucydide la mâle vigueur qui est un des plus beaux traits de son génie. Plus tard, c'est Thucydide qui donne à Polybe le goût des narrations fidèles et de l'explication exacte des faits, ainsi que le mépris de la vaine éloquence. Chez les Romains, il fut imité par Salluste, comme lui impartial dans le jugement, profond dans l'explication des faits, concis et rude dans le style, et à la suite de Salluste Tite-Live et Tacite gardèrent quelque chose de sa puissance. Mais surtout Denys pouvait s'inspirer du jugement autorisé de Cicéron, qui, en dépit de son éducation oratoire, voyait en Thucydide un historien, non un orateur : quelques esprits maladroits ayant voulu transporter

1. Cf. Denys, *Sur Thucydide*, ch. 53, p. 944.

2. Plutarque, *Vie de Démosthène*, ch. 6, § 3.

brutalement dans l'éloquence publique le style de Thucydide, Cicéron les avait raillés dans l'*Orator*, les traitant d'ignorants, et ajoutant avec insistance qu'on ne pouvait rien emprunter à Thucydide pour le forum [1].

Denys, au contraire, dominé par la rhétorique, dont l'histoire n'est à ses yeux que l'humble servante, a commis des erreurs, et ces erreurs n'étaient pas l'écho de l'opinion générale, car, au début du traité *Sur Thucydide*, il prévoit des objections et défend avec énergie ses droits de critique [2]. Il soupçonne que plusieurs le blâmeront s'il « combat les idées courantes » et s'il rejette les témoignages autorisés. Eh bien, le blâme qui voudra ! peu lui importe ! Ce n'est pas par esprit de dispute, par méchanceté, qu'il attaquera Thucydide : il tracera de lui un portrait complet, et par conséquent il parlera des défauts comme des qualités ; et aussi bien, y a-t-il un écrivain impeccable ? Du reste, il n'est pas le premier qui critique d'illustres écrivains : Aristote n'est pas persuadé que tout ce que dit son maître Platon soit parfait. Platon, de son côté, cherche à montrer que les philosophes naturalistes se sont trompés ; et personne ne leur en a fait reproche. Enfin il pense qu'on le trouvera hardi, lui si inférieur à Thucydide, d'oser attaquer un si grand homme. Il répond qu'on a le droit de juger, même quand on n'a pas le talent de ceux qu'on juge : les peintres, les sculpteurs sont jugés par des gens qui ne les égalent pas ; pourquoi n'en serait-il pas de même pour les écrivains ?

Tel est le plaidoyer par lequel Denys défend d'avance sa critique. Il l'a écrit avec chaleur, avec conviction, et il

1. Cicéron, *Orator*, ch. 9, § 30.
2. *Sur Thucydide*, ch. 2, 3, 4, pp. 812-817. Cf. aussi ce qu'il dit avant de commencer l'examen des harangues, ch. 34 et 35, pp. 896-899.

y a mis des idées justes. Croyons-le quand il proteste de la pureté de ses intentions ; reconnaissons aussi que, la perfection n'étant pas de ce monde, il peut y avoir des défauts chez Thucydide, et qu'un critique d'art ou un critique littéraire ne peut exceller dans tous les genres dont il parle. Mais Denys ne se rend pas compte, ici comme dans ses études sur Platon, qu'il s'exagère l'influence des écrivains éloquents, mais non orateurs de profession, sur l'éloquence civile et politique ; par suite, il met en relief quoiqu'il s'en défende, plutôt leurs défauts que leurs qualités, et il leur invente au besoin des défauts imaginaires. A quel aveuglement cette tournure d'esprit le conduit, nous l'avons vu, à propos du fond des choses chez Thucydide, dans le traité *Sur l'imitation* où il se montrait en même temps plus équitable pour le style. Dans le traité *Sur Thucydide*, ses idées se sont un peu modifiées. Après les chapitres préliminaires, que nous venons de résumer et d'apprécier, il étudie le fond des choses, mais non plus *ab irato* : il admire davantage, il rétracte quelques-unes de ses critiques (ch. 5-20, pp. 817-861). En revanche, il donne à l'étude du style une très large place, et c'est pour l'attaquer plus qu'il ne l'avait fait jusqu'ici : il examine d'abord les récits, puis il ajoute un examen des harangues, qui est une critique de leur style et de la convenance de certaines pensées (ch. 21-49, pp. 861-938). L'examen de questions diverses et les conclusions terminent le traité (ch. 50-55, p. 938-952).

II

LA CRITIQUE DU FOND DES CHOSES

1. — *Comparaison de Thucydide et de ses prédécesseurs.*

Dans le traité *Sur l'imitation* le parallèle d'Hérodote et de Thucydide débutait par l'énoncé dogmatique d'une prétendue loi. Ici, nous trouvons d'abord quelques vues sur les logographes et sur Hérodote, « pour montrer comment Thucydide s'est distingué de ceux qui vinrent avant lui[1] ». Voilà une meilleure méthode, voilà de la critique historique, et le fait est assez rare pour que Denys en soit hautement loué.

Les prédécesseurs de Thucydide, Hérodote excepté, n'étant connus que par de rares fragments, les informations que donne Denys ont beaucoup de prix. Il distingue deux générations : les anciens, parmi lesquels nous retenons surtout le nom d'Hécatée de Milet, puis ceux qui vécurent aussitôt avant la guerre du Péloponnèse jusqu'à l'époque de Thucydide, et dont le plus célèbre est Hellanicos de Lesbos. Il montre le caractère traditionnel de leurs récits, histoires de cités ou de peuples isolés, rédigées sans critique d'après les archives locales; il dit leur goût pour les « fables accréditées depuis longtemps et pour les péripéties romanesques qui aujourd'hui paraissent fort puériles »; il vante la simplicité naïve, relevée souvent d'une certaine grâce, avec laquelle ils parlent leur dialecte; il leur compare Hérodote, qui, avec des qualités de style supérieures, « écrivit sur un plan plus vaste et plus brillant, embrassant en un seul traité

1 *Sur Thucydide*, ch. 5, pp. 817 et 818.

tous les événements illustres qui avaient eu lieu dans un espace de deux cent quarante ans chez les Grecs et chez les Barbares[1] ». A tous enfin il oppose Thucydide, dont le plan n'est ni aussi étroit que celui d'un Hellanicos, ni aussi large que celui d'Hérodote, et qui rejette tout récit fabuleux. Dans le développement de ces deux points se laisse même voir une sorte d'admiration contenue pour Thucydide, qui contraste avec le ton du traité *Sur l'imitation*, et qui peut satisfaire les plus intransigeants défenseurs du grand historien.

Ce qui n'est pas moins nouveau, c'est que Denys explique historiquement la différence entre Thucydide et les logographes. Il excuse ceux-ci de s'être attachés aux fictions fabuleuses, car elles se transmettaient alors de père en fils, elles étaient populaires, et il paraissait naturel qu'on les racontât telles qu'on les avait reçues des ancêtres. « Thucydide, au contraire, ayant choisi un sujet unique et auquel il avait pris part, ne pouvait convenablement ni mêler à sa narration ce charlatanisme théâtral, ni se mettre à tromper ses lecteurs par les fables que comportaient ces antiques compositions[2] »; il cherchait avant tout à être utile, comme il le dit en propres termes dans son Introduction [3].

Enfin, toujours bien inspiré, Denys termine ce parallèle en proclamant l'amour de Thucydide pour la vérité :

1. *Sur Thucydide*, ch. 5, pp. 818-821.
2. *Sur Thucydide*, ch. 7, p. 823.
3. Denys cite ici le passage bien connu de Thucydide, I, 22, 4 : « Peut-être ce qui peut manquer à mes récits de merveilleux les rendra-t-il moins agréables à entendre : mais si tous les esprits désireux de connaître clairement le passé et aussi l'avenir, qui selon les probabilités humaines ressemblera au passé, jugent mon ouvrage utile, cela me suffira. C'est ici une œuvre d'un profit solide et durable plutôt qu'un morceau d'apparat en vue d'une audition de quelques instants. »

« Thucydide, dit-il, n'ajoute, ni ne retranche rien aux faits sans motif...; il reste exempt de toute envie et de toute flatterie, surtout dans ses jugements sur les hommes de bien [1] ».

Cependant Denys ne renonce pas à trouver des défauts dans Thucydide. Il abandonne trois des cinq griefs contenus dans le traité *Sur l'imitation* : choix du sujet, caractère touffu du récit exempt de digressions ou de retours sur le passé, et amertume des jugements. Mais il en garde deux : mauvaise « distribution » (διαίρεσις) des faits, c'est-à-dire division par étés et par hivers, et mauvais « rangement » (τάξις), c'est-à-dire plan défectueux du premier livre et état incomplet de l'ouvrage. Il ajoute une troisième critique, qui se rapporte également au plan, celle du « développement » (ἐξεργασία), tantôt trop étendu, tantôt trop concis. Avec lui, reprenons en détail chacun de ces trois points.

2. — *La distribution des faits ou chronologie.*

La chronologie de Thucydide est une nouveauté : « J'écris, dit-il, un récit continu, dans l'ordre où chaque fait se produit, par été et par hiver [2]. » Ailleurs, il justifie ainsi sa méthode : « Cette paix (entre Sparte et Athènes) était conclue sur la fin de l'hiver, au début du printemps, à l'issue même des Dionysies urbaines, juste dix ans et quelques jours écoulés depuis la première invasion en Attique et le début de cette guerre. Il faut calculer d'après les temps, mais non d'après le compte et les noms (soi-disant plus dignes de créance) des archontes et de ceux dont la dignité en chaque pays date les événements du

1. *Sur Thucydide*, ch. 8, pp. 824-825.
2. Thucydide, II, 1.

passé, méthode inexacte, car avec ces noms c'est au début, au milieu, en n'importe quelle partie du temps de charge qu'un fait s'est passé. Au contraire, si l'on compte comme moi par étés et par hivers, on trouvera, ces saisons composant chacune pour moitié la durée totale de l'année, que cette première guerre a duré dix étés et autant d'hivers [1]. » Et de fait, Thucydide n'a nommé qu'une fois, presque contraint et forcé, des magistrats éponymes, l'archonte athénien et le premier éphore de Sparte : c'est quand il a fixé le point de départ de la guerre [2].

Ajoutons que Thucydide comprend dans l'été la majeure partie du printemps et de l'automne, que l'hiver ne dure pour lui que quatre mois, et que, par conséquent, il ne faut pas interpréter son texte à la lettre lorsqu'il parle des « saisons composant chacune pour *moitié* la durée totale de l'année [3] ». Cette division lui permet surtout de séparer deux ordres d'événements : l'été, c'est la saison importante, consacrée aux opérations militaires; pendant l'hiver, la guerre proprement dite étant suspendue ou ralentie, on se repose, on s'occupe des préparatifs de la campagne suivante et des négociations avec l'ennemi. En outre, les diverses parties de la belle saison sont marquées par des indications empruntées aux faits naturels : le premier éveil du printemps (ἅμα ἦρι ἀρχομένῳ), le blé en herbe (τοῦ σίτου ἔτι χλωροῦ ὄντος), la formation de l'épi (περὶ σίτου ἐκβολήν), la maturité commençante (τοῦ σίτου ἀκμάζοντος), la rentrée des récoltes (τοῦ καρποῦ ξυγκομιδή), la vendange (τρυγητός), les derniers beaux jours (ὀπώρα, φθινόπωρον). Il abandonne

1. Thucydide, V, 20.
2. Thucydide, II, 2, 1.
3. Thucydide, V, 20, 3.

donc les calendriers usités de son temps, y compris celui d'Athènes, qui paraît avoir été alors dans une grande confusion, et l'on n'en trouve plus trace chez lui que dans les documents authentiques cités *in extenso*, comme le traité de paix qui termine la dixième année de la guerre [1].

Tel est le système, et l'on reconnaîtra qu'en l'adoptant Thucydide est guidé par une pensée scientifique en son principe. Il ne veut pas encourir le reproche qu'il fait à Hellanicos de ne s'être pas soucié d'une chronologie exacte. Lui, l'historien qui pénètre les causes matérielles et morales, il trouve que le synchronisme enchaîne les faits, n'eussent-ils aucun rapport les uns avec les autres, au même titre que la causalité, en sorte qu'une formule comme celle-ci, « le même hiver » (τοῦ δ'αὐτοῦ χειμῶνος), plusieurs fois répétée, qui pour un autre serait peut-être une transition banale, a pour lui une valeur sérieuse. Va-t-il trop loin en relevant l'idée de temps du discrédit où l'a laissée Hellanicos? Avant de répondre à cette question, il faut entendre la critique de Denys.

Suivant Denys, la distribution par étés et par hivers est une cause d'obscurité, car, « beaucoup d'événements se passant à la fois en beaucoup de lieux, un récit morcelé en petites fractions ne saurait recevoir une lumière visible de loin et pure [2] »; et de cela il trouve la meilleure preuve dans le troisième livre (4e, 5e et 6e années de la guerre), dont il donne une courte analyse, spécieuse en faveur de sa thèse, mais inexacte, car elle exagère l'absence de lien entre les récits. C'est ainsi qu'il regrette de voir dans la quatrième année et dans le commencement de la cinquième l'exposé des affaires de Mytilène interrompu,

1. Thucydide, V, 19.
2. *Sur Thucydide*, ch. 9, p. 828.

d'abord par le récit d'affaires de Lacédémone, puis par un épisode du siège de Platées (III, 1-50). Mais la dispersion est ici plus apparente que réelle : les Lacédémoniens tout au moins sont directement mêlés aux affaires des Mytiléniens, qui sollicitent leur alliance, et les récits s'entre-croisent sans qu'il y ait confusion. Le reste du livre est assurément fort varié. L'été de la cinquième année est encore marqué par l'expédition de Nicias contre Minoa, par la fin du siège de Platées, par la première moitié des troubles de Corcyre, par les troubles du reste de la Grèce, par le commencement de la première campagne des Athéniens en Sicile (III, 51-86); en hiver, recrudescence de la peste d'Athènes, puis expédition de la flotte athénienne de Sicile contre les îles Éoliennes (III, 87 et 88). L'été de la sixième année offre l'exposé de plusieurs tremblements de terre et des dommages qui en résultent pour les Athéniens, puis la suite des affaires de Sicile, où les Athéniens s'emparent de Messine; de là, une expédition maritime, conduite par Démosthène, nous porte sur les côtes du Péloponnèse, tandis qu'une autre, conduite par Nicias, ne parvient pas à faire entrer dans l'alliance les Méliens et passe en Béotie pour y vaincre les Tanagréens; vers le même temps, les Lacédémoniens fondent la colonie d'Héraclée en Trachinie dans une situation avantageuse pour la guerre contre Athènes; puis Démosthène, après avoir contourné le Péloponnèse et menacé l'île de Leucade, échoue en Étolie et se retire à Naupacte, tandis que les Athéniens de Sicile remportent une victoire contre les Locriens; enfin Démosthène, demeuré à Naupacte, repousse une attaque des Étoliens unis aux Lacédémoniens (III, 89-102). Là-dessus, l'hiver commence : divers combats sont livrés en Sicile; pour obéir à un oracle, les Athéniens purifient Délos; puis la guerre reprend, très violente, à l'ouest de la

Grèce, où Démosthène secourt les Acarnaniens et triomphe de leurs ennemis les Ambraciotes unis aux Lacédémoniens; une dernière fois nous revenons à la guerre de Sicile, et « aux approches du printemps » Thucydide signale une éruption de l'Etna (III, 103-116).

Telle est, dans une analyse plus complète et plus fidèle que celle de Denys, le contenu du troisième livre. Faut-il conclure avec Denys que « l'unité du récit n'existe plus », que « nous flottons incertains », que « nous suivons péniblement ce qu'on nous expose, car les interruptions dans le récit des événements troublent l'esprit et font qu'il a de la peine à se rappeler avec exactitude les moitiés de récit déjà entendues[1] »? Évidemment, les faits sont nombreux, et leur trame est parfois compliquée; nous accomplissons de vrais voyages en zigzag, et Thucydide nous promène de l'est à l'ouest et du nord au sud avec une ardeur et une endurance guerrières qui étonnent et fatiguent un peu le lecteur pacifique éloigné des événements. Mais aussi, de cette variété, de ce mouvement, de cette simultanéité des faits en divers endroits et dans une même saison ou partie de saison, ne se dégage-t-il pas une extraordinaire sensation de vie et de vérité? Ne voyons-nous pas mieux l'activité dévorante des belligérants, des Athéniens en particulier, toujours en éveil pour porter leurs forces et pour maintenir leur autorité de tous côtés?

La question scientifique mise à part, au simple point de vue esthétique (et c'est le point de vue de Denys), la chronologie de Thucydide peut donc être défendue par de bonnes raisons. Reconnaissons cependant qu'elle n'est pas assez précise. Tout en gardant la division par étés et par hivers, Thucydide aurait pu employer des subdivisions

1. *Sur Thucydide*, ch. 9, pp. 829-830.

moins vagues, moins flottantes que « le blé étant en herbe », et les autres citées plus haut, mieux nous laisser comprendre aussi à quelle date commence ce qu'il appelle le printemps; bref, la clarté serait parfaite s'il avait compté le temps comme le comptaient les Athéniens, en indiquant brièvement les réformes survenues dans leur calendrier au cours de la guerre. Mais, encore une fois, il a voulu faire œuvre scientifique, et il n'est pas étonnant, après tout, que cet homme du v[e] siècle avant notre ère n'ait pu d'emblée nous satisfaire.

Enfin, une histoire limitée, qui n'embrasse pas, comme celle d'Hérodote, et l'univers entier et plusieurs siècles, mais qui raconte seulement ce qui se passe en terre grecque pendant les vingt-sept ans de la guerre du Péloponnèse, peut supporter la méthode rigide du synchronisme; la souplesse harmonieuse, mais un peu lâche, de l'œuvre d'Hérodote lui serait même nuisible. En effet, « l'unité du sujet, comme le dit M. Jules Girard, serait bientôt détruite, si Thucydide le distribuait en groupes isolés et en séries successives de narrations. Car, en quoi consiste cette unité, sinon dans le rapport nécessaire d'événements qui se produisent en même temps sur les différents points atteints par la guerre et dans leur concours à un résultat général? Quelles que soient leurs différences, considérés en eux-mêmes, quelle que soit la distance des pays où ils ont lieu, ce sont les éléments d'une action : elle ne marche que parce qu'ils se confirment ou s'annulent mutuellement; nous la perdrions de vue et nous en comprendrions moins bien les crises et les progrès, s'il ne nous était possible à tout instant de comparer entre eux les résultats particuliers des différents faits... Si Thucydide s'établissait tour à tour dans chaque contrée, comme la guerre occupe à la fois bien des lieux divers, il

serait toujours en retard pour l'ensemble des opérations, et l'action principale disparaîtrait. S'il prenait pour base de sa chronologie les Olympiades, il se donnerait sans doute plus de liberté, mais serrerait moins le tissu général de sa narration et en marquerait d'une manière moins précise les progrès simultanés; il manquerait donc son premier but [1] ».

Il n'y a donc pas de grave reproche à adresser à Thucydide, et surtout il faut se garder de conclure naïvement comme le fait Denys. « La preuve, dit-il, que cette règle adoptée par Thucydide est mauvaise, et que ce n'est pas la vraie méthode historique, est évidente : en effet, après lui, aucun historien n'a divisé son histoire par étés et par hivers; tous, au contraire, ont suivi les chemins déjà battus, comme menant droit à la clarté [2]. » La pauvreté de l'argument saute aux yeux : mais ne savons-nous pas depuis longtemps qu'il ne faut pas demander à Denys beaucoup de philosophie?

3. — *Le rangement des faits : le plan du livre I.*

La seconde critique de Denys quant au fond des choses porte sur le « rangement » des faits. Comme la précédente, elle est rééditée du traité *Sur l'imitation*, mais sous une forme et dans un esprit différents. Tandis que dans ce traité il reproche surtout à Thucydide de ne pas se montrer bienveillant à l'égard d'Athènes et de mal servir, par le plan du premier livre, les intérêts de sa gloire [3], il abandonne ici ce point de vue sentimental, et

1. Jules Girard, *Essai sur Thucydide*, pp. 184 et 185.
2. *Sur Thucydide*, ch. 9, p. 830.
3. Cf. ci-dessus, pp. 164-165.

l'esthétique seule est son guide. « Thucydide, dit-il, n'a pas commencé son histoire où il fallait, et il ne lui a pas adapté la fin qui convenait; or, une des règles principales d'un bon plan, c'est de commencer par les faits qui sont vraiment les premiers, et de finir sans en laisser aucun à désirer [1]. » Laissons de côté le grief de s'être arrêté à la fin de la vingt et unième année [2] : nous avons vu de quelle étrange inadvertance il est la suite [3], et mieux vaut insister sur le plan du premier livre.

On sait que Thucydide proclame dès le début que la guerre du Péloponnèse surpasse en importance celles qui l'ont précédée (I, 1) et prouve cette assertion par un examen des temps primitifs de la Grèce : c'est l'Introduction (I, 1-23). Puis il distingue d'une part les prétextes de la guerre, et d'autre part sa cause véritable, mais non avouée. Il expose d'abord les prétextes : sollicitée de prendre parti entre Corcyre et Corinthe à propos d'Épidamne, Athènes reçoit Corcyre dans son alliance et l'aide à vaincre Corinthe; bientôt après, Potidée, alliée et tributaire d'Athènes, s'étant révoltée et ayant accepté de Corinthe, sa métropole, un corps de troupes, cette nouvelle affaire est portée devant les Péloponnésiens réunis à Lacédémone; là, le traité qui lie Lacédémone à Athènes est rompu, et la guerre est votée, mais non encore déclarée (I, 24-88). C'est seulement après cet exposé que Thucydide développe la cause véritable, l'extension de la puissance d'Athènes depuis les guerres médiques et la crainte qu'elle inspirait à Lacédémone (I, 89-118). Quant au reste du livre, deuxième assemblée des Péloponnésiens,

1. *Sur Thucydide*, ch. 10, p. 830.
2. *Sur Thucydide*, ch. 12, pp. 837 et 838. Cf. *Lettre à Pompée*, ch. 3, p. 771.
3. Cf. ci-dessus, p. 165.

plaintes et récriminations de Lacédémone et d'Athènes, ultimatum de Lacédémone, discours de Périclès qui décide Athènes à la guerre (I, 119-145), Denys ne s'en occupe pas, et toute sa critique porte sur l'étendue et la place respective des prétextes et de la cause véritable.

L'exposé des prétextes lui paraît bien long, puisqu'il « remplit environ deux mille lignes », tandis que les exploits d'Athènes, depuis la fin de la guerre contre les Perses jusqu'à la guerre du Péloponnèse, sont racontés ensuite « sommairement et rapidement, en moins de cinq cents lignes »... « Thucydide, ajoute-t-il, aurait dû exposer d'abord la cause qui lui paraissait véritable. L'ordre naturel exigeait qu'il dît ce qui a précédé avant ce qui a suivi, et le vrai avant le faux. L'entrée en matière de son récit eût été bien meilleure s'il avait adopté ce plan. » Enfin, selon Denys, les apologistes de Thucydide ne sauraient dire que l'extension de la puissance d'Athènes fût un sujet rebattu, puisqu'il déclare (I, 97) que ses prédécesseurs l'avaient, ou bien négligé tout à fait, ou, comme Hellanicos, traité sèchement et sans souci de la chronologie [1].

Blâmerons-nous d'abord avec Denys les « deux mille lignes » ? Mais il suffit de les lire sans parti pris pour être frappé de la beauté sévère et dramatique de ce récit où l'intérêt ne languit pas, où les faits, mis en pleine lumière, s'enchaînent logiquement, où l'action se noue de plus en plus serrée, depuis la requête présentée par Épidamne à Corcyre, avant de se jeter dans les bras des Corinthiens, jusqu'à la scène de Potidée, qui met en mouvement guerrier cinq ou six peuples et qui provoque l'assemblée de Lacédémone. Thucydide, sachant le rôle de l'éloquence chez ses contemporains, n'a-t-il pas d'ailleurs

1. *Sur Thucydide*, ch. 10 et 11, pp. 830-837.

mêlé les discours aux faits? Quand le duel de Corcyre et de Corinthe est déféré à l'assemblée d'Athènes, les plaidoyers des deux belligérants sont reconstitués; de même, à Lacédémone, il fait parler les deux principaux acteurs de la scène de Potidée, Corinthiens et Athéniens, et les deux personnages influents de Lacédémone, le roi Archidamos partisan de la paix et l'éphore Sthénélaïdas partisan de la guerre. Ces discours, loin d'être une vaine éloquence, pénètrent à fond la politique grecque; les derniers touchent même à la vraie cause de la guerre, à l'extension de la puissance des Athéniens.

Dussions-nous donc trouver un peu court l'exposé de cinq cents lignes qui suivra, il n'y a ici rien à retrancher: les causes secondaires frappent l'imagination autant que les causes premières, elles sont plus intelligibles à la majorité des lecteurs, plus vivantes à ses yeux, et l'historien n'a pas le droit de les négliger. Au surplus, le sujet des cinq cents lignes, bien que cause première de la guerre du Péloponnèse, pouvait-il, dans une histoire de cette guerre, être traité avec ampleur sans rompre l'unité? Il s'étend sur cinquante années, tandis que la guerre n'en a duré que vingt-sept; à ce compte, il faudrait tout un ouvrage préliminaire pour satisfaire Denys. Le mieux était donc de s'en tenir à un résumé précis contenant l'essentiel et donnant par sa rapidité une idée saisissante des progrès d'Athènes. Enfin, pour défendre Thucydide, nous ne dirons pas, comme le craint Denys, que le sujet était rebattu, mais que, tout en étant neuf, il pouvait être traité dans de brèves limites; Hellanicos l'avait traité sèchement, mais brièveté n'est pas forcément sécheresse, et Thucydide était trop homme d'esprit pour tomber dans le défaut qu'il reproche à son prédécesseur.

Voilà Thucydide justifié pour l'étendue des parties.

Quant à leur classement, le condamner en ces termes : « L'ordre naturel exigeait qu'il dît ce qui a précédé avant ce qui a suivi et le vrai avant le faux [1], » c'est montrer plus d'esprit géométrique que d'esprit de finesse [2]. En effet, l'histoire d'Athènes depuis les guerres médiques, ainsi placée entre les deux assemblées de Lacédémone, procure un repos agréable au milieu de tant de grands discours, et ce calcul d'artiste n'est pas à dédaigner. Ensuite, et surtout, cette histoire, qui explique la principale cause de la guerre, ne peut être en meilleure place pour l'intelligence des faits. « Si Sparte déclare le traité rompu, dit M. Jules Girard, dont nous ne pouvons mieux faire que de citer encore ici les propres expressions, c'est sous l'action de cette cause plus que par l'impulsion des Corinthiens. La cause principale paraît donc au moment décisif... Le spectacle de ces cinquante années où Athènes déploie une activité, une hardiesse, des ressources dont aucun autre peuple grec n'avait jamais donné l'idée, est le commentaire des trois importants discours qu'on vient de lire. » Et le même critique remarque que la logique domine ici l'art de la composition, mais sans affecter de se montrer : « L'historien ne paraît pas s'astreindre à suivre l'ordre des dates ni du raisonnement ; il adopte une méthode moins sévère et plus naturelle, celle qu'avaient trouvée d'eux-mêmes les premiers conteurs, uniquement guidés par les besoins successifs de leurs récits improvisés. Arrivés au point où le fait énoncé

1. *Sur Thucydide*, ch. 11, init., p. 836.
2. C'est aussi employer des termes un peu gros, car Denys appelle *faux* des événements qualifiés de *causes* (αἰτίαι) par Thucydide lui-même (I, 23, 5 et 6 ; 55, 2 ; 66, 1) qui, pour la cause proprement dite, ne trouve pas d'autre expression que *prétexte le plus véritable* (ἀληθεστάτη πρόφασις, I, 23, 6).

demandait, pour avoir son sens ou sa valeur, la connaissance de faits précédents, ils s'arrêtaient et retournaient simplement en arrière. » C'est ce que fit Hérodote, et « il est curieux, conclut M. Jules Girard, de voir Thucydide, dans le premier livre, se rapprocher de ce rival dont la libre et large composition lui était dédaigneusement opposée par Denys [1] ».

4. — *Le développement des faits.*

Après la « distribution » et le « rangement » des faits, leur « développement », excessif ou insuffisant. En cela, Thucydide fut, paraît-il, si négligent, que Denys n'a que l'embarras du choix entre les exemples et qu'il doit se borner à un petit nombre. Mais que serait-ce donc s'il disait tout ? Huit chapitres durant, il traite Thucydide comme il traiterait un petit écolier : récits, harangues, Introduction, tout offre à ses yeux des fautes de développement !

Voyez la victoire des Athéniens sur les Mèdes à l'embouchure de l'Eurymédon (I, 100). Quel succès ! Deux cents trirèmes phéniciennes sont prises ou détruites : et cela tient en quelques mots, chez un historien qui sait pourtant raconter de moindres batailles navales, comme celle du golfe de Corinthe (II, 83-92) où vingt vaisseaux athéniens triomphent de quarante-sept vaisseaux ennemis ! Mais Denys ne réfléchit pas que la victoire de l'Eurymédon ne pouvait être signalée longuement, puisqu'elle appartient au résumé d'une période antérieure à la guerre même du Péloponnèse. Après l'Eurymédon, Pylos, la célèbre aventure, glorieuse pour Athènes,

1. Jules Girard, *Essai sur Thucydide*, pp. 196 et 197.

humiliante pour Lacédémone : l'historien la raconte avec les développements qu'elle mérite (IV, 3-6, 8-23, et 26-41) ; pour notre critique, c'est beaucoup trop, « eu égard au petit nombre des morts ou des soldats qui mirent bas leurs armes, » et il regrette que Thucydide ne donne pas la préférence à des faits rapidement indiqués dans le même livre, tels que la conquête de Cythère ou la prise de Thyréa par les Athéniens (IV, 53-56) ! Même erreur lorsque, après avoir loué l'étendue du développement dans les narrations des malheurs de Platées et de Mytilène (III, 27-68) [1], « telles qu'historiens et poètes ne trouveraient rien à y ajouter, » il déplore que Thucydide ait glissé sur trois exploits secondaires des Athéniens, la soumission de l'Eubée (I, 114), l'expulsion des Éginètes (II, 27) et la destruction de Scione (V, 32) [2].

Dans les récits d'ambassade, Thucydide, à en croire Denys, n'est pas plus adroit que dans les récits de guerre. « Après la seconde invasion des Péloponnésiens, les Athéniens, voyant que leur terre se trouvait ravagée pour la seconde fois et que la maladie (la peste) les accablait en même temps que la guerre, n'avaient plus les mêmes sentiments et accusaient Périclès : il leur avait persuadé de faire la guerre, et c'est grâce à lui qu'ils étaient plongés dans le malheur ; ils étaient donc disposés à chercher à s'entendre avec les Lacédémoniens ; ils leur envoyèrent des ambassades, mais ils en furent pour leurs frais » (II, 59, 1 et 2). Denys s'étonne que Thucydide ne complète ce court récit par aucun détail, tandis que, à propos de

1. Denys ajoute par erreur l'île de Mélos ; si Thucydide s'est étendu sur les négociations qui précédèrent le siège de Mélos, il est resté très bref sur le siège lui-même et sur la reddition de la ville.
2. *Sur Thucydide*, ch. 13, 14, 15, pp. 839-846.

la députation envoyée par Lacédémone à Athènes, au milieu de l'affaire de Pylos, il rapporte le discours des Lacédémoniens et explique les causes qui s'opposèrent à la paix (IV, 17-23). Il ne comprend pas cette différence, il en est scandalisé, tant l'égalité de part et d'autre lui semble nécessaire ! Pourquoi pas deux récits abrégés, si le premier suffisait dans sa brièveté ? Pourquoi pas deux récits développés, s'il fallait des détails précis pour le second ? D'ailleurs, la situation est la même dans les deux cas, puisque dans l'un et dans l'autre les ambassadeurs sont repartis sans obtenir la paix. Le talent ne manquait pourtant pas à Thucydide pour développer en orateur la première ambassade, et enfin, ajoute Denys, « si quelque raison particulière lui a fait développer de préférence l'une des deux, je ne peux m'expliquer pourquoi il donne le pas à celle de Lacédémone sur celle d'Athènes, à la moins ancienne sur la première, à celle d'un pays étranger sur celle de sa patrie, à celle qui fut amenée par de moindres maux sur celle qu'amenaient de plus grands maux [1]. »

Comme on le voit, il n'y a que des arguments de rhéteur, de purs sophismes, dans cette critique. Denys oublie que l'ambassade athénienne, envoyée sans l'aveu de Périclès et de son parti, fut à peine une ambassade officielle, que cet acte passager de découragement ne tire pas à conséquence, que son développement nuirait à cette gloire d'Athènes dont il est si jaloux et affaiblirait l'effet de la belle défense de Périclès qui lui fait suite. Il oublie aussi que l'ambassade lacédémonienne est, au contraire, importante à tous égards : elle marque une crise, l'unique revers de Lacédémone et le seul moment où Athènes peut faire la paix ; elle est honorable pour Athènes, et elle

1. *Sur Thucydide*, ch. 14, fin, et ch. 15 init., pp. 842-844.

fournit à l'historien moraliste la rentrée en scène de Cléon, porte-parole des exaltés, qui fait voter la continuation de la guerre.

Le plus ou moins grand nombre des harangues est aussi pour Denys matière à critique. Frappé d'abord de leur absence totale au huitième livre, qui se prêtait à ce genre de développements autant que tout autre, il rapporte que Cratippe, un continuateur de Thucydide, expliquait le fait par un changement du goût littéraire d'Athènes : Thucydide, finissant par reconnaître lui-même l'inconvénient des harangues historiques, aurait, de propos délibéré, renoncé à en placer dans son dernier livre. Denys semble regretter cette absence comme un manque de symétrie et de logique, mais il ne se demande pas si l'explication donnée par Cratippe est digne de foi [1]. Aujourd'hui nous sommes plus exigeants, et le problème du huitième livre est discuté ; sans entrer dans les détails du débat, qu'il suffise de dire, avec de bons juges [2], que Cratippe a bien pu se tromper, car Xénophon, dans la partie des *Helléniques* qui continue l'œuvre de Thucydide, a inséré des discours, ce qui semble prouver qu'il n'attribuait pas l'absence de harangues dans le huitième livre à un dessein déterminé de l'historien. L'explication la plus probable paraît être l'état d'imperfection où Thucydide,

1. *Sur Thucydide*, ch. 16, pp. 846 et 847. Le sens général de l'opinion de Cratippe dans le texte de Denys n'est pas douteux ; mais, pour le sens précis, ce texte présente quelques difficultés et ne paraît pas encore bien établi, même dans l'édition de Usener. Cf. sur cette question M. Henri Weil, *L'historien Cratippe, continuateur de Thucydide*, dans la *Revue des Études grecques*, t. XIII (1900), pp. 6 et 7.

2. MM. A. Croiset et Mahaffy. Cf. sur toute la question : A. Croiset, *Notice sur Thucydide*, pp. 85 et 86, et *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, pp. 102-104 ; Jules Girard, *Essai sur Thucydide*, pp. 205-207, en note.

arrêté par la mort, a laissé la fin de son œuvre ; et, comme le huitième livre présente plusieurs discours au style indirect, nous y saisirons sur le vif le mode de formation de l'ouvrage entier : « Nous avons sous les yeux, dit M. Alfred Croiset, comme un premier état de l'œuvre d'art, non définitif, d'où il est permis de conclure que Thucydide commençait à écrire, avec le récit des faits, une simple analyse sommaire des paroles prononcées, et qu'il ajoutait après coup les discours proprement dits, c'est-à-dire la philosophie politique [1]. »

Après avoir traité la question du huitième livre, Denys accuse Thucydide « d'insérer sur un même sujet et dans les mêmes circonstances des harangues inutiles et d'en laisser de côté qui seraient nécessaires ». Il prend son exemple dans l'exposé des affaires de Mytilène : l'historien, très bref sur la première assemblée athénienne, funeste pour Mytilène, insiste sur la seconde, où la première décision est annulée après les discours de Cléon et de Diodotos, que Thucydide ne manque pas de reconstituer (III, 36-49) ; selon Denys, la première assemblée, suivie de décrets cruels, était aussi intéressante que la seconde, sinon plus [2]. Voilà, n'est-ce pas? un raisonnement moral : soyez cruel ou soyez clément, vous aurez toujours droit au souvenir détaillé de l'histoire, et tous vos discours seront égaux devant l'historien ! L'erreur de Denys vient peut-être moins d'un sophisme aussi grossier que d'un examen insuffisant du texte de Thucydide d'où il ressort que « les Athéniens obéirent d'abord à un mouvement de colère » (ὑπὸ ὀργῆς ἔδοξεν αὐτοῖς, III, 36, 2), ordonnant à Pachès d'exécuter « en hâte » (κατὰ τάχος, III, 36, 3) leur

1. Alfred Croiset, *loc. cit.*
2. *Sur Thucydide*, ch. 17, pp. 848 et 849.

décision ; il est donc à présumer que la discussion fut courte et que la proposition fut votée sans difficulté ; mais le lendemain, quand l'affaire est à nouveau discutée, peu s'en faut que l'éloquence de Cléon ne fasse maintenir les arrêts de mort et d'esclavage, et l'avis de Diodotos, qui demande une solution plus politique, ne prévaut qu'à une faible majorité ; les discours furent sans doute alors plus développés, et franchement ce peuple mérite plus l'attention de la postérité dans la journée où il résiste à un puissant démagogue pour prendre le sage parti que dans celle où il suit brutalement l'instinct de la vengeance. Admirons donc plutôt la patriotique pudeur de Thucydide qui, sans rien omettre, sans pécher contre la vérité, jette un voile discret sur une faute de ses concitoyens et répand la lumière lorsqu'ils la réparent.

Une dernière critique du développement donné aux discours porte sur l'oraison funèbre que prononce Périclès (II, 35-46). Selon Denys, elle n'est pas justifiée par les circonstances. « Pourquoi, à propos de quelques cavaliers qui ne procurèrent à leur pays ni gloire ni puissance, l'historien fait-il défiler [1] le cortège des obsèques publiques, et met-il en scène Périclès, le plus célèbre des démagogues, présidant à cette pompeuse tragédie ? » Bien d'autres guerriers athéniens, plus nombreux, plus courageux et plus glorieux, eussent été dignes de cet honneur : tels ceux qui tombèrent devant Pylos, ou ceux, plus nombreux encore et plus dignes de pitié, qui trouvèrent

1. Je traduis d'après la belle conjecture de M. Henri Weil, qui propose ἀνάγει au lieu de ἀνο γει, leçon des manuscrits conservée par Usener-Radermacher. Cf. *Revue des Études grecques*, t. XII (1899), pp. 319-320.

la mort dans l'expédition de Sicile ; et pourtant Thucydide ne leur donne aucune louange. Comment donc expliquer une pareille faute ? « C'est que l'historien, semble-t-il, voulait abuser du personnage de Périclès et ne composer un éloge funèbre qu'en le faisant prononcer par ce grand homme ; » et, comme celui-ci mourut dans la seconde année de la guerre, Thucydide s'est hâté de placer l'oraison funèbre à la fin de la première année [1].

Il est facile de réfuter ces raisonnements. Ils tombent d'eux-mêmes si Périclès a réellement prononcé une oraison funèbre dans la circonstance où nous lisons celle de Thucydide, et si elle a produit plus d'impression que celles des années suivantes. Or, cette oraison funèbre a été réellement prononcée : outre que, à soutenir le contraire, il faudrait douter partout ailleurs de la sincérité de Thucydide, nous avons sur ce point les témoignages précis de Platon et d'Aristote [2]. Puis elle a dû produire plus d'impression que les autres discours analogues : l'émotion causée par les premiers deuils dut être grande, les Athéniens voulurent qu'un citoyen autorisé les affermît dans leurs sentiments patriotiques, et tout naturellement ils chargèrent de ce soin celui dont l'éloquence les avait décidés à la guerre. Ajoutez que, si Thucydide profite de l'occasion pour mettre en scène Périclès, ce n'est pas par calcul de rhéteur, mais pour faire mieux connaître l'homme le plus digne de composer l'éloge d'Athènes, sujet obligé de ces sortes de harangues ; et cet éloge, qui fixe les traits de la physionomie d'Athènes, est plus convenablement placé au commencement qu'au milieu de l'action guerrière dont cette ville va être le pro-

1. *Sur Thucydide*, ch. 18, pp. 849-853.
2. Platon, *Ménéxène*, 263, B ; Aristote, *Rhétorique*, I, 7, 34.

tagoniste. Enfin, l'oraison funèbre prononcée par Périclès suffit à elle seule pour tout l'ouvrage : Thucydide n'aurait pu, sans se répéter, en insérer une ou plusieurs autres, puisque le fond de ce genre de discours était toujours le même.

Denys a dit son avis sur le rôle des harangues dans l'économie de l'œuvre de Thucydide. Mais, avant de quitter la question de l'« inégalité des développements », il tient encore en réserve une critique. Selon lui, « cinq cents lignes » d'Introduction, « consacrées à prouver que les exploits des Grecs avant la guerre du Péloponnèse sont peu importants et ne peuvent être comparés à cette guerre, » c'est bien long, sans compter que l'idée ainsi exposée est fausse.

Il n'est pas, dit-il, conforme aux préceptes d'employer cette méthode pour augmenter la valeur du sujet que l'on traite, car, si une action est plus grande au milieu d'autres sans importance, elle n'est pas par cela même ce qu'on appelle une grande action, mais il faut au contraire qu'elle se distingue au milieu d'actions déjà grandes. En outre, l'Introduction de Thucydide comprend tant de développements à l'appui de sa thèse qu'elle forme à elle seule et par elle-même une histoire : or, les auteurs de traités de Rhétorique prescrivent d'indiquer seulement le sujet du discours dans les Introductions, en n'y acceptant que le sommaire de ce qui va être exposé... Tous ces nombreux détails qui abaissent la grandeur de la Grèce, c'est donc sans nécessité qu'il s'y attarde [1].

Et Denys, après avoir cité quelques-uns de ces détails qu'il juge inutiles, ne craint pas de refaire l'Introduction : il en garde le premier chapitre, qui indique le sujet et sa grandeur, et les trois derniers (21, 22, 23), où Thucydide explique sa méthode et trace un rapide tableau des malheurs de la Grèce pendant la guerre du Péloponnèse;

1. *Sur Thucydide*, ch. 19, pp. 855-856.

il supprime tout ce qui concerne les temps primitifs, fait la soudure et transcrit l'Introduction ainsi revue, corrigée, et considérablement abrégée [1].

Voilà, appliqués aux chefs-d'œuvre de l'art, des procédés d'une chirurgie un peu brutale; mais c'est le plus tranquillement du monde que Denys se livre à ce genre d'opérations. Faut-il maintenant le réfuter longuement?

Remarquons d'abord qu'il prend pour point de départ de sa critique un passage célèbre de Thucydide (I, 1, 2) : Κίνησις γὰρ αὕτη μεγίστη δὴ τοῖς Ἕλλησιν ἐγένετο καὶ μέρει τινὶ τῶν βαρβάρων, ὡς δὲ εἰπεῖν καὶ ἐπὶ τὸ πλεῖστον ἀνθρώπων. Τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα σαφῶς μὲν εὑρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατα ἦν, ἐκ δὲ τεκμηρίων ὧν ἐπὶ μακρότατον σκοποῦντί μοι πιστεῦσαι ξυμβαίνει, οὐ μεγάλα νομίζω γενέσθαι οὔτε κατὰ τοὺς πολέμους οὔτε ἐς τὰ ἄλλα. Or, Denys ne s'est pas demandé si ce texte, qu'il lisait tel que nous le lisons nous-mêmes, n'était pas corrompu, ce qui l'aurait peut-être amené à ne pas conclure tout de suite que Thucydide ne savait pas son métier d'historien. Si en effet l'on ajoute, comme M. Théodore Reinach l'a récemment proposé [2], les mots ἀπὸ τῶν Τρωϊκῶν après ἐπὶ πλεῖστον ἀνθρώπων, ce sont « les guerres antérieures à celle de Troie » (τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν κ. τ. λ.), et non « les guerres antérieures à celles du Péloponnèse », que Thucydide

1. *Sur Thucydide*, ch. 20, pp. 857-861.

2. Cf. Théodore Reinach, *Thucydide et la guerre de Troie*, article de la *Revue des Études grecques*, t. X (1897), pp. 456-463. Dans la même *Revue*, t. XIII (1900), pp. 179-181, M. Karl Hude, sans oser adopter la correction de M. Théodore Reinach, et tout en préférant attendre encore avant de changer le texte des manuscrits, reconnaît volontiers que αὐτῶν (dans le membre de phrase τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα) ne saurait signifier « l'état de choses actuel ».

estime « impossibles à connaître à cause de l'éloignement » et qu'il « croit avoir été peu considérables ». On n'a plus besoin alors de s'étonner qu'il ait parlé de la guerre de Troie et des autres jusques et y compris les guerres médiques ; toutes ces guerres, quoique racontées rapidement, cessent d'être mises par Thucydide au nombre des événements « peu considérables » ; et la guerre du Péloponnèse, pour reprendre une expression de Denys, « se distingue au milieu d'actions déjà grandes » qui méritaient par conséquent d'être rappelées. Après cela, que tels ou tels détails puissent être blâmés dans l'Introduction, peu nous importe, car c'est peu de chose au prix de ce coup d'œil pénétrant et hardi, jeté pour la première fois dans les profondeurs de la Grèce primitive, fruit de bien des recherches et d'un immense travail de réflexion.

On ne saurait donc trop dire, puisque Denys ne semble pas s'en être aperçu, la sagacité dont témoignent ces pages, écrites avec une netteté et une liberté d'esprit que l'antiquité ignorait encore et que nous n'avons pas dépassées. La science moderne, s'appuyant sur les fouilles récentes, sur la comparaison avec des civilisations analogues, sur une expérience plus longue, peut discuter quelques-unes des conclusions de Thucydide et « tirer d'Homère des renseignements un peu différents de ceux qu'il y a puisés » ; mais elle n'en admire pas moins le puissant effort de l'historien, « et les lignes essentielles de son travail de reconstruction subsistent encore dans leur ensemble[1]. » Il y a même, dans cette ardeur à rechercher la vérité obscurcie par les voiles de la poésie, une beauté supérieure et sévère qui

1. A. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, pp. 113-115, et *Notice sur Thucydide*, pp. 37-38.

ne relève pas des doctrines enseignées par les maîtres de rhétorique et voilà qui nous met loin de la critique formelle et scolaire où Denys se maintient avec un invincible entêtement !

Aussi bien, et pour conclure, c'est cet attachement aux habitudes de l'école et aux raisonnements étroits, leur conséquence, qui n'a cessé d'aveugler Denys dans la critique des développements. Il mesure l'importance d'une bataille au nombre des combattants et des morts, et il pense que l'étendue des récits doit varier d'après ce nombre ; sitôt qu'il trouve dans Thucydide quelque tuerie rapidement indiquée, surtout si elle a pour auteurs les Athéniens, il crie à la sécheresse. Les résultats d'un fait et son influence sur la suite des événements ne comptent guère à ses yeux, et il ne voit pas que Thucydide, s'il avait tout développé, aurait écrit une histoire touffue, monotone et fastidieuse. De même, il étudie les discours sans rechercher leur lien avec l'ensemble et en croyant que tout discours prononcé doit être reproduit, tandis que Thucydide, avec la liberté de l'homme qui domine de haut son sujet, choisit les plus importants, ceux qui résument le mieux une situation. Enfin, comme l'esprit scolaire est très routinier, Denys s'effarouche vite des idées nouvelles : faire une Introduction qui ne rentrât pas dans le cadre des exordes oratoires, apporter la vraie critique dans l'histoire, souvent poétique et fabuleuse, des origines de la Grèce, c'était montrer une indépendance à laquelle il ne pouvait atteindre et qui devait forcément l'irriter.

Sur le fond des choses dans Thucydide, malgré la bonne volonté qu'il déploie au début, malgré le progrès dont témoignent ses idées si on les compare à celles du

traité *Sur l'imitation*, Denys n'est donc pas parvenu à nous satisfaire. Voyons s'il est plus heureux dans l'étude du style.

III

LA CRITIQUE DU STYLE

I. — *Plan et méthode de cette critique; le style des prédécesseurs de Thucydide.*

Denys s'était déjà occupé du style de Thucydide : il avait montré en lui un modèle de l'harmonie austère; puis il avait comparé les caractères du genre sublime chez l'historien et chez Démosthène, en signalant chez le premier le manque de mesure et l'obscurité; dans une autre comparaison, il avait laissé voir sa préférence pour Hérodote, sans toutefois se montrer injuste pour Thucydide [1].

Maintenant, c'est une étude complète, un jugement suivi de citations accompagnées elles-mêmes d'un commentaire rapide ou détaillé. Jugement et citations sont précédés d'une théorie générale du style et de vues sur celui des logographes. Il y a donc là un ensemble bien composé, et même un certain sens historique. Mais le chapitre sur la théorie générale se borne à nommer les divisions classiques : c'est un mémento, assez inutile, des expressions techniques qui se rencontreront dans les chapitres suivants [2].

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 22, pp. 169-170; *Sur le style de Démosthène*, ch. 9 et 10, pp. 976-982; *Lettre à Pompée*, ch. 3, pp. 775-777. Cf. plus haut, pp. 100, 116, 169-170.
2. *Sur Thucydide*, ch. 22, pp. 862-863.

Sur les logographes, au contraire, les renseignements sont précieux. Les œuvres des plus anciens étaient déjà presque entièrement perdues, et Denys n'a aucune idée de leur style. Les autres, ceux des dernières années du VIe siècle et ceux du Ve siècle, quel que fût leur dialecte, l'ionien ou le vieil attique, « ont recherché l'expression propre plus que l'expression figurée, et n'ont usé de celle-ci que comme d'un assaisonnement; ils s'appliquèrent tous au même arrangement des mots, simple et sans art ». Ils ont les qualités indispensables, clarté, pureté, concision; mais ils n'ont qu' « en petit nombre et peu développées » les qualités accessoires, « celles qui font le plus briller le talent de l'orateur ». On trouve donc chez eux quelquefois « l'élévation, l'élégance, la gravité, la magnificence »; mais « ils n'ont ni la vigueur, ni la puissance, ni le pathétique, ces qualités qui tiennent l'esprit en éveil, ni ce souffle fort et véhément qui constitue ce qu'on appelle la grande éloquence ». On reconnaît ici l'idée fixe de Denys : ramener tout à l'éducation de l'orateur. Il suit la même voie quand il oppose Hérodote aux logographes; jamais d'ailleurs il n'a parlé de lui en termes plus exacts :

> Cet historien, dit-il, pour le choix et l'arrangement des mots et pour la variété des tours de phrase, dépassa de beaucoup tous les autres, et rendit la prose semblable à la poésie la meilleure, par la persuasion, les grâces et un charme supérieurs; en lui on trouve les qualités les plus grandes et les plus brillantes, à l'exception de la véhémence; cette qualité lui fit défaut, soit que la nature la lui ait refusée, soit que le raisonnement la lui eût fait spontanément mépriser comme incompatible avec le genre historique. Chez lui, peu de harangues, pas de discours de combat; sa force n'est pas à remuer les passions, ni à agrandir les objets [1].

1. *Sur Thucydide*, ch. 23, pp. 863-866.

2. — *Jugement général sur le style de Thucydide.*

Denys aborde alors son sujet par un jugement général sur le style de Thucydide, où il montre bien l'originalité de l'écrivain, mais où il s'étonne plus qu'il n'admire; il a beau reconnaître que « le succès est parfois complet et merveilleux », il est plus frappé des défauts que du génie de Thucydide, et il lui est au fond peu sympathique.

Thucydide, dit-il, après avoir étudié Hérodote et les autres historiens mentionnés plus haut, voyant d'un coup d'œil les qualités de chacun d'eux, chercha le premier à introduire dans l'histoire un langage particulier, ignoré de tous : pour le choix des mots, il préféra l'expression figurée, surannée, archaïque et étrangère, à l'expression commune et usitée des hommes de son temps; pour l'arrangement des parties, petites ou grandes, il fut solennel, austère, rude, ferme, pénible aux oreilles par l'entrechoquement des lettres, au lieu d'être doux, agréable, poli et exempt de tout choc; pour les tours de phrase (car c'est par là surtout qu'il voulut se distinguer de ses prédécesseurs), il fit preuve du plus grand zèle. Il passa les vingt-sept années que dura la guerre depuis son commencement jusqu'à la fin, tournant et retournant dans tous les sens ses huit livres, les seuls qu'il nous ait laissés, limant et ciselant en détail toutes les parties de son élocution.

Ici Denys nomme les principales hardiesses de Thucydide; c'est la partie du jugement qui est reprise en détail, avec exemples et explications, dans la *Deuxième lettre à Ammée.* Selon Denys, Thucydide, par ses hardiesses, « pousse la licence aussi loin qu'un poète », et « elles prennent des apparences de solécisme »; puis il continue en ces termes :

Les raisonnements s'embarrassent d'incidences qui rompent la suite des idées; il y a du tortueux, du compliqué, de l'inextricable. On trouve encore assez souvent chez lui les figures théâtrales, parisoses, paromoioses, paronomases, antithèses, si abondantes chez Gorgias de Léontium, Licymnios, Polos, et chez beaucoup d'autres qui étaient alors dans

tout l'éclat de leur gloire. Mais son trait le plus évident, le plus caractéristique, c'est qu'il s'applique à dire beaucoup de choses en très peu de mots, à ramasser plusieurs pensées en une seule, et, au moment où l'auditeur attend encore de lui quelques paroles, à l'abandonner, ce qui fait que sa brièveté devient obscure.

Et voici maintenant la conclusion :

Pour me résumer, il y a pour ainsi dire quatre procédés dans le style de Thucydide : couleur poétique des mots, variété des figures, rudesse de l'harmonie, concision; ses nuances sont la dureté, la solidité, l'amertume, l'austérité, la gravité, la force véhémente et terrible, et par-dessus tout le pathétique... Toutes les fois que sa force est à la hauteur de son sujet, le succès est complet et merveilleux; mais, quand ses forces l'abandonnent, ...son style devient obscur [1].

Voilà ce jugement, si vif et si passionné, cette « philippique », comme l'appelle M. Alfred Croiset [2] en ajoutant que Denys n'y est pas juste. Il y a en effet de l'ironie dans ce Thucydide « tournant et retournant dans tous les sens ses huit livres,... limant et ciselant en détail toutes les parties de son élocution »; il y a de la malveillance à prononcer le mot de « solécisme », à tant parler d' « inextricable » et d' « obscurité ». Mais, si le portrait est chargé, il est dans ses grandes lignes très ressemblant, et, comme le dit encore M. Alfred Croiset, « Denys étant avant tout un professeur de style, un critique dogmatique qui veut former des orateurs d'un goût pur, ce n'est pas sans raison qu'il met ses disciples en garde contre l'imitation servile d'un écrivain tel que Thucydide » [3].

Le jugement est aussitôt appuyé par des preuves. Comme dans ses autres traités, Denys donne des citations étendues; il y joint des remarques, relatives au style ou même aux pensées, et portant soit sur l'ensemble de la

1. *Sur Thucydide*, ch. 24, pp. 866-870.
2. Alfred Croiset, *Notice sur Thucydide*, p. 124.
3. *Ibid.*

citation, soit sur telle ou telle phrase; c'est ce qu'il appelle une « démonstration » ou « exposition » (ἀπόδειξις)[1]. Il étudie ainsi d'abord les récits, puis les harangues, division classique et naturelle, employée déjà par Cicéron quand il parle de Thucydide[2], et bien justifiée par ce fait que le style des récits est en général plus simple et plus clair que celui des harangues.

3. — *Le style des récits.*

Denys commence son examen par l'étude d'une période empruntée au récit de la prise de Sphactérie. Le tour n'en est pas pour lui assez commun, et, la voulant « plus claire et plus agréable », il la bouleverse de fond en comble[3]. Un tableau synoptique de l'original et du remaniement, accompagné de traductions, fera comprendre son travail. Outre la grande différence qui résulte de la place de la proposition principale, différence que l'emploi des caractères espacés ou italiques rendra saisissante, on remarquera des changements de détail qui ne peuvent pas être tous attribués à l'état du texte que lisait Denys. On s'étonnera aussi qu'il n'ait pas vu que la proposition principale, chez Thucydide, se prolonge assez pour empêcher la phrase de se terminer d'une manière abrupte; il l'a écourtée, et son procédé n'est pas très honnête.

THUCYDIDE

Τῶν δὲ Λακεδαιμονίων οὐκέτι ὀξέως ἐπεχθεῖν ᾗ προσπίπτοιεν δυναμένων, γνόντες αὐτοὺς οἱ ψιλοὶ βραδυτέρους ἤδη ὄντας τῷ ἀμύνασθαι, καὶ αὐτοὶ τῇ τε ὄψει τοῦ θαρσεῖν τὸ πλεῖστον εἰληφότες πολλαπλάσιοι φαινόμενοι, καὶ ξυνειθισμένοι μᾶλλον μηκέτι δεινοὺς αὐτοὺς ὁμοίως σφίσι φαίνεσθαι, ὅτι οὐκ εὐθὺς ἄξια τῆς προσδοκίας ἐπεπόνθεσαν, ὥσπερ ὅτε πρῶτον ἀπέβαινον τῇ γνώμῃ δεδουλωμένοι ὡς ἐπὶ Λακεδαιμονίους, καταφρονήσαντες καὶ ἐμβοήσαντες ἀθρόοι ὥρμησαν ἐπ' αὐτούς, καὶ ἔβαλλον λίθοις τε καὶ τοξεύμασι καὶ ἀκοντίοις, ὡς ἕκαστός τι πρόχειρον εἶχε[3].

DENYS

Τῶν δὲ Λακεδαιμονίων οὐκέτι ἐπεχθεῖν ᾗ προσπίπτοιεν δυναμένων, γνόντες αὐτοὺς οἱ ψιλοὶ βραδυτέρους ἤδη, συστραφέντες καὶ ἐμβοήσαντες ὥρμησαν ἐπ' αὐτοὺς ἀθρόοι, ἔκ τε τῆς ὄψεως τὸ θαρρεῖν προσειληφότες ὅτι πολλαπλάσιοι ἦσαν καὶ ἐκ τοῦ μηκέτι δεινοὺς αὐτοὺς ὁμοίως σφίσιν φαίνεσθαι, καταφρονήσαντες ἐπειδὴ οὐκ εὐθὺς ἄξια τῆς προσδοκίας ἐπεπόνθεσαν ἣν ἔσχον[1] ὅτε πρῶτον ἀπέβαινον[2] τῇ γνώμῃ δεδουλωμένοι ὡς ἐπὶ Λακεδαιμονίους.

Comme les Lacédémoniens ne pouvaient plus se porter vivement au pas de course sur les points où se ruaient les troupes légères, celles-ci s'apercevant qu'ils étaient désormais lents à la défense, sentant leur propre courage accru au plus haut point par la vue très nette de leur supériorité numérique et par l'habitude chaque jour plus forte de ne plus avoir aussi peur d'ennemis qui avaient trompé leur attente le jour même du débarquement où elles se voyaient déjà réduites en esclavage à la seule pensée d'une marche contre les Lacédémoniens, — alors, *pleines de mépris, poussant de grands cris, et en rangs serrés, elles s'élancèrent sur eux, et*

Comme les Lacédémoniens ne pouvaient plus se porter au pas de course sur les points où se ruaient les troupes légères, celles-ci, s'apercevant qu'ils étaient désormais plus lents, *s'étant groupées et ayant poussé de grands cris, s'élancèrent sur eux en rangs serrés*, encouragées par la vue de leur supériorité numérique et parce qu'elles n'avaient plus aussi peur de leurs ennemis, pleines de mépris pour eux depuis qu'ils avaient trompé leur attente le jour même du débarquement où ils se voyaient déjà réduits en esclavage à la

1. *Sur Thucydide*, ch. 25, init., p. 870 : Προειρημένων δὲ τούτων κεφαλαιωδῶς, ἐπὶ τὰς ἀποδείξεις αὐτῶν ὥρα τρέπεσθαι.
2. Cicéron, *Brutus*, ch. 83, § 287, et *Orator*, ch. 9, § 30.
3. *Sur Thucydide*, ch. 25, pp. 872-874.

1. Avec Reiske (p. 1143), et malgré Usener, je supprime après ἔσχον le mot ὑπόληψιν.
2. Contre Reiske (*ibid*), et avec Usener, je maintiens ἀπέβαινον, comme dans Thucydide, et non ἐπέβαινον.
3. Thucydide, IV, 34, 1, texte d'Alfred Croiset, dans ses *Morceaux choisis de Thucydide*, pp. 158-159.

elles les frappaient à coups de pierres, de flèches et de javelots, chaque soldat prenant ce qu'il avait sous la main.	seule pensée d'une marche contre les Lacédémoniens.

Qu'on lise le texte grec ou notre essai de traduction littérale, on reconnaîtra que la pensée de l'historien sort affaiblie de l'épreuve à laquelle elle a été soumise. La période de Thucydide marque l'effort pour coordonner les circonstances de l'action; en outre, celles-ci sont subordonnées à l'action et la précèdent; le fait lui-même n'arrive ainsi qu'à la fin, précédé de ses explications, et c'est une construction dramatique certainement voulue par l'auteur. Mais, en reportant la proposition principale au milieu, Denys détruit l'harmonie des idées : d'une période qui n'est peut-être pas très agréable, mais qui n'est pas bien obscure, et qui vous saisit par son âpre beauté, il fait une phrase banale et traînante. N'est-ce point le cas de le comparer à Dom Deforis efféminant et adoucissant dans une édition infidèle la mâle et rude éloquence de Bossuet?

Heureusement, cette critique irritante fait place à un éloge intelligent. Aussi bien, il s'agit de la dernière bataille navale livrée par les Athéniens devant Syracuse (Thucydide, VII, 69-72) : la clarté se joint à la force dramatique dans ce récit, un de ceux qui faisaient dire à Cicéron que Thucydide dans ses descriptions de batailles lui semblait entonner un chant de guerre [1]. Denys cite en entier cette page fameuse; puis, en quelques lignes émues et sincères, il montre qu'elle est accessible aux ignorants comme aux gens instruits :

1. Cicéron, *Orator*, ch. 12, § 39 : « De bellicis rebus canit etiam quodam modo bellicum. »

La grandeur, la beauté, la vigueur et les autres qualités du style sont ici, j'en suis persuadé, dans leur perfection; ce qui me le fait croire, c'est qu'il n'y a pas d'âme qui ne soit entraînée par ce genre de style, et que nous ne sommes prévenus contre lui ni par ce jugement instinctif de l'esprit qui nous fait saisir ce qui est agréable ou pénible, ni par le jugement raisonné qui nous fait distinguer le beau dans chaque art. Les hommes qui n'ont aucune expérience du style politique ne trouveraient là ni une expression ni une figure qui pût les blesser; et les esprits supérieurs, ceux qui regardent avec dédain l'ignorance du vulgaire, n'auraient rien à reprocher à la composition de ce style. La foule aussi bien que l'élite aura la même opinion : le grand nombre, les gens ignorants, n'auront à s'indigner de rien de fatigant, d'embarrassant, de difficile à suivre; les esprits rares, ces artistes qui ne se sont point formés n'importe comment, ne trouveront à blâmer rien de vil, rien de rampant, rien de grossier; au contraire, le jugement instinctif et le jugement raisonné s'accorderont entre eux [1].

Voilà des idées qui honorent Denys, et où perce même une intention philosophique : il a entrevu qu'une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, peut viser à atteindre le plus grand nombre d'âmes possible, et que l'artiste, sans négliger la recherche de l'idéal, doit tenir compte des jugements de la foule, se faire comprendre d'elle, et la former au sentiment de la beauté.

A cet éloge succède une critique. Denys ne louera pas d'autres récits, qui paraissent beaux à quelques-uns, car il n'y voit qu'« affectation et enflure, rien d'agréable ni d'utile » : tel est, par exemple, au livre III, le tableau qui suit le récit des troubles de Corcyre :

Tant que Thucydide montre les faits en langage commun et usuel, il dit tout avec clarté, concision et force; mais, quand il commence à faire le tableau tragique des malheurs communs de la Grèce et à donner à sa pensée un tour inusité, il tombe au-dessous de lui-même...; ce qu'il ajoute ainsi est tortueux, pénible à suivre, et les tours sont si compliqués qu'on dirait autant de solécismes [2].

1. *Sur Thucydide*, ch. 27, pp. 881-882.
2. *Sur Thucydide*, ch. 28, p. 883, et ch. 29 *init.*, p. 885.

La page bien connue qui est l'objet de cette critique frappe vivement l'esprit, soit dans le texte original, soit dans une traduction française [1]. Mais ce que la meilleure traduction ne laisse pas voir complètement, et ce que Denys n'a pas vu, c'est l'accord du style et de la pensée. Passant d'une peinture particulière à une peinture générale, Thucydide abandonne le tour concret pour l'abstraction ; celle-ci est moins facile à suivre et oblige l'esprit à être plus attentif; mais est-ce une raison pour se fâcher, pour traiter l'historien d'écrivain « ennuyeux » (ὀχληρός) [2], et pour donner de lui l'idée d'un rhéteur incorrect et banal? Denys craint trop que Thucydide ne soit imité par quelque sot disciple, et cette crainte lui fait perdre de vue la sévère beauté du tableau des malheurs de la Grèce. Il en fait même un examen minutieux, et il ajoute presque pour chaque phrase une transcription en langue vulgaire [3]. Cette transcription est commode, à titre de scolie, parce qu'elle est plus claire, mais il a tort de la croire supérieure au modèle : donnons-en une idée par quelques exemples.

Dans le détail grammatical ou dans la construction, Thucydide, selon son habitude, visait ici moins à la netteté agréable qu'au relief et à l'effet, et il y atteignait par l'abstraction. Mais avec Denys le relief et l'effet disparaissent, et les tours abstraits sont changés en tours

1. Voir plus particulièrement la traduction de M. Jules Girard, dans son *Essai sur Thucydide*, pp. 241-243.
2. *Sur Thucydide*, ch. 30 init., p. 888. Cf. ch. 33, init., p. 893 : Οὗτος ὁ χαρακτὴρ τῆς ἀσαφοῦς καὶ πεπλεγμένης λέξεως, ἐν ᾗ πλείων ἔνεστι τῆς θέλξεως ἡ σκοτίζουσα τὴν διάνοιαν ὄχλησις, ἕως ἑκατὸν ἐκμηκύνεται στίχων.
3. *Sur Thucydide*, ch. 29-33, pp. 885-896. Denys examine en détail Thucydide, III, 82, 3-7; il cite sans commentaire le § 8, fin du chapitre 82, ainsi que tout le chapitre 83.

concrets. L'accumulation hardie et brève (III, 82, 3) : τῶν τ' ἐπιχειρήσεων ἐπιτεχνήσει καὶ τῶν τιμωριῶν ἀτοπίᾳ, trop légèrement qualifiée d' « attirail poétique et dithyrambique » bien qu'elle ne contienne que des mots de la prose, se concrétise et s'allonge par des changements de substantifs et de nombre ou par l'adjonction d'articles et de prépositions, et elle devient : περὶ τὰς τέχνας τῶν ἐγχειρημάτων καὶ περὶ τὰς ὑπερβολὰς τῶν τιμωριῶν [1]. La phrase si savamment antithétique : Τόλμα μὲν γὰρ ἀλόγιστος ἀνδρία φιλέταιρος ἐνομίσθη, μέλλησις δὲ προμηθὴς δειλία εὐπρεπής, τὸ δὲ σῶφρον τοῦ ἀνάνδρου πρόσχημα, καὶ τὸ πρὸς ἅπαν ξυνετὸν ἐπὶ πᾶν ἀργόν (82, 4), cette phrase, blâmée pour ses « figures théâtrales, parallélismes de sons et de constructions », et pour ses « épithètes d'ornement, » prend, par des suppressions d'épithètes et avec des sujets concrets, une forme élégante, mais plate et banale : Τὴν μὲν γὰρ τόλμαν ἀνδρίαν ἐκάλουν, τὴν δὲ μέλλησιν δειλίαν· οἱ δὲ σώφρονες ἄνανδροι, καὶ οἱ συνετοὶ πρὸς ἅπαντα ἐν ἅπασιν ἀργοί [2]. Plus loin, la « métalepse poétique » : Καὶ μὴν καὶ τὸ ξυγγενὲς τοῦ ἑταιρικοῦ ἀλλοτριώτερον ἐγένετο (82, 6), est ramenée à la forme, plus simple et plus logique peut-être, mais moins expressive : Καὶ μὴν καὶ τὸ ἑταιρικὸν οἰκειότερον ἐγένετο τοῦ συγγενοῦς [3]. Ou bien encore, ce sont deux « hyperbates », construction violente mais dramatique, qui paraissent blâmables dans la phrase : Καὶ ὅρκοι εἴ που ἄρα γένοιντο ξυναλλαγῆς, ἐν τῷ αὐτίκα πρὸς τὸ ἄπορον ἑκατέρῳ διδόμενοι ἴσχυον, οὐκ ἐχόντων ἄλλοθεν δύναμιν (82, 7). On voit les deux fautes : ξυναλλαγῆς

1. *Sur Thucydide*, ch. 29, p. 887.
2. *Sur Thucydide*, ch. 29, pp. 887-888.
3. *Sur Thucydide*, ch. 31, p. 890.

et ἴσχυον sont séparés, l'un de ὅρκοι, l'autre de ἐν τῷ αὐτίκα, par les enclaves εἴ που ἄρα γένοιντο et πρὸς τὸ ἄπορον ἑκατέρῳ διδόμενοι. Denys déplace donc les enclaves, opère d'autres changements, et trouve que la phrase « s'accorderait mieux avec la pensée » en prenant cette forme : Οἱ δὲ περὶ τῆς φιλίας ὅρκοι, εἴ που ἄρα γένοιντο, ἀπορίᾳ πίστεως ἄλλης ἑκατέρῳ διδόμενοι ἐν τῷ παραχρῆμα ἴσχυον [1].

Cela suffit pour nous éclairer sur la critique de Denys. Sans doute, Thucydide manquait ici de naturel et de clarté, mais il est plein d'idées et ne nous offre pas un vain assemblage de mots; les « parallélismes » même, qu'ils portent sur les sons ou sur les constructions, ne forment pas un cadre vide, comme il arrive si souvent chez Gorgias, dont l'influence est parfois manifeste en cette page, et Thucydide reste sérieux et réfléchi, même sous les apparences de la frivolité. Sans doute aussi, Denys nous aide à mieux comprendre les phrases qu'il a refaites; mais il n'a songé qu'à blâmer l'abstraction, au lieu de l'expliquer par la concordance entre les idées et la forme. Ce chef-d'œuvre de philosophie politique était d'un penseur profond et tourmenté; il ne l'a commenté qu'en rhéteur, et c'est à peu près dans le même esprit qu'il étudie les harangues.

4. — *Le style des harangues.*

Avant de parler du style des harangues, Denys leur consacre un examen général. Il reconnaît que Thucydide y est admirable pour l'invention, « faisant jaillir comme d'une source féconde un flot infini de pensées et

1. *Sur Thucydide*, ch. 31, pp. 891-892.

de raisonnements [1]. » Mais il estime que la disposition y est souvent défectueuse, et il s'élève avec esprit contre l'enthousiasme exagéré de ceux qu'éblouit la force de l'invention chez l'historien.

> Tous ces admirateurs qui dépassent la mesure et qui semblent inspirés de lui comme d'un dieu paraissent avoir en eux cette passion à cause du grand nombre de ses pensées. S'avise-t-on de leur apprendre, en raisonnant point par point, que telles pensées sont impropres à telles circonstances et dans la bouche de tels personnages, que telles autres ne conviennent point à tels sujets ou dépassent la mesure, ils se fâchent, et l'on dirait des hommes férus d'amour à la vue du premier visage venu, presque des fous. Or, ces gens-là, toutes les qualités qui sont le privilège des belles formes, ils les croient attachées à leurs maîtresses; et, si l'on hasarde devant eux la moindre critique, en montrant en elles quelque défaut, ils vous barrent le chemin en vous traitant de jaloux et de sycophantes. De même, il suffit aux admirateurs de notre historien de voir en lui cette seule qualité pour en être hébétés et pour lui attribuer toutes les autres, même celles qu'il n'a pas. Oui, tout ce que l'on désire voir dans l'objet aimé et admiré, on le lui attribue. Mais ceux qui gardent leur pensée à l'abri de toute corruption et qui ramènent l'examen de l'éloquence aux règles sûres, soit par un instinct naturel, soit que la doctrine ait fortifié en eux le jugement, ne louent ni ne blâment toutes choses indistinctement : ils témoignent comme il convient de ce qui est bien; et, s'il y a des fautes, ils ne les approuvent pas [2].

Après cette page curieuse, qui rappelle quelques beaux vers de Lucrèce et qui donne un avant-goût d'un couplet célèbre de Molière [3], Denys commence une comparaison des harangues les meilleures et de celles qui lui paraissent mériter quelques blâmes. Il oppose d'abord le dialogue des Platéens et d'Archidamos au dialogue des Athéniens et des Méliens.

1. *Sur Thucydide*, ch. 34, p. 897.
2. *Sur Thucydide*, ch. 34, pp. 897-898.
3. Lucrèce, IV, 1141-1162; Molière, *Misanthrope*, a. II, sc. 4, v. 711-730 (couplet d'Éliante).

Dans la première de ces scènes (II, 71-74), Denys vante la vraisemblance et la convenance des propos, la justesse du ton, la pureté, la clarté, la concision, l'harmonie pénétrante du style. Et en effet, ces pages sont d'une lecture agréable : on suit facilement cette discussion lumineuse et courtoise, que Denys, après l'avoir louée sans restriction, met tout entière sous les yeux de ses lecteurs [1].

Bien différent est le dialogue des Athéniens et des Méliens (V, 85-113). Les propos s'y succèdent et sont développés d'une manière âpre et pressante, abstraite et concise, souvent difficile à suivre : idées et style, tout nous éloigne du dialogue d'Archidamos et des Platéens. Aussi les critiques de Denys sont-elles fort vives [2].

Passons rapidement sur celles qui concernent le style, peu nombreuses et banales. Il relève avec indignation un masculin au lieu d'un féminin : « Il faut mettre cela au nombre des figures, dira-t-on. Mais alors, réplique Denys, hâtez-vous d'appeler figures tous les solécismes faits contre les règles des nombres et des cas. » Çà et là, il signale une phrase « difficile à suivre », ou « tortueuse », ou même « plus embrouillée que les détours d'un labyrinthe [3]. » Mais ce sont les pensées qui attirent son attention.

Il est certain que les maximes et la conduite d'Athènes vis-à-vis de Mélos sont étranges. C'est là l'attitude du loup de la fable devant l'agneau. C'est une application antique et féroce de l'aphorisme moderne : « La force prime le droit. » La sophistique a passé par là, et elle a transformé, en la corrompant, la politique athénienne. Le

1. *Sur Thucydide*, ch. 36, pp. 900-906.
2. *Sur Thucydide*, ch. 37-41, pp. 906-920.
3. *Sur Thucydide*, ch. 37, pp. 907 et 908; ch. 39, p. 912, fin; ch. 40, p. 913.

dialogue des Méliens et des Athéniens, c'est encore la dispute du Juste et de l'Injuste dans les *Nuées* d'Aristophane. Aussi les critiques de Denys seraient-elles louables, si elles se bornaient à des constatations de ce genre sans mettre en cause le caractère de l'historien, qui ne mérite aucun reproche. Mais Denys ne peut pas croire que les Athéniens aient tenu le langage qui leur est prêté, et que Thucydide, fidèle aux promesses de son Introduction, soit ici resté le plus près possible de la vérité. De tels propos ne conviennent pas, selon lui, aux ambassadeurs de la ville la plus policée ; et, leur cherchant une raison plausible, il n'en trouve pas d'autre que l'esprit de vengeance chez Thucydide exilé.

> L'historien gardait sans doute rancune à sa patrie de sa condamnation, et voilà pourquoi il l'a couverte de honte par ces propos qui devaient la faire haïr de tous les hommes, car les maximes que les premiers citoyens d'un état, investis d'une aussi haute fonction, professent dans les autres états au nom de leur patrie sont regardées partout comme celles de l'état qui les envoie [1].

On saisit la faiblesse d'une telle critique : elle vient d'une conception de rhéteur qui n'admet pas qu'Athènes ait pu faillir et qui incrimine la véracité et le patriotisme de l'historien dès que celui-ci présente la politique de sa patrie sous un jour peu favorable. Assurément, Thucydide aime à séparer l'histoire de la morale et à montrer les hommes tels qu'ils sont ; et c'est ainsi que, dans le dialogue des Athéniens et des Méliens, il a mis en lumière avec une crudité vraie et voulue les principes qui dirigèrent Athènes. Peut-être aurait-il dû désavouer d'une façon plus expresse un système que réprouve la probité sociale; mais supposer qu'il a altéré la vérité, et cela par

1. *Sur Thucydide*, ch. 41, pp. 915-920.

rancune personnelle, c'est émettre un jugement contre lequel protestent toute son œuvre et tout ce que nous savons de son caractère.

« En voilà assez sur les dialogues [1]. » Et sans autre transition Denys examine les harangues.

Il n'a que des éloges pour le discours par lequel Périclès décide les Athéniens à la guerre (I, 140-145); il admire aussi la lettre (VII, 11-15) et les discours de Nicias (VI, 9-14; VII, 61-64, et 77), « et toutes les autres harangues du même genre, pures et claires, et qui conviennent aux véritables débats. » Au-dessus de tous, il recommande le discours apologétique des Platéens après la reddition de leur ville (III, 53-59) : « Rien n'y est tourmenté ni recherché, il est orné de couleurs vraies et naturelles, les pensées sont pathétiques, le style ne choque point l'oreille, l'arrangement est agréable, et les tours de phrase conviennent au sujet [2]. » Voilà de bons jugements, mais marqués au coin de la rhétorique pratique; aujourd'hui ces discours nous intéressent plutôt comme documents de l'histoire, et derrière eux nous cherchons les caractères et les passions des personnages.

Par contre, Denys ne peut louer dans son ensemble l'apologie que Périclès présente sur sa conduite (II, 60-64); il n'approuve pas non plus les discours de Cléon et de Diodotos au sujet de Mitylène (III, 37-40, et 41-48), ni ceux d'Hermocrate et d'Euphèmos, ambassadeurs de Syracuse et d'Athènes auprès des habitants de Camarine (VI, 76-80, et 81-87), « ni tous ceux qui leur ressemblent. » Pour qu'on ne pense pas qu'il manque de preuves, il parle avec quelques détails de l'apologie de Périclès et du discours d'Hermocrate.

1. *Sur Thucydide*, ch. 41, fin, p. 920.
2. *Sur Thucydide*, ch. 42, pp. 920-922.

Ces détails ne présentent pas un vif intérêt, parce que la méthode de Denys est toujours la même et qu'elle est appliquée sans passion : il ne refuse point l'éloge aux parties les plus claires et les plus agréables, mais il l'exprime sobrement [1]; quand il veut critiquer, il signale quelques obscurités, quelques figures de style, et il discute la convenance de plusieurs pensées. Des obscurités, il y en a en effet; mais Denys les relève avec une malignité trop évidente, comparant les unes à celles d'Héraclite, qui étaient proverbiales, et disant que les autres sont « moins claires que les énigmes [2] ». Quant à la convenance des pensées, ce qu'il en dit mérite un peu plus d'examen.

Le discours de Périclès en est l'occasion, et, pas plus ici qu'ailleurs, Denys n'a compris le caractère de Périclès et la vraisemblance de son langage. Il reproche à Thucydide le mauvais ton du début. « Ce n'est pas ce tour grondeur qui convenait le plus à la pensée, mais le tour suppliant, car l'orateur qui s'adresse à la multitude en colère ne doit pas l'irriter, mais la calmer [3]. » Il le blâme de montrer dans la suite de l'exorde Périclès se louant lui-même longuement :

Il est étonnant que Périclès, le plus grand orateur de son temps, ait méconnu ce principe que tout homme d'un esprit même ordinaire n'aurait pas méconnu, à savoir que tous ceux qui louent sans ménagement leurs propres vertus indisposent leurs auditeurs, surtout dans les luttes des tribunaux et des assemblées publiques, dans celles du moins où il s'agit pour eux non de récompenses mais de châtiments. Alors en effet, non seulement ils indisposent les autres, mais ils se nuisent à eux-mêmes

1. *Sur Thucydide*, ch. 47, pp. 930-932 pour le discours de Périclès, et ch. 48, pp. 932-935 pour le discours d'Hermocrate.
2. *Sur Thucydide*, ch. 46, p. 929, et ch. 48, p. 936.
3. *Sur Thucydide*, ch. 44, p. 924.

en suscitant la haine de la foule. Lorsqu'on a les mêmes hommes pour juges et pour accusateurs, on doit recourir aux larmes et aux gémissements pour parvenir avant tout à se faire écouter avec bienveillance [1].

Et Denys, passant de cette thèse générale à la harangue de Thucydide, conclut ainsi : « Ce sont paroles déplacées : il fallait... faire tenir à Périclès en danger un langage humble et propre à détourner la colère. Voilà ce qui convenait pour un historien désireux d'imiter la vérité [2]. » Nous avons encore là une pure idée de rhéteur : qu'est-ce qui prouve en effet que Thucydide n'a pas suivi la vérité? Dès le début, parler fièrement à la multitude en colère, n'est-ce pas le meilleur moyen de s'imposer à elle? Mais Denys a le tort d'appliquer ici à la politique des principes généralement vrais en matière civile et devant un tribunal; il oublie qu'il n'analyse plus l'éloquence du logographe Lysias, mais celle d'un esprit puissant et libre, traduite par un historien de génie, et qu'un Périclès ou un Thucydide devait, en fait de convenances, s'y mieux connaître que les logographes et que les rhéteurs. Les modernes sont donc bien fondés sur la raison et sur l'histoire lorsqu'ils admirent dans ce deuxième discours de Périclès les mêmes qualités que dans le premier [3].

1. *Sur Thucydide*, ch. 45, pp. 926 et 927.
2. *Sur Thucydide*, ch. 45, p. 928.
3. Cf. Jules Girard, *Essai sur Thucydide*, p. 116 : « C'est le même ton d'autorité, la même raison, à la fois élevée et pratique, le même art de discussion, la même allure franche et hardie, la même aisance dans la grandeur, la même force dans les expressions. Il n'y a rien là encore qui ne soit digne de Périclès et conforme aux habitudes de son éloquence ». M. Jules Girard termine ce jugement en faisant réserve pour « quelques définitions subtiles, dont se seraient mal accommodées les oreilles d'une foule livrée à d'aussi vives émotions ». Ces définitions, ce sont les passages obscurs relevés par Denys, et sur la forme desquels il est en effet difficile de justifier Thucydide. — Il suffit d'indiquer en note la prétendue contradiction que Denys (ch. 47, pp. 929 et 930) croit voir dans ce même discours de Périclès entre deux phrases du ch. 62 (§ 2 et § 5) : à lire ces phrases avec attention, on voit bien vite qu'elles ne se contredisent pas, et que sur ce point Denys n'a pas compris la pensée de l'historien.

Denys donne enfin sa conclusion sur les discours. « Le style de Thucydide y est excellent quand il s'éloigne avec mesure du style habituel et quand il garde les qualités premières et nécessaires, mais il est mauvais quand il se détourne de l'usage commun des mots et des figures pour devenir étrange, forcé, incohérent. » Il n'est donc d'aucune utilité pratique : il ne saurait servir ni dans les assemblées, ni dans les tribunaux, ni dans les entretiens privés. « Un pareil style, dit encore Denys, aurait inspiré tant d'aversion à nos ancêtres qu'ils n'auraient pu le supporter : avant tout ils auraient cru entendre une langue étrangère et auraient eu besoin d'interprètes [1] ». On reconnaît là l'étroitesse habituelle de Denys : oui, bien souvent, le style des discours de Thucydide ne convient pas aux assemblées, aux tribunaux, aux entretiens privés, et il serait ridicule de chercher à l'imiter; mais il n'en a pas moins une beauté sévère qu'il fallait proclamer, et il exprime tant de pensées utiles à méditer pour un orateur que Denys est injuste quand il insiste tant sur son obscurité.

IV

QUESTIONS DIVERSES ET CONCLUSION

Après l'étude des harangues, Denys examine encore deux questions : il critique certaines opinions qu'il enten-

1. *Sur Thucydide*, ch. 49, p. 938.

dait émettre sur Thucydide, et il dit comment cet historien peut être imité par les orateurs.

Selon « quelques savants illustres [1] », le style de Thucydide, peu convenable pour les assemblées et les tribunaux, est excellent pour les traités historiques, parce que ceux-ci, disent-ils, ne sont pas destinés au vulgaire, « mais à des hommes que le cycle complet des études a amenés à la rhétorique et à la philosophie, et auxquels aucune partie du style de Thucydide ne paraîtra étrange. » Denys répond, non sans raison, à ces amis imprudents de Thucydide qu'ils se font de l'histoire une conception trop aristocratique. Alors que rien n'est plus utile à tous que les connaissances historiques, « ils les enlèvent aux hommes du commun pour les réserver à un très petit nombre de personnes, comme dans les états soumis au régime de l'oligarchie ou de la tyrannie : le compte est en effet facile à faire de ceux qui peuvent comprendre toutes les parties de Thucydide, et ceux-là même ont parfois besoin d'un commentaire littéral ». D'ailleurs, Denys ne demande pas que, pour s'adresser au plus grand nombre de lecteurs possible, « un livre d'histoire soit aride, sans ornement, vulgairement écrit; il doit avoir quelque chose de poétique; mais, loin d'être entièrement poétique, il doit ne s'écarter qu'un peu du langage habituel, car l'excès est importun et tout à fait désagréable, et en tout une juste mesure est utile [2] ».

Selon d'autres, Thucydide, lorsqu'il écrivait, n'avait pas en vue les générations suivantes, mais ses contemporains, familiers avec son langage. Denys leur répond qu'au temps de la guerre du Péloponnèse personne, orateur ou philosophe, ne parlait comme Thucydide, et il en prend à témoin Andocide, Antiphon, Lysias, Critias, Antisthène, Xénophon, et tous les Socratiques [1]. Sous cette forme l'affirmation est un peu tranchante, car il serait facile de trouver des rapports entre le style de Thucydide et celui d'Antiphon, dont l'influence est sensible chez l'historien. Dans l'ensemble cependant Denys a raison : le fond du vocabulaire, chez Thucydide, est le même que chez ses contemporains; mais vocabulaire et phrase ont été profondément modifiés par la recherche de la force éclatante et de la précision [2].

Il ne reste plus à Denys qu'à nous parler des imitateurs de Thucydide et de la manière dont il est convenable de l'imiter. Ici Denys, d'ordinaire si franc et si hardi, commence par craindre de « faire un acte envieux et malveillant », s'il désigne les écrivains qui n'ont pas heureusement imité Thucydide, et s'il nomme leurs ouvrages; il laisse donc à d'autres le soin de les blâmer, nous privant ainsi de renseignements et de jugements intéressants sur des auteurs inconnus ou perdus. Il ajoute qu'aucun historien ancien n'a vraiment imité ce qu'il y a d'original dans le style de Thucydide [3], et il trouve dans Démosthène seul une imitation digne d'être proposée pour modèle. Dans la dissertation sur le style du grand orateur, il avait déjà étudié les caractères de cette imitation, et il reproduit ici les mêmes idées en termes différents et avec d'autres exemples : Démosthène a donné à l'éloquence, en les empruntant à Thucydide, des qualités qui manquaient chez Antiphon, chez Lysias, chez Isocrate, « la rapidité, la concision, la vigueur, la sévérité, l'âpreté,

1. *Sur Thucydide*, ch. 50, p. 939 : Ἐπιχειροῦσι δέ τινες οὐκ ἄδοξοι σοφισταὶ λέγειν ὅτι κ. τ. λ.
2. *Sur Thucydide*, ch. 50 et 51, pp. 938-942.

1. *Sur Thucydide*, ch. 50 fin, pp. 939-940, et ch. 51, p. 941.
2. Cf. Alfred Croiset, *Notice sur Thucydide*, p. 109.
3. *Sur Thucydide*, ch. 52, pp. 942-944.

l'énergie qui réveille les passions »; mais il a négligé ce qui est archaïque et poétique. Aussi, même quand il est élevé et quand il s'éloigne du langage habituel, il reste clair : la clarté, voilà ce qui le distingue de Thucydide. On lira donc ces deux écrivains en les comparant, si l'on veut apprendre à les imiter : ce qui est obscur ou peu correct sera laissé de côté; on s'attachera aux narrations de Thucydide, presque toujours admirables; on n'imitera ses discours que lorsqu'ils sont intelligibles à tous. C'est la conclusion de cette dernière partie et aussi de tout le traité [1].

Denys termine par un adieu pour l'ami auquel il envoie son ouvrage, et, en y protestant de son amour pour la vérité, il nous invite à le juger sur ses intentions plus que sur les intempérances de sa critique : « J'aurais pu, mon cher Q. Ælius Tubero, vous écrire sur Thucydide des choses plus agréables, mais non pas de plus vraies [2] ». Pardonnons-lui donc d'avoir mal compris le génie de Thucydide. Un rhéteur du siècle d'Auguste pouvait-il juger autrement un historien du siècle de Périclès?

V

RETOUR SUR LE STYLE : LA DEUXIÈME LETTRE A AMMÉE

Le traité que nous venons d'étudier semble avoir épuisé la matière. Et pourtant Denys écrivit encore quelques pages sur Thucydide : Ammée lui demanda des preuves plus précises à l'appui de l'exposé général sur le style, le priant de fortifier chaque assertion par des exemples, « à la manière des auteurs de Rhétoriques et d'Éléments

1. *Sur Thucydide*, ch. 53, 54, 55, pp. 944-952.
2. *Sur Thucydide*, ch. 55 fin, p. 952.

d'éloquence [1] »; et telle fut l'origine de sa *Deuxième lettre à Ammée*, à laquelle il donne une forme toute « didactique [2] » et parfaitement aride. Après le préambule, que nous venons de résumer, Denys reproduit, avec des variantes qui n'en altèrent pas le sens général, le chapitre qu'Ammée lui demande de commenter; puis il reprend chaque assertion, en l'accompagnant d'exemples dont quelques-uns sont brièvement expliqués. Voici un spécimen de ce genre de commentaire :

> Lorsqu'il transporte l'accord de la chose signifiée au signe ou du signe à la chose signifiée, il construit ainsi : Τῶν δὲ Συρακοσίων ὁ δῆμος ἐν πολλῇ πρὸς ἀλλήλους ἔριδι ἦσαν (VI, 35, 1). Il a employé d'abord un nom singulier, ὁ δῆμος, puis il a transporté l'accord à la chose signifiée, qui est un pluriel, οἱ Συρακόσιοι. — Et ici encore : Λεοντῖνοι γὰρ, ἀπελθόντων Ἀθηναίων ἐκ Σικελίας μετὰ τὴν ξύμβασιν, πολίτας τ' ἐπεγράψαντο πολλούς, καὶ ὁ δῆμος ἐπενόει τὴν γῆν ἀναδάσασθαι (V, 4, 2). Après le substantif pluriel Λεοντῖνοι, il a mis δῆμος au singulier [3].

Il n'y aurait plus rien à dire sur cette Lettre fort courte, s'il ne fallait y signaler quelques défauts de composition et de rédaction. Le préambule laisse à penser que Denys l'écrivit contre son gré, et l'on voit bien vite qu'il met à satisfaire son correspondant la hâte d'un homme qui se débarrasse d'une besogne ingrate. C'est ainsi qu'on trouve dans l'exécution du plan annoncé au début quelques discordances ou omissions, quelques lacunes, dues à la négligence de Denys, ou peut-être au mauvais état des manuscrits [4]. En outre, deux des passages de Thucydide

1. *Deuxième lettre à Ammée*, ch. 1, fin, p. 789 : ὃ οἱ τὰς τέχνας καὶ τὰς εἰσαγωγὰς τῶν λόγων πραγματευόμενοι ποιοῦσιν.
2. *Deuxième lettre à Ammée*, ch. 1, fin, p. 789 : τὸ διδασκαλικὸν σχῆμα λαβὼν ἀντὶ τοῦ ἀποδεικτικοῦ. Sur la forme que Denys appelle ἀποδεικτικόν, cf. plus haut, p. 216.
3. *Deuxième lettre à Ammée*, ch. 13, pp. 802-803.
4. Cf. Winifred Warren, *The structure of Dionysii Halicarnassensis*

cités à la fois dans des ouvrages antérieurs et dans la Lettre sont reproduits dans celle-ci avec de graves altérations et n'ont pu l'être que de mémoire, sans que Denys se soit reporté au texte correct tel qu'il l'avait transcrit une première fois [1]. D'autres passages, assez nombreux, montrent qu'il ne consulta pas un bon exemplaire, car il y donne comme étant de l'historien des substantifs et des expressions que nous cherchons en vain dans les manuscrits [2]. Enfin, il y a beaucoup de ressemblances entre plusieurs de ses explications et les scolies conservées sur Thucydide : or en ce temps-là il existait déjà des scolies sur Thucydide, auxquelles Denys fait plusieurs allusions [3], et qui sont le premier fond du recueil actuel. Il serait donc possible, comme a essayé de le démontrer un des derniers éditeurs de la Lettre [4], que Denys ait eu sous les yeux pour l'écrire un exemplaire de Thucydide accompagné de commentaires lui facilitant le choix et l'explication des exemples. Quoi qu'il en soit sur ce point en somme peu important, la Lettre ne lui a pas coûté grand travail, et elle n'ajoute rien à l'idée que nous avons déjà de sa critique. Elle montre seulement l'intérêt que ses amis portaient aux études de style.

epistula II ad Ammæum, article de l'*American journal of Philology*, vol. XX (1899), pp. 316-319.

1. Cf. dans la première édition de Usener (Bonn, 1889), p. 85, ligne 8, et p. 94, ligne 16, et le commentaire de ces deux passages, pp. 104-105 et 108.

2. Cf. le commentaire d'Usener (Bonn, 1889), *passim*, et Alfred Croiset, *Notes critiques* de son édition de Thucydide, au l. I, ch. 144.

3. *Sur Thucydide*, ch. 51, p. 940, et ch. 55, p. 951.

4. Cf. Usener, préface et commentaire de son édition de 1889.

CHAPITRE IX

Denys artiste et écrivain dans ses œuvres littéraires.

Après avoir essayé d'apprécier la valeur interne des œuvres littéraires, nous devons examiner dans quelle mesure elles montrent un artiste, un écrivain, question déjà traitée incidemment, quand nous la rencontrions sur notre route, mais à laquelle il faut revenir.

I

LA COMPOSITION : SES DÉFAUTS.

Les maîtres de l'atticisme savaient composer et écrire.

Composer n'est pas le souci de Denys dans ses œuvres littéraires, rédigées, presque toujours, d'une manière lâche et précipitée.

La Préface du traité *Sur les anciens orateurs* fait pourtant exception. Denys y définit d'abord la vraie et la fausse éloquence, et il dit les progrès et le retour au bon goût, dont il est le témoin : c'est un exorde. Il annonce ensuite qu'il étudiera les orateurs et historiens anciens dignes d'estime et qu'il commencera par les orateurs : c'est une proposition. Il termine en distinguant le groupe des plus anciens et le groupe de leurs successeurs : c'est une division.

Voilà qui est très soigné, presque trop, car l'allure oratoire est visible et parfois fatigante. Mais, dès l'étude sur Lysias, les négligences apparaissent. La biographie s'arrête au moment de l'établissement définitif de Lysias à Athènes; puis, le plan annoncé manque de pré-

cision, et Denys en suit un très différent[1]. En outre, certains développements sont inutiles ou écourtés. A propos de la grâce de Lysias, ce qu'il dit sur l'authenticité de deux discours est une véritable digression, et il en a conscience[2]. Par contre, une autre discussion, qui cependant faisait partie intégrante du sujet, est trop brève : c'est à propos d'une opinion de Théophraste sur le style de Lysias; Denys la réfute en disant seulement que le discours sur lequel s'appuie Théophraste n'est pas authentique, que « ni l'esprit ni le style de cet écrit n'appartiennent à Lysias[3] », et pour les preuves il renvoie au traité spécial qu'il est en train d'écrire. De même, dans les exemples mêlés d'explications, il y a trace de hâte : les chapitres consacrés à l'orateur judiciaire manquent de conclusion; les citations destinées à montrer la valeur de Lysias dans l'éloquence d'apparat et dans l'éloquence délibérative sont préparées par des explications historiques, mais ne sont suivies d'aucune appréciation. Un écrivain plus attentif aurait marqué qu'il étudiait principalement l'éloquence judiciaire et qu'il ne parlerait des deux autres genres que par surcroît. Enfin, Denys ne conclut pas : sa dernière citation une fois faite, il passe à l'étude sur Isocrate par quelques lignes de transition, et c'est tout.

L'étude sur Isocrate prête à de semblables critiques. Plus courte, elle n'a pas été proportionnée au sujet, dont l'importance était plus grande. Aucun plan n'est indiqué, et la composition, quoique régulière, est hésitante : l'étude

1. Cf. ci-dessus, p. 47 et la note 2.
2. *Sur Lysias*, ch. 12 et 13, p. 481 : « Mais sur ce sujet, dit-il, je ferai la preuve ailleurs et plus au long; revenons à notre point de départ. »
3. *Sur Lysias*, ch. 14, p. 485.

du style est superficielle; le fond des choses ne donne lieu qu'à une étude de morale et de philosophie; la discussion contre Apharée et Aristote, pour prouver qu'Isocrate a écrit des discours judiciaires, introduite au milieu des exemples commentés, serait mieux placée dans la biographie; il y a aussi de la raideur dans la comparaison d'Isocrate et de Lysias. Pour toute conclusion, Denys dit qu'on pourrait en écrire plus long sur le caractère d'Isocrate, mais que le temps lui manque.

L'étude sur Isée, par sa composition, n'est pas non plus un chef-d'œuvre : la recherche des sujets traités par l'orateur n'a pas été approfondie, et nous avons vu que l'appendice, sur les écrivains auxquels Denys ne consacre pas de traité spécial, devait entrer dans la Préface plutôt qu'ici.

Il serait fastidieux de continuer à ce point de vue un examen détaillé. Denys lui-même dit souvent qu'il est pressé ou qu'il a peur d'être trop long[1]. Il écrivait vite, sans prendre le temps de polir et de remettre sur le métier; cela est sensible dans tous ses ouvrages. De là encore, par exemple, ces accumulations inutiles de preuves et de faits que nous avons remarquées dans la *Première lettre à Ammée*[2], ou bien le long et lourd résumé qui, dans la dissertation *Sur le style de Démosthène*, précède l'étude de l'arrangement des mots chez cet orateur[3]. De là aussi, telle ou telle page, élégante et harmonieuse, diffuse et molle, type de développement trop complet, comme celle-ci,

1. *Sur Lysias*, ch. 10, p. 471, et ch. 20, p. 496; *Sur Isocrate*, ch. 10, p. 555, et ch. 20, p. 585; *Sur le style de Démosthène*, ch. 42, p. 1087, et ch. 46, p. 1099.
2. Cf. ci-dessus, p. 142.
3. Cf. ci-dessus, p. 112.

écrite à propos de l'inutilité pratique du style des discours de Thucydide :

Ce style ne sert ni dans les assemblées où les citoyens se réunissent pour délibérer sur la paix, sur la guerre, sur une proposition de loi, sur des constitutions à établir et sur les autres grands intérêts communs; il ne sert ni dans les tribunaux où l'on parle sur la peine capitale, l'exil, la déchéance des droits civils, la prison, la confiscation des biens, aux hommes qui ont le droit de se prononcer sur ces questions : des discours de ce genre fatiguent la multitude qui n'est pas accoutumée à les entendre; et ils ne sauraient non plus convenir aux entretiens privés dans lesquels nous parlons des événements de la vie avec nos concitoyens, nos amis ou nos parents, causant de ce qui leur est arrivé, prenant conseil sur quelque objet important, donnant des avis, exhortant, nous réjouissant de leur bonheur, ou prenant part à leurs infortunes [1].

Mais ne tenons pas trop rigueur à Denys des défauts de sa composition, car il a des qualités d'écrivain qui les compensent.

II

LES PAGES DIGNES DE MÉMOIRE

Parlons donc de son véritable mérite, l'admiration profonde et communicative pour les auteurs classiques : cette admiration nous a valu des morceaux brillants et d'intéressantes comparaisons qui expliquent et qui précisent sa pensée.

Quelle fougue juvénile, lorsqu'il part en guerre contre l'éloquence asiatique, semblable à la courtisane qui empêche l'épouse libre et sage de disposer de ce qui lui appartient! Sa comparaison, un peu solennelle et chargée

1. *Sur Thucydide*, ch. 49, pp. 937-938.

de mots, est inspirée par un sentiment très vif [1]. Nous avons loué ailleurs et cité une analyse excellente de la grâce de Lysias [2]. Le parallèle entre Lysias et Isée était moins éclatant, mais très ferme, et il se terminait par d'heureuses images : l'art de Lysias rapproché des anciennes peintures, bien dessinées et gracieuses, mais d'une couleur un peu terne; celui d'Isée rapproché des peintures plus modernes, plus variées et plus travaillées, d'un ton plus chaud, d'un dessin moins correct [3].

Mais c'est surtout en parlant de Démosthène, de Platon, de Thucydide, que Denys s'est animé et que son style s'est coloré.

N'est-elle pas vive et originale cette page où il donne une idée de la variété du style de Démosthène, compare l'orateur au Protée de la fable, et se laisse entraîner à une interprétation du mythe de Protée?

Telle était l'éloquence politique, telles les formes qui s'y succédaient, lorsque Démosthène, venant après les orateurs de cette génération, ne voulut imiter ni un seul genre de style ni un seul orateur, les jugeant tous imparfaits et incomplets. Choisissant chez tous ce qu'il y avait de meilleur et de plus utile, il en ourdit un tissu, et de plusieurs langues il en parfait une seule, tour à tour noble et simple, affectée et sans affectation, extraordinaire et naturelle, solennelle et vraie, austère et enjouée, concise et développée, douce et mordante, propre aux émotions douces et aux émotions vives, semblable en tout à ce Protée dont on voit la fable chez les

1. *Sur les anciens orateurs*, Préface, ch. 1, p. 446.
2. Cf. ci-dessus, p. 49.
3. Cf. ci-dessus, p. 63. L'étude *Sur Isocrate*, ch. 3, pp. 541-542, présente une comparaison analogue : Denys rapproche Isocrate de Polyclète et de Phidias, Lysias de Calamis et de Callimaque. Sur ce genre de comparaisons, cf. une note, courte mais précise, de Mitchell Carroll, *On comparisons from Painting and Sculpture in Aristotle and Dionysios*, publiée dans *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, vol. XXIX (1898), pp. LIII-LIV.

anciens poètes et qui prenait sans peine toute espèce de figures, soit que ce Protée fût un dieu ou un démon qui déroutait les regards des humains, soit qu'il fût quelque homme savant chez qui les diverses formes du langage étaient réunies de manière à charmer toutes les oreilles, supposition qui est même la plus vraisemblable, car il serait impie d'attribuer aux dieux ou aux génies de méprisables et ridicules métamorphoses [1].

Plus loin, Denys a expliqué avec finesse ses préférences pour le style moyen tel qu'on le trouve chez Démosthène [2]; puis il a montré avec netteté par quoi Démosthène est supérieur à Isocrate, et son jugement d'ensemble sur les deux orateurs nous a laissé voir une ardeur éloquente qui lui a inspiré sa meilleure page [3]. Platon aussi a été jugé avec verve, mais avec une verve qui tournait au pédantisme, presque aux gros mots, et qui s'épanouissait en un véritable accès d'indignation [4]. Enfin, l'image d' « une prairie émaillée de fleurs, offrant un séjour agréable et des charmes éphémères, » a caractérisé Platon quand il est digne d'éloges, tandis que le style de Démosthène est « une terre riche, fertile en productions de toutes sortes, qui porte en abondance et ce qui est nécessaire à la vie et le superflu qui nous charme [5] ».

Denys ne s'est pas montré moins convaincu lorsqu'il a, au début du traité *Sur Thucydide*, défendu ses jugements et protesté de ses bonnes intentions; il nous a paru moins sympathique, mais aussi ardent, lorsqu'il attaquait le style du grand historien. Mais quand il a lu l'admirable récit de la bataille navale livrée devant Syracuse, il a été désarmé, et il a loué ce récit avec émotion. Enfin, c'est

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 8, pp. 974-975.
2. Cf. ci-dessus, pp. 117-118.
3. Cf. ci-dessus, pp. 120-121.
4. Cf. ci-dessus, p. 128.
5. Cf. ci-dessus, pp. 129-130.

avec esprit que dans l'examen général des harangues de Thucydide il a opposé son impartialité à l'enthousiasme irréfléchi de certains critiques [1].

Le traité *Sur l'arrangement des mots*, malgré l'aridité du sujet et malgré les négligences de la composition, présente au point de vue de l'art de l'écrivain quelques pages qu'il faut signaler ou rappeler. Telle est cette dédicace à Mélitius Rufus, si soignée, peut-être même trop élégante et trop fleurie :

« Recevez de moi ce cadeau, mon cher enfant », comme dit Hélène dans Homère à Télémaque son hôte. Recevez-le pour cet anniversaire de votre naissance, le premier qui suit votre entrée dans l'âge viril, et qui est pour moi la plus agréable et la plus précieuse de toutes les fêtes. Seulement, ce n'est pas un travail de mes mains que je vous envoie, comme disait Hélène en donnant le voile au jeune homme, et il n'est pas fait non plus pour le seul temps du mariage et pour plaire à une épouse ; mais c'est une œuvre et une création de mon expérience et de mon esprit ; c'est aussi pour vous un trésor et une richesse utiles pour toutes les occasions où vous aurez à écrire des discours, etc. [2].

Plus loin, voici d'heureuses comparaisons. Les merveilles opérées par l'habile arrangement des mots rendent sa puissance comparable à celle de l'Athéné d'Homère métamorphosant Ulysse, le naufragé hideux, en un homme admirable à voir [3]. L'arrangeur de mots est une sorte d' « architecte » [4]; son arrangement doit donner les sensations d'agrément et de beauté, comme « les tableaux, les sculptures, et autres ouvrages faits de main d'homme » [5];

1. Cf. ci-dessus, pp. 186, 214-215, 218-219, 223.
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 1, pp. 1-2.
3. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 4, pp. 28-29. Cf. ci-dessus, pp. 71-72.
4. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 6, p. 40. Cf. ci-dessus, pp. 74-75.
5. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 10, p. 52. Cf. ci-dessus, p. 77.

s'il ne peut éviter les mots d'une sonorité désagréable, il les entremêlera à ceux dont la grâce peut obscurcir ce qu'ils ont de pénible, comme le général intelligent qui encadre les troupes faibles au milieu des fortes [1]. L'harmonie polie et fleurie sera semblable à des eaux courantes, à de beaux tissus, à des peintures où l'ombre et la lumière sont heureusement mélangées; elle sera gracieuse comme un visage de jeune fille [2]. Mais si Denys, par plusieurs des comparaisons que nous venons de rappeler [3], prouve qu'il a le goût des arts, ne lui demandons pas d'élever les arts au-dessus des lettres : c'est une idée contre laquelle il s'élève avec vigueur [4].

Ne terminons pas cette revue des pages où Denys montre des qualités d'écrivain sans rappeler qu'il a éloquemment défendu dans la *Lettre à Pompée* l'utilité des parallèles entre plusieurs auteurs [5], et que, dans le traité *Sur l'imitation*, il a très agréablement montré par une double comparaison (l'histoire du paysan désireux d'avoir

1. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 12, p. 69.
2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 23, pp. 170-171. Cf. ci-dessus, p. 101.
3. Il faut y joindre celle qu'on lit dans la dissertation *Sur le style de Démosthène*, ch. 50, p. 1108 : Denys vient de dire que l'on distingue l'arrangement des mots chez Démosthène de l'arrangement des mots chez les autres orateurs d'après la modulation harmonieuse des sons, dont le criterium est un sentiment irraisonné que l'on acquiert à force d'exercice; et il ajoute : « Les sculpteurs et les peintres, s'ils n'avaient acquis une grande expérience à force d'user longtemps leur vue sur les chefs-d'œuvre des artistes anciens, ne les reconnaîtraient pas facilement et ne sauraient dire avec sûreté si telle statue est de Polyclète, de Phidias ou d'Alcamène, si tel tableau est de Polygnote, de Timanthe ou de Parrhasios ».
4. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 25, p. 209. Cf. ci-dessus, pp. 107-108.
5. *Lettre à Pompée*, ch. 1, pp. 753-754. Cf. ci-dessus, p. 181.

de beaux enfants et celle de Zeuxis peignant Hélène) comment il faut lire les écrits des anciens avec le désir d'égaler les qualités propres à chacun [1].

III

LE STYLE

Malgré leur composition lâche et rapide, les traités littéraires renferment donc des pages chaleureuses et d'un goût délicat : il y a là quelque chose de personnel qui fait honneur à Denys. Cependant on ne peut pas dire que le style de ces traités se distingue par des caractères définis. La langue en est claire; et, quand on s'est familiarisé avec les termes techniques, elle ne présente guère d'autres difficultés que celles qui tiennent au mauvais état du texte; mais presque partout elle est terne ou d'une élégance banale. La phrase, quand elle s'allonge, ne devient pas obscure, mais reste molle [2], et parfois ce sont les phrases courtes qui paraissent embarrassées par suite de négligences dans la construction [3]. Certaines formules et certains tours sont un peu trop fréquents, mais sans aller jusqu'à l'abus comme chez Polybe [4]. Quelques fautes de

1. *Jugement sur les écrivains anciens*, ch. 1, pp. 415-417. Cf. ci-dessus, p. 174.
2. Cf. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 1, pp. 6-7 : Τίς τ'ἐστιν ἡ τῆς συνθέσεως φύσις, etc. Cf. *Première lettre à Ammée*, ch. 2, p. 722 : Τοῦτο δὴ πεποίηκα, ὦ βέλτιστε 'Αμμαῖε, etc.
3. Cf. *Sur Isocrate*, ch. 10, p. 555 : Τοῦ δὲ εὐπαρακολούθητα γενέσθαι μοι μᾶλλον τὰ πρόσθεν εἰρημένα καὶ τῆς διαφορᾶς ἕνεκα ᾗ διαλλάττει Λυσίου, τὰς ἀρετὰς αὐτῶν εἰς βραχύτερον συναγαγὼν λόγον ἐπὶ τὰ παραδείγματα μεταβήσομαι.
4. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 2, p. 10 : Οὐδὲν δὲ κωλύει καὶ πίστεις παρασχεῖν. Cf. *Lettre à Pompée*, ch. 1, p. 754 : Οὐδὲν κωλύσει τὸ

syntaxe, sans doute autorisées par l'usage du temps, ne sont pas assez nombreuses pour faire traiter l'auteur de mauvais écrivain [1]. Il faut d'ailleurs lui tenir compte de tendances et d'efforts méritoires pour écrire mieux que ses devanciers. L'étude des orateurs lui inspire les tours interrogatifs ou impératifs qui mettent du mouvement ou de la vie dans les expositions ou dans les discussions [2]; il reprend quelques mots ou formes attiques tombés en désuétude [3], et il essaie de varier le vocabulaire par des expressions poétiques [4] ou par des métaphores emprun-

αὐτὸ τοῦτο καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ποιεῖν. — Si classique que soit l'emploi de χρῆσθαι, Denys en est trop prodigue : *Sur Isocrate*, ch. 1, p. 537 :... γνώμῃ χρησάμενος ἅμα τοῖς ἀγαθοῖς τῆς πόλεως συγκαταλῦσαι τὸν ἑαυτοῦ βίον, ἀδήλου ἔτι ὄντος πῶς χρήσεται τῇ τύχῃ Φίλιππος; *Ibidem*, ch. 2, p. 537 : Ἡ δὲ λέξις ᾗ κέχρηται; *Ibidem*, ch. 5, p. 545 : Τῇ δ'αὐτῇ προθυμίᾳ χρώμενοι καὶ πρὸς τὴν Ἑλλάδα... πιστοτέροις χρώμενοι τοῖς λόγοις ἢ νῦν τοῖς ὅρκοις; *Sur Isée*, ch. 4, p. 591 : Εἰκόνι χρήσομαι τῶν ὁρατῶν τινι. — Les chapitres 5, 6, 7, 8, 9 de l'étude *Sur Isocrate* commencent tous par τίς interrogatif.

1. *Sur Lysias*, ch. 17, p. 492 : Καὶ δύνατος ὃ βούλοιτο διαπράξασθαι (emploi de l'optatif au lieu de ἄν avec le subjonctif); *Sur le style de Démosthène*, ch. 6, p. 967 : Μὴ γὰρ ἂν οὕτω σκαιὸς... ἐγὼ γενοίμην ὥστε etc. (on attend οὐ, à moins de changer ἄν en δή, comme l'a proposé Cobet); *Sur l'arrangement des mots*, ch. 26, p. 224 : Τοῦθ' ἕξεις δῶρον ἡμέτερον πολλῶν ἀντάξιον ἄλλων εἰ βουληθείης ἐν ταῖς χερσί τ'αὐτὰ συνεχῶς ἔχειν (εἰ et l'optatif, au lieu de ἐάν et le subjonctif).

2. *Sur Lysias*, ch. 2, p. 455 : Τίς δ'ἔστιν αὕτη; *Sur l'arrangement des mots*, ch. 3, p. 14 : Ποῦ δή... καὶ διὰ τί... πότερον... ἤ...; *Sur le style de Démosthène*, ch. 28, p. 1041 : Καὶ πῶς; *Ibidem*, ch. 54, p. 1119 : Φέρε γάρ, ἐπιχειρείτω τις προφέρεσθαι τούσδε τοὺς ἀριθμούς.

3. *Sur Lysias*, ch. 19, p. 494, et *Sur Isocrate*, ch. 11, p. 557 : εἰκαστής, mot emprunté à Thucydide; *Sur Lysias*, ch, 15, p. 485, et ch. 17, p. 492 : νυνί et οὑτοσί.

4. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 1, p. 5 : Πᾶν ὅ τι κὲν ἐπ' ἀκαιρίμαν γλῶσσαν ἔπος ἔλθῃ λέγειν est un adage poétique conservé par Athénée, 217, c; *Ibidem*, ch. 4, p. 28, il appelle Hégésias : τούτων τῶν λήρων ἱερεὺς ἐκεῖνος ἀνήρ (ἱερεύς est poétique). Cf. *Sur Thucydide*, ch. 24, p. 867, l'adjectif στιβαρός, et ch. 34, p. 897, μηδὲν τῶν θεοφορήτων

tées au langage des beaux-arts [1]. Mais le fond de son style, c'est la κοινή, le dialecte *commun* : de là, certains mots dont le sens ou l'emploi est détourné de l'usage athénien [2], et d'autres plus nombreux qui n'ont jamais appartenu au dialecte attique et dont quelques-uns se trouvent chez lui pour la première fois [3]; de là aussi, trop de tournures abstraites pour rendre des idées qu'un attique eût

διαφέρειν (θεοφόρητος vient d'Eschyle, *Agamemnon*, v. 1140). Cf. *Jugement sur les écrivains anciens*, ch. 1, p. 417 : ἀπανθίζεσθαι (vient aussi d'Eschyle, *Agamemnon*, v. 1662).

1. *Sur le style de Démosthène*, ch. 40, p. 1077 : τὸ συνυφάνθαι πάντα τὰ μόρια τῆς περιόδου; *Ibidem*, ch. 51, p. 1112 : γλυπτοῖς καὶ τορευτοῖς (sous-entendu λόγοις); *Sur Thucydide*, ch. 24, p. 869 : χρώματα δ'αὐτῆς (sc. τῆς Θουκυδίδου λέξεως). Sur ce genre de métaphores, cf. Augustus Greilich, *Dionysius Halicarnassensis quibus potissimum vocabulis ex artibus metaphorice ductis in scriptis rhetoricis usus sit*, Suidniciæ, 1886.

2. *Sur Lysias*, ch. 29, p. 519 : ἡ ἔχθρα = les hostilités (sens ordinaire : haine, inimitié); *Ibidem*, ch. 32, p. 526 : γνώμην εἰσηγήσατο, etc. = proposa (au lieu de εἰσηγήσατο seul); *Sur Isocrate*, ch. 1, p. 534 : ἐγεννήθη = naquit.

3. Exemples de mots du dialecte *commun* : περίζωμα = ceinture (*Sur Dinarque*, ch. 1, p. 630 : ἐκ περιζώματος = d'une manière superficielle, locution qui ne se trouve que dans Denys); πτοεῖν et ὡραϊσμός (*Sur l'arrangement des mots*, ch. 1, pp. 4-5 : ἐπτόηται... περὶ τὸν τῆς ἑρμηνείας ὡραϊσμόν = se passionne pour la beauté du style. Πτοεῖν, littér. = frapper d'effroi, est poétique et n'entre en prose qu'avec Polybe; ὡραϊσμός n'appartient qu'à la κοινή); αὐτοπάθεια = sentiment personnel, ce qu'on éprouve (*Sur le style de Démosthène*, ch. 22, p. 1023) est un mot de Polybe; παράστημα = agitation, transport (*ibidem*), n'est pas antérieur à Diodore de Sicile chez qui il signifie présence d'esprit, assurance; ἐπιχορηγεῖν = fournir (*Lettre à Pompée*, ch. 1, p. 750); φυγαδεία = exil (*ibidem*, ch. 3, p. 768), dérivé du classique φυγαδεύειν. — Exemples de mots nouveaux : τεχνιτεύειν = traiter avec artifice (*Sur Isée*, ch. 4, p. 591 : δεινὸς ἀνὴρ τεχνιτεῦσαι λόγους); τελειώτης = qui achève (*Sur Dinarque*, ch. 1, p. 630); ἀσυνάρτητος = sans connexion, incohérent (*Sur Thucydide*, ch. 6, p. 822); χαμαιτυπής = rampant (*Sur Thucydide*, ch. 27, p. 882); ἀνάγνωσμα = lecture (*Sur le style de Démosthène*, ch. 22, p. 1023); σεβαστικῶς = avec une crainte respectueuse (*Lettre à Pompée*, ch. 1, p. 750); μετοχετεύειν = déverser dans (*Jugement sur les écrivains anciens*, ch. 1, p. 417).

exprimées d'une manière concrète et par conséquent moins lourde et plus nette [1]; de là enfin, mais plus rarement, ces amplifications, acceptables seulement dans la parole publique, qui étalent, délaient et énervent la pensée [2]. A tout prendre, cependant, le style de Denys marque un grand progrès, sinon sur celui de Diodore de Sicile [3], du moins sur celui de Polybe, dont on blâme si justement le jargon technique et abstrait, les épithètes vagues et inexpressives, la phrase ample, prolixe, peu variée [4]. Denys, ne pensant qu'au style de cet auteur et méconnaissant son génie d'historien, avait brutalement rangé son œuvre au nombre des traités « dont on ne peut soutenir la lecture jusqu'au bout [5] »; c'est un jugement incomplet, mais qu'on peut lui pardonner en partie, si l'on pense qu'il s'est élevé lui-même par le style bien au-dessus de Polybe.

Le souvenir de Polybe nous amène à l'œuvre historique de Denys : il nous faut montrer par l'exemple de l'*Histoire primitive de Rome* quelle pouvait être sur un historien l'influence de la Rhétorique.

1. Exemples : *Sur Isée*, ch. 2, p. 589 : τὰς ὁμοιότητάς τε καὶ τὰς διαφορὰς ἃς ἔχει πρὸς ἐκείνην ἐρῶ; *Sur l'arrangement des mots*, ch. 1, pp. 4-5 : ἐπτόηται γὰρ ἅπασα νέου ψυχὴ περὶ τὸν τῆς ἑρμηνείας ὡραϊσμόν, ἀλόγους τινὰς καὶ ὥσπερ ἐνθουσιώδεις ἐπὶ τοῦτον λαμβάνουσα ὁρμάς, οἷς πολλῆς πάνυ καὶ ἔμφρονος δεῖ τῆς πρώτης ἐπιστασίας τε καὶ ἀγωγῆς; *Ibidem*, ch. 2, p. 10 : τι τῶν ἀμφισβήτησιν ἐχόντων λόγων; *Lettre à Pompée*, ch. 1, p. 750 : σεβαστικῶς διάκεισαι πρὸς τὸν ἄνδρα.

2. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 1, p. 6 : οὐδενὶ δ᾽ἀκριβῶς οὐδ᾽ἀποχρώντως... ἐξειργασμένην, et : θεῶν ἡμᾶς φυλαττόντων ἀσινεῖς τε καὶ ἀνόσους; *Ibidem*, ch. 3, pp. 9 et 10 : εὐκαταφρόνητα καὶ ταπεινὰ ὀνόματα; *Ibidem*, ch. 18, p. 115 : διὰ τῶν καλλίστων τε καὶ ἀξιολογωτάτων ῥυθμῶν.

3. Strabon, XIII, 4, 9, dit des écrits de Diodore : συγγράμματα τὴν ἀρχαίαν γραφὴν ἐπιφαίνοντα ἱκανῶς.

4. Sur le style de Polybe, cf. Alfred Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, pp. 286-288.

5. *Sur l'arrangement des mots*, ch. 4, p. 30.

CHAPITRE X

Denys historien : L' « Histoire primitive de Rome ».

« La critique est aisée et l'art est difficile. » Comment ne pas rappeler ce vers fameux, au moment d'étudier l'*Histoire primitive de Rome?* Denys, en effet, après avoir tant critiqué ses prédécesseurs, ne nous a laissé, comme historien, qu'une œuvre médiocre. Toutefois, ne lui demandons pas ce qu'il ne pouvait donner : l'état dans lequel il trouvait le genre historique explique et excuse en partie ses défauts.

I

LES PRÉDÉCESSEURS DE DENYS; INFLUENCE DE LA RHÉTORIQUE.

Dès la fin du v[e] siècle, l'histoire subissait l'influence de la Rhétorique, faible chez Hérodote, profonde chez Thucydide. Mais Thucydide, dominant la Rhétorique, la faisait servir, dans ses récits comme dans ses harangues, à l'expression de la vérité.

Au milieu du IV[e] siècle, pour Éphore et pour Théopompe, la science est peu, et l'art est presque tout : ils ne conseillent pas d'altérer la vérité, mais de mettre les faits en valeur, et d'en tirer par des procédés oratoires ce qu'ils ont de dramatique. L'*Archidamos* de leur maître Isocrate, discours fictif pour une assemblée délibérante, inspiré par des événements réels, pourrait

être transporté presque textuellement dans un livre d'histoire, et il est le prototype d'un genre qui fut désormais adopté. C'est sous cette forme éloquente que l'histoire se présente chez Timée. Seul, pendant cette période, Polybe ne demande rien à la Rhétorique : il ne compose pas de discours, et il se contente de résumés au style indirect, dans lesquels il s'attache à expliquer les causes des faits.

Diodore de Sicile, prédécesseur immédiat de Denys, et fort gâté par la Rhétorique, essaie cependant, lui aussi, de réagir[1]. Il dénonce l'abus des discours comme rompant la continuité du récit et comme fatiguant les lecteurs : « Quelques auteurs, dit-il, ont tellement abusé de l'éloquence des discours qu'ils ont fait de l'histoire un accessoire des harangues[2]. » Il regretterait pourtant de les supprimer tout à fait, car il trouve qu'ils introduisent de la variété, et qu'ils éclairent et expliquent certaines situations. Quand il en découvre chez les historiens, aujourd'hui perdus, qu'il se borne souvent à compiler, il les reproduit, même si un autre historien plus intelligent lui donne l'exemple de la sobriété : ainsi, lorsque le peuple de Syracuse délibère sur la mort des généraux athéniens, Thucydide, qui ne trouve aucun intérêt historique à cette délibération simplement humaine et dramatique, la rapporte brièvement et sans discours; chez Diodore, elle comporte deux discours contradictoires, avec des moyens d'émotion extérieure, avec des antithèses banales et des sentiments ennuyeux[3]; et ce sont là précisément des défauts familiers à Denys.

1. Diodore de Sicile, XX, 1 et 2.
2. Diodore de Sicile, XX, 1.
3. Thucydide, VII, 86; Diodore de Sicile, XIII, 19-33.

Souvent encore la Rhétorique était accompagnée de morale : Thucydide et Philiste négligeaient celle-ci afin de montrer les hommes tels qu'ils sont. Mais la morale oratoire, sonore et séduisante, une fois constituée par Isocrate, passa chez les historiens ses disciples; chez Diodore, qui les copie, elle apparaît, soit dans les préfaces de quelques livres, soit dans les *éloges* ou dans les *blâmes* qu'il distribue à de grands personnages et qu'il regarde comme une partie importante du genre historique[1] : or pareilles préoccupations se retrouvent chez Denys.

La Rhétorique ne transforme pas seulement l'histoire en chaire d'éloquence et de morale; elle altère aussi la vérité. En effet, comme elle se donne pour l'art de persuader, l'écrivain qui se laisse diriger par elle considère les faits comme étant à sa discrétion, et il les présente sous le jour le plus brillant ou le plus défavorable. Cela est visible dans l'éloquence d'Isocrate, et l'est encore plus chez les historiens sortis de son école. Diodore est très instructif à cet égard, lorsqu'il aborde les scènes déjà traitées par Hérodote ou par Thucydide. Dans le récit de la bataille des Thermopyles, la simplicité produit chez Hérodote toute la beauté, mais chez Diodore l'embellissement et l'invention ébranlent notre confiance[2]; et semblable impression nous est donnée par d'autres pages, où la contre-épreuve au moyen d'Hérodote est impossible.

Ailleurs, sans nuire autant à la vérité, la Rhétorique rapetisse les plus belles scènes, et voici comment. C'est

1. Cf. ci-dessus, p. 180. Dans Diodore de Sicile, cf. les préfaces des livres I, XIV, XV; cf. aussi XI, 11 (éloge des guerriers morts aux Thermopyles), et XI, 46 (jugement sévère sur le roi de Sparte Pausanias).
2. Voir principalement dans Diodore de Sicile XI, 10, et cf. Hérodote, VII, 223 et 224.

par le souci de l'exactitude qu'Hérodote se rend si varié, et c'est par là que Thucydide, qui y joint l'art de la composition, nous saisit fortement. Mais l'historien, quand il ne cherche qu'à être dramatique, cesse de s'intéresser aux faits en eux-mêmes; leur physionomie propre, le détail exact qui donne l'impression de la vérité lui échappe, et sous sa plume tout devient uniforme, soit qu'il raconte tout indistinctement, sans rien mettre en relief, soit qu'il appelle à son aide l'imagination pour amplifier et pour émouvoir par des procédés vulgaires. Voyons Thucydide racontant les massacres accomplis dans l'île de Corcyre, puis Diodore montrant la férocité des Carthaginois lors de la prise de Sélinonte par Annibal : Thucydide, par quelques faits précis, et sans développer les sentiments généraux que pouvait comporter le sujet, laisse entrevoir discrètement le caractère odieux des querelles de parti qui aboutissent à de telles horreurs; chez Diodore, c'est le ton d'un drame plus que d'un récit, ce sont l'imagination et la sensibilité qui dominent, et le malheur des femmes réduites en esclavage lui inspire une évocation de leurs sentiments, dont la banalité reflète quelque lieu commun traité dans les écoles [1].

La Rhétorique, tel est donc le danger au commencement du siècle d'Auguste pour le Grec qui veut être historien [2] : elle est mauvaise pour l'étude des faits et pour la méthode de recherche, et elle ne l'est pas moins pour l'art de les exposer.

1. Cf. Thucydide, IV, 47 et 48; Diodore de Sicile, XIII, 55-58.
2. Les Romains, du reste, ne sont guère mieux préservés. Cf. Taine, *Essai sur Tite-Live*.

II

LE CHOIX DU SUJET ET LE BUT DE DENYS

Sur le choix de son sujet, sur le but qu'il se propose, Denys s'explique dans sa Préface [1]. Il y reprend d'abord la distinction entre les sujets « beaux et majestueux » et les sujets « obscurs, mauvais, et indignes qu'on s'en occupe » [2], distinction qui ailleurs l'avait conduit à exalter Hérodote aux dépens de Thucydide [3]: il est vrai qu'ici il la tempère, en demandant que l'utilité s'allie à la beauté [4]; mais enfin il ne l'abandonne pas.

Il a donc choisi un beau sujet. Quoi de plus beau à ses yeux que l'hégémonie romaine, qui surpasse les autres par son étendue dans l'espace ou dans le temps et par les exploits du peuple romain! Et là dessus il passe en revue les anciens empires : il rappelle les bornes dans lesquelles s'est maintenue la puissance des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Macédoniens; les républiques de la Grèce ne peuvent pas davantage rivaliser avec Rome, car l'hégémonie des Athéniens et celle des Lacédémoniens ne se sont étendues que sur peu de pays et pendant un temps très court; Rome, seule, maîtresse de toutes les mers et contrées à l'Orient et à l'Occident, compte

1. *Histoire primitive de Rome*, I, 1-8. — Sur le caractère artistique et apologétique de cette Préface, cf. Heinrich Lieberich, *Studien zu den Proömien in der griechischen und byzantinischen Geschichtschreibung, I Teil, die griechische Geschichtschreiber*, Munich, 1898.
2. *Hist. prim. de R.*, I, 1, § 2 et 3 : ὑποθέσεις προαιρεῖσθαι καλὰς καὶ μεγαλοπρεπεῖς... Οἱ ὑπὲρ ἀδόξων πραγμάτων ἢ πονηρῶν ἢ μηδεμιᾶς σπουδῆς ἀξίων ἱστορικὰς καταβαλόμενοι πραγματείας.
3. Cf. *Lettre à Pompée*, ch. 3, pp. 767-768, et, ci-dessus, p. 162.
4. *Hist. prim. de R.*, I, 1, § 2 : καὶ πολλὴν ὠφέλειαν τοῖς ἀναγνωσομένοις φερούσας.

745 années depuis sa fondation et sept générations depuis qu'elle commande à toute la terre [1]. Tout ce développement est juste, mais il est imité de Polybe, et Polybe l'emporte par le sérieux et par la hauteur des vues [2], tandis que la plate imitation de Denys ne fait voir dans l'histoire de Rome que les côtés brillants, sans tenir compte de son intérêt moral et philosophique.

Denys se propose en outre d'être utile aux Grecs, toujours peu résignés à la perte de leur liberté. Polybe leur avait montré comment le caractère romain et la constitution romaine produisirent la supériorité matérielle et morale contre lesquelles se brisa leur faiblesse, et, guidé par sa haute raison, il leur avait donné l'exemple en acceptant dignement les faits accomplis. Malheureusement les idées de Polybe, très élevées et plus accessibles à une élite qu'à la foule, jointes à l'impartialité qui le rendait aussi équitable et aussi sévère pour sa patrie d'adoption que pour son pays d'origine, n'avaient pu changer l'esprit de la majorité des Grecs. De cela Denys a conscience, et il veut lui aussi prêcher la soumission et inspirer l'amour du nom romain : mais si Polybe vante surtout la vertu et la politique des vainqueurs, Denys vante plutôt la noblesse de leurs origines, et il n'a pas la même dignité dans sa soumission. « Presque tous les Grecs, dit-il, ignorent encore l'histoire de la ville de Rome, et des opinions erronées qui reposent sur de vagues traditions les abusent pour la plupart; » on croit que les fondateurs étaient « des gens sans foyer, des vagabonds, des Barbares, pas même des hommes libres, » et qu'ils sont parvenus à la domination non par la piété,

1. *Hist. prim. de R.*, I, 2 et 3.
2. Polybe, I, 2.

par la justice et autres qualités, mais par l'effet du hasard; et il s'est trouvé des historiens pour écrire de pareilles calomnies! Il montrera, au contraire, que les fondateurs sont des Grecs, et non des moindres; puis il racontera les exploits de leurs successeurs et tout ce qui les amena à l'hégémonie. Les Grecs se rappelleront d'ailleurs que c'est une loi de la nature que le plus fort commande au moins fort; ils verront en outre que la prospérité de Rome n'est pas l'effet du hasard, mais que cette ville a, dès le début, produit des hommes qui surpassent ceux des autres pays. Puisque les Grecs ne connaissent pas ces premiers artisans de la puissance romaine, puisque les origines de Rome ont été négligées par les historiens, Denys comblera cette lacune, et à ce travail il trouve plusieurs autres avantages : il glorifiera les morts, puis leurs descendants seront poussés à les imiter; lui-même enfin, écrivant sans flatterie, par amour de la vérité, il remerciera ainsi la ville de Rome, il montrera qu'il se souvient de l'instruction qu'il y a acquise et des bienfaits qu'elle lui a prodigués [1].

Il veut donc être utile, mais l'utilité telle qu'il la conçoit se réduit à édifier les Grecs par le spectacle des vertus de la Rome primitive et surtout à les consoler par la pensée de l'origine grecque des fondateurs de Rome. Cette origine si contestable lui tient tellement à cœur que dans le cours de son ouvrage il recherche tout ce qui peut rattacher Rome à la Grèce et que cette préoccupation de sophiste est un de ses traits caractéristiques.

1. *Hist. prim. de R.*, I, 4-6.

III

LA MÉTHODE ET L'ESPRIT CRITIQUES DANS L'« HISTOIRE PRIMITIVE DE ROME »

Sur l'esprit qui anime Denys et sur la méthode qu'il va suivre, sa Préface donne de précieux renseignements. C'est parce que ses prédécesseurs n'ont pas découvert ou n'ont pas dit toute la vérité qu'il s'est décidé à écrire : auprès des savants, il s'est donc informé de vive voix, et il a lu tous les livres, grecs ou latins, qui se rapportaient à son sujet; chez les auteurs qui écrivirent en grec, un Timée de Sicile, un Polybe, un Q. Fabius Pictor, les renseignements sur les origines de Rome sont inexacts, empruntés à la première tradition venue, et peu nombreux; quant aux historiens romains, un Porcius Caton, un Valerius Antias, un Licinius Macer, et autres, leurs ouvrages ne sont que des annales monotones et fatigantes. Il y a donc une place à prendre dans la littérature historique, et voilà pourquoi, pendant vingt-deux années de séjour dans la capitale de l'Italie, Denys a étudié les origines de la puissance romaine [1]. Il commencera aux plus anciens récits, les plus négligés et les plus difficiles à explorer, pour ne s'arrêter qu'au commencement de la première guerre punique. Il parlera de toutes les guerres, extérieures ou intestines; il dira leurs causes et comment elles cessèrent; il expliquera les constitutions monarchiques ou républicaines, les coutumes les meilleures, les lois les plus célèbres [2]. Quand il arrive à la deuxième moitié de son travail, au moment de raconter la chute des décemvirs, la

1. *Hist. prim. de R.*, I, 7.
2. *Hist. prim. de R.*, I, 8.

même inspiration lui dicte une sorte de nouvelle Préface : il y dit l'utilité que les philosophes et les politiques trouveront dans l'histoire de cette révolution; il ajoute qu'il ne se contentera pas d'exprimèr sèchement les faits, et qu'il entrera dans le détail des circonstances en prenant les choses au début, car « l'intelligence de tout homme aime à être conduite jusqu'aux faits par les paroles, et non seulement à entendre ce qu'on dit, mais à voir les actions [1] ».

Voilà une large conception de l'histoire, un programme qui porte plus loin que les descriptions de batailles pour aller jusqu'à l'étude de la vie politique [2], et où l'on reconnaît l'influence de Polybe. Mais sans une sévère méthode de critique les meilleures intentions ne suffisent pas, et la science « livresque » la plus étendue ou la plus exacte ne garde qu'une valeur documentaire, s'il ne s'y joint, à côté des lectures, toujours faciles, le goût pour les recherches qui exigent l'effort personnel. Quelle est donc chez Denys la part de la critique et de la personnalité?

Constatons d'abord un fait significatif qui ressort d'une comparaison de son œuvre avec celle de Tite-Live. Ce dernier, qui dans le même temps écrivait en latin l'histoire de Rome en remontant jusqu'aux origines, est, comme lui, un rhéteur chez qui la Rhétorique émousse le sens critique. Mais, si incomplète que soit sa critique ou même son érudition, il nous séduit davantage, parce qu'il

1. *Hist. prim. de R.*, XI, 1. Sur l'utilité des détails et des causes, cf. encore V, 56, et surtout VII, 66, où il dit avec force (§ 1) : Ποθεῖ γὰρ ἕκαστος ἐπὶ τοῖς παραδόξοις ἀκούσμασι τὴν αἰτίαν μαθεῖν καὶ τὸ πιστὸν ἐν ταύτῃ τίθεται μόνῃ.
2. Cf. encore sur ce point VII, 66, § 3, où Denys blâme nettement les écrivains qui sacrifient « les mouvements et séditions politiques » (πολιτικὰς κινήσεις καὶ στάσεις) aux « exploits guerriers » (τὰς ἐν τοῖς πολέμοις πράξεις).

est plus simple et plus mesuré. Il enferme en un seul livre les deux siècles et demi des rois, tandis qu'au bout du premier livre Denys en est encore à la fondation de Rome. La période légendaire à laquelle se rattachent Hercule, Énée, Ascagne, les rois d'Albe, Romulus et Rémus, cette période qui n'a point de secrets pour Denys, Tite-Live la respecte, mais il reconnaît que la vérité y est obscurcie par la fable, et il la résume en quelques chapitres [1].

Chez Tite-Live les détails deviennent donc plus abondants à mesure que l'État et les faits augmentent d'importance et que les sources d'information deviennent plus sûres. Denys, au contraire, est plus détaillé quand il parle des temps anciens où l'État est peu de chose et pour lesquels les renseignements sont rares et peu sûrs, et conséquemment il nous inspire une moindre confiance.

Le labeur de Denys est du reste très grand, et les déclarations de la Préface n'en sont pas la seule preuve, car au cours de l'ouvrage il cite souvent ses autorités. Mais voici sa faiblesse : il accepte complaisamment les informations des annalistes romains ou des historiens grecs, simples compilateurs qui écrivent longtemps après les événements, sans avoir vu toutes les archives ou tous les monuments, et qui parlent d'après la tradition lorsque les pièces authentiques ont déjà péri. En général, il se borne à les nommer, quelquefois il cite leur texte. Quand plusieurs

1. Tite-Live, I, 1-7. Cf. ce qu'il dit dans sa *Préface* : « Les faits qui se passèrent avant que la ville fût fondée ou qu'on voulût la fonder, dit-il, sont plutôt ornés de fables poétiques que transmis par des sources pures. Je ne veux ni les réfuter ni les affirmer. Laissons à l'antiquité le droit de mêler le divin à l'humain pour rendre plus augustes les commencements des villes » (Traduction de Taine, dans son *Essai sur Tite-Live*, p. 36).

sont d'accord sur un fait, il transcrit leurs récits; il ne les discute que s'il est en présence d'opinions contradictoires; souvent il laisse au lecteur le soin de décider, et il conclut par le doute et l'indifférence, ce qui ne témoigne pas d'une grande force de jugement. Examinons quelques-unes de ces discussions : bien que leurs objets soient peu importants, elles nous éclaireront sur la méthode de l'historien.

Tullus Hostilius meurt dans un incendie de son palais avec sa femme et ses enfants. Selon quelques auteurs, l'incendie a été allumé par le feu du ciel; selon d'autres, plus nombreux, il est le résultat d'un crime d'Ancus Marcius, successeur du roi défunt. Denys penche pour la première opinion, parce qu'un crime ne demeure pas caché, et que c'est un mauvais moyen de devenir roi : comment Ancus Marcius aurait-il obtenu les suffrages des Romains, comment les augures lui auraient-ils été favorables? Nommé roi enfin, il aurait eu contre lui les dieux dans les sacrifices. Mais on voit que ce sont là des idées en l'air plus que des preuves, et Denys conclut en disant : « A chacun de juger comme il veut! [1] »

De même, quand Spurius Cassius est accusé d'aspirer à la royauté, Denys rapporte un premier récit, « le plus vraisemblable » : les questeurs ont déféré Cassius au peuple, et, le peuple l'ayant condamné, ils l'ont tué en le précipitant, à la vue de tous, du haut de la roche Tarpéienne. Puis voici un récit « moins vraisemblable », mais « auquel beaucoup de gens ajoutent foi, et qui est rapporté dans de bons livres ». Le père de Cassius, apprenant les projets de son fils, l'accuse devant le sénat, et, le sénat l'ayant condamné, l'emmène dans sa maison où il le tue. Les

1. *Hist. prim. de R.*, III, 31-35.

exemples semblables de la sévérité des pères envers leurs fils, nombreux dans l'histoire des anciens Romains, donnent créance à cette tradition. Mais, d'autre part, après la mort de Cassius, sa maison a été rasée (la place en est encore visible), et ses biens ont été confisqués par le trésor public, ce qui ne se fût pas produit s'il avait été châtié par son père, car, selon la coutume romaine, les fils, du vivant de leurs pères, ne possédaient rien en propre, et la République n'aurait pas ainsi puni le père du crime de son fils. « Voilà pourquoi, conclut Denys, je m'arrête de préférence à la première des deux opinions ». Mais il ajoute aussitôt cette formule de doute assez déconcertante : « Je les ai exposées l'une et l'autre, pour permettre aux lecteurs d'adopter celle qu'ils préfèrent [1] ».

Cependant Denys se montre quelquefois plus décidé, par exemple lorsque, contre Fabius Pictor, il prend à son compte une opinion de Lucius Pison pour établir avec force et avec un grand luxe de détails que Tarquin le Superbe était le petit-fils et non le fils de Tarquin l'Ancien [2]. Très ferme aussi est la discussion soulevée par l'épisode des 306 Fabii, dont on racontait la défaite de deux manières. Denys expose d'abord la tradition la moins probable, une sortie imprudente de la forteresse Créméra pour aller à Rome accomplir un sacrifice de la *gens Fabia*. Les Fabii, objecte-t-il, n'auraient pas quitté la forteresse sans y être autorisés par le Sénat, et il devait être resté dans la ville quelques membres de la famille, trop âgés pour porter les armes, mais en état de faire le sacrifice; puis, à supposer que tous les Fabii eussent été hors de Rome, il eût suffi de quelques délégués pour aller accomplir le sacrifice.

1. *Hist. prim. de R.*, VIII, 77, 78, 79.
2. *Hist. prim. de R.*, IV, 6; cf. VI, 11.

L'autre tradition lui paraît donc plus vraisemblable, et la voici : les Étrusques attirent les Fabii dans une embuscade par l'appât du butin, et ils les taillent en pièces jusqu'au dernier. On ajoute, continue Denys, qu'après cette bataille il ne resta qu'un seul petit enfant de la race des Fabii; mais il est invraisemblable que, sur tant de membres de la famille, plusieurs n'aient pas laissé à Rome des enfants en bas âge et des femmes enceintes, ou des frères encore enfants, capables de perpétuer leur race, ou même des pères encore assez vigoureux pour concourir à réparer tant de pertes. Denys termine par une judicieuse explication de la légende : des trois frères, Cæso, Quintus et Marcus Fabius, qui venaient alors d'exercer le consulat sept fois à eux trois, Marcus seul laissa un enfant après lui, enfant qui devint lui-même illustre, ce qui a pu faire croire à quelques auteurs qu'il ne restait que lui de toute la race [1].

Donc, un trop rare souci de discuter les assertions de ses prédécesseurs, voilà un premier caractère de la méthode chez Denys. Mais d'où vient cela? C'est qu'il est timide et crédule [2].

Il raconte sérieusement les légendes bizarres, il accepte les fausses étymologies qui leur servent de base, ou tout au moins il s'en amuse. Ainsi, d'après Antiochos de Syracuse, l'Italie tire son nom d'un prince nommé Italus; d'après Hellanicos de Lesbos, ce nom lui vient du mot οὐίτυλος, *vitulus* (jeune veau), à la suite d'une aventure arrivée à Hercule poursuivant un veau échappé. Denys accorde que l'opinion d'Hellanicos est

1. *Hist. prim. de R.*, IX, 18-22.
2. Taine, *Essai sur Tite-Live*, 1re partie, ch. 2, p. 47 : « Quelle différence entre cette modération (de Tite-Live) et la crédulité effrontée de Denys! ».

« peut-être plus vraisemblable », mais il n'en raconte pas moins la légende d'Hercule et de son veau [1]. Pareillement, dans la lutte d'Hercule contre le géant Cacus qui lui aurait ravi ses troupeaux, il ne voit qu'une fable. Mais l'histoire par laquelle il la remplace n'est guère plus digne de foi : il croit à l'existence d'un Hercule, conquérant grec qui établit des Grecs en Italie; cet Hercule, qui vient de l'Espagne, livre un premier combat en Ligurie, puis un autre, contre Cacus prince barbare; il fait alliance avec Faunus, roi des Aborigènes, et il laisse deux fils, Pallas et Latinus [2]. Même absence de critique dans l'histoire d'Énée : sur sa fuite de Troie, sur ses voyages, sur son arrivée en Italie, il trouve chez les auteurs tant de détails qu'il abrège leurs récits, mais il est encore si long qu'il avoue que tout cela est une digression; il ajoute qu'il se devait de ne pas négliger un tel sujet, parce qu'il est persuadé qu'Énée, fils d'Anchise et de Vénus, est venu en Italie avec les Troyens et que certains auteurs en ont douté [3]. Partout enfin il accueille les récits de prodiges et d'apparitions : lors du débarquement des Troyens en Italie, il raconte la légende des tables mangées et de la truie portant trente petits [4]; il développe longuement l'histoire de Tarquin coupant en deux une pierre, avec un rasoir, sur l'ordre de l'augure Névius [5]; il rapporte des oracles bizarres et même scabreux [6], ou bien, pour donner une explication de la foudre, il accepte un rapprochement étymologique très forcé entre κεραυνός (*foudre*) et κεραϊσμός

1. *Hist. prim. de R.*, I, 35.
2. *Hist. prim. de R.*, I, 39-43.
3. *Hist. prim. de R*, I, 53-54.
4. *Hist. prim. de R.*, I, 55 et 56.
5. *Hist. prim. de R.*, III, 70 et 71.
6. *Hist. prim. de R.*, XIX, 1 et 2.

(*dévastation*) [1], ou bien encore il donne des tremblements de terre une explication fantaisiste [2].

Avec ce goût du merveilleux, rien d'étonnant s'il est médiocre dans la partie la plus malaisée de sa tâche, dans l'intelligence des choses politiques. Madvig fait pareil reproche à Tite Live, et ce qu'il dit pour l'historien latin est vrai pour l'historien grec : « Il était bien difficile sous la monarchie universelle d'Auguste, au milieu de la civilisation raffinée de ce siècle, non seulement de se rendre compte des conditions tout à fait modestes dans lesquelles on vivait aux temps primitifs et de l'état réel de cette civilisation embryonnaire, mais encore de comprendre le cercle d'idées encore assez restreint de la période suivante, avec ses institutions simples et naïves qui ne se transfor-

1. *Hist. prim. de R.*, XVI, 1. Cf. II, 22, § 3, ἱεροσκόπος rapproché de *haruspex*.
2. *Hist. prim. de R.*, XVI, 6. — On pourrait multiplier les exemples. Cf. encore IV, 2, fables et prodiges au sujet de la naissance de Servius Tullius; IV, 59-61, prodiges et consultation d'un devin au moment où l'on travaille aux fondations du temple de Jupiter Capitolin; VIII, 56, prodige arrivé le jour de la dédicace du temple de la Fortune féminine, l'année qui suivit la soumission de Coriolan. Le texte qui relate ce dernier prodige montre que Denys, par les récits de ce genre, cherche à édifier ses lecteurs et à produire en eux une impression religieuse : « Il ne sera pas contraire aux lois de l'histoire, dit-il, et il sera bon pour redresser les idées de ceux qui croient que les dieux n'éprouvent aucun plaisir des honneurs que leur rendent les hommes et qu'ils ne sont pas offensés par les actes impies et injustes, de rapporter l'apparition de la déesse qui se manifesta alors non pas une fois, mais deux fois, comme le prouvent les commentaires des prêtres; par là, les gens qui ont soin de conserver les traditions qu'ils ont reçues de leurs ancêtres sur la Providence divine ne se repentiront pas de leur croyance et y resteront attachés; pour ceux qui méprisent les coutumes de leurs pères, et qui disent que la Providence n'intervient en rien dans les résolutions des hommes, rien ne sera plus propre à leur faire rétracter cette opinion, et, s'ils sont incorrigibles, à leur faire encourir davantage l'inimitié et la vengeance des dieux ».

mèrent et s'élargirent que par la force des choses, sous l'influence de l'extension prise par la puissance et le territoire de l'empire [1] ».

Il en résulte que Denys présente des premiers siècles de Rome un tableau invraisemblable. On s'attend à prendre contact avec une civilisation grossière, qui sera pénétrée tardivement par l'influence grecque. Mais, comme Denys n'entrevoit pas le développement graduel d'organisations fondées à une époque préhistorique, comme il est porté à tout attribuer à une décision réfléchie, prise par tel ou tel roi, et à donner tout de suite aux institutions une régularité et une fixité qu'elles ne pouvaient avoir, il abonde en exagérations et il anticipe sur la grandeur future de Rome et sur ses rapports avec la Grèce; et alors, dès les temps les plus lointains, tout est beau, tout est sage, tout est grec. « Nous avons affaire, comme le dit aussi Madvig, à un esprit superficiel, à un véritable *Græculus*, absolument étranger à la vie publique des Romains et à leurs institutions; il est resté l'homme de l'école grecque, et n'avait pas même eu l'occasion d'étudier par la pratique le fonctionnement de ces institutions telles qu'elles existaient de son temps, bien différent en cela de Polybe qui, lui, s'est trouvé en situation de les bien connaître. Sans doute, il est rempli d'admiration pour elles, et il les vante sur tous les tons; mais, en Grec vaniteux qu'il est, il cherche à se consoler de cette supériorité par la pensée que les Romains ont tout appris des Grecs, qu'ils leur ont emprunté toute leur civilisation, toute leur perspicacité politique, et il s'abandonne à cette idée avec la plus incroyable naïveté, ne reculant pas devant les inventions les plus saugrenues, et allant même jusqu'à

1. Madvig, *L'État romain*, trad. C. Morel, t. V, p. 187.

supposer aux Romains des temps les plus reculés la complète connaissance des États de la Grèce et de la vie des Hellènes [1] ».

Il croit donc que des Arcadiens sont venus en Italie, à une époque lointaine, sous la conduite d'Évandre [2]; il croit aussi (nous l'avons déjà vu), à l'existence d'Hercule, conquérant grec qui laisse des Grecs en Italie [3]. Surtout il est persuadé qu'Énée est venu dans ce pays avec les Troyens [4]; or, ceux-ci sont « une nation des plus grecques » et d'origine arcadienne [5]. Romulus et Rémus descendent d'Ascagne fils d'Énée, et c'est une éducation grecque qu'ils ont reçue à Gabies [6].

Plus tard, il n'oublie pas la tradition qui fait de Tarquin l'Ancien un fils du corinthien Démarate, et il rapporte sur ce sujet tous les détails qu'il a pu trouver [7]. Les Romains, Grecs d'origine, n'ont pas perdu leurs anciennes coutumes dans leurs relations avec les Barbares qu'ils reçurent successivement dans leur cité [8]. La langue latine doit d'ailleurs beaucoup à la langue grecque, et, en dehors de la langue, on voit des vestiges d'hellénisme même avant la conquête de la Macédoine par les Romains, car dès le début ceux-ci menèrent une vie grecque, comme Denys espère le montrer par l'étude de leurs institutions [9].

Si donc Romulus partage le peuple en patriciens et plébéiens, c'est « à l'exemple de la constitution

1. Madvig, *loc. cit.*, p. 209.
2. *Hist. prim. de R.*, I, 31-33.
3. *Hist. prim. de R.*, I, 41-43.
4. *Hist. prim. de R.*, I, 53.
5. *Hist. prim. de R.*, I, 61-63.
6. *Hist. prim. de R.*, I, 84.
7. *Hist. prim. de R.*, III, 46.
8. *Hist. prim. de R.*, I, 89.
9. *Hist. prim. de R.*, I, 90.

d'Athènes [1] ». Quand il établit le patronat, il « reprend en l'améliorant une coutume grecque et ancienne, longtemps observée par les Thessaliens et aussi par les Athéniens à leurs débuts [2] ». Ses gardes du corps ou *Célères*, ainsi que les pouvoirs qu'il confère au Sénat, sont empruntés aux Lacédémoniens [3], et l'idée même de créer le Sénat lui vient des Grecs [4], qu'il copie aussi plusieurs fois dans ses institutions religieuses [5]. Après lui, Servius Tullius prend modèle sur les assemblées amphictyoniques, quand il engage les villes latines à se réunir annuellement à Rome dans un asile sacré [6].

Sous la République, la dictature est encore un bienfait dont Rome est redevable à la civilisation hellénique : les Ésymnètes, ces magistrats dont parle Théophraste dans son traité *Sur la royauté*, étaient, comme les dictateurs, des tyrans électifs, et Pittacus fut de même choisi par les Mityléniens pour rétablir l'ordre dans leur cité [7]. Plus tard encore, sous le vingtième consulat, à propos des jeux des Romains, pour prouver une fois de plus « que les peuples fondateurs de la ville de Rome étaient des Grecs et des colons venus des lieux les plus illustres, mais non, comme le croient quelques-uns, des barbares et des vagabonds », Denys entre dans un minutieux examen des cérémonies usitées dans les jeux publics, et il rapproche celles-ci de tout ce qu'il peut trouver d'analogue ou de semblable chez les Grecs [8].

1. *Hist. prim. de R.*, II, 8.
2. *Hist. prim. de R.*, II, 9.
3. *Hist. prim. de R.*, II, 13 et 14.
4. *Hist. prim. de R.*, II, 12.
5. *Hist. prim. de R.*, II, 22 et 23.
6. *Hist. prim. de R.*, IV, 25 et 26.
7. *Hist. prim. de R.*, V, 73 et 74.
8. *Hist. prim. de R.*, VII, 70-73.

Cette recherche abusive des origines grecques, que ne tempère aucun doute critique, ne vise nullement à rabaisser les Romains : loin de là, Denys cherche à leur être agréable; il les loue le plus souvent possible, et tout n'est pas à blâmer dans ses éloges. Déjà nous avons reconnu dans la Préface un juste sentiment de la grandeur des destinées de Rome. Denys n'admire pas moins le sol de sa patrie d'adoption : frappé de la richesse de l'Italie, il en trace une description [1], qui, pour la précision des traits et pour la sincérité du sentiment, mérite d'être rapprochée des vers de Virgile sur ce sujet [2]. De même, il se fait une haute idée de la politique de Rome, et il l'exprime, non sans éloquence, en des termes qui rappellent le fameux vers de Virgile, *Parcere subjectis et debellare superbos*.

> Les Romains, dit-il, ont toujours eu soin de ne rien faire qui leur fût imposé et de ne jamais céder par crainte des ennemis; quand leurs adversaires demandaient la paix et se soumettaient, alors ils leur pardonnaient et faisaient droit à leurs demandes en tout ce qu'elles avaient de raisonnable. Ces sentiments élevés, Rome n'a cessé de les garder jusqu'à notre temps au milieu de nombreux et de grands dangers dans les guerres étrangères et intérieures [3].

On ne peut non plus lui reprocher de constater avec complaisance que les Romains, pendant plus de six siècles, sont restés unis sans avoir de guerres civiles [4], et d'admirer Cincinnatus, soit qu'on l'arrache à la culture de son champ pour lui remettre les insignes du consulat, soit qu'il rende la justice avec équité et qu'il se retire mo-

1. *Hist. prim. de R.*, I, 36 et 37.
2. Autres textes géographiques dans l'*Hist. prim. de R.* : III, 44, description du Tibre; XIV, 1, description de la Gaule; XX, 15, le Bruttium et ses produits.
3. *Hist. prim. de R.*, VIII, 36 fin.
4. *Hist. prim. de R.*, II, 11.

destement du pouvoir en refusant un deuxième consulat [1].

Mais parfois la continuité de l'éloge fait suspecter l'impartialité de l'historien. Il est vraiment trop préoccupé de montrer les lois romaines supérieures à celles des Grecs dès le temps de Romulus [2]. A l'en croire aussi, les Romains auraient toujours été à l'égard des vaincus d'une douceur exemplaire qu'il oppose à la cruauté des Grecs [3]. Même parti pris dans ses sentiments sur la censure romaine : Fabricius s'étant montré très dur comme censeur contre un personnage consulaire qui affichait un luxe excessif, Denys fait remarquer que les Athéniens se contentaient de punir les citoyens inutiles, et les Lacédémoniens de faire battre de verges ceux qui se signalaient par leurs mauvaises mœurs, tandis que les Romains seuls ont ouvert au censeur leur maison et abaissé devant lui le mur de la vie privée [4]. « Il est permis de croire, remarque le judicieux Daunou, que sur ce point les Grecs étaient plus raisonnables que les Latins, quoique ce ne soit point l'opinion de Denys [5] ».

Enfin, n'y a-t-il pas trace d'habitudes scolaires, de goût pour les lieux communs, plus que d'esprit historique, dans la tendance qui porte Denys à faire un peu de morale aux Romains, en leur montrant, par l'exemple de la conduite et des usages de leurs ancêtres, que les vertus primitives fléchissent? Il compare la facilité et le

1. *Hist. prim. de R.*, X, 19 et 25.
2. *Ibid.*, II, 25. On comprend mieux que, pour une période beaucoup plus rapprochée, il cite à la louange des Romains deux exemples de leur fermeté à punir les crimes contre nature (XVI, 4 et 5) et qu'il en fasse un exemple pour les Grecs : καταφανὲς ἔσται τοῖς Ἕλλησιν κ.τ.λ.
3. *Hist. prim. de R.*, VII, 66, et XIV, 6.
4. *Hist. prim. de R.*, XX, 13.
5. Daunou, *Cours d'études historiques*, t. XIII, p. 80.

nombre des affranchissements d'esclaves, qu'il voit pratiqués d'une façon scandaleuse, avec les règles sévères qu'on observait autrefois [1]; il oppose les mœurs sociables des anciens généraux à l'arrogance tyrannique de ceux de son temps [2]; il s'étend sur la sagesse du premier dictateur Spurius Largius, comme ayant servi de modèle à tous les autres jusqu'à Sylla qui, le premier, abusa de la dictature [3].

Dans son *Histoire*, Denys est donc un Grec qui s'est romanisé sans esprit de retour et qui prêche aux autres Grecs la soumission complète à leurs vainqueurs; il a beau quelquefois prôner en moraliste le temps passé, à tout prendre il veut inspirer aux Grecs l'amour de Rome. Mais cet état d'esprit lui fait souvent oublier les règles d'une saine critique, et il nous présente une apologie plutôt qu'une histoire vraie des origines de Rome. D'autre part, comme il reste, par une sorte de pieux respect, fidèle aux souvenirs de sa patrie et de la Grèce antique, il s'est mis en tête de retrouver l'influence grecque dans les temps même les plus reculés, préoccupation de sophiste, qui ne contribua pas moins à l'aveugler dans la recherche de la vérité. Avec ces sentiments, il peut se faire une assez juste idée de la grandeur de Rome, mais non pas pénétrer ses institutions politiques et édifier sur des bases solides l'histoire des premiers siècles. La faute en est à lui, mais aussi et pour beaucoup aux erreurs de ses prédécesseurs et à l'influence ambiante de la Rhétorique qui lui fait méconnaître la vraie méthode de recherche. Nous devons maintenant dire quelle fut sa méthode d'exposition, et étudier ses récits, ses discours, son style.

1. *Hist. prim. de R.*, IV, 24.
2. *Hist. prim. de R.*, V, 60.
3. *Hist. prim. de R.*, V, 75-77.

IV

LA MÉTHODE D'EXPOSITION : RÉCITS ET DISCOURS

Sur la forme de l'*Histoire primitive*, comme sur le fond, Denys s'est expliqué dans sa Préface : il n'écrit « ni un simple récit de guerres, ni un simple exposé de constitution, ni quelque chose qui ressemble aux chroniques ou annales telles qu'en ont faites les auteurs d'Atthides et qui fatiguent vite par leur monotonie. » Son œuvre, « un mélange de toutes les formes », s'adresse « aux orateurs et aux spéculatifs et à tous ceux qui cherchent dans les lectures historiques un tranquille passe-temps [1] ».

On y trouve donc de longs récits avec de nombreux discours, selon les habitudes de l'antiquité. Mais Thucydide ne raconte longuement que les scènes importantes, il introduit discrètement les discours, et il montre partout de la variété, une émotion sincère, une rare profondeur de sentiments; Tite-Live rachète beaucoup de défauts par la sobriété de son éloquence ou par la majesté qui se dégage de l'ensemble de son œuvre. Chez Denys, au contraire, l'effort dramatique ou oratoire est perpétuel : il ne fait aucune distinction entre les siècles, les sujets, ou les personnes, et ce sont toujours les mêmes procédés de pathétique, les mêmes poses ou attitudes, la même élégance, la même banalité, le même attachement aux règles de l'école, la même absence d'accent personnel.

1. *Hist. prim. de R.*, I, 8, § 3. — Hermann Peter (*Die geschichtliche Litteratur über die römische Kaiserzeit bis Theodosius I und ihre Quellen*, Teubner, 1897, t. II, p. 188) remarque avec raison que Denys n'a pas en vue des lecteurs recherchant uniquement la vérité pour elle-même.

Sur les discours de Denys la critique a le droit de se montrer particulièrement sévère. « On réduirait son ouvrage de plus d'un cinquième, a dit Daunou, et l'on en supprimerait la valeur d'environ trois livres sur onze si l'on retranchait ces discours [1]. » Et le consciencieux auteur du *Cours d'Études historiques*, allant au fond de cette éloquence, en constate le vide après en avoir mesuré les dimensions. « Denys, dit-il, n'instruit pas plus qu'il n'intéresse, lorsqu'il fait discourir ses personnages. Il les métamorphose en déclamateurs, et les transporte de la sphère politique au sein d'une école ou d'une académie. Jamais il ne leur prête ni une grande pensée, ni l'expression énergique d'aucun sentiment, parce qu'il n'est lui-même ni homme d'État, ni citoyen [2]. »

A ces jugements ajoutons que Denys imite souvent dans les discours, et de très près, les prosateurs classiques, entre autres Démosthène, Thucydide, Xénophon : nous parlerons de la valeur littéraire de ces imitations en étudiant le style de l'*Histoire primitive*. Mais dès maintenant voici ce qu'on en peut dire : elles prouvent que les discours, tels que nous les lisons chez Denys, ne peuvent pas s'être trouvés chez ses prédécesseurs, les annalistes, car il faudrait supposer à ceux-ci une culture hellénique qu'ils n'avaient pas. Quelle est donc la part d'invention chez notre historien? La comparaison avec les discours de Tite-Live, ou avec les indications de discours prononcés que donne l'historien romain, prouve

1. Daunou, *Cours d'études historiques*, t. XIII, p. 93.
2. Daunou, *Cours d'études historiques*, t. XIII, p. 94. — Cf. Henri Weil, *L'historien Cratippe continuateur de Thucydide*, dans la *Revue des Études grecques*, t. XIII (1900), p. 8 : « Denys d'Halicarnasse expia sa critique des harangues de Thucydide par celles dont il crut devoir orner son Histoire romaine et qui sont d'une niaiserie inconcevable. »

que Denys et Tite-Live ont puisé aux mêmes sources; Denys aura trouvé dans les annalistes des indications de discours ou des sommaires, sur lesquels il aura ensuite brodé à sa fantaisie. Il n'aura introduit de lui-même aucun discours, ou bien il n'aura cédé que rarement à la tentation : c'eût été trop contredire les assurances qu'il donne [1] de sa loyauté et de son zèle pour la vérité. Cependant il est si verbeux, il a si peu le sens politique et philosophique que son éloquence reste fausse, prolixe, peu instructive, et qu'elle est le vice capital de son œuvre.

Mais il est temps de confirmer cette critique par des exemples. En étudiant quelques discours et quelques récits, nous verrons vite combien l'art de Denys est superficiel et frivole.

Énée lui-même a été paré des grâces et de la noblesse idéale dont Virgile l'avait gratifié :

Nous sommes de la race des Troyens, dit-il à Latinus, et notre ville n'était pas la plus obscure parmi les Grecs; des Achéens, après dix ans de guerre, l'ont soumise et nous l'ont enlevée; et depuis, nous allons, nous errons, faute de ville et de pays où fixer notre demeure, et c'est pour obéir à l'ordre des dieux que nous sommes venus ici. Les oracles nous disent que c'est ici la seule terre qui nous servira de port après tant de courses. Nous prenons sur ce pays ce dont nous avons besoin, d'une manière plus fâcheuse pour vous que conforme aux convenances... Mais nous vous rendrons cela en nombreuses et belles œuvres, mettant à votre service nos corps et nos âmes bien exercés aux périls pour entreprendre tout ce que vous voudrez, protégeant vos terres contre les pillards, et unis avec vous de tout cœur pour conquérir celles de vos ennemis. Nous vous supplions de ne vous point fâcher des faits accomplis; réfléchissez que ce n'est point par esprit de violence, mais contraints par la nécessité, que nous agissions ainsi; toute faute involontaire est pardonnable. Il faut que vous ne preniez contre nous aucune disposition hostile lorsque nous vous tendons les mains; sinon, priant les dieux et les génies protecteurs de cette terre de nous

1. *Hist. prim. de R.*, I, 6, § 5.

pardonner ce que nous faisons par nécessité, nous tâcherons, si vous commencez la guerre, de vous repousser. Et ce ne serait pour nous ni la première ni la plus grande des guerres [1].

On ne peut vraiment être plus poli : chez Virgile, Ilionée devant Latinus, ou Énée devant Mézence, ne parlent pas mieux; mais ce qui est louable fantaisie dans une épopée n'est dans une histoire qu'un bavardage insupportable, une faute de goût que Tite-Live a sagement évitée [2].

Rémus et Romulus ne sont pas moins civilisés. Rémus étant emmené prisonnier par les bergers de Numitor, celui-ci, chez Tite-Live, remarque seulement « son âge et son caractère qui n'avait rien d'un esclave »; chez Denys, c'est tout un tableau :

Numitor admirait Rémus pour sa belle apparence et son attitude très royale, pour la noblesse de sentiments qu'il avait gardée dans le malheur, n'ayant pas recours aux lamentations et aux prières, comme on le fait généralement en pareille infortune, mais allant au supplice décemment et en silence [3].

Quand Romulus tue Rémus, Tite-Live ne cherche point à atténuer l'impression de barbarie que nous laisse le crime [4]. Mais Denys veut rendre sympathique ce meurtrier qui est un héros national :

Le chagrin et le repentir de son action l'accablent, et, de désespoir, il songe à se tuer; mais Laurentia, qui les avait recueillis et élevés tout petits, et qui les chérissait a l'égal d'une mère, le supplie et le calme; il lui obéit et reprend courage [5].

1. *Hist. prim. de R.*, I, 58.
2. La scène de la première rencontre d'Énée avec Latinus et de la fondation de Lavinium occupe au livre I de Denys les chap. 57 (depuis le § 2) 58, 59; au livre I de Tite-Live tout est contenu dans la seconde moitié du chap. 1.
3. *Hist. prim. de R.*, I, 81, § 3; cf. Tite-Live, I, 5.
4. Tite-Live, I, 6.
5. *Hist. prim. de R*, I, 87, § 3.

L'enlèvement des Sabines était un acte sauvage; Denys montre Romulus le tempérant par une délicatesse paternelle qui contraste avec le ton plus rude de Tite-Live [1].

Il dit aux jeunes filles que l'enlèvement a été fait non en vue d'une insulte mais en vue d'un mariage; il leur montre que c'est là une coutume grecque (!) et antique, et, de toutes les manières dont les femmes se marient, la plus honorable; il leur demande donc d'aimer les maris que la fortune leur a donnés [2].

Mais voici mieux encore avec le long épisode des Horaces et des Curiaces. Après des préparatifs, bien plus compliqués que chez Tite-Live, et où ni les attitudes ni les paroles ne sont naturelles, Denys raconte le combat et ses suites, « semblables à des péripéties théâtrales [3] » (aveu à noter!). Comme Tite-Live, mais sans son énergique brièveté, il montre l'émotion des spectateurs. Dans le récit du combat, il s'écarte sensiblement de la tradition suivie par l'historien romain. Mais c'est surtout dans la scène finale que se montre le rhéteur et qu'éclate la supériorité de Tite-Live. Si Horace se hâte de rentrer à la ville, « c'est qu'il veut être le premier à annoncer sa victoire à son père [4]. » En arrivant aux portes il s'étonne de rencontrer sa sœur; il se demande comment elle a quitté sa mère, elle qui est en âge de se marier, pour se mêler à la foule; il pense qu'elle vient pour le complimenter! Mais non : comme elle aimait d'un amour secret son cousin, un des Curiaces, auquel son père l'avait pro-

1. Tite-Live, I, 9.
2. *Hist. prim. de R.*, II, 30, § 5. — Sur le personnage de Romulus chez Denys, et en général sur la crédulité de notre historien dans le premier livre, cf. Taine, *Essai sur Tite-Live*, Introduction, pp. 18-19, et Première partie, ch. II, p. 47.
3. *Hist. prim. de R.*, III, 18, § 1 : θεατρικαῖς ἐοικότα περιπετείαις.
4. *Hist. prim. de R.*, III, 20, § 4.

mise, à la nouvelle du combat elle était sortie, n'y tenant plus, « semblable aux Ménades, et sans faire attention à sa nourrice qui l'appelait et la poursuivait [1] ». Elle aperçoit donc son frère, revêtu d'une couronne de victoire; elle voit les dépouilles des Curiaces et, tout souillé de sang, le vêtement aux couleurs variées qu'elle avait tissé pour son fiancé; alors « elle déchire sa tunique, des deux mains elle se frappe la poitrine, se lamente, appelle son cousin [2] », et adresse à son frère les reproches les plus violents; celui-ci riposte en termes non moins vifs, et la tue; puis il va trouver son père, qui l'approuve et qui ne fait pas même enterrer le cadavre de sa fille. Ainsi finit ce drame, où détails et discours sont choisis et traités de façon qu'à aucun moment nous ne sommes émus : c'est un habile exercice d'école, rien de plus. Tite-Live du moins, en peu de pages, s'il ne nous inspire pas confiance sur l'ensemble de l'épisode, nous laisse une vive impression de grandeur et de rudesse [3].

Denys n'est pas plus heureux dans le récit des règnes de Servius Tullius et de Tarquin le Superbe, et il suffira d'en indiquer les traits principaux.

Comme Tite-Live, mais plus longuement, et en recourant davantage à l'emploi des discours et aux artifices de la rhétorique [4], il expose les intrigues qui préparent la mort de Servius Tullius. Tout d'abord, il dépeint les passions qui agitent ses enfants : le roi a marié ses filles à leurs cousins, les petits-fils de Tarquin; « l'aîné, Lucius, d'un natu-

1. *Hist. prim. de R.*, III, 21, 3.
2. *Hist. prim. de R.*, III, 21, 4.
3. Tite-Live, I, 22-26; Denys, *Hist. prim. de R.*, III, 1-21; cf. Daunou, *Cours d'études historiques*, t. XIII, p. 317 et suiv.
4. Il y a d'ailleurs entre les deux historiens plusieurs différences dans l'exposé des faits. Chez Tite-Live (I, 46), Tullia excite aussi Tarquin à secouer le joug de sa femme, mais ni l'un ni l'autre ne vont

rel audacieux, présomptueux et tyrannique, s'était uni à une femme honnête, sage, pleine d'affection pour son père; le cadet, Arruns, caractère très doux et raisonnable, avait une épouse impie, pleine de haine pour son père et capable de tout oser[1] »; et les antithèses se continuent pendant une page avec une déplorable facilité. Alors la femme méchante, Tullia, va trouver Lucius, le méchant Tarquin, et, « perdant toute pudeur », elle s'écrie : « Jusques à quand, Tarquin, penses-tu supporter de te voir privé de la royauté? » Puis elle lui reproche sa mollesse, indigne de son âge et de son origine. Malheureusement, ajoute-t-elle, votre femme vous arrête; de même, mon mari me réduit à une condition indigne; il faut les tuer, puis nous marier et aller de l'avant[2]. Le double meurtre et le mariage proposés sont accomplis; bientôt Servius Tullius dénonce au Sénat les intrigues dont il est enveloppé, et Tarquin riposte par une accusation suivie d'une réplique de Servius Tullius. Enfin le dénouement approche : « Saisissant l'occasion favorable, un jour que le peuple était dispersé dans les champs pour la récolte des fruits[3] », Tarquin prend les marques de la royauté et assemble le Sénat; Tullius arrive en hâte avec une faible escorte, et quelques propos vifs et brefs sont échangés.

Alors Tarquin saute à bas du trône, saisit le vieillard qui pousse des cris et qui appelle ses serviteurs, et l'emporte. Une fois sorti de la salle du Sénat, il le soulève en l'air avec toute la vigueur d'un homme qui est dans la force de l'âge et le précipite du haut en bas des degrés qui conduisaient du Sénat à la place publique[4].

jusqu'au meurtre : Arruns et la sœur de Tullia périssent de mort naturelle.

1. *Hist. prim. de R.*, IV, 28, § 2.
2. *Hist. prim. de R.*. IV, 29.
3. *Hist. prim. de R.*, IV, 38, § 2.
4. *Hist. prim. de R.*, IV, 38, § 5.

Tullius s'en retourne chez lui couvert de sang. Cependant Tullia se présente, elle aussi, au Sénat, et engage son mari à envoyer des gens chargés de tuer Tullius avant qu'il soit rentré chez lui; Tarquin suit ce conseil, et Tullius est égorgé près de sa demeure. Le cadavre palpite encore lorsque Tullia rejoint les meurtriers.

Or la rue par laquelle il fallait faire passer le char était tout à fait étroite; les mules, à la vue du cadavre, avaient pris peur, et le muletier qui les conduisait, tout ému de ce spectacle pitoyable, s'était arrêté et retourné vers sa maîtresse. Celle-ci lui demande pourquoi il ne fait pas avancer son attelage : « Ne vois-tu pas Tullia, lui répond-il, que ton père est couché là sans vie, et qu'il n'y a d'issue qu'en marchant sur le cadavre? » Alors Tullia exaspérée saisit l'escabeau qu'elle avait sous ses pieds, le jette à la tête du muletier, et lui dit : « N'avanceras-tu pas, misérable, même en marchant sur le mort? » Et lui, avec des gémissements provoqués moins par le coup reçu que par son émotion, fait passer les mules sur le cadavre[1].

N'y a-t-il pas là un curieux mélange de réalisme et d'art? On ne saurait le nier. Mais la vérité n'est-elle pas défigurée dans cette dernière peinture, d'une couleur si lourde et si criarde? Le cadavre palpitant, l'étroitesse de la rue, la réponse de Tullia, autant de détails qui dispersent l'intérêt, et que Tite-Live a omis, ne gardant que l'essentiel du « crime hideux et inhumain que la tradition lui transmettait[2] ».

L'histoire de la chute de Tarquin le Superbe prête aux mêmes critiques. Pour émouvoir, il fallait, comme Tite-Live, être simple; mais Denys s'en garde bien[3]. Voyez Lucrèce :

1. *Hist. prim. de R.*, IV, 39, § 4 et 5.
2. Tite-Live, I, 48 : « Fœdum inhumanumque inde traditur scelus ».
3. Cf. Taine, *Essai sur Tite-Live*, deuxième partie, ch. III, pp. 262-264 : « Le grand sens de Tite-Live est mis au jour par la maladresse de

Elle embrasse son père, elle le supplie lui et tous ceux qui l'accompagnent, elle prie les dieux et les génies de la débarrasser promptement de la vie, puis elle tire le poignard qu'elle tenait caché sous ses voiles, et d'un seul coup, qui transperce la poitrine, elle l'enfonce jusqu'au cœur. Alors les femmes crient, se lamentent, et de leur bruit remplissent la maison; mais déjà le père s'est jeté sur le corps de sa fille; il l'enserre, il l'appelle par son nom, et il cherche à la faire revenir de sa blessure; mais elle, entre ses bras, palpite, rend l'âme et meurt [1].

Collatin pleurant sa femme nous procure une description analogue à la précédente. Mais Brutus gourmande le père et l'époux trop pleureurs, et propose l'expulsion des Tarquins; il prend le poignard de Lucrèce, l'approche du cadavre, fait des serments et des imprécations; tous jurent ensuite sur le poignard, en se le passant de main en main. Alors il reprend la parole et expose savamment la nouvelle constitution qu'il veut donner à Rome délivrée de la tyrannie des rois [2]. Bientôt après, sur la place publique, il harangue les patriciens et le peuple dans un nouveau discours. Denys ajoute, avec son habituelle naïveté, que « la majorité des auditeurs répandait des larmes de joie en entendant ces paroles merveilleuses et inattendues [3] ».

La retraite du peuple sur le mont Sacré est encore un de ces faits illustres où pouvait briller un historien prolixe [4]. Les discours y sont nombreux... et ennuyeux, et il

Denys. » Taine critique seulement la première partie du récit de Denys, jusqu'au moment où Lucrèce va trouver son père à Rome, puis il ajoute : « Mais laissons Denys qui gâte et glace ce qu'il touche. Le récit de Tite-Live est trop beau maintenant pour qu'on l'interrompe. »

1. *Hist. prim. de R.* IV, 67, § 1 et 2.
2. Cf. l'analyse de cette scène et de ce discours dans Taine, *Essai sur Tite-Live*, première partie, ch. II, p. 51.
3. *Hist. prim. de R.*, IV, 84, § 1.
4. Obligé de me borner, je ne dis rien ici de la guerre contre Porsenna (*Hist. prim. de R.*, V, 20-35); mais on lira avec intérêt dans

y a peu de traits à signaler dans le récit. On remarquera cependant la description trop étudiée du trouble de la ville, au moment où la foule sort pour se joindre aux légions [1], puis un discours de Ménénius Agrippa devant le Sénat, auquel ne manquent ni un tableau pathétique de l'état des familles des révoltés, ni des conseils de modération, de douceur et d'indulgence, véritable prédication morale dans le goût d'Isocrate [2]. Quand le Sénat envoie des ambassadeurs aux révoltés, après le discours de l'un d'eux, Manius Valerius, Sicinnius offre la parole à qui veut répondre. « Le silence se fait; on se regarde les uns les autres, cherchant qui va parler au nom de tous, et personne ne se présente, bien que Sicinnius répète plusieurs fois la même invitation [3]. » Enfin Lucius Junius Brutus prononce un interminable discours [4]. Bientôt après, lorsque Ménénius Agrippa prend la parole, Denys nous assure que dans cette circonstance « il fut très persuasif et en harmonie avec les intentions de l'auditoire »; il ajoute que sa péroraison, « fable dans le goût d'Ésope » (c'est l'apologue des membres et de l'estomac), fut la partie décisive de ce discours, « qui est rapporté dans toutes les anciennes histoires ». Denys le rapporte lui aussi [5], mais il s'y éloigne tout à fait de l'expressive brièveté de

Taine, *Essai sur Tite-Live*, deuxième partie, ch. II, pp. 186-187, une juste critique des défauts de Denys dans ces pages.

1. *Hist. prim. de R.*, VI, 46.
2. *Hist. prim. de R.*, VI, 49-56.
3. *Hist. prim. de R.*, VI, 72, § 2. Ces lignes sont évidemment imitées — et cette froide imitation n'est-elle pas un sacrilège littéraire? — du célèbre passage où Démosthène (*Couronne*, 170) montre le long silence du peuple athénien dans l'Assemblée à la nouvelle de la prise d'Élatée. Sur ce genre d'imitations, cf. plus loin, p. 289.
4. *Hist. prim. de R.*, VI, 72-80.
5. *Hist. prim. de R.*, VI, 83-86.

Tite-Live, qui suit une tradition d'après laquelle Ménénius aurait borné son discours à l'apologue. Voilà bien des bavardages; mais le modèle du genre, c'est l'épisode de Coriolan.

La lutte de Coriolan contre la plèbe jusqu'à son départ pour l'exil, renfermée à peine en deux chapitres chez Tite-Live [1], en occupe chez Denys quarante-huit [2], et ces quarante-huit chapitres contiennent quinze discours qui en remplissent près des deux tiers. De tout cela, n'étudions que deux ou trois pages.

Lorsque Coriolan a été condamné, Denys s'arrête et apprécie les événements en moraliste. Pour la première fois un patricien était jugé par le peuple, fait qui s'est répété, coutume qui n'est ni bonne ni mauvaise en elle-même, et dont la valeur dépend du caractère des tribuns qui l'appliquent. Cette importance du sujet justifie aux yeux de Denys la longueur du récit et l'abondance des discours : il devait indiquer les causes de la diminution du pouvoir des patriciens. Il remarque aussi que la modération des partis fut alors très grande; il en est tout édifié, tout ému :

> Comme des frères avec des frères ou des fils avec leurs pères dans une famille raisonnable, les Romains s'entretenaient sur ce qui était équitable et juste et tranchaient leurs différends par la persuasion et l'éloquence [3].

Enfin il montre avec une égale complaisance la fermeté de Coriolan :

> Seul Marcius s'abstint de regrets sur son sort, de gémissements, de toute parole ou action indigne de sa grandeur d'âme; bien plus, il montra la noblesse et la fermeté de son caractère quand arrivé chez lui il vit sa femme et sa mère déchirant leurs voiles, se frappant la poitrine et criant bien haut toutes les paroles habituelles en de pareils malheurs aux femmes que la mort ou l'exil détache de leurs affections les plus chères. Les larmes, les lamentations des femmes ne l'émurent point; il se contenta de les accueillir avec affection, de les engager à supporter noblement leur malheur et de leur confier ses enfants : l'aîné des enfants avait dix ans, le plus jeune était encore porté dans les bras. Sans témoigner d'autre sentiment d'amitié, sans rien préparer de ce dont il allait avoir besoin pour l'exil, il se dirigea en hâte vers les portes et ne dit à personne où il allait se retirer [1'].

1. Tite-Live, II, 34 et 35.
2. *Hist. prim. de R.*, VII, 20-67.
3. *Hist. prim. de R.*, VII, 66, § 5.

La suite, jusqu'à la mort du héros, occupe près des deux tiers du livre VIII [2']; chez Tite-Live tout se réduit à cinq chapitres et demi [3']. Les faits sont donc encore exposés en détail par l'historien grec, de manière dramatique et oratoire, tandis que l'historien latin reste sobre de discours et se borne aux faits principaux.

Des scènes qui, chez Denys, marquent l'arrivée de Coriolan au milieu des Volsques, retenons le discours qu'il prononce dans leur assemblée : son exorde est conforme aux règles de l'art [4']; puis voici une double narration, un abrégé d'histoire romaine destiné à expliquer dans quel milieu politique il se trouvait, et un exposé de son procès avec le peuple. Il proteste ensuite de sa reconnaissance pour les Volsques dont il considère désormais le territoire comme sa propre patrie. Mais pour abattre la puissance romaine il faut « un pieux et juste prétexte de guerre » : si les Volsques réclament les terres qui leur ont été enlevées, les Romains ne feront point droit à la réclamation, et alors la guerre sera légitime. Il termine en offrant ses services et en pro-

1. *Hist. prim. de R.*, VII, 67, § 2 et 3.
2. *Hist. prim. de R.*, VIII, 1-62.
3. Tite-Live, II, 35-40.
4. Cf. pour les règles de l'exorde l'étude de Denys *Sur Lysias*, ch. 24, pp. 500 et suiv.

testant de tout son dévouement [1]. La guerre une fois engagée et devenant désastreuse pour eux, les Romains lui envoient quatre ambassades qui cherchent à le fléchir. La dernière, celle des dames romaines, conduite par sa mère Véturie et par sa femme Volumnie, est la plus importante : il s'avance à la rencontre de sa mère, et lui rend les plus grands honneurs. Après une scène d'attendrissement, Véturie prend la parole ; il lui répond qu'il restera fidèle aux Volsques et il la supplie de venir demeurer avec lui. Contemplez alors ce tableau :

Quand Coriolan eut cessé de parler, Véturie attendit un peu de temps, jusqu'à ce que le mouvement de grande et longue admiration provoqué chez les assistants par le discours précédent ait cessé [2].

Ici se place une nouvelle et ennuyeuse harangue de Véturie [3], et Denys continue, toujours solennel :

Elle dit, puis elle se jeta à terre, et, des deux mains lui entourant les pieds, elle les baisa tendrement. Quand elle fut ainsi prosternée, les femmes toutes à la fois poussèrent un cri de douleur aigu et prolongé, et ceux des Volsques qui siégeaient là dans l'assemblée ne purent supporter ce spectacle inusité et détournèrent les yeux. Seul Marcius saute de son siège, se précipite sur sa mère, la relève tandis qu'elle respire à peine, l'embrasse, verse d'abondantes larmes et lui dit : « Tu triomphes ô ma mère, mais ce triomphe ne sera heureux ni pour toi ni pour moi. Tu as sauvé ta patrie ; mais moi, ton fils pieux et qui t'aime tendrement, tu m'as perdu. » A ces mots il se dirige vers sa tente, après avoir ordonné à sa mère, à sa femme et à ses enfants, de le suivre, et là il passe le reste du jour à examiner avec elles ce qu'il fallait faire [4].

Le retour de l'ambassade, les embûches des Volsques contre Coriolan, sa mort et ses funérailles, sont l'objet de

1. *Hist. prim. de R.*, VIII, 5-8.
2. *Hist. prim. de R.*, VIII, 48, § 1.
3. *Hist. prim. de R.*, VIII, 48-53.
4. *Hist. prim. de R.*, VIII, 54, § 1 et 2.

nouveaux développements. Puis, fidèle à ses habitudes de moraliste, Denys prononce l'éloge du défunt et juge l'ensemble de sa vie [1]. C'était un homme vertueux, mais hautain, prompt à la colère, intransigeant en matière de justice, incapable de mesure : faute de savoir céder un peu au peuple, il s'attira la sentence d'exil. Quand il ne fit plus la guerre aux Romains, au lieu de se retirer n'importe où en attendant son rappel, il crut qu'il devait aller rendre compte à ses hôtes de sa conduite, et il se livra ainsi à leurs embûches, « bien mal récompensé de son haut esprit de justice ». Faut-il donc le regarder comme un homme heureux ?

Si en même temps que le corps se dissout, dit Denys, l'essence de l'âme, quelle qu'elle soit, se dissout aussi et n'existe plus nulle part d'aucune manière, je ne sais si je dois appeler bienheureux ceux qui, sans avoir joui du fruit de leur vertu, périssent à cause de leur vertu même. Mais si nos âmes sont pour toujours incorruptibles, comme c'est le sentiment de quelques-uns, ou, si elles vivent encore quelques moments, après leur séparation d'avec le corps, celles des bons pour de longues années, celles des méchants pour un temps fort court, les gens vertueux auxquels la fortune a été contraire trouvent néanmoins une récompense suffisante dans les éloges des vivants et dans la mémoire qui s'attache à eux pour de longs siècles : c'est ce qui arrive à Coriolan [2].

Et alors Denys le montre également honoré par les Volsques et par les Romains : les femmes de Rome portèrent son deuil pendant un an ; « et aujourd'hui, après cinq cents ans écoulés, loin que sa mémoire soit éteinte, il est chanté et célébré par tous comme un homme pieux et juste [3] ». C'est sur ce coup de fanfare que Denys termine

1. *Hist. prim. de R.*, VIII, 60, 61, 62.
2. *Hist. prim. de R.*, VIII, 62, § 1.
3. *Hist. prim. de R.*, VIII, 62, § 3.

le récit des aventures de Coriolan : il n'a rien négligé pour frapper l'imagination, et il a déployé toutes ses ressources.

Il faut aller jusqu'à l'histoire de la chute des décemvirs pour trouver pareil effort. Les manuscrits ne nous l'ont pas conservée tout entière, mais nous en avons l'épisode bien connu de l'attentat d'Appius contre Virginie. Denys a beau dire de ce crime qu'il ne fut qu'un « accessoire et une dernière cause [1] », il est évident qu'il se complaît à en tirer une narration romanesque. Et en effet, ce morceau a des allures de roman. Denys sait avec précision qu'Appius Claudius, chef des décemvirs, s'est épris de Virginie, fille du centurion plébéien Virginius, en la voyant lire dans une école le long de laquelle il passait souvent. Il sait aussi qu'Appius a essayé de la séduire par des entremetteuses qui agissaient auprès de ses gouvernantes avec promesses d'argent. Quand Appius a fait enlever Virginie par un de ses clients, quand Virginius est venu au tribunal du décemvir et qu'il a plaidé la cause de son enfant, il sait comment l'émotion s'est manifestée : « Le cortège des femmes qui pleuraient sans rien dire, dit Tite-Live, était encore plus émouvant que tous les discours [2]. » Mais Denys ne se contente pas d'une phrase unique et aussi simple :

Tous ceux, dit-il, qui entendaient ces discours ne pouvaient voir cette vierge sans être pris de compassion pour sa beauté : avec son vêtement flétri, son regard abattu et ses beaux yeux consumés par les larmes, elle attirait tous les regards, tant elle était enveloppée d'une beauté et d'une grâce surhumaine; ils déploraient cette infortune inattendue qui la faisait passer de tant de bonheur à tant d'outrages et d'insultes; ils réfléchissaient que, les lois de la liberté une fois violées, il

1. *Hist. prim. de R.*, XI, 1, p. 2159.
2. Tite-Live, III, 47.

n'y aurait pas de raison pour que leurs femmes et leurs filles ne souffrissent pas les mêmes maux que Virginie. Faisant ces réflexions et se les communiquant, ils pleuraient [1].

Même contraste entre les deux historiens dans la scène où Virginius, ayant obtenu la permission de parler à sa fille avant qu'elle fût enlevée de la place publique, la tue plutôt que de la laisser en butte aux violences d'Appius. Écoutons Tite-Live :

Il tire à l'écart sa fille et la nourrice près du temple de Cloacine, vers l'endroit qu'on nomme aujourd'hui les Boutiques neuves, et là, chez un boucher, saisissant un couteau : « Voilà le seul moyen qui me reste de te conserver libre, mon enfant », dit-il. Puis il transperce la poitrine de la jeune fille, et, se retournant vers le tribunal : « Appius, dit-il, par ce sang je dévoue ta tête aux dieux infernaux ». Un cri s'élève à la vue de ce crime atroce, et Appius ordonne qu'on se saisisse de Virginius. Mais lui avec le fer s'ouvre partout un passage, et, protégé par la multitude qui lui fait cortège, il arrive jusqu'à la porte de la ville [2].

Denys est à peine plus long, mais combien plus théâtral!

Le dictateur lui accorde cette grâce, et ses ennemis se retirent un peu : elle s'abandonnait, elle défaillait, mais il la soutient, il la ranime, il la baise tendrement, il essuie ses larmes; puis, l'emmenant un peu à l'écart et se voyant près d'une boutique de boucher, il saisit sur la table un couteau dont il frappe sa fille en pleine poitrine, et il dit ces seules paroles : « Mon enfant, je t'envoie, tandis que tu es libre et pure, à tes ancêtres déjà morts, car, si tu vivais, tu ne pourrais plus garder ces deux biens, grâce à notre tyran. » Alors des cris s'élèvent ; tenant en main le poignard ensanglanté, et étant lui-même tout plein du sang dont il s'était inondé en égorgeant sa fille, il court à travers la ville comme un fou furieux et appelle les citoyens à la liberté [3].

1. *Hist. prim. de R*, XI, 35, p. 2245 et 2246.
2. Tite-Live, III, 48.
3. *Hist. prim. de R.*, XI, 37, p. 2251 et 2252.

A la nouvelle de ces événements, Appius essaie en vain de résister au peuple ameuté contre lui et que va de plus en plus exciter la magnificence des funérailles faites à Virginie. Comme les détails d'un bel enterrement relèvent de la chronique plutôt que de l'histoire, Tite-Live ne parle même pas de ces funérailles, mais Denys les décrit avec son abondance habituelle [1].

En voilà assez, trop peut-être, pour donner une idée des récits de Denys et de sa faconde oratoire. Quels que soient les temps et les hommes, il couvre donc tout d'un même manteau d'élégance banale ou de pathétique vulgaire; avec des apparences de plus grande érudition et d'informations plus étendues, il est moins vivant, moins antique et moins vrai que Tite-Live. Aussi n'avons-nous pu citer aucune page pour sa beauté. Là, rien de personnel, rien même de romain, rien qui émeuve. Comme il n'a pas eu assez d'intelligence pour se rendre compte du développement et des causes profondes de la croissance du peuple romain, il n'a pas su marquer les grandes époques et mettre en relief des faits de première importance, tels que l'organisation de la famille, de la cité, de la religion, ou la continuité de la politique du Sénat. Nous n'avons là que l'œuvre d'un esprit facile, d'un bon élève des rhéteurs, qui manquait de critique et dont l'horizon était circonscrit par ses idées étroites de *Græculus*. L'étude de son style, nous maintiendra dans cette opinion.

1. *Hist. prim. de R.*, XI, 39, p. 2257.

V

LE STYLE

Le style de l'*Histoire primitive*, moins sec et plus étudié que celui des œuvres littéraires, se distingue surtout par son caractère oratoire : dans les discours comme dans les parties narratives, il est ample et périodique, élégant et harmonieux.

Dès la Préface (I, 1-8), voyons par un exemple comme tout est curieusement agencé, et comme la pensée gagnerait à s'exprimer d'une manière plus brève. Si vous examinez et comparez les peuples, dit Denys en substance, Rome l'emporte sur les autres de beaucoup et en tout. Cette idée si simple, il la développe en une période étendue, modèle de style redondant :

Εἰ γάρ τις, ἐπιστήσας τὴν διάνοιαν ἐπὶ τὰς παραδεδομένας ἐκ τοῦ παρεληλυθότος χρόνου πόλεών τε καὶ ἐθνῶν ἡγεμονίας, ἔπειτα χωρὶς ἑκάστην σκοπῶν καὶ παρ' ἀλλήλας ἐξετάζων, διαγνῶναι βουληθείη τίς αὐτῶν ἀρχήν τε μεγίστην ἐκτήσατο καὶ πράξεις ἀπεδείξατο λαμπροτάτας ἐν εἰρήνῃ τε καὶ κατὰ πολέμους, μακρῷ δή τινι τὴν Ῥωμαίων ἡγεμονίαν ἁπάσας ὑπερβεβλημένην ὄψεται τὰς πρὸ αὐτῆς μνημονευομένας, οὐ μόνον κατὰ τὸ μέγεθος τῆς ἀρχῆς καὶ κατὰ τὸ κάλλος τῶν πράξεων ἃς οὔπω κεκόσμηκε λόγος οὐδεὶς ἀξίως, ἀλλὰ καὶ κατὰ τὸ μῆκος τοῦ περιειληφότος αὐτὴν χρόνου μέχρι τῆς καθ' ἡμᾶς ἡλικίας (I, 2, § 1).

Si quelqu'un, songeant aux villes et aux nations dont l'histoire nous dit qu'elles exercèrent autrefois l'hégémonie, puis les examinant chacune à part et les comparant les unes aux autres, veut décider qui d'entre elles a conquis l'empire le plus étendu et accompli les exploits les plus illustres en paix et en guerre, il verra que l'hégémonie romaine dépasse de beaucoup toutes celles dont on fait mention avant elle, non seulement pour l'étendue de l'empire et pour la beauté des exploits qui n'ont pas encore reçu de l'éloquence les ornements qu'ils méritent, mais aussi pour la longueur du temps où elle est renfermée jusqu'à nos jours.

Si de la Préface nous passions à l'ouvrage même, nous n'aurions pas de peine à y reconnaître l'élégance continue et le goût des périodes habilement construites. Mais en vain y chercherions-nous la variété dans les procédés : l'emploi fréquent des participes, soit au génitif absolu, soit en apposition à des sujets ou à des compléments, les coordinations par καί, par οὔτε répété, par δέ, les antithèses par μέν et par δέ ou par ἀλλά, reviennent sans cesse dans la phrase de Denys; et, que la proposition principale soit au commencement, au milieu ou à la fin, l'allure est ondoyante et molle [1].

Tel est, dans son ensemble, le style de l'*Histoire primitive*. Dans les détails, le souci de l'élégance n'apparaît pas moins, et certains effets d'harmonie vulgaire semblent volontairement recherchés : c'est ainsi que Denys sacrifie la netteté de la pensée au plaisir de terminer par le même son deux membres opposés l'un à l'autre (I, 55, § 4 : Ἦν γάρ τι θέσφατον αὐτοῖς, ὡς μέν τινες λέγουσιν ἐν Δωδώνῃ γενόμενον, ὡς δ'ἕτεροι γράφουσιν ἐν ἐρυθρᾷ χέρσῳ τῆς Ἴδης) [2] ; ou bien il ne sent pas le ridicule d'une allitération facile qui

1. Cf., pour la redondance et la banalité du développement, VII, 67, § 2, la phrase : Αὐτὸς δὲ ὁ Μάρκιος, etc. Elle n'est pas bien longue, mais la queue : οὔτε ἄλλο εἰπών, etc., est inutile; de plus, ὤφθη ne semble amené que pour faciliter l'emploi élégant des participes en apposition et pour éviter une suite d'indicatifs aoristes. — Exemples de phrases périodiques : I, 1, § 1, 2 et 3 ; I, 4, § 1 et 2; I, 5, § 1 ; I, 6, § 3, 4 et 5 (une seule phrase, 24 lignes!); II, 30, § 2, et deuxième phrase du § 5 ; III, 28, § 6 ; III, 44, § 1 ; IV, 28, deuxième phrase du § 2, et le § 4 ; V, 56, § 1 ; VI, 57 entier; VII, 67, § 1 et 2; VIII, 1, § 1, 2, 4, 5.

2. Cf. VII, 67, § 2, les participes καταρρηγνυμένας... καὶ... τυπτούσας καὶ... ἀναβοώσας, sans compter le participe ἀποζευγνυμένας, qui prend place comme sujet d'une proposition infinitive dans le membre de phrase καὶ... ἀναβοώσας, et qui détermine dans les consonances un parallélisme (νας... σας... νας... σας...) peut-être voulu par l'auteur.

a l'air d'un jeu de mots, doublée d'une périphrase qui énerve la pensée (II, 30, § 5 : παραμυθησάμενος αὐτῶν τὴν ἀθυμίαν, au lieu de παραμυθησάμενος αὐτάς). Ces sortes de périphrases sont assez fréquentes (I, 6, § 3 : τοῖς ἐκπεπληρωκόσι τὴν ἑαυτῶν μοῖραν ἀνδράσιν ἀγαθοῖς. — IV, 28, § 3 : ἕως ἡ φύσις αὐτὸν ἐκ τοῦ ζῆν ἐξαγάγῃ. — V, 56, § 2 : τῶν μετεχόντων τοῦ βουλευτικοῦ συνεδρίου, etc.), et, si elles n'étaient pas généralement claires, elles seraient tout à fait insupportables [1].

Quant au vocabulaire, il est plus soigné que celui des œuvres littéraires et critiques. C'est le dialecte *commun*, mais moins abstrait, et souvent enrichi par des emprunts faits aux meilleurs écrivains, selon la méthode recommandée dans le traité *Sur l'imitation* [2]. Un philologue allemand, L. Gœtzeler, l'a récemment étudié de près, et, bien que ses recherches puissent encore être complétées, on en tire quelques conclusions précises et utiles [3]. En dehors des termes usuels, que nous trouvons à toutes les époques de la langue grecque, l'auteur montre le vocabulaire de Denys formé de huit éléments principaux; voici d'ailleurs le résultat de son travail qui porte sur plus de 1200 mots ou tournures.

Des unes et des autres, 230 sont d'origine poétique [4];

1. Notons cependant une périphrase vraiment obscure, I, 6, § 3 : τοὺς εἰληφότας καλὰς τὰς πρώτας ἐκ τοῦ γένους ἀφορμάς = ceux qui sont les fils d'hommes de valeur.

2. Cf. ci-dessus, ch. VII, pp. 161, 174, 179.

3. Cf. Ludovicus Gœtzeler, *Animadversiones in Dionysii Halicarnassensis Antiquitates romanas*, Monachii, in-8° : *pars prior*, 1893, 84 pp.; *pars altera*, 1894, 92 pp.

4. L. Gœtzeler y comprend quelques mots d'origine hippocratique (dialecte ionien). — Au vocabulaire poétique de Denys, tel qu'il est constitué par L. Gœtzeler, j'ajouterais encore : εὔχεσθαι = se flatter de (I, 4, § 2) ; μοῖρα = destinée (I, 6, § 3, et IV, 4, § 4) ; θυτήρ, κάματος,

133 viennent des philosophes, et 369 des historiens depuis Hérodote jusqu'à Diodore de Sicile; parmi les orateurs, Démosthène aurait fourni seulement 32 mots [1]. Les latinismes sont bien plus rares que chez Polybe, et Denys, en véritable atticiste qui résistait à l'influence d'un long séjour à Rome, a tâché de s'en passer : L. Gœtzeler relève 31 tournures certainement latines et 5 douteuses [2]. Viennent ensuite les mots nouveaux : 254 mots qui se trouvent ici pour la première fois ont continué d'être employés; 101 (et 6 douteux) ne se trouvent que chez Denys. D'autres, au nombre de 75, sont empruntés à la « langue vulgaire » (L. Gœtzeler désigne ainsi la langue des traductions grecques de l'Ancien Testament, des grandes scolies et des inscriptions). Enfin, plus de 200 mots ou tournures ont un autre sens, une autre construction, un autre genre ou un autre nombre que chez les prédécesseurs de Denys. — De tout cela résulte un vocabulaire savant et varié, qui devait plaire aux lettrés, auxquels il était destiné, et qui s'accorde avec l'éloquence élégante de l'œuvre de Denys.

νάπη, πεπρωμένον (I, 56); πένθερος (IV, 28, § 3); υἱωνός (IV, 29, § 2); οὐ νέμεσις et l'infinitif = il ne faut pas s'indigner si (IV, 29, § 7).

1. L. Gœtzeler ne parle pas des autres orateurs, parce qu'il n'a pas encore, dit-il, suffisamment étendu ses recherches sur ce point.

2. Il y ajoute les termes du calendrier romain et les mots « étrangers » (c'est-à-dire latins) transcrits sans modifications. Ces derniers, tels que ἀρούσπηξ. ικος = *haruspex. icis* (II, 22, § 3), sont quelquefois expliqués par Denys à ses lecteurs au moyen de leurs synonymes grecs (ici : ἱεροσκόπος). — Quant au vocabulaire spécial des institutions romaines, Denys le trouvait déjà formé en grande partie par des termes grecs, équivalents aux termes latins, chez Polybe, où il a largement puisé; l'usage de son temps, attesté par les inscriptions grecques, lui fournissait aussi une ample matière, en sorte que sa part d'invention est assez faible. Cf. L. Gœtzeler, *loc. cit.*, passim, et Väinö Nordström, *De institutorum romanorum vocabulis Dionysii Halicarnassensis*, Helsingforsiæ, 1890, in-8°.

Nous en aurions fini avec le style de l'*Histoire primitive*, s'il ne restait à signaler un de ses caractères les plus importants. Denys en effet imite chez les meilleurs écrivains non seulement la langue, mais des passages entiers. C'est une nouvelle application pratique des théories du traité *Sur l'imitation*; mais la plupart du temps elle manque de naturel et trahit le désir de plaire et de briller.

Retrouver et classer toutes les imitations contenues dans l'*Histoire primitive* dépasserait les bornes de ce livre et exigerait une rare connaissance des auteurs classiques. Jusqu'ici ce travail n'a été fait que pour les discours; mais il est vraisemblable que Denys avait étendu l'imitation à la partie narrative, bien qu'elle s'y prêtât moins. Le combat de Brutus et d'Arruns (V, 15) semble inspiré des récits analogues que nous lisons dans Homère et dans Théocrite. Quand Sicinius offre la parole à qui veut la prendre (VI, 72), comment ne pas se rappeler Démosthène dans sa page sur l'état d'Athènes à la nouvelle de la prise de Chéronée [1]? Quand les Èques s'emparent de Tusculum (X, 20), plusieurs expressions rappellent l'épisode de la prise de Mycalesse chez Thucydide.

Quelle que soit d'ailleurs la part de l'imitation dans les récits, les imitations contenues dans les discours peuvent suffire à nous éclairer. J. Flierle, dans une dissertation spéciale sur ce sujet [2], les a partagées en deux groupes : il étudie d'abord les discours où Denys a suivi pas à pas un ou plusieurs discours de l'époque classique; puis il signale les imitations partielles, exordes,

1. Cf. ci-dessus, p. 277, note 3.

2. Joseph Flierle, *Ueber Nachahmungen des Demosthenes, Thucydides und Xenophon in den Reden der Römischen Archäologie des Dionysius von Halicarnass*, Leipzig, 1890.

péroraisons, figures diverses de rhétorique, métaphores, tours de phrase.

Au premier groupe appartient un des discours de Tullus Hostilius (III, 11) devant Mettius Fufettius dans l'entrevue qui précède le combat des Horaces et des Curiaces. Il a pour fondement l'oraison funèbre prononcée par Périclès chez Thucydide, et Tullus y répond aux développements par lesquels Fufettius avait cherché à établir la supériorité d'Albe sur Rome. De même que Périclès commençait par l'éloge des ancêtres, puis continuait par celui de l'état athénien et de ses institutions, en marquant fortement les avantages d'Athènes sur Sparte, de même Tullus part de la mention élogieuse des ancêtres communs d'Albe et de Rome, puis, dans une seconde et plus longue partie, il exalte l'État romain et rabaisse Albe [1]. — Autre exemple : quand Postumius (VI, 6-9) exhorte ses soldats avant la bataille du lac Régille, son discours présente une telle ressemblance avec les paroles de Xénophon à ses soldats (*Anabase*, III, 1 et 2) que Denys a certainement eu celles-ci sous les yeux pour le composer [2]. — Enfin le dernier grand discours d'Appius Claudius contre la plèbe (VII, 48 et suiv.) montre de nombreuses imitations des *Philippiques*, et le point de vue d'Appius y ressemble à celui de Démosthène : l'orateur grec s'élève avec zèle contre les agrandissements de Philippe et la mollesse des Athéniens; de même, l'orateur romain s'élève contre l'orgueil du peuple et la molle condescendance du sénat [3].

Dans les pages de ce genre, il arrive du reste à Denys

1. Cf. Flierle, *op. cit.*, pp. 16 et suiv.
2. Cf. Flierle, *op. cit.*, pp. 29 et suiv.
3. Cf. Flierle, *op. cit.*, pp. 42 et suiv.

d'en prendre à son aise avec les pensées et de les accommoder à son sujet :

Thucydide, II, 37, § 1.	Denys, III, 11, § 4.
Χρώμεθα γὰρ πολιτείᾳ οὐ ζηλούσῃ τοὺς τῶν πέλας νόμους, παράδειγμα δὲ μᾶλλον αὐτοὶ ὄντες τινὶ ἢ μιμούμενοι ἑτέρους.	Σεμνυνόμεθα ἐπὶ τούτῳ μάλιστα τῷ ἔργῳ, οὐκ αὐτοὶ τοῦ ζήλου τοῦδε ἄρξαντες, παρὰ δὲ τῆς Ἀθηναίων πόλεως τὸ παράδειγμα λαβόντες.
Notre constitution n'est point faite de zèle à copier les usages de nos voisins, mais nous sommes nous-mêmes un exemple à qui veut nous suivre, et nous n'imitons pas les autres.	Il n'y a pas d'acte dont nous soyons plus fiers : en cela nous ne sommes pas les premiers à montrer tant de zèle, mais nous prenons exemple sur la république d'Athènes.

Là, Denys se servait de plusieurs mots de Thucydide pour les ramener à sa thèse favorite, à savoir que tout ce qui est bon dans Rome est d'origine grecque [1]. Voici une autre sorte de changement, qui ne modifie pas moins la pensée, mais qui garde davantage les tours et les consonances de l'original [2] :

Démosthène, *Lept.*, 110.	Denys, III, 11, § 7.
Ὅλως δ'οἶμαι τότε δεῖν τοὺς ἑτέρων ἐπαινεῖν νόμους καὶ ἔθη τοῖς ὑμετέροις ἐπιτιμῶντας, ὅταν ᾖ δεῖξαι βέλτιον ἐκείνους πράττοντας ὑμῶν.	Καθόλου δ'ἔγωγε τόθ' ὑπολαμβάνω δεῖν τὰς ἑτέρων διασύρειν πολιτείας καὶ τὴν ἰδίαν ἐπαινεῖν, ὅταν τις ἔχῃ δεῖξαι τὴν μὲν ἑαυτοῦ πόλιν ἐκ τοῦ ταῦτα ἐπιτηδεύειν ἅ φησιν εὐδαίμονα καὶ μεγάλην οὖσαν, τὰς δὲ διαβαλλομένας διὰ τὸ μὴ ταῦτα προαιρεῖσθαι κακοδαιμονούσας.
En général, je crois qu'il ne faut louer les mœurs et les usages des autres peuples en critiquant les vôtres que s'il est possible de montrer	D'une manière générale, je crois qu'il ne faut blâmer les constitutions des autres et louer la sienne propre que si l'on peut montrer sa patrie heureuse et grande par

1. Cf. Flierle, *op. cit.*, pp. 16-17.
2. Cf. Flierle, *op. cit.*, pp. 17-18.

qu'il y a là-bas plus de bonheur que chez vous.

la pratique de cette constitution et les cités dont on dit du mal malheureuses faute d'adopter la même ligne de conduite.

Denys, dans les imitations, ne s'attache donc pas uniquement aux idées de ses modèles, mais il cherche aussi à reproduire la forme dont elles sont revêtues. « Il voulait, dit J. Flierle, que les Grecs cultivés, à la lecture de son Histoire, eussent, au moins approximativement, quelque chose de la jouissance que leur procurait la lecture de Démosthène, de Thucydide et autres auteurs [1]. » On voit que tout cela est assez vain et procède des exercices d'école.

D'ailleurs, les imitations ne préservent pas Denys de ses défauts habituels, car souvent, en imitant, il paraphrase, il amplifie froidement. Alcibiade, chez Thucydide (VI, 89, 1), parlant aux Spartiates, commençait par un exorde net et concis [2] :

'Αναγκαῖον περὶ τῆς ἐμῆς διαβολῆς πρῶτον ἐς ὑμᾶς εἰπεῖν, ἵνα μὴ χεῖρον τὰ κοινὰ τῷ ὑπόπτῳ μου ἀκροάσησθε.

Il est nécessaire que je vous parle d'abord de la calomnie dirigée contre moi, afin que vous n'alliez pas, par défiance à mon égard, être peu attentifs aux intérêts de votre patrie.

Mettius Fufettius, chez Denys (III, 7, § 2 et 3), exprime la même idée au début d'un des discours qu'il adresse à Tullus Hostilius, mais combien plus longuement :

'Αναγκαῖον εἶναί μοι δοκεῖ τὰς αἰτίας πρῶτον ἐπιδεῖξαι δι' ἃς ἐγὼ πρῶτος ἠξίωσα περὶ

Il me paraît nécessaire de vous exposer d'abord les raisons pour lesquelles j'ai pris l'initiative de vouloir m'entre-

1. Cf. Flierle, *op. cit.*, p. 18, note.
2. Cf. Flierle, *op. cit.*, p. 14, note 4.

καταλύσεως τοῦ πολέμου διαλέγεσθαι, οὔτε μάχῃ κρατηθεὶς ὑφ' ὑμῶν οὔτ' ἐπισιτισμοὺς εἰσάγεσθαι κωλυόμενος οὔτε εἰς ἄλλην καταχεκλεισμένος ἀνάγκην οὐδεμίαν, ἵνα μήὑπο με - λάβητε τῆς μὲν οἰκείας δυνάμεως ἀσθένειαν κατεγνωκότα, τὴν δὲ ὑμετέραν ἰσχὺν δυσκαταγώνιστον εἶναι νομίζοντα εὐπρεπῆ ζητεῖν ἀπαλλαγὴν τοῦ πολέμου... Ἵνα δὴ μὴ τὰς ψευδεῖς αἰτίας εἰκάζητε περὶ τῆς ἐμῆς προαιρέσεως δι' ἃς ἀξιῶ καταλύσασθαι τὸν πόλεμον, ἀκούσατε τὰς ἀληθεῖς.

tenir avec vous sur l'achèvement de la guerre, moi qui n'ai été ni vaincu par vous dans une bataille, ni empêché d'introduire des vivres, ni réduit à aucune autre nécessité, afin que vous ne vous imaginiez pas que, remarquant la faiblesse de ma propre armée et jugeant votre puissance difficile à combattre, je cherche un moyen honorable de me débarrasser de la guerre... Afin donc qu'à propos de ma décision et de ma volonté d'achever la guerre vous ne vous arrêtiez pas par conjectures aux prétextes, écoutez les raisons vraies !

Citons enfin ce passage où le Périclès de Thucydide vante chez les Athéniens leurs « monuments du mal fait aux ennemis et du bien fait aux amis », μνημεῖα κακῶν τε κἀγαθῶν (II, 41, 4). La même idée, appliquée par Tullus Hostilius aux Romains, prend cette forme allongée : « Nous sommes capables tout à la fois de faire du bien à nos amis et du mal à nos ennemis », ἡμῶν μὲν ἀμφότερα ἱκανῶν ὄντων τούς τε φίλους εὖ ποιεῖν καὶ τοὺς ἐχθροὺς κακῶς (III, 11, § 9) [1].

Le deuxième groupe d'imitations recueillies par Flierle confirme les remarques précédentes : aussi suffit-il peut-être de ne lui consacrer qu'une mention. On y retrouve la même habileté, mais les personnages n'en tiennent pas pour cela des propos plus vraisemblables ou plus émus,

1. Cf. Flierle, *op. cit.*, p. 19. — Dans le texte de Thucydide, κακῶν est la leçon de tous les manuscrits. La correction καλῶν, proposée par Herwerden et adoptée par A. Croiset (édition des livres I et II, 1886), ne prouve rien contre Denys : celui-ci a certainement eu sous les yeux la leçon κακῶν, et l'imitation est évidente.

et l'on regrette davantage encore le fatras de paroles dont Denys a cru devoir s'encombrer.

Le style de l'*Histoire primitive de Rome*, dans la partie narrative comme dans la partie oratoire, malgré sa réelle élégance, et bien qu'il marque un progrès sur le style des historiens précédents, nous laisse donc une impression de froideur. D'autre part, le fond est si pauvre d'idées, de philosophie, de sens historique, que le style ne nous trompe pas sur la véritable valeur de l'œuvre : celle-ci reste une tentative malheureuse, un modèle achevé de ce que peut produire l'intrusion de la rhétorique dans l'histoire.

CONCLUSION

Nous avons examiné successivement tous les écrits de Denys, et il faut conclure. Quelle est donc notre impression dernière sur l'homme et sur l'œuvre?

Ce Grec romanisé, ce Carien transplanté à Rome, y a mené une vie modeste et laborieuse, remplie par des études de critique littéraire et d'histoire : il semble avoir été tenu en haute estime par la société savante au milieu de laquelle il travaillait; il était animé d'un zèle ardent pour la vérité, passionné pour son métier de professeur et d'homme de lettres, mais dénué de philosophie.

Critique, il nous déconcerte par le mélange de ses qualités et de ses défauts.

Il est timide et embarrassé; il rapetisse les questions, il rétrécit les horizons; il parle des choses de l'esprit en grammairien plus qu'en historien. Fasciné par le langage de Lysias, d'Isocrate ou de Démosthène, de Démosthène surtout qui est pour lui le dieu de l'éloquence, il devient injuste pour Platon et pour Thucydide : l'ironie de l'un lui échappe, la profondeur politique et la concision de l'autre le déroutent, et il les juge dangereux pour le futur orateur. Il démonte le style des grands écrivains à la manière d'un mécanisme d'horlogerie, et il diminue beau-

coup trop la part de l'inspiration; le style n'est plus alors que l'application de quelques procédés, et, quand une phrase lui paraît mauvaise, il la refait ingénument, corrigeant les chefs-d'œuvre des maîtres comme on corrige les essais d'un élève. Cette étroitesse de vue, l'amène, dans la critique d'attribution, à exagérer l'importance du style aux dépens de l'examen historique des problèmes. C'est elle aussi qui donne pour fondement et pour raison d'être à son œuvre la théorie ennuyeuse et scolaire de l'imitation.

Mais on ne peut refuser à Denys un goût délicat, un sens fin de certaines beautés. Ces orateurs attiques qu'il admire tant, il en fait l'éloge avec une conviction et une chaleur communicatives, parfois avec une éloquence à laquelle il faut rendre hommage, et les motifs par lesquels il justifie son admiration sont souvent excellents. Il a aussi très souvent raison lorsqu'il blâme : s'il s'est trompé en jugeant Platon et Thucydide comme s'ils étaient des orateurs, il a bien fait de se moquer d'Hégésias de Magnésie, et en général d'être sévère pour les excès de l'éloquence asiatique; il défendait ainsi les règles du bon goût, et il préparait la renaissance de l'atticisme. D'ailleurs, il collabore lui-même à cette renaissance en joignant l'exemple au précepte, car, à tout prendre, malgré sa composition un peu lâche et son style un peu mou, il n'est pas un mauvais écrivain; si sa langue est rarement colorée, elle est presque toujours claire et pure.

Il doit beaucoup à ceux qui, longtemps avant lui, ont constitué ou développé la théorie oratoire; il ne doit pas moins aux philosophes érudits, à Aristote et à Théophraste, et aux purs philologues d'Alexandrie ou de Pergame. Aussi sa critique n'est-elle pas bien originale. Mais les œuvres de ses devanciers nous sont pour la plupart si peu connues que nous lui savons gré de nous en donner la substance. De là, sur l'histoire littéraire, sur la technique et la musique du style, tant de renseignements qui, sans lui, resteraient ignorés. Et puis (il serait injuste de l'oublier), que de textes intéressants et de premier ordre ses citations nous ont conservés! Son œuvre demeure donc, en dépit de nombreuses lacunes et d'extraordinaires faiblesses, une de celles dont ne peuvent se passer ceux qui veulent approfondir l'étude de la langue et de la littérature grecques.

Reste l'historien. Il est difficile de ne pas l'estimer très inférieur au critique littéraire, car aucun n'a poussé plus loin la mise en pratique de cette idée fausse, commune à presque toute l'antiquité, qu'un livre d'histoire est une œuvre d'art destinée à plaire plus qu'à instruire. Certes les historiens modernes des origines de Rome ne peuvent se dispenser de le consulter, car il est précieux par l'abondance des informations. Mais ils doivent à chaque instant se défier de son jugement, de son zèle intempérant à trouver des origines grecques aux usages romains, de son inintelligence des institutions et de la politique romaine. Enfin, l'élégance et la prolixité de son style sont si monotones, sa rhétorique, cette rhétorique où Michelet voyait « l'avant-goût de l'imbécillité byzantine [1] », est si encombrante et si vide que l'*Histoire primitive de Rome*, malgré les bonnes intentions et le labeur immense dont elle témoigne, reste à peu près illisible même pour les lecteurs les plus intrépides.

Denys a donc trop entrepris. Critique littéraire, il a, malgré son dogmatisme intransigeant, jugé sainement quelques écrivains du vieux temps et plaidé avec bonheur la cause de la tradition attique contre l'asianisme. Mais

1. Michelet, *Histoire romaine*, l. II, ch. VI.

ce rhéteur a présumé de ses forces et de sa compétence en abordant le genre historique, et de ce côté sa tentative ne laisse que le souvenir d'un stérile effort. A l'ouvrage dont il attendait le plus pour sa réputation, et qui lui a demandé le plus de recherches et d'heures de travail, nous préférons sans hésiter les ouvrages qui ne furent probablement pour lui qu'un accessoire et un délassement, ses traités littéraires, plus modestes sans doute, mais plus solides et plus utiles.

ADDITIONS

PAGE 4, NOTE 3.

La note devrait commencer ainsi : Cf. les textes cités plus loin, p. 21, note 1. — Daunou, etc.

PAGE 26, LIGNES 8 ET SUIV., ET NOTE 4.

Mr Maurice Croiset (*Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 363), croit que la dissertation *Sur le style de Démosthène* n'appartient pas à la deuxième partie du traité *Sur les anciens orateurs*. Se fondant sur son ampleur et sur la maturité d'esprit dont elle témoigne, il y voit un « remaniement du chapitre des *Anciens orateurs* relatif à Démosthène », et il ajoute : « Denys expliquait sans doute dans la préface aujourd'hui perdue, quels motifs l'amenaient à retoucher cette ancienne étude pour lui donner de nouveaux développements. »

Cette ingénieuse et séduisante conjecture ne résiste pas, selon moi, à l'examen des textes cités ci-dessus, p. 26, note 4. Je sais bien qu'en deux autres endroits (p. 363, lignes 17-21, et p. 360, note 2) Mr Maurice Croiset croit apercevoir dans trois passages de Denys (*Sur le style de Démosthène*, ch. 57, p. 1127; *Sur Dinarque*, ch. 11, p. 656, et ch. 13, p. 666) des renvois à une étude sur Démosthène qui aurait appartenu à la deuxième partie du traité *Sur les anciens orateurs*, ce qui permettrait de regarder la dissertation que nous possédons comme un remaniement de l'étude antérieure. Mais les trois passages de Denys se rapportent à des questions d'authenticité. Or, Denys s'était occupé des questions d'authenticité relatives à Démosthène dans une dissertation spéciale (Cf. ci-dessus, p. 28, lignes 7-11 et note 1). C'est donc à cette dissertation spéciale que les trois passages doivent vraisemblablement renvoyer.

La dissertation *Sur le style de Démosthène*, est, je le reconnais, très différente des études consacrées à Lysias, à Isocrate, à Isée. Mais si l'on admet un assez long intervalle de temps entre l'achèvement des unes et la publication de l'autre, les différences s'expliquent suffisamment. D'ailleurs, les habitudes de Denys, qui compose d'une manière lâche et molle, sans s'astreindre à un plan rigoureux et à d'exactes proportions, concordent avec cette manière de voir.

Page 29, lignes 13 et 21.

A la ligne 13, la phrase doit être complétée et lue comme suit :

Elle parle sans cesse de la vie de Démosthène et des dates de ses discours, et pourtant, etc.

Comme conséquence de cette addition, il faut, à la ligne 21, changer « de ce genre » en « biographiques ».

Page 40, note 2.

E. Norden, dans les pages indiquées ici, transcrit et étudie une curieuse inscription rédigée pour le roi Antiochus I[er] de Commagène (I[er] siècle avant J.-C.) par un rhéteur inconnu : c'est le modèle le plus caractéristique et le plus important qui nous reste de l'éloquence asiatique. Cette inscription fait partie des documents épigraphiques recueillis par Humann et Puchstein et publiés par eux à Berlin en 1890 dans leur ouvrage intitulé *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*.

Page 67, note 1.

Les *Réflexions* de l'abbé Batteux, qui accompagnent sa traduction du traité *Sur l'arrangement des mots*, tendent à montrer des rapprochements avec la langue française plus qu'elles ne sont un commentaire et une critique des idées de Denys.

Page 103, note 2.

Denys se met lui-même sous l'autorité de ce texte d'Aristote.

FAUTES A CORRIGER

Pages	*lignes*	*au lieu de*	*lire*
8	3 (note 2)	10 et	10, et
9	8	Cnæus	Gnæus
15	2	le milieu	les milieux
27	3	reproche	paradoxe
107	1	χαὶ πᾶ	χαὶ πᾶ
206	2 (note 1)	ἀνο γει	ἀνοίγει
211	2	rhétorique et	rhétorique ; et
259	12	Cæso	Kæso

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

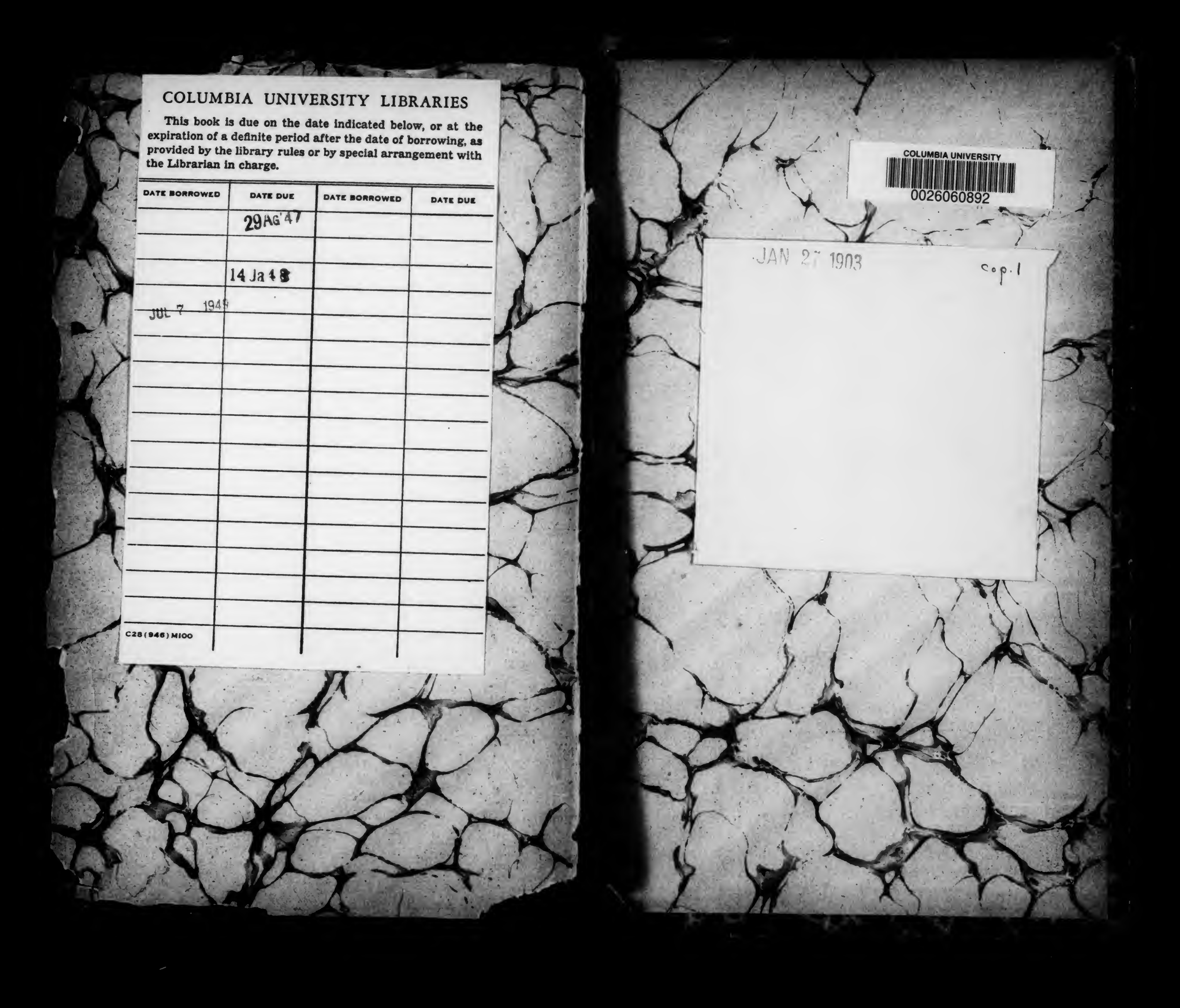
CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.




COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
This book is due on the date indicated below, or at the expiration of a definite period after the date of borrowing, as provided by the library rules or by special arrangement with the Librarian in charge.
DATE BORROWED
DATE DUE
DATE BORROWED
DATE DUE
29AG'47
14 Ja 48
JUL 7 1949
C28(946)M100
COLUMBIA UNIVERSITY
0026060892
JAN 27 1903
cop. 1

